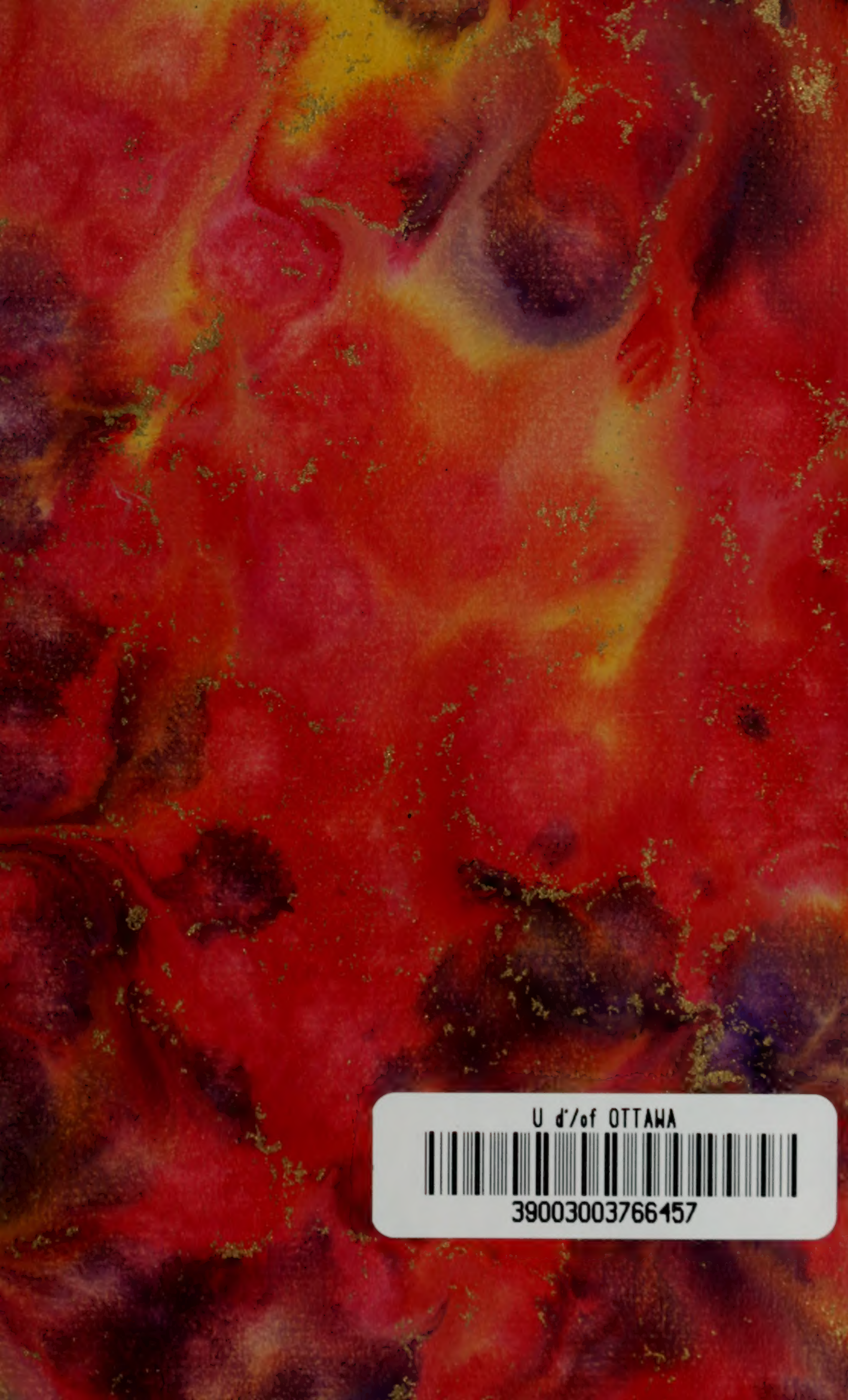
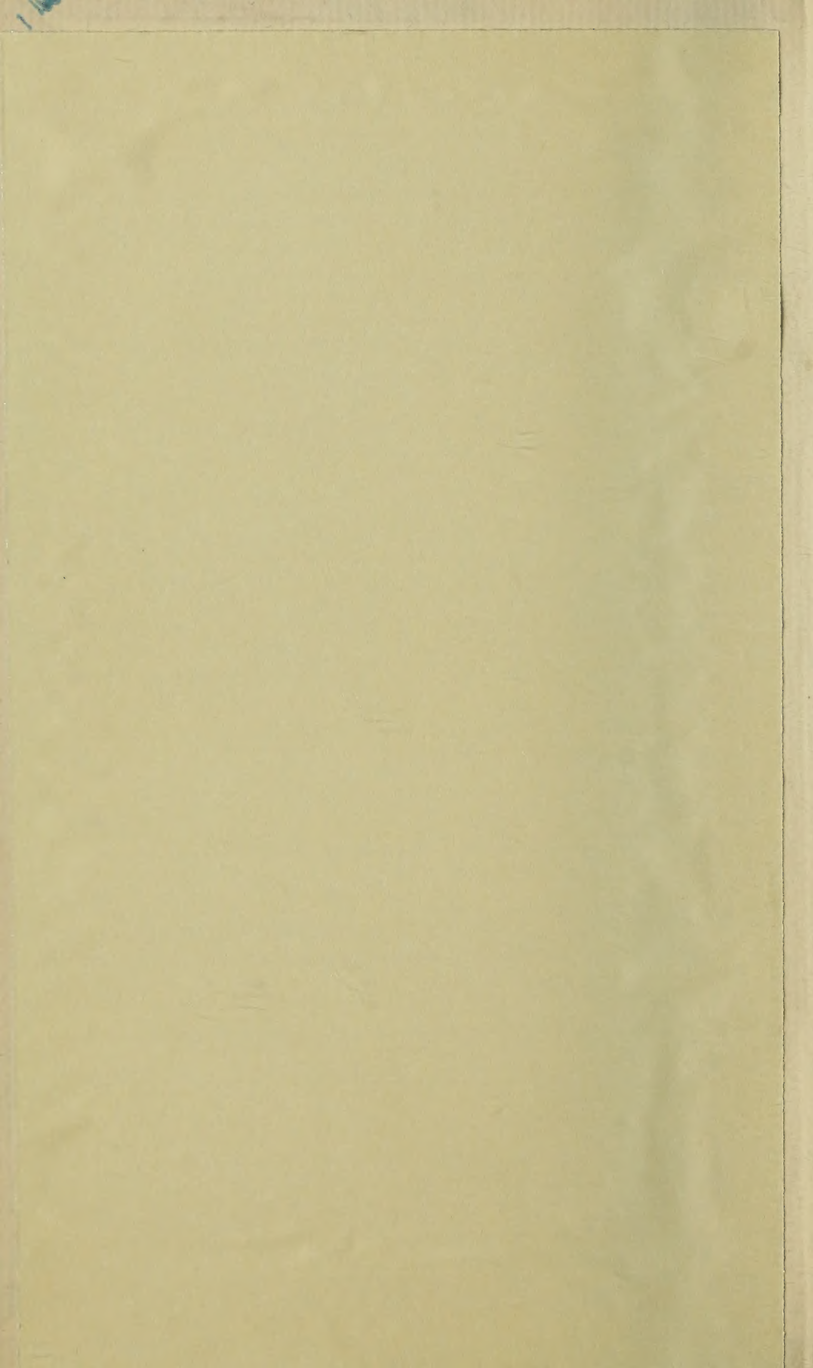
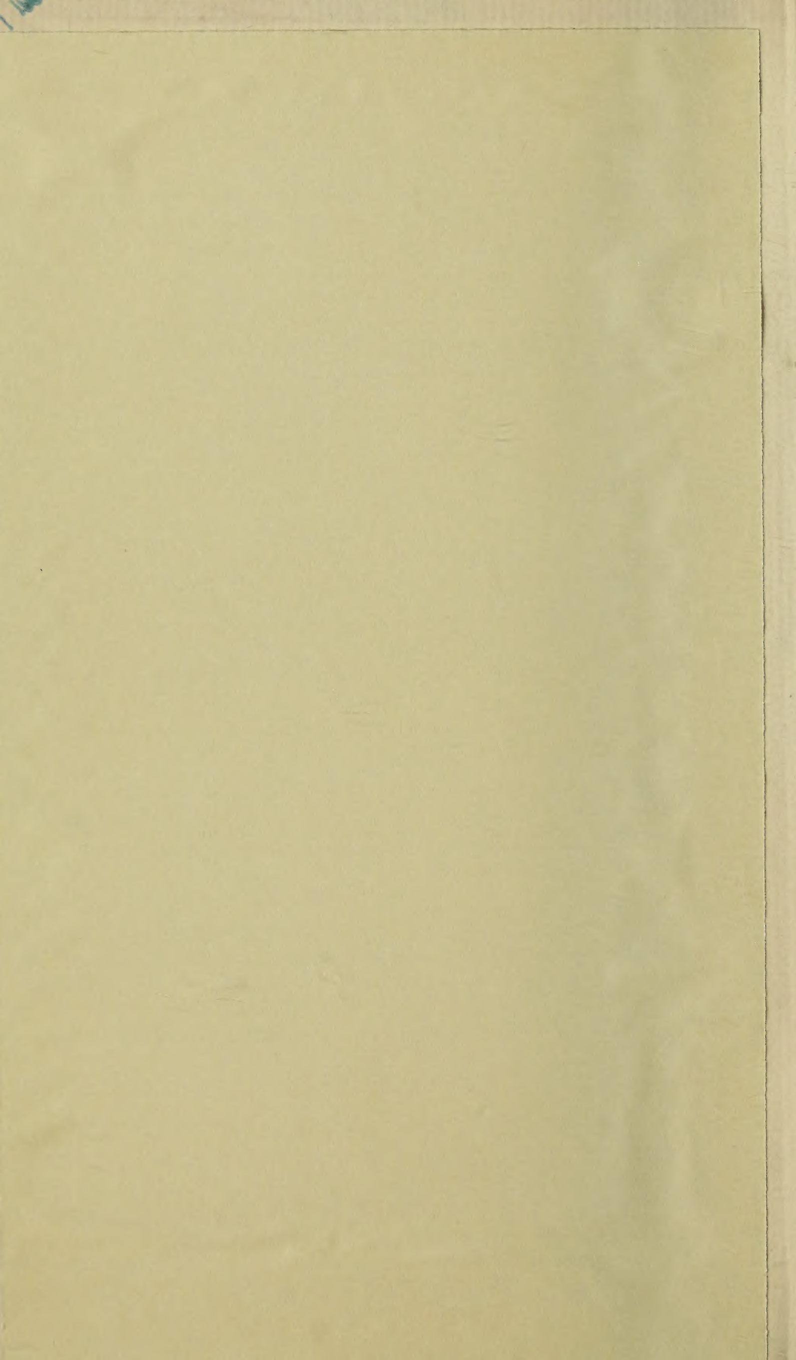

U d'/of OTTAWA
39003003766457

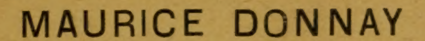


7-67

Français



-1-61 Français


MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME TROISIÈME

Georgette Lemeunier
Le Torrent
La Bascule

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

THÉATRE

III

OUVRAGES DE MAURICE DONNAY

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
A 3 FR. 50 LE VOLUME

Théâtre. — Tome I : LYSISTRATA. — EUX ! — FOLLE ENTREPRISE. — ÉDUCATION DE PRINCE. . . . 1 vol.

— Tome II : AMANTS. — LA DOULOUREUSE. — L'AFFRANCHIE. . . . . 1 vol.

— Tome III : GEORGETTE LEMEUNIER. — LE TORRENT. — LA BASCULE. . . . . . . 1 vol.

L'Autre Danger, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Le Retour de Jérusalem, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

En collaboration avec LUCIEN DESCAVES :

La Clairière, comédie en 5 actes. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

Oiseaux de passage, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME TROISIÈME

Georgette Lemeunier

Le Torrent

La Bascule

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1908



Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon.

GEORGETTE LEMEUNIER

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du *Vaudeville*
le 15 décembre 1898.

PERSONNAGES

GEORGETTE LEMEUNIER	Mmes	RÉJANE.
MARIE-THÉRÈSE SOURETTE		ANDRÉE MÉGARD.
NICOLE MAIRIEUX		SUZANNE AVRIL.
MADAME ANGEVIN		JENNY-ROSE.
JULIA		CÉCILE CARON.
MARCELLE SOURETTE		LUCIENNE SAUNIER.
LEMEUNIER	MM.	GUITRY.
JOURNAY		HUGUENET.
SOURETTE		CHAUTARD.
GÉNÉRAL LE PRIEUR DE LESVILLE.		NERTANN.
RAYMOND		GAUTHIER.
MAIRIEUX		FLEURY.
CHARCENNES		FRÉDAL.
DUC DE MORTAGNE		DEMANNE.
DUFAUCHU		RAMBERT.
MIDASSE		LEUBAS.
UN DOMESTIQUE		ROUZÉ.
AUTRE DOMESTIQUE		DELIGNE.

GEORGETTE LEMEUNIER

ACTE PREMIER

Chez les Lemeunier. — Salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE.

Je ne sais pas ce que j'ai à être fatiguée comme ça, ce soir.

GEORGETTE.

En effet, tu as l'air fatigué... Tu sais, si tu veux dormir, ne te gêne pas.

NICOLE.

Oh! ce n'est pas à ce point-là... Écoute-les, ils ne sont que quatre, là-dedans, et ils font du bruit comme trente-six.

GEORGETTE.

Oui, ils sont sans doute en train de parler de l'Affaire...

NICOLE.

C'est ennuyeux : ils vont rester enfermés comme ça

toute la soirée; il n'y aura plus moyen de les avoir. Jusqu'à mon Raymond qui se passionne, lui qui déteste pourtant toutes ces questions-là, et qui se soucie de la politique comme de sa première maîtresse!... Enfin, heureusement que je l'ai vu tantôt... Je suis restée avec lui toute l'après-midi.

GEORGETTE.

Ah!

NICOLE.

Oui, nous sommes restés ensemble chez lui, chez nous. Il est si gentil, si amusant... et puis, c'est un garçon plein de délicatesse. Tu me trouves ridicule?

GEORGETTE.

Non.

NICOLE.

C'est que j'en suis folle, ma chère, j'en suis bête! Je n'aurais jamais cru que je pourrais aimer un homme à ce point-là. Est-ce drôle, la vie! Quand j'ai connu Raymond, j'avais horreur de ce genre d'hommes-là, et lorsqu'il m'adressait la parole, bien qu'il fût toujours très aimable et très respectueux, j'avais envie de lui dire des sottises et même de le gifler.

GEORGETTE.

Oui, il paraît que les grandes passions souvent commencent ainsi.

NICOLE.

Oui, c'est la grande passion. Est-ce que ça se voit?

GEORGETTE.

Plutôt. Si un étranger entrait pour la première fois, et sans être prévenu, dans un salon où vous vous trouvez tous les deux, il serait fixé au bout de dix minutes.

NICOLE.

Vraiment, Georgette, c'est à ce point-là?

GEORGETTE.

N'en doute pas. Vous avez une tenue déplorable.

NICOLE.

C'est effrayant, ma chère, ce que tu me dis là... Mais alors, mon mari...

GEORGETTE.

J'ai dit : « un étranger », je n'ai pas dit : « ton mari ». Cependant, si j'ai un conseil à te donner, c'est de t'observer, parce que, si tu ne t'observes pas, les autres s'en chargent. Mon mari — le mien, alors — s'est très bien aperçu que tu n'avais d'yeux et d'oreilles que pour Raymond; et Journay aussi s'en est aperçu.

NICOLE.

Oh! il me déplaît d'ailleurs, ce Journay, avec son air de toujours se moquer des gens... je ne peux pas le sentir...

GEORGETTE.

Et puis, tu es d'une imprudence! On te rencontre à chaque instant dans la rue où demeure Raymond. Vous vous promenez tout le temps ensemble; on vous aperçoit aux Champs-Élysées, entre chien et loup, et sur la terrasse des Tuileries.

NICOLE.

Nous regardons les couchers de soleil. Mais comment sais-tu?

GEORGETTE.

Je le sais. C'est pourtant bien assez qu'on te voie presque tous les soirs au théâtre, au restaurant ou dans les maisons amies entre ton mari et Raymond. Enfin, l'autre jour, Mme Ricquet, qui est mauvaise comme la gale, t'a vue descendre de voiture à la *Tour d'Argent* et monter les escaliers des cabinets particuliers. Or, c'est un restaurant bien connu pour ces sortes de rendez-vous, et comme il se trouve, il est vrai, dans un

quartier assez excentrique, on a des chances de ne pas être rencontré ; seulement, quand on est rencontré, c'est terrible !

NICOLE.

Mme Ricquet a la berlue... je ne sais pas ce que tu veux dire.

GEORGETTE.

Voyons, ma petite Nicole, n'essaie pas de me tromper, moi. Tiens ! c'était mercredi dernier.

NICOLE.

Je te jure, Georgette... D'abord, comment a-t-elle pu me reconnaître ? J'avais une voilette très épaisse, avec des pois comme des choux.

GEORGETTE.

Malheureuse ! Voilà l'inconvénient de ces voilettes-là ! On ne voit personne et on attire l'attention de tout le monde. Et puis, encore une fois, elle t'a parfaitement reconnue à ta taille, à ta tournure, à ta démarche. D'ailleurs, elle t'a parfaitement décrite ; tu avais ta robe de drap prune doublée de soie mauve et ta casaque de *breitschwanz*.

NICOLE.

Comment, elle m'a décrite ? A qui m'a-t-elle décrite ?

GEORGETTE.

Comme c'était mon jour et qu'elle sait que je suis ton amie, elle est bien vite venue me raconter tout ça, avec un air ingénu.

NICOLE.

Ah ! quelle peste, cette mère Ricquet ! Je la déteste. D'abord, elle est jalouse de toutes les jeunes femmes. Je lui conseille de parler, à celle-là ! Elle a fait une vie de polichinelle. Elle trompait son mari à la petite semaine, et maintenant... Ce sont toujours celles-là... Il y avait beaucoup de monde ?

GEORGETTE.

Le salon était plein.

NICOLE.

Délicieux!... C'est épouvantable!

GEORGETTE.

Heureusement, je t'ai défendue : j'ai dit à Mme Ricquet que ce n'était pas possible, attendu que tu avais déjeuné chez moi.

NICOLE.

Oh! que tu es gentille, ma chérie, que tu es bonne! Tu sais, si jamais, en revanche...

GEORGETTE.

Oui, oui, je te remercie, mais j'espère ne jamais en avoir besoin.

NICOLE.

Est-ce qu'on sait? Il ne faut pas dire : « Fontaine... » mais, j'y pense, si pareille chose arrivait à nouveau, je pourrais toujours dire que je déjeunais chez toi!

GEORGETTE.

Non. Écoute, je t'ai rendu ce service-là, l'autre jour, parce qu'il fallait à tout prix te sauver et couper court aux commentaires de Mme Ricquet, qui est mauvaise comme la gale; mais je te dirai qu'il m'est tout à fait désagréable de jouer ces rôles-là.

NICOLE.

Pourquoi?... voyons, c'est pour rire que tu dis ça.

GEORGETTE.

Non, non, c'est très sérieux; je suis très gênée d'être au courant de ta liaison avec Raymond.

NICOLE.

Tu es ma seule amie : il faut bien que je te dise tout

GEORGETTE.

Et même, à ce propos, je t'en prie, ne me raconte plus rien; j'aime mieux ça. D'abord, je n'ai aucun intérêt à écouter tes petites affaires de cœur, puisque je n'ai rien, moi, à te raconter... et, quand deux femmes se font des confidences, si l'une écoute pendant que l'autre parle, c'est qu'elle espère bien parler à son tour, et même, la plupart du temps, elle fait semblant d'écouter... en pensant surtout à ce qu'elle va dire.

NICOLE.

C'est vrai. Comme tu es intelligente, toi!

GEORGETTE.

Mais moi, qui n'ai pas d'aventures, pourquoi écouterais-je les tiennes? Ça ne m'amuse pas, je fais un métier de dupe. Comprends-tu?

NICOLE.

Oui, je comprends.

GEORGETTE.

Enfin, je suis au courant de ta liaison avec Raymond: je ne te demandais rien, tu es venue me raconter... je le sais... tant pis! Je vous invite à dîner ensemble, je vous mets à côté l'un de l'autre, je trouve que c'est déjà assez de complaisances et je ne veux pas avoir à les pousser plus loin. Donc, je t'en prie, fais bien attention à ne pas me mêler à toutes tes combinaisons... tu comprends?

NICOLE.

Oui, je comprends... tu n'es plus mon amie.

GEORGETTE.

Oh! ma chère petite, comment peux-tu dire ça? Je ne l'ai peut-être jamais été davantage, au contraire.

NICOLE.

Alors, pourquoi me dis-tu ça?... Est-ce que... tu aimes Raymond?

GEORGETTE.

Oh! quelle horreur!... Oh! pardon, ma chérie, je veux dire que Raymond est très gentil, certainement... c'est même un très beau garçon, et je comprends que tu l'aimes... Mais enfin, moi, j'aime mon mari, j'adore mon mari, tu le sais bien, et si je te dis tout ça, ce n'est pas par pruderie ou par pose, ce n'est pas non plus parce que je n'ai pas à attendre de mes amies des complaisances réciproques... non, mais c'est parce que vraiment, je trouve dans ce rôle-là, quelque chose de pas beau... de pas propre.

NICOLE.

Tu exagères.

GEORGETTE.

Non. Ça t'étonne de m'entendre parler ainsi... ce n'est pas le langage des cours ni des salons. Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps, j'ai beaucoup observé ce qui se passait autour de moi... et puis, vois-tu, il y a telles circonstances qui font voir la vie sous son véritable aspect... qui n'est guère séduisant.

NICOLE.

Comme tu dis ça!... Tu n'as pas d'ennuis?

GEORGETTE.

Non, pas encore... mais il faut les prévoir et même tâcher à les éviter... ça serait trop long à t'expliquer. Tu ne m'en veux pas?

NICOLE.

Oh! non, je ne t'en veux pas... seulement, ce qui m'ennuie, c'est que je vais être obligée de me confier à Germaine, en qui je n'ai aucune confiance.

GEORGETTE.

Mais rien ne t'y oblige.

NICOLE.

Il faut bien que j'aie quelqu'un à qui parler de lui!

GEORGETTE.

C'est donc indispensable?

NICOLE.

Mais oui... Ah! on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est, toi!

GEORGETTE.

Maintenant, je t'en prie, sois bien prudente. Si ton mari apprenait quelque chose, je crois que ça finirait très mal.

NICOLE.

Henry? Eh bien, je lui conseillerais de se taire, à celui-là! Et s'il faisait du raffut, je connais un moyen de le remettre aux petites allures.

GEORGETTE.

Comment cela?

NICOLE.

D'abord, il est l'amant d'Adèle Sorbier.

GEORGETTE.

Tu en es sûre?

NICOLE.

Absolument. Tiens, tu sais ma petite jument Sornette, que j'attelais à mon buggy?

GEORGETTE.

Oui.

NICOLE.

Adèle Sorbier en a eu envie, et Henry la lui a donnée; de sorte que maintenant cette grue se promène avec ma jument! Et je pourrais te citer mille traits de ce genre.

GEORGETTE.

C'est égal, tu sais que les hommes ont des façons assez égoïstes de juger leurs fautes et les nôtres, et de ce qu'il est notoirement avec cette Adèle Sorbier, il ne s'ensuit pas qu'il te pardonnerait volontiers Raymond...

Ce n'est pas très juste, mais c'est comme ça! Donc, méfie-toi! Suppose qu'au lieu de cette Mme Ricquet, ce soit ton mari qui t'ait aperçue l'autre jour, quand tu descendais devant la *Tour d'Argent*.

NICOLE.

Il n'y avait pas de danger; nous savions qu'Henry déjeunait chez Adèle Sorbier.

GEORGETTE.

Mais comment le saviez-vous?

NICOLE.

Ah! voilà!...

SCÈNE II

GEORGETTE, NICOLE, LEMEUNIER, JOURNAY, MAIRIEUX, RAYMOND.

NICOLE.

Ah! ah! voici ces messieurs... Vous vous êtes enfin décidés à revenir...

MAIRIEUX.

De quoi parliez-vous, mesdames? Nous ne vous dérangeons pas?

NICOLE.

Pas du tout; nous parlions de l'Affaire.

MAIRIEUX.

Comment, vous aussi?

NICOLE.

Nous aussi... pourquoi pas?

JOURNAY.

En effet, elle est des deux sexes.

NICOLE.

Seulement, nous en parlions raisonnablement, sans passion, tandis que l'on vous entendait crier d'ici.

JOURNAY.

Et pourtant nous étions d'accord.

GEORGETTE.

Ça prend des proportions effrayantes, cette affaire, on ne sait pas comment ça peut finir. Il paraît qu'il y a eu une séance très orageuse tantôt, à la Chambre?

JOURNAY.

Orageuse, vous l'avez dit!

GEORGETTE.

Vous y êtes allé, Journay?

JOURNAY.

Oui, j'ai eu cette curiosité malsaine.

MAIRIEUX.

On dit que plusieurs députés en sont venus aux mains.

JOURNAY.

Et même aux pieds.

NICOLE.

Ah! j'aurais tant voulu voir ça!... Ça devait être drôle!

JOURNAY.

C'était écœurant! A un moment, il y a eu bagarre; la moitié de la Chambre s'est précipitée dans l'hémicycle... là, on s'est cogné, tandis que les députés restés à leurs bancs échangeaient leurs cartes et surtout les injures les plus grossières. Je crois que le parlementarisme a atteint, cette après-midi, son plus haut degré.

MAIRIEUX.

C'est très malheureux, ça arrête les affaires, tout le monde se plaint.

GEORGETTE.

Et nous n'avons plus de ministère.

JOURNAY.

Oui, c'est Midasse qui l'a renversé. Il a fait un très beau discours.

MAIRIEUX.

Ah! il parle bien. C'est une canaille, mais il a du talent.

JOURNAY.

Il est même question de lui pour former un nouveau ministère.

GEORGETTE.

Comment!... de Midasse qui a été si compromis dans le Panama?

JOURNAY.

Le même... l'Affaire lui a refait une virginité.

GEORGETTE.

Enfin, de Midasse, qui a été l'amant de Mme Sourette?... Mais si Midasse a un portefeuille, M. Sourette va revenir sur l'eau, puisqu'ils sont restés amis intimes.

LEMEUNIER.

Écoute, Georgette, je t'ai déjà dit que je n'aimais pas ces plaisanteries-là.

GEORGETTE.

Quelle plaisanterie? Parce que j'ai dit que Sourette allait revenir sur l'eau?... Ah! j'ai dit ça sans intention, je t'assure. Ce n'est pas ma faute si l'on a ri. C'est drôle ce que j'ai dit?

MAIRIEUX.

Ah! ah! ah! vous en avez de bonnes!

LEMEUNIER.

Sourette est mon ami... je suis en relations d'affaires avec lui... ce n'est pas à nous de nous faire l'écho de calomnies odieuses.

GEORGETTE.

Pourtant, tout le monde dit que...

LEMEUNIER.

Qu'est-ce que ça prouve? Le monde dit bien d'autres choses! Enfin, moi, je tiens Sourette pour un fort galant homme et je ne veux pas que devant moi, chez moi, on fasse sur son compte des plaisanteries d'un goût douteux et qui ne reposent sur rien.

MAIRIEUX.

Écoutez, Lemeunier, vous allez un peu loin... C'est très bien de défendre ses amis, mais où les Sourette trouveraient-ils tout l'argent qu'ils dépensent?

LEMEUNIER.

Oh! ils ne dépensent pas tant que ça!

MAIRIEUX.

Allons donc! ils ont un très bel hôtel avenue du Bois et c'est d'un luxe inouï chez eux. Ils reçoivent beaucoup, ils donnent des dîners merveilleux, et nous n'ignorons pas ce que sont, à Paris, les frais de représentation. Mme Sourette est une femme très élégante et qui dépense au moins soixante mille francs par an pour sa toilette. Voyons, madame Lemeunier, est-ce vrai?

GEORGETTE.

Oh! moi, je ne dis plus rien!

MAIRIEUX.

Nicole?

NICOLE.

Quoi donc, mon ami?

MAIRIEUX.

Combien estimez-vous que Mme Sourette dépense par an pour sa toilette? Je dis soixante mille francs.

NICOLE.

Oh! oui, en comptant tout, les chapeaux, les fourrures... elle dépense soixante mille francs au bas mot... ça représente bien ça...

MAIRIEUX.

Eh bien! ce n'est pas Sourette qui paye tout ça, avec sa place d'inspecteur qui lui rapporte vingt mille francs par an.

LEMEUNIER.

Sourette n'est pas seulement inspecteur.

MAIRIEUX.

C'est ce que je vous dis.

Il rit.

LEMEUNIER.

Je vous en prie, parlons sérieusement... Il est administrateur des mines de Sidi-ben-Zid en Tunisie.

MAIRIEUX.

Ça ne vaut rien.

LEMEUNIER.

Il est dans beaucoup d'autres affaires. Depuis deux mois que je suis près de lui, que je le vois tous les jours presque, vous comprenez bien que je l'ai étudié et que je le connais. C'est un homme d'affaires remarquable, très intelligent, très adroit, un travailleur acharné... Il gagne beaucoup d'argent. Alors, on lui en veut... Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous à en médire.

MAIRIEUX.

Il ne gagne pas tant d'argent que ça!

LEMEUNIER.

Je vous demande pardon.

MAIRIEUX.

Écoutez, je connais des chiffres... Combien croyez-vous que Sourette se fasse par an?

LEMEUNIER.

Je ne sais pas, moi... Cent cinquante mille...

MAIRIEUX.

Otez-en cent mille, vous serez dans le vrai! Eh bien! ce n'est pas avec ça qu'on mène le train qu'ils mènent.

LEMEUNIER.

Mais Mme Sourette avait une dot considérable.

MAIRIEUX.

La dot a disparu dans les mines d'or. Maintenant, remarquez bien que je ne dis pas que Sourette soit au courant de ce que fait sa femme. Peut-être a-t-elle l'habileté de lui faire croire que les petits pains de deux sous ne coûtent qu'un sou... Je vous demande pardon de vous enlever vos illusions.

LEMEUNIER.

Oh! ce n'est pas à ce point-là!

MAIRIEUX, à sa femme.

Je vais faire un tour au cercle avant de rentrer... Vous restez là?

NICOLE.

Oui, mais je ne reste pas toute la nuit.

MAIRIEUX.

Je pense bien. Voulez-vous que je vous conduise à la maison avant de monter au cercle?

NICOLE.

Oh! non... Il est de trop bonne heure... Qu'est-ce que je ferais à la maison? Je n'ai pas envie de me coucher.

MAIRIEUX.

Comme vous voudrez. C'est que je n'aime pas beaucoup que vous rentriez seule, le soir. Alors, Raymond aura l'obligeance de vous reconduire, n'est-ce pas, vieil ami?

RAYMOND.

Quoi donc, cher ami?

MAIRIEUX.

Je dis à Mme Mairieux que tu auras l'obligeance de la reconduire.

RAYMOND.

Mais certainement.

NICOLE.

Si ça ne vous dérange pas.

RAYMOND.

Oh! madame, vous plaisantez... je suis trop heureux...

MAIRIEUX.

Comme ça, je m'en vais tranquille.

LEMEUNIER.

Je descends avec vous.

GEORGETTE.

Tu sors?

LEMEUNIER.

Mais oui... j'ai rendez-vous avec Sourette à l'Opéra... Je dois les retrouver dans leur loge.

GEORGETTE.

Tu ne peux pas les lâcher, les Sourette, ce soir?... Tu ne peux pas me sacrifier l'Opéra?...

LEMEUNIER.

Mais, ma pauvre chérie, tu comprends bien que je ne vais pas pour entendre la musique, ni pour voir le ballet; j'y vais parce que Sourette doit me parler d'affaires.

GEORGETTE.

Ah! ah! alors, c'est différent! il faut que tu y ailles.

LEMEUNIER.

Pourquoi ris-tu?

GEORGETTE.

Pour rien. Allons, va, mon chéri, ne rentre pas trop tard!

LEMEUNIER.

J'en ai pour une heure. Journay te tiendra compagnie jusqu'à ce que je rentre... J'en ai pour une heure... N'est-ce pas, Lucien?

JOURNAY.

Mais certainement... avec le plus grand plaisir.

Sortent Lemeunier et Mairieux.

SCÈNE III

RAYMOND, NICOLE, GEORGETTE, JOURNAY.

GEORGETTE.

Journay, soyez gentil. Arrangez donc cette lampe qui va tout de travers.

JOURNAY.

Oh! ça, jamais! Je suis comme Siebel qui ne peut, sans qu'elle se fane, toucher une fleur : je ne peux, sans qu'elle se casse, toucher une lampe.

GEORGETTE.

Si vous trempiez vos doigts dans l'eau bénite? Ou, alors, aidez-moi.

Ils passent à droite et causent tout bas; Raymond et Nicole restent à gauche.

RAYMOND.

J'ai la permission de te reconduire.

NICOLE.

Oui.

RAYMOND.

Nous n'allons pas faire de vieux os ici, nous allons encore rester cinq minutes « pour ne pas avoir l'air », et puis tu te déclareras fatiguée.

NICOLE.

C'est ça : il est dix heures et demie, nous avons jusqu'à deux heures. Il ne rentre jamais qu'à deux heures... Il doit être déjà chez Adèle. Il me trompe, le misérable. Oh ! mon chéri, que je t'aime ! Et toi ?

RAYMOND.

Moi aussi. Et puis, il y a du nouveau.

NICOLE.

Quoi ? dis vite !

RAYMOND.

Nous allons bientôt avoir des congés. Mlle Sorbier a envie de voir l'Italie. Elle a demandé à ton mari de l'emmener, ils seront absents un mois. Henry va t'annoncer ça prochainement. En ce moment, il est en train de chercher un prétexte. Tu comprends, il veut te ménager, te préparer peu à peu à cette absence.

NICOLE.

Oh ! mon chéri, quel bonheur !

RAYMOND.

Il ne faudra pas avoir l'air aussi heureux quand il t'annoncera ce voyage.

NICOLE.

Oh ! non, n'aie pas peur ! Je ferai une scène.

RAYMOND.

Tu es adorable.

NICOLE.

Crois-tu qu'il a été encore assez gaffeur tout à l'heure, à propos de Sourette!... Il avait bien besoin de dire tout ça à Lemeunier!...

RAYMOND.

Oui, il avait l'air de prendre un bain de gaffe, comme on prend des bains de boue.

NICOLE.

Lemeunier est toujours très amoureux de Mme Sourette?

RAYMOND.

On le dit. Je crois que cette bonne Marie-Thérèse l'a sérieusement chambré... et elle s'y entend, l'archiduchesse!

NICOLE.

Eh bien! si Georgette savait ça, ce serait terrible... car elle adore son mari, son Édouard, son Ned, comme elle l'appelle... C'est égal, ça n'est pas chic, ce qu'il fait là, Lemeunier.

RAYMOND.

Non, c'est très vilain. Ah! tiens, ne me parle pas de ces maris qui trompent cyniquement leur femme! Mais nous, aimons-nous, sans trahison, sans mensonge. Donnons au monde l'exemple d'un adultère indissoluble.

NICOLE.

Je ne veux pas que tu plaisantes avec notre amour.

RAYMOND.

Mais je ne plaisante pas, je suis très sérieux.

NICOLE.

Un mois! nous allons être libres un mois... c'est trop beau, ça ne se réalisera pas.

RAYMOND.

En attendant, profitons de l'heure présente, les cinq minutes sont écoulées... *Carpe diem*, comme dit ton vieil Horace...

NICOLE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

RAYMOND.

Cela veut dire : « Va mettre ton petit chapeau. »

Nicole va auprès de Georgette.

NICOLE.

Ma chère Georgette, je vais te demander la permission de me retirer.

GEORGETTE.

Déjà?

NICOLE.

Oui, je suis très fatiguée.

GEORGETTE.

Alors, ma chérie, je ne te retiens pas.

NICOLE.

Tu ne m'en veux pas?

GEORGETTE.

Pas le moins du monde.

RAYMOND.

Alors, madame, je vais vous reconduire...

NICOLE.

Mais oui, c'est convenu.

GEORGETTE.

Veux-tu qu'on aille te chercher une voiture?

NICOLE.

Oh! non, je te remercie, ça n'est pas la peine... nous

en trouverons une tout de suite... il en passe tout le temps dans cette rue... et puis il fait si beau! nous pouvons bien marcher un peu.

JOURNAY.

Mais oui, rentrez donc à pied, ça vous fera du bien.

NICOLE.

Merci. Je vais aller mettre mon chapeau.

Elle sort. Georgette l'accompagne.

SCÈNE IV

JOURNAY, RAYMOND.

JOURNAY.

Mme Mairieux est tout à fait charmante.

RAYMOND.

Tout à fait.

JOURNAY.

Elle est même très jolie!

RAYMOND.

Oui, elle est jolie.

JOURNAY.

Vous avez de la chance de la reconduire!

RAYMOND.

Je ne me plains pas.

JOURNAY.

Elle doit être une maîtresse exquise.

RAYMOND.

Oh! vous savez, mon cher, les femmes du monde ne sont jamais des maîtresses exquises.

JOURNAY.

Voyons, vous qui avez beaucoup de succès auprès des femmes, de tous les genres de femmes...

RAYMOND.

Je vous en prie.

JOURNAY.

Si... si... c'est de notoriété... Aimez-vous mieux ces demoiselles ou les femmes du monde?

RAYMOND.

Mon cher, comme maîtresses, les grues sont toujours plus agréables... les femmes du monde sont en général plus intéressantes... c'est tout ce que l'on peut dire.

JOURNAY.

Et c'est assez!... Enfin, voilà donc bien établie une distinction qui me préoccupait depuis longtemps. Je vous remercie.

RAYMOND.

Mais de rien, mon cher, à votre service.

A ce moment, Georgette et Nicole apparaissent, — Nicole chapeautée et mantelée. — On se dit au revoir. Nicole et Raymond s'en vont.

SCÈNE V

GEORGETTE, JOURNAY.

JOURNAY.

Voilà des gens heureux.

GEORGETTE.

A quoi voyez-vous ça?

JOURNAY.

Parce qu'ils s'aiment.

GEORGETTE.

Mais pas le moins du monde!

JOURNAY.

Vous savez parfaitement le contraire.

GEORGETTE.

Je ne sais rien du tout.

JOURNAY.

Voyons, nous n'allons pas recommencer. D'ailleurs, ce jeune Raymond ne s'en cache pas... Ne soyez pas plus royaliste que le roi : il vient de me dire qu'il était l'amant de Mme Mairieux.

GEORGETTE.

Comment! il vous a dit ça... comme ça?

JOURNAY.

Il ne l'a pas dit comme ça, mais il me l'a laissé comprendre.

GEORGETTE.

Alors, c'est un mufle.

JOURNAY.

Le royaume des femmes est à lui.

GEORGETTE.

Ça dépend de quelles femmes.

JOURNAY.

En tout cas, Mme Mairieux en est très amoureuse. Elle n'a employé que cinq minutes à mettre son chapeau; si elle n'avait pas dû partir avec le jeune Raymond, elle serait restée à bavarder avec vous une demi-heure dans votre cabinet de toilette.

GEORGETTE.

En effet, c'est une preuve.

JOURNAY.

Mais certainement! Enfin, que voulez-vous? Le mari va retrouver une cocotte, la femme se fait reconduire par un gigolo... c'est bien parisien!

GEORGETTE.

C'est trop parisien... Ça en devient banal.

JOURNAY.

C'est le ménage à quatre. Il n'y a qu'un détail qui ne le rende pas banal : vous savez que c'est le jeune Raymond qui a présenté le mari à Adèle Sorbier, son ancienne maîtresse... et, comme ils sont restés très bons camarades, elle le tient au courant des faits et gestes du mari, et quand, par exemple, Mairieux déjeune chez Adèle Sorbier, Mme Mairieux peut, en toute sécurité, déjeuner avec Raymond... C'est très comique.

GEORGETTE.

Vous trouvez ça comique, vous?... vous n'êtes pas difficile... moi, je trouve ça répugnant.

JOURNAY.

Vous avez tort : il faut en rire.

GEORGETTE.

Non, je ne ris pas... c'est ignoble ce qu'il fait là, ce Raymond!

JOURNAY.

Mais non, mais non.

GEORGETTE.

Mais si, mais si... Comment? voilà un garçon qui présente à son ancienne maîtresse le mari de la femme qu'il prétend aimer et qui met dans la confidence une Adèle Sorbier! Ah! non, ne le défendez pas.

JOURNAY.

Je ne vous dis pas que ce soit très correct, je vous dis que c'est amusant... tout est là.

GEORGETTE.

Et Nicole accepte ça? elle accepte que son secret soit entre les mains de cette fille?... En somme, elle est à sa merci, et en tout cas, son obligée. Eh bien, elle a beau être mon amie, je ne la trouve pas fière de consentir à de semblables compromissions!

JOURNAY.

Vous exagérez.

GEORGETTE.

Non, je n'exagère pas : je dis absolument ma façon de penser... ça me dégoûte, ça me révolte.

JOURNAY.

Ah! ah! ah!... non, vous êtes trop drôle.

GEORGETTE.

Ne riez pas comme ça, vous m'exaspérez... je ne sais pas ce que je vous ferais. D'ailleurs, vous n'avez aucun sens moral, c'est bien simple!... vous souriez indulgemment à toutes ces veuleries, à toutes ces lâchetés, à toutes ces saletés... ça vous amuse. Moi, je n'ai pas ce caractère-là, et je m'en flatte. Je vous ai dit tout à l'heure que je ne savais pas que Raymond et Nicole... Eh bien! si, je le savais; mais je déplore amèrement d'avoir été mise au courant de leur liaison... surtout après ce que vous venez de me dire, parce qu'avant, j'ignorais du moins Adèle Sorbier et les jolis dessous que vous m'avez dévoilés.

JOURNAY.

C'est l'amour!

GEORGETTE.

Ah! ne dites pas ça... l'amour, c'est tout de même autre chose. D'ailleurs, j'en ai assez, je vais balayer tout ça. Je ne veux pas partager avec Mlle Sorbier ces rôles de complaisante et d'entremetteuse.

JOURNAY.

Voilà les grands mots : vous ne comprenez vraiment pas la plaisanterie, ce soir. N'allez pas faire d'éclat, au moins!... Je serais désolé que vous vous fâchiez avec votre amie.

GEORGETTE.

Soyez certain pourtant qu'elle connaîtra ma façon de penser.

JOURNAY.

Allons, bon! Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit.

GEORGETTE.

Vous auriez aussi bien fait... et même, à l'avenir, je vous dispense de me raconter tous ces potins qui font votre joie... ça ne m'amuse pas du tout, ça me dégoûte... et ça me fait mal.

Un silence.

JOURNAY.

Ah! comme vous l'aimez!... Il a de la chance!

GEORGETTE.

Qui ça?

JOURNAY.

Votre mari, parbleu!

GEORGETTE.

Oui, j'aime mon mari... Quel rapport cela a-t-il?

JOURNAY.

Un rapport essentiel : l'amour véritable et profond rend les hommes et les femmes vertueux.

GEORGETTE.

C'est possible.

JOURNAY.

Et si vous détestez ces potins, ce n'est pas seulement par droiture naturelle, mais votre morale s'appuie sur un touchant égoïsme : vous voyez dans chaque mari

infidèle un exemple déplorable pour le vôtre, et dans chaque femme qui s'amuse vous voyez une rivale possible, par conséquent une ennemie personnelle.

GEORGETTE.

C'est vrai... Oui, c'est bien cela, vous avez raison... Alors, cette atmosphère d'adultère et de vice dans laquelle on vit, m'oppresse, m'étouffe... C'est une sensation semblable à celle qu'on éprouve quand le train s'arrête sous un tunnel... Je voudrais respirer un air sain... respirer, enfin!... Sonnez donc, voulez-vous? Vous prendrez bien une tasse de thé?

JOURNAY.

Volontiers.

GEORGETTE.

Ça nous aidera à passer le temps. Ned a dit qu'il ne serait absent qu'une heure; mais ça m'étonnerait bien s'il rentrait avant minuit.

Une femme de chambre apparaît.

JULIA.

Madame a sonné?

GEORGETTE.

Oui, Julia : vous apporterez du thé et deux tasses.

JULIA.

Bien, madame.

Elle sort.

JOURNAY.

Vous avez été dure pour moi, tout à l'heure.

GEORGETTE.

Vous m'avez pardonné.

JOURNAY.

Je vous ai comprise.

GEORGETTE, qui a pris un ouvrage.

Vous rappelez-vous, dans les premiers temps de notre

mariage avec Ned, quand nous habitions dans la triste rue de Provence, un tout petit appartement au-dessus d'un tailleur?

JOURNAY.

Oui; c'était le bon temps.

GEORGETTE.

Oui, c'était le bon temps : on n'était pas riche, mais on était heureux. Ned était simple ingénieur dans une usine; vous, vous étiez clerc d'avoué; vous veniez quelquefois dîner avec nous.

JOURNAY.

Trois fois par semaine.

GEORGETTE.

Je ne vous le reproche pas... Et, le soir, nous faisions des projets d'avenir sous la lampe.... Et puis le succès est venu, et la fortune. Mon mari est devenu un inventeur célèbre, et vous, vous avez acheté l'étude de votre patron... et nous voilà dans le tourbillon! (On apporte le thé.) Posez ça là.

JOURNAY.

Alors, vous regrettez ce temps-là?

GEORGETTE.

Oui, parfois je regrette d'avoir quitté notre petit appartement de la rue de Provence. Ils ne sont pas si ridicules, les gens qui ont peur de déménager, qui redoutent les installations nouvelles... On a tort d'abandonner les endroits où l'on fut heureux, car le bonheur peut ne pas vous suivre.

JOURNAY.

Déménager, c'est mourir un peu.

GEORGETTE.

Mais oui. Quelquefois, à peine installés, les gens meurent... encore, ça, ce n'est rien; mais, d'autres fois,

c'est l'amour, c'est l'affection qui meurent... et alors, c'est plus grave.

JOURNAY.

Décidément, vous êtes gaie, ce soir... Vous ne dites pas ça pour vous?

GEORGETTE.

J'ai su, ces jours-ci, qui habitait cet appartement avant nous.

JOURNAY.

Ah! qui était-ce?

GEORGETTE.

Un pauvre diable de répétiteur de mathématiques qui s'était trouvé tout à coup, par un héritage inattendu, à la tête d'une grosse fortune. Il demeurait modestement sur la rive gauche... il est venu s'installer ici, il a changé son genre d'existence, il a eu des maîtresses, il a fait toutes les sottises, si bien qu'en trois ans il s'est complètement ruiné, et, la semaine dernière, on l'a retrouvé au fond de la Loire, à Nantes.

JOURNAY.

C'est une fin très malheureuse, mais je ne vois pas...

GEORGETTE.

Alors, je pense qu'il est resté dans ces murs des microbes de prodigalité, de folie, et c'est de ces microbes-là que nous sommes atteints!... Quand je dis nous, c'est Ned que je veux dire, parce que moi...

JOURNAY.

C'est très ingénieux, votre petite théorie, mais ça ne tient pas debout. Et puis, quand même... on ne peut pas lessiver et désinfecter les appartements où il y a eu des prodigues, comme ceux où moururent des phtisiques ou des diphtériques.

GEORGETTE.

C'est dommage.

JOURNAY.

D'abord, qu'est-ce qui vous autorise à penser que votre mari est atteint?

GEORGETTE.

Mille choses... Vous comprenez, je ne suis pas une imbécile... j'ai des yeux, des oreilles et un cœur : alors je vois, j'entends, et surtout je sens, oui, je sens que Ned n'est plus le même depuis quelque temps. Tenez, par exemple, l'autre soir, il m'a dit qu'il ne faudrait plus nous tutoyer devant le monde et que c'était bourgeois et petit commerce.

JOURNAY.

Oh!

GEORGETTE.

Oui, je sais bien, ce n'est qu'un détail, mais il a son importance. Tenez, encore une chose : lui qui n'apportait pas une très grande attention à ses vêtements, il est devenu élégant, il a pris un tailleur anglais, il se met en habit tous les jours... il ne s'en rapporte plus à moi pour choisir ses cravates.

JOURNAY.

Ça, il a raison : les femmes choisissent toujours très mal.

GEORGETTE.

Pas toujours... Et puis il s'est fait recevoir d'un cercle chic, il me quitte presque tous les soirs... Enfin, il n'est plus le même.

JOURNAY.

Mais ce ne sont là que des changements extérieurs. Vous comprenez que depuis qu'il est devenu célèbre, grâce à ses inventions, et surtout depuis que sa dernière découverte de chaudière électrique l'a mis tout à fait en vue, il a été obligé de changer de manière de vivre. S'il était resté dans son coin, avec un appartement trop modeste, au lieu de vendre son brevet très

avantageusement, comme il est sur le point de le vendre, on le lui eût acheté pour une somme dérisoire comme à un pauvre diable d'inventeur.

GEORGETTE.

Ah! mais pour ça, je suis de votre avis, je lui ai même conseillé d'exploiter son brevet lui-même.

JOURNAY.

Oui, vous le lui avez conseillé : alors, il a dû se mettre en rapport avec des hommes d'affaires. L'automobilisme est une industrie à la mode; les gens chics s'en sont même emparés. Il y a de tout là dedans : des industriels, des nobles, des snobs... c'est très mêlé. Il faut qu'il voie tout ce monde-là, pour lequel il y a une tenue spéciale, des préjugés à observer, des ridicules à éviter... il est obligé de prendre le ton.

GEORGETTE.

L'obligation est douce pour lui. Il a beau être très intelligent... car enfin, ce n'est pas parce que c'est mon mari, mais il est très intelligent... il a fait de très belles inventions... cette chaudière électrique, c'est merveilleux... et puis, il n'est pas seulement inventeur, il a de l'esprit, il a beaucoup lu... mais pour certaines choses, il est comme un enfant, et, tout en ayant des idées très larges, et du bon sens, quand il ne s'agit pas de lui, il n'est pas fâché de connaître les gens chics dont vous parlez... ils exercent une séduction sur lui, leur élégance le trouble, leur luxe l'éblouit, leurs mœurs l'intéressent, l'amusent...

JOURNAY.

Ça passera.

GEORGETTE.

Je l'espère... mais j'ai bien peur qu'il ne rencontre là dedans...

JOURNAY.

Quoi donc?

GEORGETTE.

Non... ce n'est pas la peine, vous vous moqueriez de moi.

JOURNAY.

Mais non, je vous assure.

GEORGETTE.

Et puis je n'ai pas la moindre confiance en vous... je vous le dis franchement.

JOURNAY.

En effet, mais vous avez tort... je ne suis pas un méchant homme...

GEORGETTE.

Oh! non, vous êtes même un bon garçon.

JOURNAY.

Ah!

GEORGETTE.

Ce qui est pire.

JOURNAY.

Oh!

GEORGETTE.

Oui... vous ne savez pas distinguer le bien du mal, vous êtes d'une inconscience!... c'est, d'ailleurs, ce qui fait qu'on vous pardonne. Et puis, vous vous en tirez toujours par une pirouette, un sourire, un mot exquis, un air de flûte. En parlant de vous, on dit : « Amusant, beaucoup de charme... » Alors, c'est effrayant!

JOURNAY.

Vous me flattez, je suis confus...

GEORGETTE.

Vous n'avez pas toujours été comme ça... dans les premiers temps que je vous ai connu, vous étiez plus naïf... c'est moi qui vous donnais des conseils pratiques. Ah! vous m'en remontreriez maintenant!

JOURNAY.

Oh! pas tant que ça!

GEORGETTE.

Vous êtes maintenant Journay, Lucien Journay, l'avoué à la mode. Une femme qui se respecte divorce chez vous.

JOURNAY.

Vous me comblez!

GEORGETTE.

Mais vous êtes devenu sceptique... vous avez le mépris des hommes et des femmes : ça se voit dans tout ce que vous dites.

JOURNAY.

En tout cas, j'ai une estime et un respect profonds pour vous... vous n'en doutez pas?

GEORGETTE.

Je pense bien... il ne manquerait plus que ça!

JOURNAY.

Vous me dites que j'ai le plus profond mépris des femmes... est-ce ma faute? J'ai toujours été avec elles d'une telle correction que souvent elles étaient obligées de me rappeler aux inconvenances. Quant aux hommes, si vous saviez ce qu'on peut entendre dans notre profession!... c'est très instructif et très désillusionnant... Mais, encore une fois, vous avez tort de ne pas avoir confiance en moi.

GEORGETTE.

Alors, vous seriez capable de me rendre un grand service, d'être véritablement mon ami?

JOURNAY.

N'en doutez pas... je suis à votre disposition.

GEORGETTE.

D'ailleurs, je n'en ai pas besoin pour le moment; mais, à l'occasion, je peux compter sur vous?

JOURNAY.

Absolument.

GEORGETTE.

Nous verrons. (Un silence, puis d'un ton détaché.) Vous ne devineriez jamais ce que j'ai fait tantôt.

JOURNAY.

Comment voulez-vous que je devine?

GEORGETTE.

Je passais avenue de Wagram... je suis montée chez Mme de Thèbes.

JOURNAY.

Vous?

GEORGETTE.

Oui, moi, ça vous étonne, n'est-ce pas?

JOURNAY.

Ça vous ressemble si peu!

GEORGETTE.

C'était la première fois... je ne sais pas ce qui m'a pris... une sorte de curiosité... Enfin, j'y suis montée. Eh bien! elle m'a dit des choses très curieuses, et même assez exactes... et puis, à côté de ça, des choses folles.

JOURNAY.

Par exemple?...

GEORGETTE.

Je commence par vous dire que je n'y crois pas du tout. Elle a examiné ma main. Elle y a vu que j'avais tout, mais tout à craindre d'une femme blonde et très jolie. Voilà. De sorte que j'ai beau ne pas y croire, ça me tracasse tout de même un peu.

JOURNAY.

Oh! vous savez, Mme de Thèbes dit ces choses-là... la main tournée, elle n'y pense plus... il faut faire comme elle!

GEORGETTE.

Oh! je sais bien... je plaisante. (Un silence.) Est-ce que vous déjeunez demain chez les Sourette?

JOURNAY.

Si je déjeune?... Non, non, je n'y déjeune pas. Pourquoi me demandez-vous ça?

GEORGETTE.

Pour rien... parce que c'est demain jeudi : vous savez bien, les fameux déjeuners du jeudi!

JOURNAY.

C'est vrai, au fait!... Non, je n'y vais pas.

GEORGETTE.

Je croyais que vous y alliez à chaque instant, que vous étiez un des familiers de la maison?

JOURNAY.

Moi? pas du tout.

GEORGETTE.

Tiens!... je croyais!... Voyons, entre nous, quel homme est-ce, Sourette?

JOURNAY.

Phh!! vous savez...

GEORGETTE.

Oui, moitié chair et moitié poisson.

JOURNAY.

Vous êtes méchante.

GEORGETTE.

Et Mme Sourette, elle a fait la fête, hein?

JOURNAY.

Phh! vous savez...

GEORGETTE.

Oui, elle a eu trente-six amants. Elle est très jolie... blonde, n'est-ce pas?

JOURNAY.

Phhh!... vous savez...

GEORGETTE, *frappant sur la table.*

Oh! écoutez, vous m'agacez avec vos « phh... vous savez... »

JOURNAY.

Vous m'avez fait peur!

GEORGETTE.

C'est vrai, c'est exaspérant! Vous pouvez bien me dire si elle est blonde ou brune... ça ne vous compromettra pas.

JOURNAY.

Oui, elle est très blonde.

GEORGETTE.

C'est peut-être elle dont j'ai tout à craindre... on dit qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent un empire incroyable... il paraît que tous les hommes qui vont chez elle en tombent éperdument amoureux... On m'a même dit qu'elle était la maîtresse de mon mari.

JOURNAY.

Ça, par exemple, je vous jure bien que non!

GEORGETTE.

Enfin, on me l'a dit, on me l'a même écrit.

JOURNAY.

Oh! ces lettres-là...

GEORGETTE.

Je vous demande pardon, la lettre était signée.

JOURNAY.

Qui vous a écrit?

GEORGETTE.

Je ne sais pas; c'était signé : *Quelqu'un qui vous veut du bien.*.

JOURNAY.

Vous êtes stupide!

GEORGETTE.

Savez-vous si Ned y déjeune demain?

JOURNAY.

Chez qui?

GEORGETTE.

Chez le grand Turc!... Chez les Sourette parbleu... chez qui voulez-vous que ce soit?

JOURNAY.

Je n'en sais rien. Comment voulez-vous que je le sache? (Voyant que Georgette rit.) Écoutez, vous m'ennuyez...

GEORGETTE.

Je le sais bien.

JOURNAY.

Vous êtes là depuis un quart d'heure à faire le juge d'instruction... je sens un piège sous chacune de vos questions, un guet-apens derrière chacun de vos silences. J'aime mieux vous répondre franchement.

GEORGETTE.

Alors, méfions-nous!

JOURNAY.

Oui, Sourette connaît très bien l'inconduite de sa femme; il en profite, c'est certain; pas autant qu'on le croit, c'est probable. Oui, Mme Sourette est très capable d'être coquette avec votre mari, soit par calcul, soit par caprice. Là, êtes-vous contente?

GEORGETTE.

Enchantée, ravie!

JOURNAY.

Ah! comme vous l'aimez, votre Ned!

GEORGETTE.

Oui... c'est ridicule, n'est-ce pas?

JOURNAY.

Pas du tout, c'est respectable et touchant; mais lui aussi vous aime, il vous adore... il a pour vous une profonde tendresse. Ah! soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre... Mais il serait fou! vous êtes tellement supérieure, à tous les points de vue, à Mme Sourette!

GEORGETTE.

Mon pauvre Ned est si jeune pour ces choses-là! Et puis elle est jolie!

JOURNAY.

Oh! jolie, vous savez...

GEORGETTE.

Mais taisez-vous donc! Si vous croyez me faire plaisir en me disant qu'elle n'est pas jolie!... Je sais bien le contraire... C'est une beauté... elle a des traits admirables... moi, j'ai une figure amusante.

JOURNAY.

Ça n'empêche pas que vous la mettez dans votre poche... Mme Sourette n'existe pas auprès d'une femme comme vous : d'abord, elle n'est pas très intelligente.

GEORGETTE.

Oui; mais elle est roublarde.

JOURNAY.

Allons donc!... Vous la vendriez cent fois!

GEORGETTE.

Elle n'a pas besoin de moi; elle se vend bien toute seule. (Se montant peu à peu.) Oui, je crois que je suis tout de

même plus maligne qu'elle, et pour m'avoir il faudrait qu'elle se lève rudement de bonne heure et même qu'elle ne se couche pas; mais çà, on ne peut pas le lui demander... C'est égal, s'il y a la moindre des choses, entre elle et mon mari, je le saurai tout de suite. Ned n'est pas malin, et puis, je compte beaucoup sur le hasard... Il y a un Dieu pour les nez retroussés, c'est bien connu. Car je ne compte pas du tout sur mes amis pour m'avertir et pour m'aider... Je sais très bien que vous vous entendez tous pour me berner.

JOURNAY.

Oh!

GEORGETTE.

Vous le premier. Aussi, je ne compte que sur moi; mais j'y compte bien. Et puis, vous savez, je n'ai pas froid aux yeux... Je vous assure que Mme Sourette ne me fait pas peur... Je saurai me défendre.

JOURNAY.

Mais qui vous dit le contraire? Et pourquoi me dites-vous tout ça en me faisant des mauvais yeux?...

GEORGETTE.

Je vous dit tout ça pour que vous le redisiez à Ned.

JOURNAY.

A quel propos voulez-vous que je le lui redise? Croyez-vous que nous parlons constamment de Mme Sourette.

GEORGETTE.

Eh bien! vous en parlerez... Vous ferez naître une occasion; entre hommes, ça vous est facile. Vous pouvez bien me rendre ce petit service. Écoutez donc : je l'entends qui rentre.

SCÈNE VI

GEORGETTE, JOURNAY, LEMEUNIER.

LEMEUNIER.

Bonjour, mes enfants... (Il embrasse sa femme.) Tiens! Journay est encore là!

GEORGETTE.

Comme tu rentres tard!... Il est près d'une heure... Ça n'est pas raisonnable. Enfin, heureusement que Journay m'a tenu compagnie... Il m'a même fait la cour.

LEMEUNIER.

Ce vieux Journay!

GEORGETTE.

A la bonne heure! tu n'es pas jaloux... Ça n'est pas flatteur pour moi...

LEMEUNIER.

C'est très flatteur, au contraire... Tu es au-dessus de tout soupçon.

GEORGETTE.

Quel fat!

JOURNAY.

Mes chers amis, je vais vous dire bonsoir.

LEMEUNIER.

Tu t'en vas?

JOURNAY.

Ah! oui.

GEORGETTE.

Vous avez bien dit ça.

JOURNAY.

Oui, mon rôle est terminé; j'ai passé une soirée charmante. Bonsoir, madame.

GEORGETTE.

Bonsoir, mon cher ami; bonsoir, mon seul et véritable ami.

JOURNAY.

Mais, certainement, je suis votre ami. (A Lemeunier.) Bonsoir, vieux.

LEMEUNIER.

Je t'accompagne.

GEORGETTE.

Nous vous accompagnons.

Ils sortent avec Journay et rentrent au bout de quelques secondes.

SCÈNE VII

GEORGETTE, LEMEUNIER.

JULIA, enlevant le thé.

Madame n'a plus besoin de moi?... dois-je attendre pour déshabiller madame?

GEORGETTE.

Non, non; vous pouvez monter... je n'ai pas besoin de vous.

LEMEUNIER.

Tu as l'intention de veiller encore?

GEORGETTE.

Oui.

LEMEUNIER.

Tu n'as donc plus sommeil?

GEORGETTE.

Non.

LEMEUNIER.

Tu trouvais pourtant tout à l'heure qu'il était si tard!

GEORGETTE.

Oui, mais je n'ai pas sommeil. Je tombais de sommeil vers onze heures et demie... il y a eu dix minutes terribles... mais maintenant, c'est passé, je suis très éveillée.

LEMEUNIER.

C'est drôle.

GEORGETTE.

Tu as vu Sourette?... tu t'es bien amusé?

LEMEUNIER.

Oh! amusé... Nous avons surtout parlé d'affaires!

GEORGETTE.

Mme Sourette était là?

LEMEUNIER.

Oui, elle était là.

GEORGETTE.

Alors, tu n'as pas perdu ta soirée.

LEMEUNIER.

Non, je n'ai pas perdu ma soirée : j'ai eu avec Sourette une conversation très importante.

GEORGETTE.

C'est curieux : tu as toujours avec Sourette des conversations très importantes, et il n'en sort jamais rien.

LEMEUNIER.

Oui, c'est possible... mais, ce soir, il en est sorti quelque chose.

GEORGETTE.

Tant mieux!... ça n'est pas dommage.

LEMEUNIER.

Qu'est-ce que ça veut dire : « Ça n'est pas dommage »? Les femmes sont étonnantes. Si tu crois que ces affaires-là se font toutes seules, du jour au lendemain... c'est très compliqué.

GEORGETTE.

Oh! je pense bien.

LEMEUNIER.

Parbleu, il s'est présenté déjà plusieurs combinaisons, tu le sais bien; mais la preuve que nous avons bien fait d'attendre, c'est que Sourette est précisément sur une piste merveilleuse.

GEORGETTE.

Ah!

LEMEUNIER.

Oui, il s'agit d'une chose considérable, d'une entreprise colossale, d'une sorte de monopole. Il s'agit tout simplement de faire avec nos voitures électriques le service postal, — pour lequel on emploie actuellement des chevaux, — à Paris, d'abord, ensuite dans les grandes villes, et enfin entre les gares et les localités non desservies par une voie ferrée. Tu comprends?

GEORGETTE.

Oh! très bien, mais comment obtiendrez-vous?...

LEMEUNIER.

« Comment », ma petite cocotte? mais parce que tout s'enchaîne d'une façon merveilleuse, parce que le ministère a été renversé cette après-midi, parce que Midasse, l'ami intime de Sourette, est chargé de former le nouveau cabinet : je déjeune même demain chez Sourette... il a invité Midasse pour que nous nous trouvions ensemble... et si Midasse devient président du conseil ou fait partie de la nouvelle combinaison ministérielle, nous obtiendrons par lui tout ce que nous voudrons. Eh bien, que dis-tu de ça?

GEORGETTE.

Attends.

LEMEUNIER.

Comment, « attends »! mais c'est sûr, mon enfant

chérie; et alors, pour nous, c'est la fortune, nous deviendrons « riches Crésus », comme dit notre vieille cuisinière... Quoi? tu entends ça de sang-froid, tu ne me sautes pas au cou, tu ne fais pas mille folies, pas même un enfantillage! Ah! je te croyais plus raisonnable.

GEORGETTE.

C'est justement parce que je suis raisonnable que je ne m'emballe pas aussi vite que toi. D'abord, qu'est-ce que tu fais, toi, dans tout ça? On t'achète ton brevet?

LEMEUNIER.

Non, je l'exploite moi-même... c'est-à-dire que Sourette et moi nous nous associons et nous devenons fournisseurs de l'État!... fournisseurs de l'État!

GEORGETTE.

Tu t'associes avec Sourette... Qu'est-ce qu'il apporte donc, lui?

LEMEUNIER.

Dame! il apporte d'abord ses relations, puisque c'est lui qui connaît Midasse... ensuite il apporte les capitaux, ou il les trouve, ce qui revient au même.

GEORGETTE.

Non, ça ne revient pas au même. Veux-tu que je te dise? Eh bien, j'aimais mieux ce que l'on te proposait à la Société Dynamique. On t'achetait ton brevet ferme cinq cent mille francs, et tu avais dix pour cent sur chaque voiture qui sortait des ateliers.

LEMEUNIER.

Et tu trouves que c'est mieux?

GEORGETTE.

Oui... parce que tu ne cours aucun risque... tu n'es pas, il est vrai, « fournisseur de l'État », mais c'est une affaire nette.

LEMEUNIER.

Mais, Georgette, réfléchis... ça n'est pas comparable! Je te dis que c'est la fortune, la grosse galette!

GEORGETTE.

Nous n'avons pas besoin d'être si riches que ça : toi-même tu l'as dit cent fois, il ne faut pas trop d'argent pour être heureux... Il paraît que tes idées ont changé.

LEMEUNIER.

Il ne faut pas trop d'argent, mais il en faut assez... Certainement, les idées changent et l'on préfère toujours la gêne à la misère, l'aisance à la gêne, et la fortune à l'aisance, selon la condition dans laquelle on se trouve et l'échelon où l'on est arrivé.

GEORGETTE.

A force de grimper des échelons, il y en a un qui se rompt... ou bien l'on a le vertige, et on se brise les reins! Je ne suis pas aussi ambitieuse que toi.

LEMEUNIER.

Alors, restons comme nous sommes... Végétons!

GEORGETTE.

Sois de bonne foi... est-ce que nous végétons?... N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut, ne sommes-nous pas heureux? Moi, j'ai peur des trop grandes entreprises, j'en ai très peur.

LEMEUNIER.

C'est de l'enfantillage... Si tu veux me convaincre, donne-moi d'autres raisons.

GEORGETTE.

Il n'en manque pas. D'abord, je n'ai aucune confiance dans cette affaire-là, parce que Sourette y est directement mêlé.

LEMEUNIER.

Oui, c'est plutôt ça... Je ne sais pas ce que tu as contre cet homme-là...

GEORGETTE.

Ce que j'ai contre lui? J'ai lui... J'ai toujours déploré que tu sois entré en relations avec Sourette, et je ne voudrais pas que tu te mettes entre ses mains.

LEMEUNIER.

Mais il ne s'agit pas de ça!

GEORGETTE.

Pourtant, ça en prend bien la tournure : il commence par te demander d'être ton associé!...

LEMEUNIER.

C'est assez juste, puisque sans lui...

GEORGETTE.

Alors tu auras travaillé, toi, pour cette invention, tu auras cherché pendant trois ans, veillé, passé les nuits même, tu te seras éreinté; et voilà un monsieur qui devient ton associé, au même titre que toi, avec les mêmes avantages. Je ne trouve pas ça juste, ni que les apports soient égaux... Et tout ça parce que sa femme aura été la maîtresse de Midasse?... A ce compte-là, c'est plutôt Mme Sourette qui devrait être...

LEMEUNIER.

Tais-toi... je ne veux pas que tu dises ça... je ne veux pas que tu dises que Mme Sourette a été la maîtresse de Midasse.

GEORGETTE.

Si ça te contrarie, je ne le dirai pas... D'ailleurs, ça n'est pas mon silence qui modifiera l'opinion publique.

LEMEUNIER.

Nous savons ce qu'elle vaut, l'opinion publique. En tout cas, ce n'est pas à nous à accueillir des potins ridicules, des racontars stupides... Je te l'ai déjà dit.

GEORGETTE.

Oh! comme tu la défends!... Vraiment, ça laisserait supposer...

LEMEUNIER.

Supposer quoi?... Ah! j'en étais sûr... C'est-à-dire que c'est toi qui t'imagines des choses absurdes, folles.

GEORGETTE.

Tu te trompes : je ne m'imagine rien du tout.

LEMEUNIER.

Mais si! Avec ça que je ne te connais pas!... Tu comprends bien que je ne défends pas Mme Sourette... elle a fait ce qu'elle a voulu; mais, étant en relations comme je le suis avec son mari, je ne peux pas laisser attaquer à chaque instant, devant moi, un homme qui me témoigne de l'amitié... Tu diras encore que c'est de la naïveté, mais, tout de même, ça peut s'appeler d'un autre nom.

GEORGETTE.

En tout cas, ce n'est pas une raison pour me parler comme tu l'as fait.

LEMEUNIER.

Oui, j'ai eu tort et je te demande pardon. Mais il faut te mettre un peu à ma place. J'arrive ici, heureux de t'annoncer une bonne nouvelle, oui, une excellente nouvelle...

GEORGETTE.

Je ne dis rien.

LEMEUNIER.

Et toi, tu me jettes des seaux d'eau froide, tu ne fais que soulever des objections!

GEORGETTE.

Je demande des explications, je tâche de me rendre compte.

LEMEUNIER.

Oui, mais il y a une façon de dire les choses... Tu ne te vois pas... tu as un drôle d'air.

GEORGETTE.

Quel air?

LEMEUNIER.

Enfin, un air... je ne sais pas, moi... ton air... Et puis tu sais bien ce que je veux dire... Alors, c'est tout à fait agaçant... C'est ce qui m'a mis en colère, de sorte que je t'ai parlé un peu durement... Je t'en demande pardon...

GEORGETTE.

Je te dis ça, c'est dans ton intérêt, je te préviens, je t'avertis. Enfin, chaque fois que tu m'as consultée pour une affaire, tu t'en es bien trouvé... est-ce vrai?

LEMEUNIER.

Oui, c'est vrai.

GEORGETTE.

Les femmes n'ont pas votre intelligence... quand vous êtes intelligents... mais elles y suppléent par un flair délicat. Je ne t'empêche pas de faire cette affaire, mais prends tes précautions.

LEMEUNIER.

N'aie pas peur... je ferai attention.

GEORGETTE.

Tu feras bien... Et puis, maintenant, je te le dis sans arrière-pensée, je t'assure, sans parti pris : je n'ai pas confiance en Sourette, je n'aime pas cet homme-là.

LEMEUNIER.

Parce que tu ne le connais pas... C'est un homme charmant.

GEORGETTE.

Raison de plus! Encore un charmeur, je me méfie. Vois-tu, mon petit Ned, à fréquenter certains hommes,

de deux choses l'une : on devient comme eux ou bien ils vous exploitent, on est un faiseur ou bien on est refait.

LEMEUNIER.

Tu mets les choses au pis... tu vois tout en noir... Je ne te reconnais plus.

GEORGETTE.

C'est que j'ai pensé, tous ces temps-ci, à des choses pas très gaies... Il ne faut pas laisser les femmes seules... et tu ne restes plus guère auprès de moi... Alors, quand tu rentres comme ça tard, le soir, ne t'étonne pas si je ne suis pas d'une humeur enjouée...

LEMEUNIER.

Mais ça ne va pas durer... en ce moment, n'est-ce pas, je suis obligé...

GEORGETTE.

Oui, je sais bien... et puis, ce n'est pas tant parce que tu sors le soir... je comprends qu'il le faille jusqu'à un certain point pour les affaires... mais ce qui est plus grave, c'est qu'il me semble que tu n'es plus le même, que tu as changé...

LEMEUNIER.

Comment... changé ?

GEORGETTE.

Oui, depuis que tu es lancé dans un certain monde, tes idées se sont modifiées : des choses qui t'auraient autrefois paru blâmables, répréhensibles, te paraissent aujourd'hui naturelles... en tout cas, tu les excuses, tu as des indulgences inquiétantes.

LEMEUNIER.

Mais non, je t'assure...

GEORGETTE.

Mais si, tu ne te vois pas... Tiens, il y a des moments où tu parles comme Journay.

LEMEUNIER.

Oh! tout de suite les gros mots! Journay!...

GEORGETTE.

Certainement. C'est une dépravation toute cérébrale; mais quand l'esprit est corrompu, le cœur est bien près d'être atteint, et c'est ce qui me fait de la peine. (Elle pleure.) J'ai peur que tu m'aimes moins... que tu ne m'aimes plus!

LEMEUNIER.

O ma chérie, ma Georgette aimée... tu te trompes, je t'aime, je t'adore... j'ai pour toi une tendresse infinie, et tu es pour moi la compagne exquise, l'amie voluptueuse et la maîtresse sœur.

GEORGETTE.

C'est vrai?

LEMEUNIER.

Mais oui... dis-moi, vraiment, j'ai changé à ce point-là?

GEORGETTE.

Oh! tu étais toujours un mari très gentil... d'abord, tu ne peux pas être désagréable... beaucoup de charme! c'est effrayant; mais des maris, même délicieux, on en trouve tant qu'on veut. Tu m'avais habituée à être un amant. Vois-tu, il faut toujours faire la cour à sa femme. Enfin, n'en parlons plus... J'étais jalouse, vois-tu, oui, jalouse des Sourette qui t'accaparent tout le temps.

LEMEUNIER.

Ils ne m'accaparent pas tant que ça!

GEORGETTE.

Si... Je parie que tu ne sais même pas quel jour c'est demain.

LEMEUNIER.

Demain... c'est jeudi.

GEORGETTE.

Je veux dire : tu ne sais pas quelle date.

LEMEUNIER.

C'est le 12 novembre.

GEORGETTE.

Oui, c'est le 12 novembre... mais ça ne te dit rien. Eh bien, c'est l'anniversaire de notre mariage... Tu vois bien que tu ne te rappelais plus!

LEMEUNIER.

Tu crois ça, toi?

GEORGETTE.

Oh! parbleu, maintenant que je te l'ai dit!...

LEMEUNIER.

Je te demande pardon, je me le rappelais parfaitement; et la preuve, c'est que demain matin...

GEORGETTE.

Demain matin?

LEMEUNIER.

Non. J'en ai déjà trop dit!

GEORGETTE.

C'est vrai, mon chéri, tu as pensé à moi? Oh! que c'est gentil!... Petite surprise? (Il fait signe que oui.) Quoi c'est, dis?

LEMEUNIER.

Si je te le dis, ça ne sera plus une surprise.

GEORGETTE.

Dis-le donc, tu en meurs d'envie.

LEMEUNIER.

Pas tant que toi.

GEORGETTE.

Ça, c'est vrai. Et puis ça m'est égal, après tout... l'important pour moi, c'est que tu y aies pensé, pas vrai?

LEMEUNIER.

Parbleu!

GEORGETTE.

Quand ce ne serait qu'un petit bouquet de deux sous, je serais déjà contente.

LEMEUNIER.

Parbleu! Et puis tu sais bien que ce n'est pas un petit bouquet de deux sous.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que c'est, dis?

LEMEUNIER.

Non, je ne veux pas te le dire.

GEORGETTE.

Mais je peux deviner. C'est un bijou, naturellement.

Elle montre ses oreilles.

LEMEUNIER.

Non... (Elle fait le tour de son cou, pour désigner un collier.) Non... (Elle montre son doigt pour désigner une bague.) Oui.

GEORGETTE.

Ah! c'est une bague. Comment est-elle?

LEMEUNIER.

Tu verras... je ne veux plus rien te dire...

GEORGETTE.

Attends. Je vais deviner... Diamant? Saphir?

LEMEUNIER.

Non.

GEORGETTE.

C'est un rubis... Le beau rubis ancien que nous avons vu chez Doniau, rue de la Paix.

LEMEUNIER.

Oh! non.

GEORGETTE.

Oh! oui... ça ne serait pas raisonnable. Alors, c'est l'émeraude qui était à côté, la jolie émeraude en forme de cœur.

LEMEUNIER.

Oui... seulement, elle n'est pas en forme de cœur... ce n'est pas comme ça que ça s'appelle... elle est en forme de poire.

GEORGETTE.

C'est la même chose.

LEMEUNIER.

Oh! oui!...

GEORGETTE.

Ah! que je suis contente... tu l'aimes donc, ta femme?

LEMEUNIER.

Je l'adore.

GEORGETTE.

Mais tu n'aimes qu'elle, rien qu'elle?

LEMEUNIER.

Mais oui!

GEORGETTE.

Quel bonheur!... Ah!... je vais me coucher.

LEMEUNIER.

Mais tu n'avais pas sommeil tout à l'heure.

GEORGETTE.

Je n'ai pas dit que j'avais sommeil, j'ai dit que j'allais me coucher.

LEMEUNIER.

Eh bien, va...

Elle se dirige vers sa chambre. Lemeunier prend un journal qu'il déplie.

GEORGETTE, sur le seuil de sa chambre.

Dis donc... tu ne vas pas rester trois heures à lire ton sale journal?...

LEMEUNIER.

Moi ? (Il plie froidement son journal, se lève, éteint la lampe et se dirige vers la chambre en disant :) Non!

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez les Sourette.

SCÈNE PREMIÈRE

SOURETTE, LEMEUNIER, JOURNAY, LE PRÉSIDENT DUFAUCHU, MIDASSE, LE GÉNÉRAL LE PRIEUR DE LESVILLE, DUC DE MORTAGNE, CHARCENNES, MADAME SOURETTE, MARCELLE.

Au lever du rideau, le Président Dufauchu, Journay, Midasse causent avec Marcelle.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, mademoiselle Marcelle, vous travaillez toujours beaucoup?

MARCELLE.

Oh! oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Et qu'apprenez-vous, en ce moment?

MARCELLE.

J'apprends l'anglais, l'allemand, l'italien, le piano, le solfège, le chant, et j'ai commencé les mathématiques.

LE PRÉSIDENT.

C'est tout?

MARCELLE.

Et la géographie et l'histoire universelle, que j'oubliais...

MIDASSE.

Les programmes sont très chargés!

JOURNAY.

Et vous retenez tout ça?

MARCELLE.

Oui... J'ai beaucoup de mémoire, je suis la première en tout, je donne beaucoup de satisfaction à mes parents, j'ai le plus vif désir d'arriver.

LE PRÉSIDENT.

Arriver à quoi?

MARCELLE.

Ah! je ne sais pas; mais j'entends toujours dire : « En voilà un qui est arrivé!... » ou bien : « C'est un arriviste!... » ou encore : « Il est en train d'arriver... » Alors, j'ai le plus vif désir d'arriver, moi... Ah! bien, tiens!...

MIDASSE.

Quel âge avez-vous?

MARCELLE.

Quatorze ans.

SOURETTE, *survenant, à Dufauchu.*

Mon cher président, mon vieil ami le général Le Prieur de Lesville voudrait vous demander quelque chose... Soyez très gentil, n'est-ce pas?... D'ailleurs, le général a une grosse situation au Sénat, vous le savez, et quand le moment sera venu, il pourra vous être très utile pour la Cour de cassation.

LE PRÉSIDENT.

Mais, mon cher Sourette, je suis déjà tout disposé à être très agréable au général.

SOURETTE.

Alors, je vous laisse causer.

Il prend Midasse par le bras et s'éloigne avec lui.

LE PRÉSIDENT.

Mais, général, vous n'êtes pas un inconnu pour moi... Nous chassâmes ensemble!

LE GÉNÉRAL.

Où ça donc?

LE PRÉSIDENT.

En Sologne, chez notre ami Chaptinval... Vous ne vous rappelez pas ces parties de chasse et ces dîners?... Quand Chaptinval avait bu, la Sologne était ivre!

LE GÉNÉRAL.

Dites-moi donc, il y a diablement longtemps?

LE PRÉSIDENT.

Il y a vingt-cinq ans!

LE GÉNÉRAL.

J'avoue que je ne vous aurais pas reconnu.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas changé, vous, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Vous non plus! Je voulais vous demander... c'est pour mon gredin de neveu, qui est en train de divorcer. C'est-à-dire qu'il y a eu un premier jugement par lequel les enfants ont été donnés à la mère...

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

MADAME SOURETTE, LE DUC DE MORTAGNE.

MADAME SOURETTE.

Alors, vous voilà revenu, duc, vous voilà redevenu Parisien.

LE DUC.

Oui, et c'est une joie particulière de revoir Paris. Le « frisson de Paris ! » ça n'est pas un vain mot.

MADAME SOURETTE.

Le marquis n'est pas encore rentré à Paris ?

LE DUC.

Non, mon frère est encore en Bretagne.

MADAME SOURETTE.

La marquise aime sans doute la campagne.

LE DUC.

Non, ma belle-sœur est en Amérique... chez ses parents.

MADAME SOURETTE.

Comment ?

LE DUC.

Oui, elle ne s'est pas entendue avec mon frère ; au bout de six mois de mariage, ils font déjà deux continents !

MADAME SOURETTE.

Et vous, vous ne songez pas à vous marier ?

LE DUC.

Ça ne m'encourage pas... Moi, je suis errant, j'adore

voyager; et puis ma place est auprès du Prince. Monseigneur repart dans quinze jours pour une exploration... je l'accompagnerai.

MADAME SOURETTE.

Les explorations vous réussissent d'ailleurs, vous avez une mine superbe.

LE DUC.

Un peu bronzée... par le soleil d'Afrique.

MADAME SOURETTE.

Ça vous va très bien. Mais le Prince a peut-être tort de s'éloigner en ce moment. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il devrait se tenir prêt à tout événement.

LE DUC.

Vous avez raison... aussi, cette fois-ci... nous n'allons pas aussi loin...

MADAME SOURETTE.

Vous parliez d'une exploration.

LE DUC, finement.

Oui, nous allons explorer simplement Genève... que Monseigneur ne connaît pas...

MADAME SOURETTE.

Je comprends... à la bonne heure!

LE DUC.

J'ai eu, je crois, une bonne idée... Monseigneur va faire afficher son portrait sur les murs de Paris... son portrait grandeur nature, sans un mot, sans rien, et, quand la population sera familiarisée, pour ainsi parler, avec le visage de son roi, nous lancerons un manifeste!

MADAME SOURETTE.

C'est une excellente idée... Enfin! nous allons peut-être voir de l'Histoire.

SOURETTE, survenant.

Vous conspirez?... Ah! ah! ma chère amie, vous accaparez le duc... nous le réclamons... laissez-le venir avec nous!...

Le duc et Sourette vont rejoindre un groupe formé par le Prieur de Lesville, Midasse, Dufauchu.

SCÈNE III

LEMEUNIER, MADAME SOURETTE.

Lemeunier, voyant madame Sourette seule, s'empresse de la rejoindre.

LEMEUNIER.

On ne peut pas vous parler, et j'ai pourtant bien des choses à vous dire!

MADAME SOURETTE.

Comment trouvez-vous le duc?

LEMEUNIER.

Charmant!... Sa conversation avait l'air de vous intéresser beaucoup... De quoi parliez-vous donc?

MADAME SOURETTE.

Nous parlions politique.

LEMEUNIER.

Vous êtes bien jolie, madame, vous êtes trop jolie et vous avez une robe qui vous sied à ravir... Je vous aime!

MADAME SOURETTE.

Encore?

LEMEUNIER.

Toujours, et chaque jour davantage.

MADAME SOURETTE.

Où ça s'arrêtera-t-il, grands dieux? Voyons, vous

n'êtes pas sérieux; mon mari ne vous a pas invité pour que vous me fassiez la cour, mais pour que vous fassiez connaissance avec Midasse. Profitez de cette occasion, allez lui parler, c'est à lui qu'il faut faire la cour. Pensez d'abord aux choses sérieuses.

LEMEUNIER.

L'amour que j'ai pour vous est la seule chose sérieuse.

MADAME SOURETTE.

Il faut donc que je sois raisonnable pour vous. Je ne veux pas vous écouter, je ne vous écouterai pas. Je vous ordonne d'être aimable avec Midasse et de lui plaire. Obéissez, si vous m'aimez comme vous le dites.

LEMEUNIER.

Vous avez raison : occupons-nous de la chaudière électrique!

MADAME SOURETTE.

A propos, avez-vous parlé à Mme Lemeunier de la nouvelle combinaison?

LEMEUNIER.

Oui, je lui en ai parlé.

MADAME SOURETTE.

Elle a dû être contente.

LEMEUNIER.

Pas tant que je l'aurais cru. Oui, elle trouve que c'est trop important, que c'est une affaire trop considérable.

MADAME SOURETTE.

Elle changera d'avis. En attendant, allez donc causer avec Midasse.

LEMEUNIER.

J'y vais.

Il se dirige vers le groupe où sont Midasse, le président, le général, Sourette et le duc.

SCÈNE IV

MIDASSE, LE PRÉSIDENT, LE GÉNÉRAL, SOURETTE.

LE GÉNÉRAL.

J'aime mieux une injustice qu'un désordre.

LE PRÉSIDENT.

Mieux vaut pourtant un désordre qu'une injustice.

SOURETTE.

A moins qu'on ne concilie la justice et l'ordre, ce qui serait préférable.

MIDASSE.

Vous avez certainement raison tous les trois, car chacun de vous parle à son point de vue et, comme je l'ai dit hier à la Chambre...

SOURETTE.

Mon cher Midasse, vous avez fait un très beau discours.

LE GÉNÉRAL.

Superbe!

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez lu?

LE GÉNÉRAL.

Non.

MIDASSE.

Comme je l'ai dit hier à la Chambre, il y a deux questions : une question de morale ou de droit, si vous aimez mieux, et une question de fait. Ce qui se passe est très significatif. Voici que tout un peuple se passionne pour la justice, cela indique nettement au gouvernement la

voie qu'il doit suivre. Trop souvent le régime parlementaire s'est oublié dans l'ornière des douzièmes provisoires...

SOURETTE.

Très joli!

MIDASSE.

Et l'heure a sonné d'aborder franchement la discussion féconde des lois, et j'ose dire que notre œuvre sera grande par l'effort énergique qu'elle appelle. Oh! ça ne sera pas facile, je le sais, mais tant qu'il y aura une armée, un clergé, une université et des imbéciles, il y aura un esprit militaire, un esprit clérical, un esprit universitaire et même un esprit d'imbéciles.

On rit.

SCÈNE V

CHARCENNES, JOURNAY.

JOURNAY.

Entendez-vous Midasse qui pérore? C'est votre député, Midasse; il est du Midi, de vos côtés...

CHARCENNES.

Oui, il est de chez moi.

JOURNAY.

Vous avez l'air navré.

CHARCENNES.

Ça n'est pas gai.

JOURNAY.

Il a bien parlé, hier, à la Chambre.

CHARCENNES.

Oui, on parle bien chez nous. Ça serait dommage... on ne fait que ça! Figurez-vous que je reviens justement

de là-bas, et j'observais Midasse pendant le déjeuner, je l'écoutais, et moi qui le connais dans les coins, qui connais sa vie, je me disais : « C'est cet homme-là qui représente mon pays ; mon pays... c'est-à-dire cent lieues de côtes merveilleuses avec des forêts de pins toujours verts qui descendent jusque dans la mer violette... mon pays, c'est-à-dire des petites villes toutes pleines de souvenirs héroïques ou touchants et tant de braves gens penchés sur la terre et qui cultivent leurs vignes et leurs oliviers comme les cultivaient leurs ancêtres. Dire que c'est tout cela qu'il représente !... C'est fort triste. »

JOURNAY.

Il représente surtout des affaires, des places, des bureaux de tabac. Consolez-vous, ça n'est pas particulier au Midi : je suis d'un département du Nord où c'est absolument la même chose.

SCÈNE VI

MADAME SOURETTE, JOURNAY, CHARCENNES.

MADAME SOURETTE.

Je suis sûre que vous êtes en train de dire du mal de quelqu'un.

JOURNAY.

Non, je parlais d'une façon générale.

MADAME SOURETTE.

Comment trouvez-vous le duc ?

JOURNAY.

Ravissant.

MADAME SOURETTE.

N'est-ce pas ?

JOURNAY.

Oui. Il est d'une insignifiance rare...

MADAME SOURETTE.

Vous vous trompez... C'est un homme supérieur.

JOURNAY.

Je demande à toucher... Je trouve qu'il a l'air d'une opérette sans musique.

MADAME SOURETTE.

Qu'à cela ne tienne! Il y aura bientôt de la musique, et ce ne sera pas de l'opérette : ce sera du grand opéra.

JOURNAY.

Vous badinez!

MADAME SOURETTE.

Le Prince pourrait très bien, plus tôt qu'on ne le croit, faire acte de prétendant.

JOURNAY.

Oui, oui, nous la connaissons.

MADAME SOURETTE.

L'opinion est très préparée... Vous avez bien vu, encore tout dernièrement, à Saint-Mandé, plus de cent cinquante ouvriers catholiques réunis au *Cadran Bleu* ont crié : « Vive le roi! »

JOURNAY.

Oui, et ils ont très bien déjeuné. Ils se sont dit : « Mettons-nous toujours à table, ça le fera peut-être venir. »

MADAME SOURETTE.

Vous pouvez plaisanter tant que vous voudrez; mais le duc m'a révélé des choses dont on ne se doute pas.

CHARCENNES.

Mais je vois, madame, que vous êtes très royaliste.

MADAME SOURETTE.

Mon arrière-grand-père était chouan et ma bisaïeule était vendéenne.

JOURNAY.

« Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne! »

MADAME SOURETTE, à Charcennes.

Vous voyez cette pendule, monsieur?

CHARCENNES.

Oui, elle est très belle... elle est, je crois, de style Louis XVI.

MADAME SOURETTE.

Vous voyez qu'elle ne marche pas? Savez-vous pourquoi?

CHARCENNES.

Non... sans doute parce que le mouvement est chez l'horloger.

MADAME SOURETTE.

Elle était dans le grand salon du château de ma famille, près de Plouerzac. Lorsque la nouvelle arriva dans nos pays que l'infortuné roi de France avait été guillotiné, mon bisaïeul se leva, il décrocha le balancier et jura de venger la mort du roi... J'ai entendu raconter cette histoire-là bien souvent à mon grand-père, quand j'étais toute petite... Mais vous n'avez pas de café : je vais vous en faire apporter.

Elle s'éloigne.

SCÈNE VII

JOURNAY, CHARCENNES.

CHARCENNES.

C'est joli, l'histoire de la pendule, ça a de l'allure!

JOURNAY.

Oui, beaucoup d'allure... seulement, ça n'est pas vrai. Cette pendule vient de chez un marchand de curiosités

de la rue Lafayette, et jamais de sa vie de pendule, elle n'a figuré sur une cheminée du château de Plouerzac. D'ailleurs, ce château de Plouerzac n'est pas du tout la demeure des ancêtres de Mme Sourette, qui est une demoiselle Brinquois, mais son père a acheté ce château à de vieux nobles ruinés.

CHARCENNES.

Alors, Mme Sourette n'a pas les raisons qu'elle dit d'être royaliste?

JOURNAY.

Non, mais elle en a d'autres. Regardez-la : ne feraitelle pas une merveilleuse favorite? Elle a tout ce qu'il faut pour ça.

CHARCENNES.

Prenez garde, voici sa fille.

SCÈNE VIII

MARCELLE, JOURNAY, CHARCENNES.

MARCELLE, *à Charcennes.*

Voulez-vous du café, monsieur?

CHARCENNES.

Non, merci, mademoiselle.

MARCELLE.

Et vous, monsieur Journay?

JOURNAY.

Parfaitement... merci.

MARCELLE.

Prenez-vous du sucre?

JOURNAY.

Non... jamais de sucre.

MARCELLE.

C'est sans doute parce qu'il est tout cassé.

Elle s'en va.

CHARCENNES.

Elle ne vous l'a pas envoyé dire.

JOURNAY.

Les petites filles d'aujourd'hui ont un toupet infernal!

CHARCENNES.

Elle est jolie, d'ailleurs, cette petite personne.

JOURNAY.

Délicieuse : elle ressemble à sa mère.

CHARCENNES.

Elle m'intéresse, cette Mme Sourette, à un point que je ne saurais dire. C'est la seule femme qui serait capable de me faire faire des bêtises.

JOURNAY.

Ça ne prouverait pas particulièrement son empire sur vous : vous n'avez fait que ça toute votre vie.

CHARCENNES.

C'est vrai... C'est égal, je m'emballerais facilement.

JOURNAY.

Vous n'êtes pas le seul!

CHARCENNES.

Je le sais bien.

JOURNAY.

Alors, c'est la première fois que vous venez ici?

CHARCENNES.

Oui.

JOURNAY.

C'est assez amusant, ces déjeuners du jeudi... Amusant, ça dépend... vous êtes tombé sur un bon jour.

CHARCENNES.

Savez-vous avec qui elle est, en ce moment, Mme Sourette?

JOURNAY, désignant madame Sourette qui cause avec son mari.

Vous le voyez bien : elle est avec Sourette.

CHARCENNES.

Non, avec qui elle est... je veux dire avec qui elle... enfin, vous m'entendez bien.

JOURNAY.

Ah! oui... En ce moment? ma foi, non, je ne sais pas.

CHARCENNES.

Est-ce qu'elle n'est pas avec Midasse?

JOURNAY.

Oh! ça, c'est de l'histoire ancienne.

CHARCENNES.

On dit pourtant que ça continue.

JOURNAY.

Je ne crois pas.

CHARCENNES.

Il y a eu aussi le général, et le président.

JOURNAY.

Oui, mais c'est de l'histoire encore plus ancienne : c'est préhistorique, antédiluvien.

CHARCENNES.

Et Sourette est là au milieu de tous ces gens-là; il circule avec une aisance admirable, il dit à chacun le mot qu'il faut.

JOURNAY.

C'est vrai. Il est exquis, et comment ne pas l'aimer? Il fait ma joie. Certes son rôle est délicat, mais il le remplit avec une maîtrise!... il y est incomparable. Et toujours charmant avec sa femme, plein d'attentions et de prévenances... Il lui rend égards pour écarts.

CHARCENNES.

C'est à se demander, ma parole d'honneur, s'il sait quelque chose!

Charcennes va rejoindre le groupe où est Midasse, laissant Journay seul.

SCÈNE IX

JOURNAY, LEMEUNIER, puis MADAME SOURETTE.

LEMEUNIER.

Eh bien! mon vieux Journay, tu es tout seul... tu t'amuses?

JOURNAY.

Je ne m'ennuie pas. A propos, je voulais te demander : comment ça s'est-il passé hier soir avec ta femme?

LEMEUNIER.

Très bien.

JOURNAY.

Très bien?

LEMEUNIER.

Oui. Pourquoi me demandes-tu ça?

JOURNAY.

Parce qu'en t'attendant, nous avons causé, naturellement, et elle n'a fait que me parler de Mme Sourette. Elle se doute de quelque chose, certainement.

LEMEUNIER.

Tu ne lui as rien dit?

JOURNAY.

Voyons!... Mais je n'étais pas fâché que tu arrives : je commençais à en avoir assez. J'étais l'objet des interrogations les plus perfides. C'est qu'elle est maligne! Elle vous retourne dans tous les sens... C'est une lame.

LEMEUNIER.

Oh! je sais bien.

JOURNAY.

Enfin! je te préviens, elle en est à la période aiguë des soupçons : elle flétrit l'adultère Mme Mairieux, elle va chez les tireuses de cartes, elle regrette l'appartement de la rue de Provence. Alors, prends garde : on peut, on doit abuser de la confiance d'une femme, mais jamais de sa méfiance... C'est dangereux. Hier soir, elle m'a paru dans un tel état d'énervement douloureux que je voulais te prévenir, pendant que je mettais mon paletot dans l'antichambre; mais elle était derrière nous.

LEMEUNIER.

Oui.. elle ne nous a pas laissés seuls. Nous avons eu, en effet, une discussion assez vive, toujours à propos de Sourette; ça s'est bien terminé. Je crois que la confiance est revenue.

JOURNAY.

Fais tout de même bien attention... Si elle s'apercevait de quelque chose, elle serait capable de tout... Elle paraît très décidée.

LEMEUNIER.

Oh! je sais bien... Enfin, elle ne t'a rien dit de précis. Que croit-elle au juste?

JOURNAY.

Elle croit à un gros flirt.

LEMEUNIER.

Elle ne se trompe pas, d'ailleurs... il n'y a que ça.

JOURNAY.

Ce n'est pas ta faute!

LEMEUNIER.

Non!

JOURNAY.

Où en es-tu avec l'archiduchesse?

LEMEUNIER.

Je ne sais pas où j'en suis : ça commence à m'ennuyer, cette affaire-là. J'ai bien envie d'y renoncer.

JOURNAY.

C'est ça, renonces-y donc, mon vieux, tu feras très bien.

LEMEUNIER.

D'un autre côté, ça serait vraiment malheureux d'avoir perdu deux mois à faire ma cour, — et quelle cour! — pour n'être arrivé à rien. De quoi aurais-je l'air?

JOURNAY.

Tu aurais l'air d'un homme sensé.

LEMEUNIER.

C'est toujours un peu ridicule. Et puis le bonheur est peut-être très proche, de sorte que je me demande s'il ne vaut pas mieux continuer.

JOURNAY.

C'est ça, mon vieux, continue donc, tu feras très bien.

LEMEUNIER.

A la bonne heure! Tu n'es pas contrariant, toi!... Je m'en vais : « Tu fais bien! » — je reste : « Tu fais bien! » Voilà bien les conseils que vous donnent les amis dans les cas difficiles.

JOURNAY.

Mon pauvre petit, comme tu ne feras jamais que ce

que tu as envie de faire, j'ai plus vite fait de dire comme toi... Voyons, est-ce ta femme ou Mme Sourette que tu aimes ? Tu n'en sais peut-être rien.

LEMEUNIER.

J'aime ma femme, j'adore ma femme, mais c'est autre chose... C'est-à-dire que j'ai pour elle une estime profonde, une affection grave, une tendresse infinie... Certes, je serais désolé de lui faire la moindre peine...

JOURNAY.

C'est moi qui ai mal posé ma question. Supposons que tu deviennes l'amant de Mme Sourette, que ta femme l'apprenne et te quitte, qu'elle ne veuille plus entendre parler de toi...

LEMEUNIER.

Je ne m'en consolerais jamais ! Je traînerais une existence misérable, je serais un homme très malheureux... Je ne veux pas y penser...

JOURNAY.

Si tu t'apitoyes ainsi sur toi-même, c'est ta femme que tu aimes, ça ne fait pas de doute.

LEMEUNIER.

Et pourtant Mme Sourette me trouble étrangement... J'ai toujours rêvé ce genre de femme-là. Sur moi qui n'ai pas beaucoup vécu, tout ce qu'il y a en elle de mondain, oui, de mondain, d'impérialement vicieux, exerce un attrait invincible. Il me semble qu'elle est d'une autre race et qu'elle est aussi le temple de certaines voluptés mystérieuses que j'ignore. Et puis, c'est ce rythme de toute sa personne, c'est son regard, son air de tête, comme on disait au siècle dernier ; il n'y a pas à dire, elle est admirable.

JOURNAY.

Oh ! pour ça, elle est très *incessu patuit*.

LEMEUNIER.

Alors, quand je la vois, je ne vois plus qu'elle; quand je suis près d'elle, je la désire éperdument... voilà la vérité. Et même loin d'elle, c'est une obsession... Si je vois son bras ou sa gorge, je perds la tête... Je la déshabille par la pensée, je la caresse, je l'enlace, je la respire, je la sens.

JOURNAY.

Tout ça peut se dire en un mot.

LEMEUNIER.

Et voilà deux grands mois que ça dure, et je n'ai rien obtenu.

JOURNAY.

Tu t'y prends peut-être très mal.

LEMEUNIER.

Je ne dois pas m'y prendre très bien. Et puis il y a des choses qui déconcertent : je lui ai envoyé une bague, un très joli rubis ancien; elle a dû le recevoir ce matin; eh bien, elle ne l'a pas mis à son doigt, elle ne m'en a même pas dit un mot.

JOURNAY.

Elle ne l'a peut-être pas encore reçu.

LEMEUNIER.

C'est impossible : j'ai tellement recommandé à Doniau, mon bijoutier, de le faire porter ce matin avant midi! Je pense qu'elle aura peut-être été froissée.

JOURNAY.

C'est peu probable.

LEMEUNIER.

Elle est si extraordinaire! Il y a des jours où je crois bien qu'elle est décidée à se donner, et puis, le lendemain, elle se reprend... elle étale des remords, elle trouve des prétextes... tantôt c'est sa fille qui grandit et à qui elle doit se consacrer, tantôt c'est autre chose. Avant-hier, elle a découvert que Sourette était jaloux de moi.

JOURNAY.

Ça, c'est excessif. Sourette ne fait pas profession d'être jaloux... au contraire... D'ailleurs, il a raison : il n'y a pas de sot métier.

LEMEUNIER.

Oui, pourquoi ferait-il une exception pour moi?

JOURNAY.

Il est vrai, le cœur humain n'est pas forcé d'être logique : tu ne lui conviens peut-être pas à Sourette, à ce point de vue-là... C'est le mari, après tout : il se réserve peut-être le droit de choisir les amants... il n'y a qu'à s'incliner.

LEMEUNIER.

Enfin, elle me fait l'effet d'une femme qui ne sait pas ce qu'elle veut.

JOURNAY.

C'est à toi de lui dire ce que tu veux.

LEMEUNIER.

Mais je ne fais que ça!

JOURNAY.

Tu ne le lui dis pas avec assez d'autorité : je te connais bien, tu es trop doux, trop délicat. Il y a des femmes, au point de vue physique, quand on ne les bat pas, elles vous trouvent froid; au point de vue moral, c'est la même chose : l'archiduchesse est de ces femmes-là. Et puis, dis-toi bien qu'une des plus grandes épreuves dont une femme doive sortir triomphante, ce n'est pas tant la possession que la possibilité, c'est-à-dire la trop grande facilité. Or Mme Sourette, dont la réputation de femme légère est solidement établie, a tout intérêt, si elle tient à toi, à te faire faire un stage assez prolongé pour te prouver que ça n'est pas déjà si facile que ça. Mais, les meilleures plaisanteries étant les plus courtes, tu dois la forcer à se décider.

LEMEUNIER.

Alors, tu me conseilles, au besoin, d'être brutal?

JOURNAY.

Oui, et même grossier, s'il est nécessaire.

LEMEUNIER.

Oui, tu as raison : ça ne peut pas durer, c'est ridicule. Elle veut ou elle ne veut pas : qu'elle se décide. Je lui parlerai... demain.

JOURNAY.

Pourquoi demain? Tu as peur, tu recules déjà... Non, pas demain, aujourd'hui; ce soir, au plus tard... tout de suite, puisque la voici.

MADAME SOURETTE, survenant.

Que faites-vous là?... vous ne fumez donc pas?... Vous savez qu'il y a tabagie dans la galerie. Vous ne voulez pas fumer un cigare?

JOURNAY.

J'y vais.

MADAME SOURETTE.

Et vous?

LEMEUNIER.

Moi, je reste pour vous tenir compagnie : j'ai à vous parler.

MADAME SOURETTE.

Avez-vous causé avec Midasse, comme je vous l'avais dit?

LEMEUNIER.

Non.

MADAME SOURETTE.

Il faut que je vous gronde. Vous n'êtes vraiment pas sérieux.

LEMEUNIER.

Midasse me déplaît.

MADAME SOURETTE.

Pourquoi?

LEMEUNIER.

Ne me le demandez pas... vous le savez bien.

MADAME SOURETTE.

Ce sont des enfantillages.

LEMEUNIER.

D'ailleurs, il est inutile que je fatigue Midasse et que je l'ennuie... puisque votre mari a la bonté de s'occuper de cette affaire... je suis entre bonnes mains, il s'y connaît mieux que moi.

MADAME SOURETTE.

Le fait est que, s'il n'y avait que vous, mon pauvre ami, pour vous occuper de vos affaires!...

LEMEUNIER.

Il s'agit bien de ça! J'ai à vous parler. Vous m'écoutez?

MADAME SOURETTE.

Oui, parce que vous me le demandez poliment.

Elle rit.

LEMEUNIER.

Êtes-vous superstitieuse?

MADAME SOURETTE.

Ça dépend... Pourquoi me demandez-vous ça?...

LEMEUNIER.

Parce que j'ai fait, cette nuit, un rêve dont vous étiez l'objet doux et magnifique.

MADAME SOURETTE.

Quel était votre rêve?

LEMEUNIER.

J'ai rêvé que vous m'apparteniez.

MADAME SOURETTE.

Rien que ça!

LEMEUNIER.

Mon Dieu, oui! les oreilles ont dû vous tinter. Vous veniez tout simplement, en disant : « Me voici... » Vous aviez l'impudeur sacrée des déesses et vous vous donniez avec une fougue sereine.

MADAME SOURETTE.

Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

LEMEUNIER.

J'ai eu tort; et puis il faut bien changer de temps en temps.

MADAME SOURETTE.

Vous m'avez habituée à plus de réserve.

LEMEUNIER.

Eh bien, je sors de cette réserve, voilà tout.

MADAME SOURETTE.

Vous en sortez, en effet, assez brutalement. Vous trouvez que ça vous va bien, ce ton badin?

LEMEUNIER.

Pas mal, et vous?...

MADAME SOURETTE.

Voyons, mon cher ami, je ne vous reconnais plus : ce n'est pas vous qui parlez.

LEMEUNIER.

Si, si, c'est bien moi, je vous assure, et je vous parle ainsi parce que je vous désire follement.

MADAME SOURETTE.

Je vous crois positivement fou... vous me voyez tout interdite.

LEMEUNIER.

Mais non, pas tant que ça. Vous avez l'expérience de la vie et vous ne pensiez pas que je resterais comme ça indéfiniment auprès de vous, n'osant rien demander et n'ayant rien reçu... Non, non, lorsqu'une femme désirable comme vous l'êtes, et avertie, accueille un homme et l'encourage, et l'autorise à lui faire la cour, elle sait fort bien que cet homme se dirige vers un but précis, et, par cela seul, elle s'engage moralement à s'exécuter quand l'heure sera venue. Eh bien, elle est venue. Voilà deux mois que vous m'avez permis de vous dire mon amour; cet amour, respectueux d'abord, s'enhardit et le désir discret devient obsédant, lancinant... Je vous désire follement.

MADAME SOURETTE.

Soyez certain que, si je vous ai écouté jusqu'au bout, c'est que je me suis rappelé la discrétion et la correction dont vous avez fait preuve jusqu'à présent.

LEMEUNIER.

Oui, j'avais de bonnes notes, mes chefs étaient contents de moi.

MADAME SOURETTE.

Et aussi parce que j'étais vivement surprise... Je ne m'attendais pas à un si rude assaut. Oh! je pensais bien que ça ne pouvait pas durer et qu'un jour ou l'autre vous vous montreriez un homme...

LEMEUNIER.

Oui, un homme.

MADAME SOURETTE.

C'est-à-dire un animal trop pressé; mais je ne pensais pas que pour une déclaration aussi vive, pour une mise en demeure aussi catégorique, vous choisiriez précisément l'anniversaire de votre mariage.

LEMEUNIER.

Mais comment savez-vous?

MADAME SOURETTE.

Peu vous importe... vous comprenez bien que j'ai mes renseignements. Et ne me dites pas que vous l'avez oublié, je suis certaine du contraire... Ne me dites pas... oh! surtout ne me dites pas ce que vous dites tous en pareille circonstance, c'est-à-dire que vous n'aimez pas votre femme ou du moins que c'est tout autre chose. Non... je sais que vous aimez votre femme, et vous avez pour Mme Lemeunier des attentions qui ne sont pas le fait d'un mari indifférent... Vous l'aimez; elle le mérite, d'ailleurs, à tous les égards, d'abord parce qu'elle vous adore, et ensuite parce qu'elle est extrêmement intelligente et même très spirituelle. Est-ce vrai?

LEMEUNIER.

Oui, c'est vrai.

MADAME SOURETTE.

Car vous êtes un très bon mari, vous ne faites qu'un lit avec madame votre épouse, vous lui dites tout, vous la consultez sur tout... vous avez une vie très bourgeoise... Vous ne pouvez pas aimer deux femmes à la fois; ce n'est pas fait pour vous, ces choses-là. Alors, pourquoi vous adresser à moi? Et que dirait Mme Lemeunier si elle savait que son Ned... Elle vous appelle Ned, n'est-ce pas?

LEMEUNIER, *comme en s'excusant.*

Oui... c'est le diminutif d'Édouard, en anglais.

MADAME SOURETTE.

Que dirait-elle si elle savait que son Ned dit à une autre femme les jolies choses que vous venez de me dire?

LEMEUNIER.

Il est piquant que vous me fassiez de la morale et que vous preniez avec cette chaleur les intérêts de Mme Lemeunier.

MADAME SOURETTE.

Il ne m'appartient pas de faire de la morale, je le sais bien, et sachez que je ne prends jamais les intérêts d'une rivale... oui, d'une rivale... Ah! vous avez cru que j'étais une coquette, une allumeuse, peut-être pis encore, pour avoir osé me parler comme vous l'avez fait... Je suis une orgueilleuse, une exclusive, voilà tout... Je ne veux pas de partage, je veux être la seule, comme vous seriez le seul, et si je ne suis que la maîtresse, je veux être maîtresse. Or Mme Lemeunier est très amoureuse de vous; la veille d'un tel anniversaire, elle devait être dans des dispositions fort tendres, à en juger par une pâleur qui vous sied à ravir. Je présume que, cette nuit, elle n'a pas dû vous laisser les loisirs de faire le joli rêve que vous m'avez raconté; il est, d'ailleurs, cousu de fil blanc, votre rêve, et sans doute imaginé pour les besoins de la cause... Je constate que vous n'inventez pas seulement des chaudières.

LEMEUNIER.

Mais, Thérèse, je vous jure... si je ne l'ai pas fait précisément la nuit dernière, je l'ai fait bien souvent, ce rêve... et encore en ce moment...

MADAME SOURETTE, avec dégoût.

Ah! taisez-vous!...

LEMEUNIER.

Je vous jure, Thérèse...

MADAME SOURETTE.

Ah! ne me jurez rien, mon ami!... mais vous comprenez que, sortant de ses bras, à elle, venir me dire de telles choses, à moi, c'est d'abord un outrage pour une femme, quelle qu'elle soit; c'est de plus une torture pour une femme qui vous aime.

LEMEUNIER.

C'est vrai, Thérèse?... vous m'aimez, tu m'aimes? Je vous demande pardon... je ne savais pas... mais, c'est vrai, tu m'aimes?

MADAME SOURETTE.

Vous ne l'aviez donc pas compris?

LEMEUNIER.

Je vous demande pardon... j'ai été bien brutal tout à l'heure, c'est vrai; mais vous parlez de tortures... pensez que voilà deux mois que je suis sous l'empire de votre charme, de votre séduction, de votre beauté... de ta beauté...

MADAME SOURETTE.

Ah! ne vous excusez pas. Tout, mon passé, ma réputation, mon triste mari, tout vous autorisait à me traiter comme vous l'avez fait. Vous croyez, sans doute, à je ne sais quelle classique comédie, et même à je ne sais quel calcul misérable. Vous avez voulu savoir ce qu'il y avait au fond de tout cela. Vous le savez maintenant. Il y avait une femme qui vous aime, qui vous adore, qui vous veut tout entier à elle comme elle sera tout entière à vous, je le jure... car, moi, j'ai un mari qui ne compte pas. Rends-toi libre et je deviendrai ton esclave passionnée... ma fierté deviendra de la souplesse pour mieux t'aimer... et ma chair qui te trouble frissonnera sous tes caresses... Rends-toi libre, car, moi aussi, je te désire follement.

LEMEUNIER.

Oh! ne me dis pas ça!... tu me rends fou... j'ai le vertige et j'ai peur de toi et de moi... C'est effroyable, ce que tu me proposes.

MADAME SOURETTE.

Non, ce n'est pas effroyable, mon amant, c'est divin.

LEMEUNIER, *se dégageant.*

Non, non, c'est impossible... C'est cruel, ce que vous faites là... Vous savez bien que je ne peux pas... Non, je ne le peux pas... Comment voulez-vous, d'abord, que je me rende libre?... Par quel moyen?

MADAME SOURETTE.

Mon cher, si vous m'aimez, vous le trouverez bien, le moyen.

A ce moment, Sourette vient vers sa femme et Lemeunier.

SOURETTE, à Lemeunier.

Vous étiez donc là, vous? Je vous cherchais partout... Je vous croyais parti... Vous ne fumez donc pas?

LEMEUNIER.

Non.

SOURETTE.

Il n'a pas de défauts, ce garçon-là... il est admirable. Ma chère amie, je vous enlève Lemeunier, si vous le permettez... Vous l'avez eu assez longtemps... Chacun son tour. Je n'ai que deux mots à lui dire.

Il prend, par un geste familier, Lemeunier sous le bras et l'emmène à l'écart.

SCÈNE X

LEMEUNIER, SOURETTE.

SOURETTE.

Eh bien, j'ai causé à nouveau avec Midasse, il vient de partir pour la Chambre... Ça va très bien, très bien. Ce n'est pas lui qui est chargé de former le cabinet; mais il en fera certainement partie, et il prendra les Postes et Télégraphes... de sorte que par lui nous obtiendrons ce que nous voudrons... Je crois que nous allons gagner beaucoup d'argent.

LEMEUNIER.

Tant mieux! on en a toujours besoin.

SOURETTE.

A qui le dites-vous!... A propos, avez-vous pensé à ce que je vous ai demandé hier soir?

LEMEUNIER.

Oui, oui, j'y ai pensé.

SOURETTE.

Vous avez l'argent sur vous?

LEMEUNIER.

Non... C'est que, pour moi, c'est une assez grosse somme, cent mille francs.

SOURETTE.

C'est une grosse somme pour tout le monde, pour moi surtout qui en ai absolument besoin. Mais, vous savez, je vous les rendrai dans quelques jours... c'est l'affaire d'un mois, tout au plus.

LEMEUNIER.

Oh! je sais bien... je ne suis pas inquiet; mais je veux dire que des gens comme nous n'ont pas cet argent-là liquide.

SOURETTE.

Liquidez-le. Si vous ne vous en occupez pas...

LEMEUNIER.

Je m'en suis occupé... Je suis allé dès ce matin chez mon notaire... Il faut vous dire que notre argent est placé en immeubles.

SOURETTE.

Ce n'est pas mauvais.

LEMEUNIER.

Oui; mais, pour emprunter dessus ou pour prendre hypothèque, j'ai besoin de la signature de ma femme.

SOURETTE.

Et vous n'en avez pas encore parlé à Mme Lemeunier...

LEMEUNIER.

Pas encore.

SOURETTE.

Elle ne fera pas de difficultés... surtout si elle sait que c'est pour moi... vous lui avez parlé de nos projets?

LEMEUNIER.

Oui, oui.

SOURETTE.

Elle a dû être contente... non?

LEMEUNIER.

Oh! certainement, elle est très contente... A vrai dire, sur le moment, elle a été surprise... elle est un peu effrayée à cause de l'importance d'une telle entreprise... elle n'est pas encore faite à cette idée-là.

SOURETTE.

Elle y viendra. En tout cas, allons au plus pressé. Il faut absolument que vous ayez tout de suite la signature de votre femme... Vous comprenez, je devais payer ce soir avant cinq heures, mais c'est impossible maintenant... Il faut donc que j'aie cet argent demain matin ou demain soir au plus tard. Alors, il faut qu'en sortant d'ici... Mais nous ne sommes pas très bien pour causer de tout ça... Venez donc dans mon cabinet.

Il sort avec Lemeunier.

SCÈNE XI

Autour de MADAME SOURETTE : LE GÉNÉRAL DE LESVILLE, LE PRÉSIDENT DUFAUCHU, LE DUC DE MORTAGNE, CHARCENNES, JOURNAY.

LE GÉNÉRAL.

Oui, nous allons avoir un ministère de concentration; ça ne les mènera pas loin.

JOURNAY.

Ça durera ce que ça durera !

LE GÉNÉRAL.

Je ne lui donne pas huit jours, à votre ministère... Ces changements perpétuels énervent le pays.

JOURNAY.

Ou l'indiffèrent.

LE GÉNÉRAL.

Mais l'épuisent. Le moyen de faire des réformes sérieuses avec une telle instabilité !... Et ça durera tant que nous serons divisés en trente-six partis. Regardez l'Angleterre : il n'y a que deux partis au Parlement : les conservateurs et les libéraux ; c'est net, c'est tranché... tandis que chez nous, lorsqu'il s'agit de voter une loi importante, on se livre à un petit jeu de pointage comme à l'Académie, quand il s'agit de faire passer un homme du monde ou un littérateur.

LE PRÉSIDENT.

Comme vous avez raison !

LE GÉNÉRAL.

Et puis, c'est la complaisance, c'est la veulerie universelle. On mêle tout, on confond tout... on n'a plus la foi, on ne descend plus dans la rue pour une idée ; on prétend concilier l'indiscipline et l'armée... il n'y a pas de gouvernement, c'est bien simple, il n'y a même pas de réaction.

LE DUC DE MORTAGNE.

Je vous demande pardon !

LE GÉNÉRAL.

Mais non, monsieur, il n'y a plus de réaction. Votre prince suit l'exemple de ses prédécesseurs... il attend... il attendra jusqu'à la mort.

LE DUC.

Mais, général, que voulez-vous qu'il fasse?

LE GÉNÉRAL.

Il devrait être là, au lieu d'aller chasser chez les nègres Bobos... ou Cocos!

LE DUC.

Mais vous savez bien, général, que le séjour en France est interdit à Monseigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je le sais bien, mais ça ne fait rien : on passe la frontière à cheval, on se fait coffrer ou on reçoit une balle, mais f...! monsieur, on fait acte de prétendant.

LE DUC.

Je vous ferai remarquer, mon général, que, s'il était tué, le prince n'en serait pas plus avancé.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je vous assure que si on me demandait mon avis, ça marcherait mieux que ça. Je commencerais par supprimer, non pas la liberté, mais la licence de la presse. Toute attaque grossière, toute calomnie sans fondement, contre n'importe qui, serait punie sévèrement, et, s'il y avait récidive, le journal supprimé et le rédacteur en prison.

JOURNAY.

Parbleu! sans ça, ce n'était pas la peine de prendre la Bastille... où, d'ailleurs, on était très bien.

MADAME SOURETTE.

J'avais toujours entendu dire le contraire.

JOURNAY.

Vous avez entendu dire ça par Latude, mais c'est une légende. D'abord, comment Latude pouvait-il savoir si on y était mal, puisqu'il n'y était jamais!

MADAME SOURETTE.

Comment! jamais?

JOURNAY.

Il y était de temps en temps... quand un inspecteur ou un commissaire du roi devait passer, le gouverneur priait Latude de rester là, de faire acte de présence... il lui demandait ça comme un service personnel... Après, il était libre.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes un farceur, vous!... Ça n'empêche pas que c'est effrayant, le point où la polémique en est arrivée... on insulte à la journée l'armée et la magistrature. Je suis sûr que vous-même, mon cher président, vous n'êtes pas épargné...

LE PRÉSIDENT.

On m'appelle couramment, dans les feuilles, « le satyre gâteux », on me surnomme « Dufauchu-la-Honte ». Mais je n'ai pas à me plaindre, ça n'est pas encore moi le plus maltraité .

LE GÉNÉRAL.

Et moi, monsieur, je m'appelle Le Prieur de Lesville... on a trouvé spirituel, dans une certaine presse, de m'appeler La Baderne de Lesville; et on a tellement l'habitude de voir mon nom écrit comme ça que, l'autre jour, dans un compte rendu d'une cérémonie officielle où je me trouvais, un journal très sérieux a imprimé : « La Baderne » au lieu de « Le Prieur ». Le rédacteur avait été de très bonne foi.

JOURNAY.

C'est très comique!

LE GÉNÉRAL.

Vous trouvez ça comique, vous? Ce qui nous perd aussi, c'est la blague, le scepticisme, le dilettantisme... le dilettantisme!... on n'a plus une opinion bien ar-

rêtée, on a un peu de toutes les opinions... (S'adressant à Charcennes.) Tenez, monsieur, qu'est-ce que vous êtes au juste?

CHARCENNES.

Comment! ce que je suis?... Je ne comprends pas.

LE GÉNÉRAL.

Êtes-vous républicain, royaliste, bonapartiste, socialiste, anarchiste, antisémite, quoi?

CHARCENNES.

Mon Dieu, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Oui, « mon Dieu, mon général... » C'est-à-dire que vous ne savez pas, vous n'êtes rien, ça vous est égal, vous n'êtes pas fixé, vous êtes un dilettante... Eh bien, mon cher monsieur, il y en a des milliers comme vous.

CHARCENNES.

Croyez bien, mon général, que je déplore autant que vous...

LE GÉNÉRAL.

Oui, vous déplorez, mais, en attendant, vous ne faites rien, vous laissez faire... je parie que vous ne votez même pas... ça vous dérangerait... mais, si on supprimait le suffrage universel, vous crieriez comme un blaireau. Alors... ça vous est égal, les destinées de votre pays, l'avenir de la France? ça vous est égal que les autres peuples colonisent, étendent leurs conquêtes?... Vous ne vous occupez pas de tout ça... après vous la fin du monde!... D'ailleurs, ça se lit sur votre figure... Tout à l'heure, je vous regardais pendant que nous traitions de questions graves, de questions passionnantes... Vous n'avez pas dit un mot, vous vous contentiez de sourire en caressant votre moustache... tenez! comme en ce moment... vous vous croyez sans doute l'air malin, vous avez l'air d'un imbécile... parfaitement, d'un imbécile!

JOURNAY.

Voyons, mon général...

MADAME SOURETTE.

Voyons, mon vieil ami... mais qu'avez-vous?

LE GÉNÉRAL.

J'ai chaud, j'ai très chaud... j'étouffe!

MADAME SOURETTE.

En effet, vous êtes très rouge... Venez donc un peu avec moi... il fait très chaud ici.

Elle l'emmène. — Le premier moment de stupeur passé :

JOURNAY.

Ou cet homme est fou, ou c'est un martyr!

CHARCENNES.

Je ne lui disais rien.

LE DUC.

C'est justement ce qui l'a exaspéré.

CHARCENNES, à Journay.

Vous l'avez aguiché tout le temps, et c'est à moi qu'il s'en prend!

JOURNAY.

Tel le taureau furieux, blessé par le picador, charge un cheval inoffensif.

CHARCENNES.

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que je suis absolument de son avis, à cette vieille bête!... Il dit que je ne vote pas; moi qui ne manque pas une élection, qui vais voter là-bas dans la Siagne!... et ce n'est pas à côté, c'est à neuf cents kilomètres d'ici... ça me coûte deux cents francs, aller et retour, chaque fois que je vais voter... Et il m'accuse de ne m'intéresser à rien, moi qui suis pour la décentralisation et qui soutiens de mes deniers des œuvres de propagande pour la colonisa-

tion... Et voilà un monsieur qui vient m'insulter! Ah! mais, ça ne se passera pas comme ça!

JOURNAY.

Ah! vous n'allez pas recommencer!

CHARCENNES.

Je vais lui demander ce qu'il a voulu dire.

LE DUC.

Vous ne pouvez pas vous battre avec lui, c'est un homme âgé...

JOURNAY.

C'est un vieillard qui a pris feu... « Un octogénaire flambait... »

Madame Sourette apparaît et vient près de Charcennes.

MADAME SOURETTE.

Cher monsieur, pour la première fois que vous venez dans cette maison, j'avoue que vous n'avez pas de chance. Je vous demande pardon de cette aventure. Le général est pourtant un fort galant homme... mais, en ce moment, les esprits sont tellement surexcités à cause de l'Affaire... Enfin, je ne sais pas ce qui lui a pris. D'ailleurs, il a eu une sorte de congestion dans mon cabinet de toilette... obligée de lui défaire sa cravate, son col, de lui mouiller les tempes avec de l'eau de Cologne... j'ai eu très peur... Enfin, il est désolé de tout ça... Il va venir vous présenter ses excuses, ou plutôt vous exprimer ses regrets, car, à cause de son âge et du vôtre, il ne peut guère vous faire des excuses. Enfin, ne lui gardez pas rancune.

CHARCENNES.

Je suis chez vous, madame, je dois obéir.

MADAME SOURETTE.

A la bonne heure, je vais le chercher.

Elle revient avec le général.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur, je n'ai jamais fait d'excuses à personne et je m'y prendrais sans doute fort mal. Laissez-moi vous tendre la main.

CHARCENNES.

Mais très volontiers, mon général.

LE GÉNÉRAL, tout en gardant dans sa main la main de Charcennes et la secouant.

Je ne sais pas ce qui m'a pris... je ne me rappelle plus ce que je vous ai dit, mais vous comprenez... pour peu qu'on discute avec une certaine conviction, il y a des silences qui sont agaçants... exaspérants... et puis c'est un certain air que vous avez... Oh! je ne dis pas que vous l'ayez fait avec intention... mais vous étiez là, n'est-ce pas, à vous caresser la moustache... comme en ce moment... vous aviez absolument l'air de vous moquer des gens... vous aviez l'air d'un imbécile!... il n'y a pas d'autre mot : d'un imbécile!... Oh! pardon, tenez, j'aime mieux m'en aller... C'est vous qui avez raison; voyez-vous, mon jeune ami, il vaut bien mieux ne pas se faire de bile et laisser les choses... Ça durera ce que ça durera. Au bout du fossé la culbute! Bonsoir!... Vive l'anarchie!

Il s'en va.

LE PRÉSIDENT.

Je m'en vais avec lui... je vais l'accompagner jusque chez lui... c'est inquiétant!

MADAME SOURETTE.

Je ne l'ai jamais vu comme ça... je vous demande pardon, monsieur Charcennes... je vous demande pardon, tout simplement... je n'ai rien à ajouter.

JOURNAY.

Vous n'avez rien à ajouter à ce que le général a dit, nous l'espérons bien!

CHARCENNES.

C'est égal... une fois, passe encore, mais deux fois, c'est trop!... Ça ne peut pourtant pas se terminer comme ça.

JOURNAY.

Vous avez le beau rôle; croyez-moi, opposez le calme au courroux et le sang-froid à la congestion : ainsi fait le philosophe.

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte et annonçant.

Madame Lemeunier!

SCÈNE XII

MADAME SOURETTE, CHARCENNES, LE DUC, JOURNAY, GEORGETTE, puis LEMEUNIER et SOURETTE.

Georgette entre comme chez elle; la première personne qu'elle aperçoit, c'est Journay; elle lui dit :

GEORGETTE.

Tiens, vous êtes là, vous? (Puis elle s'avance vers madame Sourette.) Pardonnez-moi, madame, d'avoir forcé votre porte, et surtout ne grondez pas votre domestique : il a fait son devoir, il m'a objecté que vous aviez du monde; mais je lui ai affirmé que vous m'attendiez.

MADAME SOURETTE, très aimable.

Mais, madame, vous ne forcez pas du tout ma porte, vous n'êtes pas ici une étrangère; votre mari, que nous aimons beaucoup, nous avait bien souvent parlé de vous, et j'avais le plus vif désir de vous connaître... j'avais même l'intention de vous faire prochainement une visite... je regrette simplement que vous vous soyez dérangée la première.

GEORGETTE.

Je vous remercie, madame, de vos bonnes paroles, et l'intention doit être réputée pour le fait.

MADAME SOURETTE.

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

GEORGETTE.

Je vous remercie, madame, je ne resterai pas longtemps... je n'ai que deux mots à vous dire. Si je me suis dérangée la première, c'est qu'à proprement parler ce n'est pas une visite que je viens vous faire, c'est une restitution... autrement, je serais venue un lundi; c'est le lundi, je crois....

MADAME SOURETTE.

Oui, je reçois le lundi.

GEORGETTE, lui tendant un écrin.

Mais vous recevez aussi les autres jours, puisque ceci vous était adressé que j'ai reçu à votre place, par une erreur que j'ai reconnue en lisant la dédicace qui était au fond de l'écrin... et je me suis empressée de vous rapporter le tout moi-même, dans la crainte d'une nouvelle erreur.

MADAME SOURETTE.

Vous êtes vraiment trop aimable, madame.

GEORGETTE.

La personne qui vous offre ce bijou a beaucoup, beaucoup de goût... d'abord, parce que c'est à vous qu'elle l'offre, ensuite parce que c'est un rubis, je ne dirai pas d'une très belle eau, mais d'un très beau sang. D'ailleurs, puisqu'il vous était destiné, madame, il ne pouvait être que de sang royal.

MADAME SOURETTE.

Ces grands compliments, madame, me gêneraient fort, venant de toute autre personne; mais, venant de vous que je sais peu banale, ils me flattent infiniment.

GEORGETTE.

Maintenant, madame, vous avez dû recevoir...

MADAME SOURETTE.

Une émeraude, oui, madame, en forme de cœur.

GEORGETTE.

Ça s'appelle en forme de poire; mais c'est la même chose... (Regardant son mari.) Oh! oui.

MADAME SOURETTE.

Je vais vous la faire chercher... (Elle a sonné un domestique.) Dites à ma femme de chambre de vous donner l'écrin qu'on a envoyé ce matin de chez Doniau. J'aurais dû vous le renvoyer plus tôt, mais j'avais du monde et c'est arrivé juste au moment du déjeuner... vous savez ce que c'est. Et puis, j'avais appris par la dédicace qu'il s'agissait d'un anniversaire... je pensais avoir toute la journée... Mon Dieu, tout s'explique, c'est le bijoutier qui a fait une regrettable confusion.

GEORGETTE.

Oui. La confusion est surtout pour vous, madame.

Cependant le domestique est revenu et a remis l'écrin à madame Sourette qui le remet à Georgette.

MADAME SOURETTE.

Voici, madame, ce qui vous appartient.

GEORGETTE.

Merci... et maintenant, il ne me reste plus qu'à me retirer... Ne vous dérangez pas... ce n'est pas la peine.

MADAME SOURETTE.

Au revoir, madame.

GEORGETTE.

Adieu, madame.

LEMEUNIER, s'avançant.

Mais, ma chère amie, je pars avec vous, je vous accompagne.

GEORGETTE.

Mais non... reste donc avec tes amis... d'ailleurs, j'ai des courses à faire pour lesquelles tu me gênerais plutôt.

LEMEUNIER.

Comme vous... comme tu... Ah bien! très bien...

Elle sort.

SCÈNE XIII

MADAME SOURETTE, CHARCENNES, JOURNAY, LEMEUNIER, SOURETTE, LE DUC DE MORTAGNE.

MADAME SOURETTE, mettant le rubis à son doigt, à Sourette.

Je vous remercie, mon ami, mais vous avez fait une folie... Il est admirable, ce rubis, c'est une pierre magnifique... (Au duc.) Regardez, duc.

LE DUC.

C'est un cadeau princier. Madame, permettez-moi de me retirer.

Il lui baise la main.

MADAME SOURETTE.

Au revoir, duc, et tous mes vœux pour ce que vous savez.

CHARCENNES.

Madame, je vais vous demander également la permission de me retirer... je vous remercie des heures charmantes que j'ai passées auprès de vous.

MADAME SOURETTE.

Oh! « charmantes... » vous êtes trop aimable. C'est moi qui suis tout à fait contrariée que notre vieil ami Le Prieur de Lesville se soit laissé aller à de telles violences de langage; je vous en supplie, oubliez-le...

Elle remonte avec lui jusqu'à la porte.

LEMEUNIER, à Journay.

C'est effrayant, ce qui m'arrive... Quelle brute, ce bijoutier!

JOURNAY.

Oui, il a fait de deux pierres un coup épouvantable.

LEMEUNIER.

Et moi qui n'ai rien trouvé à dire!... j'ai eu une attitude déplorable.

JOURNAY.

C'est une justice à te rendre, tu avais le choix entre plusieurs contenances, tu as pris la plus bête.

LEMEUNIER.

Je m'en rends très bien compte... Je suis très ennuyé, tu sais, très...

JOURNAY.

Je comprends ça.

LEMEUNIER.

Qu'est-ce que je vais dire, à présent, à Georgette?

JOURNAY.

Dame! ça va être dur!

LEMEUNIER.

Je vais m'en aller. Descends avec moi... Attends, j'ai deux mots à dire à Mme Sourette... Occupe-toi du mari.

Il se dirige vers madame Sourette, qui vient de reconduire Charcennes, pendant que Journay s'occupe du mari.

MADAME SOURETTE.

Je vous remercie... C'est tout à fait joli!...

LEMEUNIER.

Ne parlons pas de ça, je vous prie... Mais vous avez bien compris qu'il y avait une erreur... Pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

MADAME SOURETTE.

Oui... Je voulais voir ce qui en résulterait...

LEMEUNIER.

Ah! quelle femme êtes-vous donc?

MADAME SOURETTE.

Je vous l'ai dit : une femme qui vous aime et qui vous veut à elle seule.

LEMEUNIER.

Vous avez des façons dangereuses d'aimer les gens.

Il la salue et se dirige vers la porte.

SOURETTE, à Lemeunier.

Vous partez?

LEMEUNIER.

Oui.

SOURETTE.

Vous allez vous occuper de ce qui est convenu?

LEMEUNIER.

Ah! oui, oui. C'est entendu... vous aurez ça demain.

SOURETTE.

Ne manquez pas, surtout!...

Il accompagne Lemeunier et revient immédiatement.

SCÈNE XIV

SOURETTE, MADAME SOURETTE.

Madame Sourette regarde le rubis.

SOURETTE, lui prenant la main.

Il est superbe!

MADAME SOURETTE.

Vous avez l'argent?

SOURETTE.

Non : il lui faut la signature de sa femme.

MADAME SOURETTE.

Il ne l'a pas encore!

SOURETTE.

Non; mais il va la lui demander.

MADAME SOURETTE.

Il sera bien reçu!

SOURETTE.

Pourquoi?

MADAME SOURETTE.

Mais cette femme-là ne signera pas... Vous ne l'avez donc pas regardée, tout à l'heure? C'est une femme jalouse, et qui s'imagine un tas de choses.

SOURETTE.

Le fait est qu'elle n'a pas l'air commode.

MADAME SOURETTE.

Elle lui a déjà déconseillé de s'associer avec vous! J'ai senti ça dans les quelques mots qu'il m'a dits à ce sujet. Il n'y a rien à faire tant qu'il sera avec cette femme-là.

SOURETTE.

Mais... c'est sa femme... il sera toujours avec elle...

MADAME SOURETTE.

Qui sait?

SOURETTE.

Oui?

MADAME SOURETTE.

Ce qui vient d'arriver, à ce point de vue-là, est assez heureux.

SOURETTE.

Ça ne les séparera pas.

MADAME SOURETTE.

Vous connaissez ma devise : laissez-moi faire.

SOURETTE.

Mais, ma chère amie, je vous laisse.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Chez la mère de madame Lemeunier : un salon « petit bourgeois », « très bonne dame », simple, sans faux luxe, sans prétention, partant sans ridicule.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ANGEVIN, JULIA.

Julia entre, tenant des bibelots à la main.

MADAME ANGEVIN.

Ah! vous voilà, Julia... vous êtes allée chez ma fille, et déjà revenue! il est vrai que c'est à côté.

JULIA.

Oui, madame, j'en deviens... J'ai rapporté du linge et les robes que madame avait besoin; j'ai porté tout ça dans sa chambre. Et puis voilà les objets que madame a demandés : sa petite pendule, son buvard, son nécessaire à écrire. J'ai rapporté aussi le portrait de monsieur, celui qui était toujours sur le petit bureau de madame, mais je ne sais pas si je dois...

MADAME ANGEVIN.

Non, non, Julia, donnez-le-moi, ce portrait, il vaut mieux attendre un peu...

Elle prend le portrait et le cache dans un tiroir quelconque.

JULIA.

Ah! madame, c'est bien malheureux, ce qui arrive là.

MADAME ANGEVIN.

A qui le dites-vous, Julia!

JULIA.

C'est monsieur qui en a, du chagrin!

MADAME ANGEVIN.

Vous avez vu M. Lemeunier?

JULIA.

Oh! non, madame, mais j'ai vu Léonie, la cuisinière, et c'est par elle que j'ai eu des détails.

MADAME ANGEVIN.

Ah!... et alors vous dites que mon gendre?...

JULIA.

Oui, madame, il paraît que lorsque monsieur est rentré hier soir et qu'il a trouvé la lettre de madame, il en est resté, cet homme! il a eu comme une syncope; il n'a pas touché au dîner et il a passé toute la nuit à écrire à madame. Est-ce malheureux, tout de même!..

MADAME ANGEVIN.

Oui, Julia, c'est bien malheureux, et tellement inattendu!

JULIA.

N'est-ce pas, madame? c'est ce que nous disions avec la cuisinière...

MADAME ANGEVIN.

Dites-moi, ma fille, vous qui les voyiez tous les jours, et plus que moi, comment M. et Mme Lemeunier étaient-ils ensemble?

JULIA.

Mais très bien, madame! c'était un excellent ménage. Madame aimait beaucoup monsieur, et monsieur était

toujours si gentil avec madame! c'était un plaisir de les voir. Jamais ils ne se cherchaient des raisons comme il y en a tant.

MADAME ANGEVIN.

Ils ne se disputaient peut-être pas devant vous.

JULIA.

C'est égal, madame, ça se voit bien, ces choses-là. Depuis quatre ans que je suis chez eux, je n'ai jamais vu même ce qui s'appelle une brouille. Vous comprenez, madame, je sais bien ce que c'est. J'ai été dans une maison où les maîtres ne faisaient qu'une de se disputer et de se cogner. Si c'est Dieu permis, madame, des gens qui avaient voiture!... D'ailleurs, ils ont divorcé; même que j'ai eu assez de mal à me replacer, en sortant de chez eux.

MADAME ANGEVIN.

Pourquoi ça?

JULIA.

Madame ne sait donc pas qu'il y a des personnes qui ont des idées si tellement étroites qu'elles ne veulent pas d'une femme de chambre qui a servi chez une dame qui a divorcé? Je me suis présentée dans cinq places, avant d'entrer chez madame. Heureusement que madame comprend les choses : elle m'a prise tout de même; elle est si bonne, madame!... Aussi je lui ai dit que, quoi qu'il arrive, je la suivrai, et que je resterai avec elle... C'est égal.. je suis bien contrariée de ce qui se passe. Enfin, il faut espérer que ça s'arrangera, n'est-ce pas, madame?

MADAME ANGEVIN.

Il faut l'espérer, Julia.

JULIA.

Si monsieur a fait quelque chose qu'il ne devait pas faire... je ne sais pas, moi, c'est une supposition... madame pardonnera, bien sûr. Moi, qui vous parle, j'ai

passé par là, madame; il a bien fallu pardonner... et ça n'était pas mon mari!

Elle commence à pleurnicher.

MADAME ANGEVIN.

Il me semble que nous sortons un peu de la question, Julia... Mais je crois que voici ma fille.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, entrant avec son chapeau.

Bonjour, mère.

MADAME ANGEVIN.

Bonjour, ma pauvre chérie; tu viens de chez...

GEORGETTE.

Oui, oui, je te raconterai ça tout à l'heure. Eh bien, Julia, vous m'avez rapporté tout ce que je vous avais demandé?

JULIA.

Oui, madame, j'ai tout rapporté; madame trouvera toutes ses affaires dans sa chambre. J'ai aussi rapporté la pendule, le buvard et le nécessaire de madame.

GEORGETTE.

C'est bien. Tenez.

Elle lui tend son chapeau.

JULIA, timidement.

Madame?

GEORGETTE.

Quoi?

JULIA.

J'ai vu la cuisinière... il paraît que lorsque monsieur a reçu la lettre par laquelle...

Elle va pleurnicher.

GEORGETTE.

Ça m'est égal, monsieur... je n'ai pas besoin de savoir ce qu'il a fait, monsieur... Séchez vos larmes, ma fille, et allez porter mon chapeau par là.

JULIA.

Bien, madame.

Elle sort.

SCÈNE III

MADAME ANGEVIN, GEORGETTE.

MADAME ANGEVIN.

Tu as tort de la rudoyer, cette pauvre Julia : elle est très dévouée.

GEORGETTE.

Oui, mais elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, et puis elle pleurniche trop, ça m'agace! Est-ce que je pleure, moi?

MADAME ANGEVIN.

Oh! toi, tu es extraordinaire.

GEORGETTE.

Non, mais je suis logique. Je viens de chez mon avoué.

MADAME ANGEVIN.

Ah!... eh bien?

GEORGETTE.

Je l'ai mis au courant, il m'a dit des choses étonnantes. Il paraît que c'est moi qui suis dans mon tort.

MADAME ANGEVIN.

Comment ça?

GEORGETTE.

Oui, je n'ai pas le droit de venir m'installer chez toi; j'aurais dû demander l'autorisation au tribunal. De plus, mon avoué trouve qu'il n'y a pas dans tout ce que je lui ai raconté sujet de divorcer, attendu qu'il n'y a ni flagrant délit, ni sévices, ni injures graves. Qu'est-ce qu'il lui faut? Oui, mon mari peut couvrir de bijoux une madame Sourette, et lui faire la cour au vu et au su de tout le monde, ça ne signifie rien. De sorte que, s'il y a un procès, c'est mon mari qui le gagnera, à moins que je n'aie affaire à un président intelligent, humain et équitable... mais va le chercher!

MADAME ANGEVIN.

J'espère bien, moi, qu'il n'y aura pas de procès.

GEORGETTE.

S'il le faut, pourtant!

MADAME ANGEVIN.

Tu tiens donc absolument à divorcer?

GEORGETTE.

Mais oui, j'y tiens!

MADAME ANGEVIN.

Tu prends cette résolution bien rapidement et tu pourrais t'en repentir. A te parler franchement, tu n'as aucune preuve contre ton mari.

GEORGETTE.

Voyons, ne parle pas comme un avoué, je t'en prie: tu es ma mère et surtout tu es une femme; et tu sais bien qu'il y a certaines choses qui sont aussi significatives que le flagrant délit...

MADAME ANGEVIN.

Ce n'est pas parce que ton mari a offert un bijou à cette madame Sourette...

GEORGETTE.

Mais il y avait un mot dans l'écrin, un mot très compromettant, plus que galant! Je ne l'ai pas gardé, malheureusement, je l'ai laissé dans l'écrin, parce que j'ai voulu faire de la dignité... ça m'a bien réussi, je n'ai plus aucune preuve.

MADAME ANGEVIN.

C'est égal, je ne peux pas me faire à cette idée que ma fille, ma fille! va divorcer.

GEORGETTE.

Mais pourquoi?

MADAME ANGEVIN.

Ma pauvre enfant, c'est tellement contraire à mes principes! Songe au scandale que ça va faire dans notre monde, parmi toutes nos connaissances.

GEORGETTE.

Ah! si tu t'occupes de ce que diront les gens!... Quoi que je fasse, ils trouveront toujours à redire. C'est bien simple : aimes-tu mieux que je sois malheureuse?

MADAME ANGEVIN.

Non, mais nous serons mises au ban de la société.

GEORGETTE.

D'une certaine société, bourgeoise et assommante.

MADAME ANGEVIN.

Mais honnête, mais honorable.

GEORGETTE.

Oh! honorable!...

MADAME ANGEVIN.

Rappelle-toi... quand Mathilde Riquet a divorcé, toutes ses connaissances lui ont tourné le dos. Et pourtant elle avait raison, il a été établi que son mari courait après toutes les bonnes. Ça n'empêche pas que per-

sonne n'a plus voulu les voir, ni elle ni sa mère... toutes ses amies et ses cousines même se sont éloignées d'elle.

GEORGETTE.

Ses amies préfèrent avoir des amants et ne pas divorcer.

MADAME ANGEVIN.

Oh! ne dis pas ça... Germaine et Blanche se conduisent très bien... il n'y a rien à dire sur elles.

GEORGETTE.

Parbleu, je crois bien!... elles sont laides comme des horreurs et bêtes comme des oies. Ce sont celles-là surtout qui n'admettent pas le divorce, sous aucun prétexte, parce qu'ayant rencontré un jeune homme besogneux qui les a épousées pour leur dot, elles ne seraient pas certaines d'en trouver un second qui aurait ce triste courage... Sois sûre que ce n'est pas la morale ni la religion, ni leurs « principes », comme elles disent, qui leur font condamner le divorce et se renfermer dans le mariage comme dans une forteresse sacrée; mais c'est l'intérêt et l'égoïsme qui guident toutes ces femmes-là, les mères et les filles.

MADAME ANGEVIN.

Mais moi, mon enfant, tu admettras bien que ce n'est pas l'intérêt ni l'égoïsme qui me font te parler ainsi! Et tout ce que je te dis là, c'est pour que tu réfléchisses.

SCÈNE IV

GEORGETTE, MADAME ANGEVIN, puis NICOLE.

JULIA, entrant.

Madame, c'est Mme Mairieux qui voudrait voir madame.

GEORGETTE.

Faites-la entrer.

NICOLE, air de circonstance.

Bonjour, ma pauvre chérie. Comment vas-tu?
Elle l'embrasse.

GEORGETTE.

Ça va bien.

NICOLE, à madame Angevin.

Bonjour, madame.

MADAME ANGEVIN.

Bonjour, Nicole. Tu vas bien?

NICOLE.

C'est à vous qu'il faut demander ça.

MADAME ANGEVIN.

Ne m'en parle pas, je suis désolée.

GEORGETTE.

Mais non, mère, tu n'es pas désolée, ne dis donc pas ça.

NICOLE.

D'autant plus que ça va s'arranger!

MADAME ANGEVIN.

Je l'espère.

NICOLE.

Nous le désirons tous.

MADAME ANGEVIN.

Enfin, je vous laisse toutes les deux... Raisonne-la.

NICOLE.

Comptez sur moi, madame.

SCÈNE V

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE.

Eh bien! comment vas-tu, toi?

GEORGETTE.

Mais ça va très bien.

NICOLE.

Voyons, raconte-moi.

GEORGETTE.

Mais je n'ai rien à te raconter : tu es certainement au courant, puisque te voilà.

NICOLE.

Je suis au courant... C'est-à-dire que mon mari m'a raconté, en déjeunant, la scène qui avait eu lieu hier chez les Sourette, et il m'a dit que tu étais rentrée chez ta mère.

GEORGETTE.

Oui, je suis rentrée chez ma mère. J'ai repris possession de ma chambre de jeune fille; mère me laisse cette pièce pour recevoir mes visites. Pauvre femme! Je viens lui déranger sa petite existence matérielle et morale. C'est ennuyeux, une fille qui divorce.

NICOLE.

Surtout quand on est déjà si petitement logé!

GEORGETTE.

Tu vois, j'ai déjà arrangé mon petit coin... Je vais être très bien.

NICOLE.

Ah! tu n'es pas embarrassée, toi.

GEORGETTE.

Ainsi, ça se sait déjà? C'est par Mlle Sorbier, sans doute, que ton mari l'a appris?

NICOLE.

Je ne sais pas : il ne me l'a pas dit. Alors, je suis venue en toute hâte.

GEORGETTE.

Tu es bien gentille.

NICOLE.

Tu sais que ce pauvre Ned a un chagrin fou.

GEORGETTE.

Il se consolera.

NICOLE.

Écoute, Georgette, tu ne peux pas, tu ne dois pas divorcer : il faut que tu rentres chez toi; tu n'as pas le droit d'abandonner ainsi ton mari, ton foyer... tu as fait un coup de tête, mais tu vas réfléchir. D'ailleurs, tout le monde te donne tort et, bien que je sois ton amie, moi, la première...

GEORGETTE, la coupant.

Ma petite Nicole, tu es tout à fait amusante dans ce rôle-là, mais c'est inutile de continuer, car nous n'avons pas sur ce sujet la même manière de voir.

NICOLE.

Comment?

GEORGETTE.

Tu as un mari que tu n'aimes pas et qui te trompe... tu te consoles avec Raymond, c'est parfait. Moi, j'aimais mon mari, il m'a cruellement outragée... c'est fini.

NICOLE.

Je t'assure, Georgette chérie, que tu as tort, car enfin...

GEORGETTE.

Je t'en prie, ma bonne petite, n'insiste pas, tu perdrais ton temps; tu crois remplir ton devoir d'amie, tes intentions sont excellentes, ça me suffit; parlons d'autre chose. Comment va Raymond?

NICOLE.

Mais il va très bien, je te remercie, il est désolé de tout cela.

GEORGETTE.

Lui! Qu'est-ce que ça peut lui faire?

NICOLE.

Ah! ma chère, tu ne le connais pas : c'est un garçon plein de cœur... il aurait bien voulu te voir, te parler, et même il est venu avec moi jusqu'ici... il m'attend en bas, en voiture... mais il n'a pas osé monter.

GEORGETTE.

Il a bien fait.

NICOLE.

Oui, à cause de ta mère, qu'il ne connaît pas... il a eu peur que cela ne paraisse drôle.

GEORGETTE.

C'est encore plus drôle que tu ne le crois... Ainsi toi, ton mari et Raymond, vous blâmez tous les trois ma conduite. C'est admirable! Vous trouvez que je dois réintégrer le domicile conjugal. Et Mlle Sorbier? Elle est sans doute aussi de cet avis. Sais-tu que ça donne à réfléchir!

NICOLE.

Oh! ne te moque pas de moi, je suis venue simplement te parler comme une amie.

GEORGETTE.

Aussi je te réponds comme à une amie. C'est très gentil, ma chérie, ce que tu as fait là, très gentil, et ta

petite démarche me touche infiniment. Je n'en tiendrai aucun compte, ce qui ne m'empêche pas de t'aimer beaucoup... mais, vois-tu, chacun est libre d'agir comme il l'entend.

NICOLE.

Je suis absolument de ton avis.

JULIA, entrant.

Madame, c'est M. Journay... il insiste pour parler à madame.

GEORGETTE.

Mais il n'a pas besoin d'insister : je serai enchantée de le voir, celui-là!... Faites-le entrer.

NICOLE.

Je me sauve.

GEORGETTE.

Pourquoi? reste donc... Ah! c'est vrai... j'oubliais... Raymond doit s'impatienter.

NICOLE.

Tu es méchante!

Elle l'embrasse et se sauve. Elle se croise sur le seuil de la porte avec Journay; ils se disent rapidement bonjour.

SCÈNE VI

GEORGETTE, JOURNAY.

JOURNAY.

Bonjour, madame.

Il tend la main à Georgette, qui ne tend pas la sienne.

GEORGETTE.

Bonjour.

JOURNAY.

Vous ne me donnez pas la main?

GEORGETTE.

Non.

JOURNAY.

Ça va bien... Vous devinez ce qui m'amène.

GEORGETTE.

Oui... je m'en doute.

JOURNAY.

Je ne me dissimule pas que je viens remplir une mission très délicate.

GEORGETTE.

Alors, vous ne réussirez pas... parce que, pour une mission délicate, il faut un homme délicat.

JOURNAY.

Ça va bien... mais vos boutades ne m'arrêteront pas, je vous en préviens. Vous savez qu'il y a, en ce moment, un homme au désespoir : en rentrant chez lui, hier soir, lorsqu'il a trouvé la lettre par laquelle vous lui annonciez votre résolution...

GEORGETTE, le coupant.

Oui, oui, je sais : Léonie, la cuisinière, l'a dit à Julia, la femme de chambre, qui me l'a répété.

JOURNAY.

Puisque vous le savez, je n'ai rien à ajouter après ces personnes. Vous permettrez cependant à un ami...

GEORGETTE.

Comment dites-vous ça ?

JOURNAY.

A un vieil ami...

GEORGETTE.

Vous?.. mais, mon cher, vous n'êtes pas mon ami. En quoi l'avez-vous été dans tout cela? Et de quel droit vous mêlez-vous de mes affaires? Il fallait vous

en mêler lorsqu'il en était temps et que je vous le demandais. Rappelez-vous donc la conversation que nous avons eue, avant-hier soir, chez moi, précisément à propos de Mme Sourette : vous vous êtes tenu sur une sage réserve, ne vous mettant ni dehors ni dedans; vous m'avez affirmé que vous n'y déjeuniez pas le lendemain, et c'est vous la première personne que j'ai vue en entrant chez elle... Voyez-vous, mon cher Journay, ces gens qui dînent la veille chez la femme et qui déjeunent le lendemain chez la maîtresse, ces gens-là peuvent être de bons garçons, de gais compagnons, d'aimables camarades, mais pas des amis.

JOURNAY.

Je m'attendais à ce que vous me disiez tout cela, mais vous vous trompez absolument... Et d'abord, que pouvais-je faire?

GEORGETTE.

Me prévenir... il y a longtemps que vous auriez dû y songer.

JOURNAY.

A quoi ça vous aurait-il avancée?

GEORGETTE.

A savoir : une femme avertie en vaut deux. Oui, vous auriez dû me dire que cette femme voulait me prendre mon mari, et que, naïf comme il l'est, elle était dangereuse pour lui... nous aurions alors cherché ensemble un moyen d'empêcher ce qui est arrivé. Je vais plus loin : si vous aviez été véritablement son ami, son ami à lui, vous auriez dû l'avertir, lui représenter combien je l'aimais et qu'il agissait vilainement... mais vous vous en êtes bien gardé!

JOURNAY.

Je vous demande pardon! il ne me disait pas tout... et puis si vous croyez encore à l'influence des amis sur les amis... j'y aurais perdu mon latin, mon temps et ma jeunesse... D'abord, je lui ai dit tout ça.

GEORGETTE.

Mais non, vous étiez son confident, son complaisant, mais vous n'avez pas été son ami. D'ailleurs, vous êtes arrivé à un joli résultat, avec toutes vos complaisances, et vous devez être satisfait!

JOURNAY.

C'est-à-dire que je suis désolé... mais vous êtes injuste; je ne suis pas si coupable!... c'est toujours le même système, parbleu! vous attachez à des petites choses une importance exagérée.

GEORGETTE.

Vous, vous n'y attachez pas assez d'importance... ça fait une moyenne. D'abord, qu'appelez-vous « des petites choses »?

JOURNAY.

Vous me reprochez d'être allé à ce déjeuner... Ça n'est pas un crime.

GEORGETTE.

Moi, je ne l'aurais pas fait.

JOURNAY.

Mais vous êtes une exception, c'est convenu; vous ne pouvez pourtant pas exiger que nous soyons tous des exceptions : alors, que deviendrait la règle? Vous vous en moquez, de la règle!

GEORGETTE.

Oh! je vous en prie, pas de cabrioles!

JOURNAY.

Soit, parlons sérieusement. Ma chère amie, nous ne vivons pas au fond d'une campagne, au milieu de gens aux mœurs simples et charmantes, dans un siècle de croyance et de foi, mais nous vivons à Paris, à Paris, au milieu d'une société effroyable et dans un temps où l'on ne croit plus à rien. Nous sommes en contact per-

pétuel avec des gens hypocrites ou cyniques, menteurs, voleurs, vicieux, et même avec de véritables bandits, et nous devons faire bonne mine aux canailles, parce qu'après tout nous ignorons ce qu'ont fait les honnêtes gens!... Il n'est donc pas étonnant qu'à la longue notre conscience et notre jugement soient entamés. Et vous-même, oseriez-vous affirmer que tous les gens auxquels vous donnez la main, cette main que vous m'avez refusée tout à l'heure, oseriez-vous affirmer qu'ils sont irréprochables?... Vous voyez bien... vous ne répondez pas... Et puisque vous parlez de complaisances, ne recevez-vous pas votre amie Mme Mairieux en même temps que son amant, chez vous, à votre table? ne les mettez-vous pas à côté l'un de l'autre?... Avertissez-vous le mari?

GEORGETTE.

C'est vrai; mais j'étais bien résolue à ne plus recevoir ce couple compromettant.

JOURNAY.

Vous avez pris cette résolution quand vous avez soupçonné votre mari, quand vous avez souffert : alors vous êtes devenue irréductible; mais moi, je n'ai pas au fond du cœur un grand amour qui m'autorise à être intransigeant comme vous l'êtes, et à dire à tout un chacun ses quatre vérités et même des sottises.

GEORGETTE.

La seule amitié pouvait vous faire agir honnêtement.

JOURNAY.

En quoi ai-je agi malhonnêtement?

GEORGETTE.

Oh! c'est trop fort!

JOURNAY.

Mais certainement!... En somme, je suis l'ami de votre mari; c'est lui que je connaissais avant de vous

connaître, et si je vous avais avertie, c'est lui que j'aurais trahi et c'eût été une infamie. Ma position n'était guère commode entre vous deux, avouez-le. Vous me dites que, l'autre soir, je ne vous ai pas répondu franchement; mais, vous ne m'avez pas interrogé franchement : vous avez cherché à savoir quelque chose, ce qui est tout différent... alors, moi, j'étais sur mes gardes, naturellement. Et d'ailleurs, ne vous ai-je pas dit que je croyais Mme Sourette très capable d'être coquette avec Lemeunier par calcul ou par caprice? Ce sont là mes propres paroles... je me les rappelle, je les ai pesées. Eh bien, je vous ai dit la vérité.

GEORGETTE.

Hein? comme ça se trouve!

JOURNAY.

Oui, ça se trouve bien. Il n'y a eu qu'un flirt entre votre mari et Mme Sourette... je vous en donne ma parole d'honneur. Vous voyez donc que je ne suis pas si coupable que ça!

GEORGETTE.

Il faut peut-être encore que je vous dise merci!

JOURNAY.

Non, mais il faut que vous m'écoutiez. J'ai eu des torts envers vous, c'est certain; mais je veux maintenant être votre ami. Vous comprenez que, devant une crise toute sentimentale, heureusement, mais qui risque de séparer deux êtres que j'aime, je ne peux pas rester un spectateur indifférent et je veux m'employer de toutes mes forces à vous servir l'un et l'autre.

GEORGETTE.

Vous n'y pouvez rien faire.

JOURNAY.

J'essaierai... Vous avez l'intention de divorcer?

GEORGETTE.

Oui.

JOURNAY.

Laissez-moi vous dire qu'en divorçant vous ferez admirablement le jeu de Mme Sourette, car, personnellement, elle est enchantée de tout ce qui arrive et, par ce que m'a dit Lemeunier, j'ai bien compris que son but était d'avoir votre mari à elle toute seule.

GEORGETTE.

Vous appelez la jalousie à votre aide; mais ça m'est égal. Que mon mari continue à être l'amant de cette femme!

JOURNAY.

Mais puisqu'il ne l'est pas!...

GEORGETTE.

Alors, qu'il le devienne... et qu'elle le trompe et qu'elle le ruine!... ça sera bien fait.

JOURNAY.

En un mot, vous lui souhaitez tout le mal possible : vous voyez bien que vous l'aimez.

GEORGETTE.

Non, c'est fini.

JOURNAY.

Ça va bien... Depuis hier soir, Ned a essayé à plusieurs reprises de vous voir, vous ne l'avez pas reçu.

GEORGETTE.

Et je ne le recevrai pas.

JOURNAY.

Vous ne pouvez pourtant pas divorcer, vous ne pouvez pas prendre un parti aussi grave, sans avoir eu au moins une explication avec votre mari... Et si vous refusiez, quels que soient les torts de Lemeunier, vous ne trouveriez personne, vous m'entendez, personne, pour vous donner raison. D'ailleurs, tôt ou tard, il faudra vous retrouver en sa présence, il vaut mieux que ce soit tout de suite... Sans compter que vous avez l'air de la redouter, cette explication.

GEORGETTE.

Moi? et pourquoi donc la redouterais-je?

JOURNAY.

Je ne sais pas... vous avez peut-être peur d'être faible?

GEORGETTE.

Moi... faible! Ah! vous ne me connaissez pas. Vous avez raison, il vaut mieux en finir tout de suite : qu'il vienne, je le recevrai.

JOURNAY.

Je vais lui porter cette bonne nouvelle... il m'attend en bas dans une voiture.

GEORGETTE.

Comme l'autre!

JOURNAY.

Quel autre?

GEORGETTE.

Non... rien.

JOURNAY.

Allons, au revoir, et croyez bien que, désormais, je serai votre ami... je vous le dis, cette fois, très loyalement.

GEORGETTE, lui tendant la main.

Nous verrons.

SCÈNE VII

GEORGETTE, JULIA.

Quand Journay est parti, Georgette a sonné la femme de chambre.

JULIA.

Madame a sonné?

GEORGETTE.

Oui, Julia. M. Lemeunier va venir dans un instant... vous le ferez entrer ici, et s'il venait d'autres visites

pour moi, vous diriez que je ne reçois plus. Vous avez compris, n'est-ce pas?

JULIA.

Pour sûr, madame, que j'ai compris!

Elle est sur le point de pleurnicher.

GEORGETTE.

Je vous en prie, Julia, ne pleurez pas tout le temps comme ça... prenez un peu sur vous... Qu'est-ce que je dirai, moi?...

Sur ces derniers mots, Lemeunier est entré.

SCÈNE VIII

GEORGETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER.

Journay m'a dit que vous vouliez bien me recevoir.

GEORGETTE.

Tu peux dire « tu ».

LEMEUNIER, avec un mouvement vers elle.

Ah! Georgette...

GEORGETTE.

Non, ne te jette pas à mes genoux... Causons...

LEMEUNIER.

Je ne sais pas quel sera le résultat de cette conversation, mais en tout cas je te remercie de vouloir bien m'écouter. Avant tout, j'avais besoin de te vcir, car je suis très malheureux.

GEORGETTE.

Ce n'est pas ma faute.

LEMEUNIER.

Quand j'ai appris hier soir que tu ne rentrerais pas à la maison, j'ai cru que j'allais devenir fou... ce ne sont pas des phrases, je t'assure, je suis accouru tout de suite ici, mais tu avais condamné ta porte; je suis revenu ce matin, ç'a été la même chose... J'ai passé toute la nuit à t'écrire... on a dû te remettre ma lettre...

GEORGETTE.

Oui, on me l'a remise.

LEMEUNIER.

Tu l'as lue?

GEORGETTE.

Oui.

LEMEUNIER.

Et tu n'as rien à me dire?

GEORGETTE.

Non.

LEMEUNIER.

Ah! j'aurais cru, pourtant...

GEORGETTE.

Que veux-tu que je te dise? Ta lettre ne signifie absolument rien. Évidemment, d'avoir envoyé une bague à cette femme, ça n'est pas une preuve légale que tu m'aies trompée, mais pour moi c'est pire.

LEMEUNIER.

Je t'ai expliqué dans ma lettre...

GEORGETTE.

Oui, tu m'as expliqué que tu voulais faire une gracieuseté à la femme de M. Sourette; mais si tes intentions étaient avouables, pourquoi ne me les as-tu pas dites?

LEMEUNIER.

Je ne te les ai pas dites parce que, chaque fois que je te parlais de ces gens-là, tu devenais hostile... tout te paraissait suspect et, si j'insistais, tu prenais feu.

GEORGETTE.

C'est avant-hier soir, à l'Opéra, que Sourette t'a parlé pour la première fois de cette merveilleuse entreprise de service postal par automobile. Or la bague était déjà commandée, puisque tu l'avais choisie en même temps que la mienne... Quand tu as passé chez ton bijoutier, tu n'avais aucune reconnaissance spéciale à montrer envers Sourette.

LEMEUNIER.

Ce n'est pas non plus spécialement pour cette affaire... mais déjà, à plusieurs reprises, n'est-ce pas? Sourette s'est employé pour moi... il s'est occupé de me faire vendre ce brevet, il m'a présenté à des gens influents... et puis j'étais souvent reçu chez lui... Alors, je me suis cru obligé...

GEORGETTE.

Allons donc! on attend le jour de l'an, et un homme dans ta position envoie des fleurs, un bibelot, mais pas un cadeau de cette importance; ça sort tout à fait des obligations mondaines. Ah bien! ça coûterait cher de dîner en ville, ça ne serait pas à la portée de tout le monde!... Non, non, pour te permettre d'offrir à cette femme un rubis de dix mille francs, il faut que tu sois avec elle dans une intimité significative, et le mot qui était dans l'écrin est aussi très significatif!

LEMEUNIER.

Je ne me rappelle même plus ce que j'ai écrit.

GEORGETTE.

Je me le rappelle... tu as écrit : « Dans le jardin somptueux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, un admirateur passionné envoie cette humble pierre. » C'est fort galant.

LEMEUNIER.

C'est surtout banal... tu comprends, c'est pour dire quelque chose, c'est une fadeur.

GEORGETTE.

Je la trouve raide, moi, la fadeur... Oh! ce n'est pas une preuve, je le sais bien. Et qu'un avoué, que Journay, que ma mère même, me disent que ça ne signifie rien, ils sont dans leur rôle; mais toi! D'abord, tu dois comprendre que le compliment qui s'adresse à une autre femme est une insulte pour moi. Et puis, surtout, c'est le procédé qui est vilain, et la faute grave que tu as commise est moins d'avoir envoyé une bague à Mme Sourette que de m'en avoir envoyé une en même temps, à moi. Comprends-tu? en même temps... Non, tu ne peux pas comprendre. D'ailleurs, c'est bien un procédé d'homme, il n'y a pas d'erreur; c'est un tour d'une finesse épaisse et bien masculine.

LEMEUNIER.

Mais, je n'ai pas cherché si loin, je t'assure, et tu me prêtes des combinaisons bien ténébreuses... J'ai fait ça sans y penser et il n'y a pas de duplicité là dedans, mais une coïncidence.

GEORGETTE.

Oui, une lamentable coïncidence. Et je me rappelle, avant-hier soir, tu étais si fier de ne pas avoir oublié notre anniversaire! Ah! pourtant, il n'y avait vraiment pas de quoi! J'aurais mieux aimé cent fois que tu l'eusses oublié... Certainement tu as pensé à moi, mais tu as pensé à elle en même temps, et c'est cette dualité qui était dans ton cœur dont je suis justement offensée. C'est ce qui m'exaspère et qui me fait honte, oui, honte! car, ce soir-là, je t'ai été reconnaissante; et toi, tu as profité de ma reconnaissance sans remords, comme si elle t'était due. C'est ça qui est tout à fait vilain et lâche, oui, lâche!

LEMEUNIER.

Georgette!

GEORGETTE.

D'ailleurs, ça ne t'a pas réussi, ton machiavélisme, et tu n'as guère été malin.

LEMEUNIER.

Hélas! je n'ai pas cherché à être malin... C'est cet imbécile de bijoutier!...

GEORGETTE.

Laisse-le tranquille! Certes, il a fait une gaffe qui peut compter; mais si ça n'avait pas été ça, c'eût été autre chose, car j'étais avertie par ton attitude. Depuis quelque temps, je sentais que tu étais distrait de moi, préoccupé... je veillais! Un jour ou l'autre, j'aurais découvert la vérité... (On frappe à la porte.) Entrez! Qu'est-ce qu'il y a?

JULIA.

Madame, c'est quelqu'un...

GEORGETTE.

Je vous avais donné l'ordre de me laisser tranquille, je vous avais dit que je ne recevais personne.

JULIA.

Mais c'est monsieur qu'on demande; c'est quelqu'un qui veut absolument parler à monsieur. (Elle remet une carte à Lemeunier.) Ce monsieur sait que monsieur est ici, et il dit qu'il ne s'en ira pas d'ici sans l'avoir vu... C'est pour une affaire urgente et très grave.

GEORGETTE.

Qui est-ce donc? (Lemeunier lui tend la carte.) Sourette! Il faut le recevoir.

LEMEUNIER.

Mais non, je ne suis pas du tout en état...

GEORGETTE.

Tu dois le recevoir. Tu aurais l'air d'avoir peur.

LEMEUNIER.

Tu as raison... mais je ne t'ai pas dit tout ce que j'avais à te dire.

GEORGETTE.

Oh! moi non plus, sois tranquille! Je reviendrai. Je te laisse.

Elle sort.

LEMEUNIER.

Faites entrer ce monsieur.

SCÈNE IX

LEMEUNIER, SOURETTE.

SOURETTE.

Bonjour, mon cher... je vous demande pardon, je vous dérange.

LEMEUNIER.

Beaucoup.

SOURETTE.

Oh! je sais bien, mais que voulez-vous? on ne peut pas toujours choisir son moment et il y a des affaires qui ne souffrent pas de retard. Je cours après vous depuis ce matin sans pouvoir vous rejoindre... enfin j'ai su que vous étiez ici : vous devinez ce qui m'amène.

LEMEUNIER.

Parlez.

SOURETTE.

Je viens vous demander si vous avez pensé à moi... Avez-vous les cent mille francs?

LEMEUNIER.

Ma foi, non... je n'y ai pas pensé!

SOURETTE.

Ah! mais... c'est ennuyeux. Hier, quand vous nous avez quittés, il était bien convenu que vous me donneriez l'argent aujourd'hui... vous me l'aviez formellement promis.

LEMEUNIER.

Oui, mais depuis hier je n'ai pas eu du tout le temps de m'occuper de cette affaire... D'abord, il fallait que j'aie la signature de Mme Lemeunier : je n'aurais pas pu la lui demander, puisque je viens de la voir seulement tout à l'heure. Ensuite, les circonstances sont telles que je ne peux pas lui parler en ce moment d'une semblable question. Vous ignorez probablement ce qui se passe, et c'est votre excuse de venir me relancer jusqu'ici.

SOURETTE.

Si, si, je sais.

LEMEUNIER.

Ah! vous savez.

SOURETTE.

A peu près, enfin...

LEMEUNIER.

Alors, vous comprendrez...

SOURETTE.

Je comprends que vous soyez très ennuyé, mais je ne le suis pas moins... Je dois payer cent mille francs avant cinq heures... vous me les aviez promis, vous ne me les donnez pas, c'est ce que je vois de plus clair.

LEMEUNIER.

Que voulez-vous que j'y fasse?

SOURETTE.

Mon cher ami, dans la vie, il faut séparer les affaires

passionnelles et les affaires d'intérêt, et j'estime que, sans froisser aucunement Mme Lemeunier, vous auriez pu, vous auriez dû même, séparant nettement les deux questions et vous occupant d'abord de celle qui me regarde, et tout en réservant l'autre qui vous est personnelle, vous auriez dû lui demander sa signature. Je ne vois pas ce qu'il y a là dedans de si difficile. D'ailleurs, il est encore temps et vous pouvez encore la lui demander.

LEMEUNIER.

Comment! vous voudriez... mais vous n'y pensez pas!...

SOURETTE.

Alors, il ne fallait pas me promettre... Quand je vous ai demandé, l'autre soir, de me rendre ce service, il fallait me dire carrément que vous ne le pouviez pas, que vous étiez en tutelle : je me serais arrangé d'une autre manière. Ce n'est pas bien ce que vous faites là! Vous me mettez dans un gros embarras et vous agissez d'une façon incorrecte, pour ne pas dire autre chose.

LEMEUNIER.

Comment! je traverse une crise épouvantable, je n'ai pas vu ma femme depuis hier soir... je n'ai pas mangé, je n'ai pas dormi, je suis comme un fou, et vous venez me faire des reproches; vous trouvez mauvais que je n'aie pas pensé à vous... vous venez me relancer jusque chez ma belle-mère... mais c'est vous qui agissez d'une façon incorrecte!

SOURETTE.

Ce n'est pourtant pas ma faute si votre femme est venue faire chez moi, devant mes invités, une démarche d'un goût contestable.

LEMEUNIER.

Je vous défends de parler ainsi! Mme Lemeunier a

fait ce qui lui a plu, et je ne permets à personne de porter une appréciation sur sa conduite.

SOURETTE.

Si vous trouvez qu'elle a bien fait, mon cher, c'est différent... moi, je trouve qu'elle a agi au moins inconsidérément, et j'imagine que j'ai le droit de donner mon avis, puisqu'elle est venue chez moi.

LEMEUNIER.

Encore une fois, je prends toute la responsabilité de ce qu'a fait Mme Lemeunier. Où voulez-vous en venir? Je suis à votre disposition.

SOURETTE.

Mais il ne s'agit pas de cela. Je n'ai aucune raison de me battre avec vous. Êtes-vous l'amant de Mme Sourette?

LEMEUNIER.

Non, vous le savez bien.

SOURETTE.

Alors, ce n'est pas la peine de le faire croire et de donner raison à votre femme. Vous ne m'avez pas compris... J'ai été un peu brusque, mais mettez-vous à ma place... je n'ai pas lieu d'être content. Enfin, ne nous mettons pas en colère, ça n'avance à rien... et allons au plus pressé. Vous ne voulez pas demander à Mme Lemeunier?...

LEMEUNIER.

Non, encore une fois, c'est impossible... n'insistez pas, c'est impossible, je ne le peux pas.

SOURETTE.

Voulez-vous que je lui parle, moi, à votre femme?... moi, ce n'est pas la même chose.

LEMEUNIER.

Oh! non, ne vous en mêlez pas, ça vaut mieux.

SOURETTE.

Vous ne pouvez pourtant pas me laisser dans cette situation!

LEMEUNIER.

Comment faire?

SOURETTE.

Je ne sais pas, moi : il y a bien un moyen...

LEMEUNIER.

Lequel? dites.

SOURETTE.

Faites-moi un billet.

LEMEUNIER.

Mais je ne vous dois rien!

SOURETTE.

Faites-moi un billet à trois mois, comme ça se fait toujours : « Au 14 février prochain, je paierai à M. Sourette ou à son ordre la somme de cent mille francs. » Au jour de l'échéance, je vous ferai les fonds... Dans trois mois, je serai en mesure.

LEMEUNIER.

C'est un billet de complaisance?

SOURETTE.

Naturellement.

LEMEUNIER.

Eh bien, soit.

SOURETTE.

Je vous enverrai le papier ce soir par mon secrétaire : vous n'aurez qu'à le signer.

LEMEUNIER.

Bien, bien...

SOURETTE.

Allons... je m'en vais. J'espère bien que ça va s'arranger avec votre femme. Je le désire de tout mon cœur. Allons, au revoir... et merci... Ne vous dérangez pas.

Il sort.

SCÈNE X

GEORGETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER.

Je te demande pardon, mais cet homme ne voulait plus s'en aller.

GEORGETTE.

Oui, j'ai tout entendu. Vous parliez très haut... J'ai cru d'abord qu'il venait te demander des explications, mais j'ai compris bientôt qu'il venait pour un tout autre motif... Tu ne m'avais pas parlé de cette affaire avec Sourette. Il faut croire que tu étais bien engagé envers lui et envers elle, pour qu'il t'élève ainsi au rang des commanditaires de sa femme.

LEMEUNIER.

Ça n'est pas une commandite, c'est un prêt... je vais t'expliquer...

GEORGETTE.

Oh! non! ne m'explique rien... maintenant ça ne me regarde plus. Je te sais gré de ne pas m'avoir demandé ma signature pour prêter cent mille francs au mari de ta maîtresse.

LEMEUNIER.

Mais elle n'est pas ma maîtresse, je te l'ai déjà dit; je te le jure sur ton existence même! Et si tu en doutes,

j'ai reçu d'elle, ce matin, une lettre qui prouve bien que je ne mens pas...

GEORGETTE.

Non, ce n'est pas la peine... Si elle n'a pas été ta maîtresse, ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas? Tu as fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle le fût, et je n'en reste pas moins gravement offensée... Pour moi, c'est la même chose.

LEMEUNIER.

Ah! Georgette! ne dis pas ça... car si elle s'était donnée, si je l'avais possédée, tu ne trouverais pas que c'est la même chose, tu ne serais pas si calme et si fière... Tu es atteinte surtout dans ton amour-propre...

GEORGETTE.

Dans ma tendresse.

LEMEUNIER.

Dans ton orgueil.

GEORGETTE.

Dans ma confiance.

LEMEUNIER.

Oui, dans ton orgueil, mais tu n'es pas torturée dans le plus intime et dans le plus profond de ton être comme tu le serais, si la possession dont tu fais si peu de cas avait eu lieu. Alors tu ne pourrais pas supporter, même en pensée, certaines visions trop immédiates, trop précises. Non, non, tu ne serais pas la même, et si la trahison définitive avait existé, tu aurais une autre attitude et tu tiendrais un autre langage.

GEORGETTE.

Je ne le crois pas; mais toi aussi, si la trahison définitive avait existé, tu tiendrais un autre langage : tu t'ingénierais à me présenter la possession, l'acte physique, comme une chose passagère, sans conséquence, mais dont le cœur et l'âme, c'est-à-dire ce qui compte,

peuvent être absents. Voilà ce que tu dirais... Mais ce sont là des subtilités dont je ne suis pas la dupe et ta rhétorique ne m'émeut pas. Aussi bien, depuis que tu es entré ici, tu cherches à te disculper quand même et tu t'entortilles dans des raisons qui n'en sont pas. Accuse-toi donc franchement, une bonne fois, ça vaudra mieux, et dis la vérité...

LEMEUNIER.

Pourras-tu l'entendre?

GEORGETTE.

Ne t'occupe pas de ça.

LEMEUNIER.

Eh bien! oui... si je n'ai pas été son amant, ce n'est pas ma faute, et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour ça. Oui, je l'ai courtisée et désirée ardemment, éperdument. Quand j'étais près d'elle, j'éprouvais une sorte de vertige. Elle exerçait sur moi une séduction mystérieuse et qui ferait croire aux sortilèges; le parfum épars autour d'elle me troublait, et quand elle me regardait d'une certaine manière...

GEORGETTE.

Ah! tais-toi! tais-toi! tu me fais mal, malheureux, tu ne sens donc pas que tu me fais mal?

LEMEUNIER.

Tu m'as demandé la vérité.

GEORGETTE.

Oui... mais il fallait mentir.

LEMEUNIER.

Tu m'as dit : « Accuse-toi », et tu m'en veux de ma franchise. D'ailleurs, je te parle là d'une chose qui n'existe plus, c'est déjà le passé.

GEORGETTE.

Le passé, hélas! c'était hier.

LEMEUNIER.

Et c'est très loin pourtant, car le temps n'est rien, vois-tu, et il suffit parfois d'une minute pour reculer jusqu'à l'infini les événements de la veille et les ensevelir dans l'éternel oubli. A partir du moment où tu es sortie de ce salon, je n'ai plus eu qu'une idée, qu'un but : te revoir, te ramener, te reprendre, et cette femme n'a plus existé pour moi.

GEORGETTE.

Il était trop tard.

LEMEUNIER.

Ah! tu peux me croire... quand même je n'aurais pas eu la pensée que tu souffrais et la crainte de te perdre, le rôle qu'elle a joué dans ces circonstances me l'eût fait prendre en horreur, et je suis sincère en te disant que je l'ai oubliée. Ah! Georgette, c'est toi que j'aime et je n'ai jamais cessé de t'aimer.

GEORGETTE.

Alors, tu désirais cette femme comme tu viens de me le dire, et tu prétends que tu m'aimais?

LEMEUNIER.

Oui, je t'aimais.

GEORGETTE.

Je t'admire!

LEMEUNIER.

Oh! je sais bien, ça ne peut guère entrer dans ta pensée, surtout en ce moment!...

GEORGETTE.

Ni jamais.

LEMEUNIER.

Et pourtant, c'est ainsi. Le désir, après tout, ce n'est pas l'amour.

GEORGETTE.

Et j'ai la plus belle part, n'est-ce pas? Ah! vraiment, j'ai grand besoin que tu me le dises!

LEMEUNIER.

Quelques instants de folie, de vertige, ne peuvent pourtant pas effacer huit ans de tendresse, d'affection, de dévouement, d'amour.

GEORGETTE.

Mais si!... Quand on est sujet au vertige, on ne côtoie pas les abîmes.

LEMEUNIER.

Ah! oui, tu as raison et tu pourras toujours me répondre victorieusement... Ah! je vois clair maintenant! Je suis un homme que les circonstances ont placé auprès d'une intrigante et d'une coquette, et qui l'a désirée, voilà tout. J'ai été une brute, un imbécile, je le reconnais.

GEORGETTE.

Oh! oui, un imbécile surtout... car, veux-tu que je te dise? c'est le luxe dont elle était entourée qui t'a séduit, et il n'y a pas de sortilège là dedans. Oui, c'est ce milieu brillant, mais corrompu, doré, mais pourri, dans lequel elle vivait, qui t'a ébloui comme tant d'autres! Mais je te croyais supérieur aux autres... Tu étais fier d'être reçu chez une femme à la mode : sotte vanité d'un collégien qui approche une actrice! C'est de la soie et du linge qui t'ont troublé. Ah! quelle tristesse et quelle misère! Alors, tu as perdu la tête, tu t'es imaginé qu'elle était d'une autre race. Et, en effet, tu ne t'es pas trompé, elle est bien d'une autre race, ou plutôt d'une autre espèce. Elle peut avoir des toilettes plus ruineuses et des dessous plus suggestifs que les miens, mais elle a une âme bien peu soignée.

LEMEUNIER.

Enfin, je suis désespéré; je t'en supplie, pardonne-

moi. Depuis que nous sommes mariés, tu n'as rien eu à me reprocher et j'ai été, non pas un mari, mais un amant.

GEORGETTE.

C'est parce que je t'aimais comme un amant que je ne peux pas te pardonner. Et puis, renversons les rôles, supposons que j'aie remarqué, moi, un joli garçon et que j'en aie eu envie, sans cesser pourtant de t'aimer, parce qu'il aurait été autre. Ça s'est vu, ces choses-là!... Ah! sois juste, c'est absolument la même chose... Ce n'est qu'une supposition, et, à cette seule pensée, l'éclair qui passe dans tes yeux n'est pas un éclair d'indulgence et de pardon.

LEMEUNIER.

Parce qu'alors tu ne m'aurais plus aimé. Je n'aurais plus été rien pour toi. Chez vous autres femmes, désirer, aimer et se donner, tout cela se tient étroitement.

GEORGETTE.

Je te demande pardon, les femmes ont aussi un cerveau, un cœur et des sens, elles peuvent les séparer.

LEMEUNIER.

Tais-toi, tais-toi! ce que tu supposes là est impossible.

GEORGETTE.

Mais pour vous autres hommes, désirer d'un côté, aimer de l'autre, c'est possible. Si c'est là vos avantages sur nous, on vous les laisse et je n'envie pas une supériorité aussi basse. D'ailleurs, les généralités ne valent rien et peu importe ce que sont et ce que font les autres hommes et les autres femmes, c'est de toi et de moi qu'il s'agit. Moi aussi, je t'ai aimé pendant huit ans et j'ai été ta camarade, ta compagne, ton amie, ta femme, en un mot : lorsque tu travaillais, je respectais ton travail et je savais être chaste comme une sœur; si tu étais malade, je te soignais, et jamais une mère auprès de son enfant n'a été plus tremblante et plus dévouée. Je ne t'ai jamais donné que de bons conseils...

car tu me parlais de tes projets, et je pouvais entendre des choses sérieuses, comme un homme, en même temps que j'étais la plus passionnée des femmes... Moi, la première, j'ai cru en ton avenir, je t'ai réconforté aux heures de découragement, et seule, bien souvent, j'ai eu l'espérance et la foi... et pendant huit ans, je n'ai pas, je ne dirai pas désiré, mais même regardé un autre homme que toi. Voilà comment je t'ai aimé!

LEMEUNIER.

Ah! tu as raison, je te crie que tu as raison, mais, je t'en prie, aie pitié de moi; je ne peux ni m'accuser, ni me défendre, ni me plaindre. Alors, sois généreuse... ne m'accable pas. Depuis hier, je suis un être de remords et d'angoisses; il n'y a pas vingt-quatre heures que tu es rentrée chez ta mère, et il me semble que je suis seul depuis toujours! J'ai le cœur serré et la tête vide... je ne sais même pas au juste ce que je te dis, et je sens bien qu'à chaque instant je suis maladroit... Je m'excuse comme je peux, tu comprends... Tu ne peux pas m'abandonner : songe à tout ce que tu as fait pour moi.

GEORGETTE.

Oui, mais vraiment la balance penche trop d'un côté.

LEMEUNIER.

Voyons, tu ne peux pas briser ma vie et la tienne pour une erreur d'un moment.

GEORGETTE.

Erreur d'un moment qui a duré deux mois, deux mois pendant lesquels j'ai été absente de toi : car il a suffi que cette femme passe dans ta vie pour que huit ans d'affection, de dévouement, de tendresse, de confiance, d'amour, soient dispersés au vent de ses jupes. Ah! tu prétends m'avoir aimée, lorsque tu la désirais ardemment, éperdument, et que tu ne cessais de penser à elle... Et qui sait, avant-hier soir encore, quand tu

m'as prise, c'est peut-être à elle que tu as pensé, car les hommes sont aussi capables de ces choses-là!... Ah! quelle saleté! quelle honte!

LEMEUNIER.

Georgette! Georgette! comment peux-tu croire?...

GEORGETTE.

Quand j'y pense, vois-tu, je voudrais pouvoir jeter dans un ruisseau les caresses et les baisers que tu m'as donnés et ceux que tu m'as volés... oui, volés, depuis deux mois... comme j'y ai jeté cette malheureuse bague que tu m'offrais pour notre anniversaire.

LEMEUNIER.

Georgette, je t'en prie, Georgette...

GEORGETTE.

Non, non, ne me parle plus, va-t'en! va-t'en!

SCÈNE XI

GEORGETTE, LEMEUNIER, MADAME ANGEVIN.

MADAME ANGEVIN.

Mais qu'y a-t-il donc, ma pauvre enfant?

GEORGETTE.

Il n'y a rien, mère, il n'y a rien... seulement, qu'il s'en aille, qu'il s'en aille.

Elle tombe dans un fauteuil et regarde devant elle obstinément.

MADAME ANGEVIN, *à Lemeunier.*

Allez-vous-en, mon ami, vous n'obtiendrez rien d'elle

en ce moment, elle est surexcitée... Vous comprenez, la blessure est récente et votre présence l'avive encore.

LEMEUNIER.

Oui, je m'en vais. Ah! mère, je suis au désespoir, je ne sais ce que je vais devenir... je ne sais pas... c'est bien simple, si je suis trop malheureux...

MADAME ANGEVIN.

N'allez pas faire de sottises, mon pauvre ami... il ne manquerait plus que ça! Non... vous comprenez, je vais lui parler... je tâcherai de vous la ramener.

LEMEUNIER, regardant Georgette.

Elle est loin!

MADAME ANGEVIN.

Oui... il faudra le temps.

LEMEUNIER.

Enfin, parlez-lui, mère... quand vous penserez que le moment sera venu, dites-lui bien que c'est une leçon terrible dont je garderai toujours le souvenir, dites-lui...

MADAME ANGEVIN, le menant doucement vers la porte.

Soyez tranquille... soyez tranquille.

SCÈNE XII

MADAME ANGEVIN, GEORGETTE.

MADAME ANGEVIN.

Il est parti.

GEORGETTE.

Bien.

MADAME ANGEVIN.

Pauvre garçon!... Il me fait de la peine...

GEORGETTE.

Tu es trop bonne!

MADAME ANGEVIN.

Oui... Je suis toute tremblante, ma parole! J'ai plus d'émotion que toi... Je t'admire. Tu es très forte!

GEORGETTE.

Oui, je suis très forte.

Elle éclate en sanglots.

MADAME ANGEVIN.

Voyons, Georgette, mon enfant chérie... Ah! mon Dieu! c'est épouvantable... Quand je pense que vous aviez tout pour être heureux... Georgette, ma chérie, ne pleure pas, écoute-moi...

GEORGETTE, quand elle peut parler.

Ah! vois-tu, mère, je veux m'en aller, je veux partir... J'en ai assez, j'en ai assez de toutes ces choses pas propres, de cette aventure où il y a de tout : des complaisances, des histoires d'argent, de la bestialité, et de la prostitution... car il a choisi une créature indigne.

MADAME ANGEVIN.

Si c'était une femme comme toi, tu souffrirais davantage.

GEORGETTE.

Je ne sais pas. Tout là-dedans me mortifie et me répugne. Tiens, tout à l'heure, ce Sourette est venu... J'ai cru qu'ils allaient se battre... je n'ai pas réfléchi, n'est-ce pas? et j'ai tremblé pour lui... Eh bien, il a fallu immédiatement que je regrette mon inquiétude et que j'aie honte de mon émotion... Cet homme venait lui faire signer un billet.

MADAME ANGEVIN.

Aurais-tu mieux aimé qu'ils se battent, qu'il soit blessé ou tué?

GEORGETTE.

Je ne sais pas.

MADAME ANGEVIN.

Tu as tremblé pour lui : c'est que tu l'aimes... Voyons, à ta mère, à ta vieille amie, tu peux bien avouer... tu l'aimes ?

GEORGETTE, *toujours dans les larmes.*

Certainement, je l'aime.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte, c'est-à-dire le salon chez Lemeunier, mais avec un quelque chose ou plutôt un je ne sais quoi indiquant qu'il n'y a plus de femme dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

LEMEUNIER, JOURNAY.

Lemeunier est seul. Journay entre.

JOURNAY.

Bonjour, vieux, comment ça va?

LEMEUNIER.

Toujours la même chose, ça ne va pas... Je viens de déjeuner tristement, tout seul... je m'ennuie.

JOURNAY.

En effet, tu n'as pas l'air de t'amuser.

LEMEUNIER.

Eh bien, y a-t-il du nouveau? As-tu vu Georgette?

JOURNAY.

Oui, je l'ai vue hier soir.

LEMEUNIER.

Comment est-elle?

JOURNAY.

Elle est bien.

LEMEUNIER.

Elle ne veut toujours pas me recevoir?

JOURNAY.

Non. Elle ne veut pas.

LEMEUNIER.

Et, à plus forte raison, elle ne parle pas de revenir ici.

JOURNAY.

Oh! non, elle n'en parle pas.

LEMEUNIER.

Puisque c'est comme ça, tu ne sais pas ce que j'ai envie de faire, moi?

JOURNAY.

Non.

LEMEUNIER.

J'ai envie de m'en aller.

JOURNAY.

Où ça?

LEMEUNIER.

N'importe où, je voyagerai. Je ne peux pas rester seul où nous vivions ensemble. Je m'ennuie affreusement... je veux m'en aller.

JOURNAY.

Non. Ne t'en va pas... attends encore un peu avant de partir.

LEMEUNIER.

Attendre quoi? et pourquoi?

JOURNAY.

Les choses ne vont pas si mal que ça... Ta femme n'est pas retournée chez son avoué... elle ne parle plus de divorcer.

LEMEUNIER.

Alors?

JOURNAY.

Alors, je crois... elle ne m'a pas chargé de te le dire, note bien... d'ailleurs, c'est par sa mère que j'ai tous ces détails... alors, je crois, mais c'est une opinion toute personnelle, je crois qu'elle reviendra.

LEMEUNIER.

Mais quand?

JOURNAY.

Ah! ça, je ne sais pas.

LEMEUNIER.

Pourquoi ne revient-elle pas tout de suite?

JOURNAY.

Tout le monde sait qu'elle a voulu divorcer : elle ne veut pas avoir l'air de te pardonner trop rapidement... Alors, elle te laisse tremper.

LEMEUNIER.

C'est ce que je ne comprends pas... en amour, on pardonne ou on ne pardonne pas, mais on ne punit pas les gens. Car elle me punit!... Si elle savait pourtant combien je la regrette, elle trouverait elle-même que la punition a assez duré.

JOURNAY.

Oui, mais tu parles comme un homme... les femmes, même les meilleures, ont de la rancune et de l'orgueil... Et les Sourette, que deviennent-ils?

LEMEUNIER.

J'ai encore reçu une lettre du mari, ce matin, et une de la femme. Sourette me parle de la fameuse affaire avec Midasse; il veut toujours que je m'associe avec lui pour l'exploitation de mon brevet.

JOURNAY.

Ne fais jamais ça.

LEMEUNIER.

N'aie pas peur... Je ne veux plus rien faire avec cet homme-là... Et puis, tu penses si j'ai la tête à m'occuper de ces choses-là en ce moment! Je veux qu'il me laisse tranquille. Je lui ai prêté cent mille francs...

JOURNAY.

Que tu ne reverras jamais.

LEMEUNIER.

Je me considère comme libéré envers lui de tout engagement et de toute promesse.

JOURNAY.

On le serait à moins... Et l'archiduchesse, que veut-elle?

LEMEUNIER.

Elle *me* veut... Oui, c'est toujours le grand amour... la passion folle.

JOURNAY.

Qu'elle dit!...

LEMEUNIER.

Oui, ou plutôt qu'elle écrit, car je reçois des lettres extraordinaires.

JOURNAY.

Tu ne lui réponds pas?

LEMEUNIER.

Non. Je ne veux plus qu'elle ait de mon écriture entre les mains.

JOURNAY.

Tu deviens prudent.

LEMEUNIER.

Oui. Elle me donne des rendez-vous : je ne veux pas y aller.

JOURNAY.

Oh! tu n'en as pas fini avec elle... elle est tenace... elle parviendra à te rejoindre. Et alors, prends garde, la chair est faible.

LEMEUNIER.

L'esprit souffle où il veut.

JOURNAY.

Elle veut être victorieuse, maintenant... elle fera tout pour te reconquérir. Elle usera du verbe, de l'attitude et du geste; elle sera celle qu'a si bien définie le poète :

Princesse du battage et reine du chiqué!

LEMEUNIER.

Oui, mais je ne crains plus rien d'elle; je suis prévenu, n'est-ce pas?... Ah! si je l'avais été plus tôt!...

JOURNAY.

Oui, tu aurais voulu qu'on te mette un poteau : « Attention, descente rapide, tournant dangereux. » Mais il y était, le poteau, il te crevait les yeux!... c'était le mari... seulement, tu n'as pas voulu le voir...

LEMEUNIER.

Oui, j'ai été naïf, mais je ne suis pas bête et, quand j'ai compris, j'ai bien compris... Tu dînes avec moi, ce soir?...

JOURNAY.

Non. On mange trop mal chez toi, depuis que ta femme n'y est plus... et puis la nourriture n'est pas très variée, tu ne t'en aperçois pas.

LEMEUNIER.

Ma foi, non... je n'y fais pas attention. (A ce moment, un domestique apporte une lettre qu'il remet à Lemeunier.) Qui a apporté ça?

LE DOMESTIQUE.

C'est un valet de pied : il attend la réponse.

LEMEUNIER, après hésitation.

Eh bien! dites que non... Attendez... ou plutôt dites que j'y vais... oui, que j'y vais, que je descends... Attendez, attendez... dites que oui.

Le domestique sort.

JOURNAY.

Qu'est-ce que c'est?

LEMEUNIER.

C'est l'archiduchesse qui écrit... (Il lit la lettre :) « Mon cher ami, j'ai absolument besoin de vous voir, de vous parler pour une chose grave... Je vous fais porter cette lettre par François. Puis-je monter? Pouvez-vous recevoir votre infortunée Marie-Thérèse? »

JOURNAY.

Tu vas la recevoir?

LEMEUNIER.

Oui.

JOURNAY.

Ici?

LEMEUNIER.

Oui, j'aime mieux en finir tout de suite.

JOURNAY.

Alors, je me sauve... je ne veux pas la rencontrer... Mais comment faire?

LEMEUNIER.

Entre dans mon cabinet, guette-la et, quand tu l'auras vue passer, tu t'en iras.

JOURNAY.

C'est ça... et toi, surtout, prends bien garde.

LEMEUNIER.

Mais sois donc tranquille.

Journay s'en va. Quelques secondes; puis madame Sourette entre.

SCÈNE II

LEMEUNIER, MADAME SOURETTE.

MADAME SOURETTE.

C'est fort, ce que je fais!... Ah! je suis émue... sentez mon cœur, comme il bat.

LEMEUNIER.

Pourquoi n'avez-vous pas pris l'ascenseur?... Vous êtes montée à pied?

MADAME SOURETTE.

Non, ce n'est pas pour ça que mon cœur bat à rompre ma poitrine... Ah! j'ai mal!...

Elle tombe sur un siège en comprimant son cœur avec ses deux mains.

LEMEUNIER.

Remettez-vous... remettez-vous... Voulez-vous de l'éther?

MADAME SOURETTE.

Non... non... ça passe. Seulement, de vous voir... comme ça, n'est-ce pas?... Vous n'êtes pas ému, vous?

LEMEUNIER.

Non.

MADAME SOURETTE.

C'est insensé ce que je fais; mais il y aura demain huit jours que je suis sans la moindre nouvelle de vous... je vous ai écrit, vous ne m'avez pas répondu... vous n'êtes pas venu à un seul des rendez-vous que je vous donnais... Alors, je n'y tenais plus, j'étais folle, folle, et je me suis décidée à venir, quelque étranges que puissent vous paraître cette démarche et ma présence ici!... Voyons, pourquoi ce silence? Vous avez bien reçu mes lettres?

LEMEUNIER.

Oui.

MADAME SOURETTE.

Vous les avez lues?

LEMEUNIER.

Oui.

MADAME SOURETTE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu?

LEMEUNIER.

Je n'avais rien à vous répondre.

MADAME SOURETTE.

Rien?

LEMEUNIER.

Ou alors, trop de choses...

MADAME SOURETTE.

Dites-les moi.

LEMEUNIER.

Non... A quoi ça servirait-il? Ce qui est fait est fait... Si Georgette ne revient pas, vous aurez brisé ma vie.

MADAME SOURETTE.

Ah! j'en étais sûre, vous m'en voulez, vous me détestez!... Vous êtes injuste, vous me rendez responsable de ce qui est arrivé. Est-ce ma faute si votre bijoutier s'est trompé?

LEMEUNIER.

Vous pouviez me prévenir... Si, mercredi dernier, lorsque je suis arrivé chez vous, vous m'aviez dit que vous veniez de recevoir ce qui était destiné à ma femme...

MADAME SOURETTE.

Qu'auriez-vous fait?

LEMEUNIER.

Je ne sais pas... j'aurais couru chez cet homme... j'aurais essayé d'atténuer...

MADAME SOURETTE.

Vous n'auriez rien atténué du tout... il était déjà trop tard... il y avait dans tout cela la fatalité, c'était écrit!

LEMEUNIER.

Oui, mais vous l'avez singulièrement aidée, la fatalité! Voilà ce que je vous reproche!

MADAME SOURETTE.

Vous vous trompez, je ne l'ai pas aidée le moins du monde.

LEMEUNIER.

Si vous aimez mieux, vous l'avez mise à profit.

MADAME SOURETTE.

C'était mon droit. D'ailleurs, je savais bien que vous me reprocheriez ce que j'ai fait uniquement par amour pour vous.

LEMEUNIER.

Je vous l'ai dit : vous avez des façons dangereuses d'aimer les gens.

MADAME SOURETTE.

La différence entre vous et moi, c'est que vous me désiriez simplement, tandis que moi, je vous aimais... Évidemment, vous auriez préféré que je fusse votre maîtresse, sans déranger votre existence. Mais moi, je ne l'entendais pas ainsi, et je vous ai dit que je ne voulais pas de partage et qu'il fallait choisir entre elle et moi.

LEMEUNIER.

C'était insensé!... Et puis on laisse aux gens la liberté de choisir, on ne leur force pas la main comme vous l'avez fait, en venant en aide aux événements.

MADAME SOURETTE.

Quand on aime, on ne choisit pas ses moyens.

LEMEUNIER.

C'est en effet plus commode.

MADAME SOURETTE.

Vous oubliez trop vite les paroles brûlantes par lesquelles vous m'avez troublée, les paroles câlines dont vous m'avez bercée. Vous vous êtes fait aimer. Pourquoi êtes-vous venu dans ma vie?... Et puis vous ressemblez si peu aux autres!... vous étiez si honnête, si bon, il y avait en vous tant des nobles qualités que je cherchais en vain chez ceux qui m'entouraient!... j'étais bien excusable d'avoir fait le rêve d'être tout entière à vous. Votre femme était entre nous : c'était l'obstacle à cet amour unique, passionné, divin, que je rêvais... alors, j'ai profité d'un hasard qui pouvait faire disparaître cet obstacle. Ah! je sais bien, c'est à vos yeux une mauvaise action; mais il y a des femmes qui vont jusqu'au crime lorsqu'elles aiment.

LEMEUNIER.

Dieu préserve les hommes de ces femmes-là! Certainement j'ai eu tort de vous désirer, mais je n'ai pas bouleversé votre existence... tandis que ma vie, à moi, est brisée...

MADAME SOURETTE.

Mon cœur est meurtri, mais ça vous est égal...

LEMEUNIER.

Il ne s'agit pas de cela... vous avez une chose grave à me dire...

MADAME SOURETTE.

Écoutez-moi : votre femme vous a abandonné, vous êtes seul... je puis être votre compagne... pour rester auprès de vous, je quitterai tout si vous le voulez!

LEMEUNIER.

Oh! non, ne compliquons pas l'aventure : elle est assez compliquée comme ça. Restez avec votre mari. D'ailleurs, je vais partir probablement demain.

MADAME SOURETTE.

Vous ne comprenez donc pas que je vous aime, que je suis à vous, que vous pouvez faire de moi ce qui vous plaît?... Non, tu ne partiras pas, je suis à toi, comprends-tu, à toi!

LEMEUNIER.

Oh! oui, je comprends très bien, mais que voulez-vous? ça ne se commande pas!

MADAME SOURETTE.

Ah! vous êtes impitoyable, vraiment. Mais vous regretterez votre cruauté. Demain, ce soir peut-être, vous aurez le remords effroyable...

LEMEUNIER.

Que voulez-vous dire?

MADAME SOURETTE.

Vous le saurez bientôt. (Comme à elle-même, mais de façon à être entendue.) Quelques gouttes de laudanum, c'est si vite fait!

LEMEUNIER.

Oh! vous auriez le plus grand tort de vous empoisonner à cause de moi. J'en suis tout à fait indigne; il n'y a pas d'homme qui vaille la peine qu'on meure pour lui... et je serais désolé que vous tentiez la moindre des choses pour moi dans cet ordre d'idées.

MADAME SOURETTE.

Ah! je suis perdue... je suis perdue!...

Elle tombe sur un sofa et pleure.

LEMEUNIER.

Voyons, ne pleurez pas comme ça... soyez raison-

nable. Ne pleurez pas comme ça. En ce qui vous concerne, ce qui s'est passé n'est pas à ce point tragique. Je vous ai désirée, vous ne vous êtes pas donnée, et j'ai eu l'air d'un nigaud; maintenant, vous vous offrez, je ne veux pas vous prendre, et j'ai l'air d'un niais. J'étais destiné à jouer auprès de vous un rôle sans éclat.

A ce moment, la porte s'ouvre et Georgette entre.

SCÈNE III

GEORGETTE, MADAME SOURETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER.

Georgette!

GEORGETTE.

Oui... c'est moi... Qui est-ce donc... cette femme?...

LEMEUNIER.

Mais c'est... c'est Mme Sourette...

GEORGETTE.

Mme Sourette? Que vient-elle faire ici? Et pourquoi pleure-t-elle?

MADAME SOURETTE, se levant sans une larme ni dans les yeux ni dans la voix.

Vous vous trompez, madame je ne pleure pas.

GEORGETTE.

Je vous demande pardon, madame, je croyais.

LEMEUNIER, entre haut et bas.

Moi aussi.

GEORGETTE.

Je ne m'attendais pas, madame, à vous rencontrer chez moi.

MADAME SOURETTE.

Mais vous êtes bien venue chez moi, madame.

GEORGETTE.

En effet, lorsque nous nous sommes quittées, l'autre jour, je vous ai dit : « Adieu ! » vous m'avez dit : « Au revoir... » C'est vous qui aviez raison : vous me rendez ma visite.

MADAME SOURETTE.

Pas même... Puisque vous avez abandonné votre maison, je ne suis pas ici chez vous ; il vous plaît d'y rentrer, pouvais-je le prévoir ?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, je suis ici chez moi... D'ailleurs, soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

MADAME SOURETTE.

Vous pouvez l'oublier, je considère que je suis ici chez M. Lemeunier, et j'ai le droit d'y venir.

GEORGETTE.

Le droit ? Vous avez des droits chez lui, sur lui ?... Ce n'est pas ce qu'il m'a dit, ce qu'il m'a juré...

MADAME SOURETTE.

Vous croyez triompher, parce que votre mari n'a pas été mon amant ; mais s'il ne l'a pas été, c'est parce que je n'ai pas voulu... et vous devriez avoir plus de reconnaissance : car, si j'avais été sa maîtresse, il est probable qu'après la scène ridicule que vous êtes venue faire chez moi, il ne vous serait pas revenu suppliant et pleurant. J'aurais su le garder.

GEORGETTE.

C'est très possible, madame, mais que voulez-vous que je vous dise ? il fallait être sa maîtresse... vous avez trop attendu ; il fallait vous donner à temps, puisque vous aviez l'intention de le faire.

MADAME SOURETTE.

Vous n'en savez rien.

GEORGETTE.

Votre présence ici ne laisse aucun doute. D'ailleurs, il est inutile de raisonner sur ce qui aurait pu être, raisonnons sur ce qui est. Vous avez voulu me prendre mon mari et vous vous êtes mise en grands frais d'intrigues et de machinations. Vous avez déjà vu, sans doute, des prestidigitateurs faire des tours de cartes?... Ils les font couper, ils les battent, ils les mêlent en se faisant fort de toujours retrouver le roi de cœur sur le jeu. Quand ils le retrouvent, on applaudit, car le tour est bien fait; mais quand ils ne le retrouvent pas, le tour est manqué et le prestidigitateur prête à rire. Or, vous n'avez par réussi, donc vous avez tort : c'est la morale du monde.

MADAME SOURETTE.

Je ne prêterai pas toujours à rire, madame... et vous oubliez que, pour me défendre, j'ai un mari.

GEORGETTE.

Nous nous le rappellerons dans trois mois... M. Sourette a déjà tiré sur M. Lemeunier.

MADAME SOURETTE.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, madame; c'est peut-être fort spirituel, mais je ne comprends pas : vous parlez par paraboles ou par énigmes.

GEORGETTE.

Vraiment, vous ne comprenez pas? Je croyais que M. Sourette vous mettait au courant de toutes ses affaires.

MADAME SOURETTE.

Pas le moins du monde : je n'entends rien aux affaires, M. Sourette ne me dit jamais rien et les ques-

tions d'argent ne m'intéressent nullement... je les ai même en horreur. Bien plus, je n'ai jamais su faire une addition...

GEORGETTE.

Vous vous ruinerez : soyez sûre qu'on vous vole, il doit y avoir chez vous un coulage énorme.

MADAME SOURETTE.

Oui, tout ça doit vous sembler extraordinaire, car vous avez beaucoup d'ordre, et M. Lemeunier ne fait pas une affaire sans vous consulter.

GEORGETTE.

Et il a raison, parce que lorsqu'il ne me consulte pas, ça lui coûte cent mille francs. Et puisque vous n'êtes pas au courant, je veux vous y mettre en deux mots. Votre mari a fait signer au mien un billet de complaisance, dans toute l'extension du mot... Vous avez voulu être ironique et hautaine tout à l'heure; il serait trop facile de vous répondre et je ne veux pas vous accabler... je préfère vous plaindre. Des gens comme vous et votre mari, madame, peuvent évoluer dans la vie, brillants et impunis, parce que le monde est lâche, complaisant ou parfois trop délicat, mais cela n'a qu'un temps et tout se paye. La beauté passe, les amants s'en vont, les amis s'éloignent : je vous regarderai vieillir... ce sera ma seule vengeance.

MADAME SOURETTE.

J'imagine que vous vieillirez aussi, et l'hiver est toujours l'hiver.

GEORGETTE.

Sans doute, mais il y a des hivers cléments et dorés sous des ciels toujours bleus et qui ont la grâce mélancolique d'un bel automne; il y a des hivers durs et noirs, pleins de misères, de neiges et de boues... Adieu, madame.

MADAME SOURETTE, brusquement à Lemeunier.

Vous ne dites rien, vous... Vous me laissez insulter devant vous, chez vous. Ah! vraiment, mon cher, votre attitude manque d'élégance. Votre femme n'a pas besoin de trembler pour ses cent mille francs : mon mari les paiera, et alors il vous demandera raison de l'insulte qui m'a été faite chez vous.

LEMEUNIER.

Très bien, madame; quand le moment sera venu, je serai à l'entière disposition de M. Sourette.

MADAME SOURETTE.

Je le pense bien.

Elle sort.

SCÈNE IV

GEORGETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER, aux genoux de Georgette.

C'est toi... te voilà... tu es revenue... Tu m'as pardonné...

GEORGETTE.

Ah! je ne sais pas. C'est vrai, je ne sais pas comment, pourquoi je suis ici.

LEMEUNIER.

Parce que je t'aime, que je t'adore, et que nous ne pouvons vivre séparés.

GEORGETTE.

Si je n'étais pas revenue, qu'aurais-tu fait?

LEMEUNIER.

Je serais parti, je serais allé n'importe où. Je ne pou-

vais plus vivre ici, dans cet appartement que tu remplissais de ta tendresse. Il me paraissait énorme et vide, et pourtant j'y étouffais... Il était trop grand pour ma solitude et trop petit pour ma douleur. Il était temps que tu reviennes.

GEORGETTE.

Oui, si j'étais une Mme Sourette, je te dirais que j'ai été avertie par un instinct subtil, par un pressentiment aigu, que cette femme allait venir chez toi. Mais c'est beaucoup plus simple : c'est Journay qui est accouru m'annoncer qu'elle allait venir. Alors, je n'ai pas réfléchi, j'ai mis mon chapeau; je ne sais même pas comment je suis coiffée...

LEMEUNIER.

Tu es très gentille.

GEORGETTE.

J'ai sauté dans la voiture qui avait amené Journay, et je suis montée ici. Oui, je suis arrivée à temps...

LEMEUNIER.

Ah! Georgette, tu n'avais rien à craindre... J'étais armé contre toutes ses séductions.

GEORGETTE.

Est-ce qu'on sait? Et puis, je n'ai pas réfléchi, je l'ai vue dans tes bras, je vous ai vus tous les deux... Ah! non, je n'ai pas pu supporter cette idée, et je suis venue... Ah! tu avais tout de même raison : la possession, c'est bien quelque chose. Tu dois me trouver illogique, et faible, et lâche. J'ai peut-être eu tort de revenir... Tu vas te croire le plus fort.

LEMEUNIER.

Regarde-moi. Non, je te crois la meilleure et la plus tendre. Enfin, te voilà, c'est l'essentiel.

GEORGETTE.

Mais j'ai eu un moment d'hésitation, tu sais, quand la voiture s'est arrêtée devant la porte, devant notre porte... seulement, ça n'a pas été long... j'ai laissé ma dignité dans la voiture.

LEMEUNIER.

Ce sera pour le cocher.

GEORGETTE.

Ou plutôt pour Journay... il m'accompagnait. C'est égal, ce que je fais est absurde, en somme, je viens me mettre à ta merci... Au fond, je suis furieuse... je ne voulais pas revenir si tôt... Il me semble que je reviens d'un long voyage.

LEMEUNIER.

Oui, c'est un voyage.

GEORGETTE.

Il n'y a que huit jours que je suis partie, et il me semble que j'ai été absente six mois.

LEMEUNIER.

Oui, et l'on est tout étonné de ne pas voir des housses sur les meubles et la pendule enveloppée dans des mousselines gommées.

GEORGETTE.

Il n'y a pas une fleur ici... on voit bien que je n'y étais plus... c'est drôle, je trouve tout changé.

LEMEUNIER.

C'est la tristesse des choses.

GEORGETTE.

Crois-tu que les choses comprennent?

LEMEUNIER.

N'en doute pas... Il n'y a pas une chaise ici qui ne soit parfaitement au courant.

GEORGETTE.

Alors je ne sais pas comment tu as osé t'asseoir, si elles sont au courant, les chaises... Ah! Ned, c'est bien mal ce que tu as fait là... Tu ne recommenceras plus?

LEMEUNIER.

Ah! non, je te le jure.

GEORGETTE.

Oh! j'ai bien compris... tu as été séduit par le luxe de cette femme. Tu n'avais connu, avant de te marier, que ces demoiselles du Quartier, quand tu étais à Polytechnique, et puis la femme d'un notaire à Issoudun, et puis une petite chanteuse de café-concert à Valence!... Je me suis rappelé, tu m'as raconté tout ça. Alors, auprès de cette femme, tu as perdu la tête. C'est une crise qu'il fallait que tu traverses, tu ne connaissais pas ce numéro-là; mais maintenant que tu le connais, j'espère qu'il n'y a plus de danger. D'ailleurs, tu as rencontré en une seule personne la femme du monde, la courtisane et la comédienne, c'est bien simple... Charmante trinité! Ça t'a coûté cent mille francs, un rubis, et tu as failli me perdre. C'est pour rien... Et encore tu ne l'as pas... Je ris, j'ai tort... Non, c'est trop bête, tiens! j'aime mieux n'y pas penser. As-tu été bien malheureux, au moins?

LEMEUNIER.

Comme les pierres.

GEORGETTE.

Tant mieux, tant mieux, c'est bien fait!... j'aurais voulu que tu souffres davantage, et même, à certains

moments j'ai désiré que tu meures!... mais ne nous attendrissons pas!... Oui, il faut être à la joie de se revoir et ne pas user ses plaisirs en une seule fois. On pleurera ce soir, mais alors on pleurera tant qu'on voudra.

LEMEUNIER.

On sera des fontaines.

GEORGETTE.

Ça ne t'ennuyait pas de dormir seul?

LEMEUNIER.

Oh! si!

GEORGETTE.

Et moi donc!

LEMEUNIER.

Tous les soirs, avant de me coucher, je prenais de cette odeur qui est dans le grand flacon, sur la toilette.

GEORGETTE.

De l'œillet.

LEMEUNIER.

Oui, et j'en versais quelques gouttes sur ton oreiller pour avoir l'illusion d'être auprès de toi.

GEORGETTE.

Tu faisais ça, pauvre chéri? Oh! que c'est gentil!...

LEMEUNIER.

Mais oui.

GEORGETTE.

Et puis je savais que tu t'ennuyais, que tu étais triste, que tu mangeais mal... Je savais tout ça par Journay, qui a été vraiment notre ami, je le reconnais, en cette circonstance.

LEMEUNIER.

Ce vieux Journay! C'est un si bon garçon! il était désolé de tout ça.

GEORGETTE.

Oui, je crois qu'il était sincèrement désolé... et puis ça dérangeait ses habitudes.

LEMEUNIER.

C'est méchant, ce que tu dis là.

GEORGETTE.

Oui, c'est méchant et injuste. Oui, mais je veux prendre le ton, être à la mode; je m'habitue à être amère et je me suis donné pour exercice de faire trois mots cruels par jour, un avant chaque repas, et un le soir en me couchant. Mais la vérité, c'est que Journay a été exquis.

LEMEUNIER.

Si nous l'invitions à dîner?... d'autant plus que c'est son jour, c'est mardi.

GEORGETTE.

Ah! non, pas ce soir; ce soir, nous dînerons tous les deux... pas ici, par exemple, parce qu'il doit y avoir un dîner ignoble... nous dînerons au restaurant, comme deux amoureux... et puis nous irons au théâtre.

LEMEUNIER.

Ah! non, nous rentrerons tout de suite. (Sur un regard de Georgette, il ajoute :) Du moins, ce sera comme tu voudras.

A ce moment, Journay entre.

SCÈNE V

GEORGETTE, LEMEUNIER, JOURNAY, puis JULIA.

JOURNAY.

Bonjour, mes enfants. Eh bien! vous êtes heureux?

LEMEUNIER.

Très heureux.

Silence.

JOURNAY.

Non, je vous remercie, je ne m'assieds pas. Je ne reste que deux minutes... Je ne veux pas troubler votre bonheur.

GEORGETTE.

Vous ne le troublez pas.

JOURNAY.

Je le retarde peut-être.

JULIA, entrant.

Madame, je voulais dire à madame... que je suis bien heureuse.

GEORGETTE.

Vous êtes une très bonne fille, Julia, mais ne pleurez donc pas comme ça!

JOURNAY.

Elle a raison, cette fille, c'est touchant... Moi-même je suis ému, véritablement ému... c'est vrai. Voulez-vous que je vous dise? je suis ravi de ce qui est arrivé.

GEORGETTE.

Dites donc, je vous remercie.

JOURNAY.

Oui, parce que j'en sors meilleur.

GEORGETTE.

Égoïste!

JOURNAY.

Et maintenant, je vous dis au revoir.

GEORGETTE.

Vous vous en allez déjà?

JOURNAY.

Vous êtes bien gentille... vous dites : « déjà », mais vous pensez : « enfin! »

GEORGETTE.

Oh! pas du tout, vous vous trompez, pas du tout.

LEMEUNIER.

Au revoir, vieux.

GEORGETTE.

Au revoir, Journay.

JOURNAY.

Au revoir, Georgette. (Il sort et revient tout de suite.) Au fait, je ne peux pas dîner avec vous, ce soir... Non, non, vous êtes mille fois délicieux... D'abord je vous gênerais, et puis je suis invité autre part... j'ai promis... ainsi c'est inutile d'insister.

GEORGETTE.

Est-il bête, ce Journay! (Quand il est parti.) Dis donc, ça doit être dans un joli désordre ici... à en juger par ce salon.

LEMEUNIER.

Mais non, je t'assure.

GEORGETTE.

Ma pauvre chambre... elle doit être bien rangée! je vais encore souffrir... c'est bête... c'est au point que je n'ose pas y entrer toute seule.

LEMEUNIER.

Veux-tu que je vienne avec toi?

GEORGETTE.

Oui.

RIDEAU.

LE TORRENT

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur la scène du *Théâtre-Français*,
le 5 mai 1899.

PERSONNAGES

JULIEN VERSANNES.	MM. RAPHAEL DUFLOS.
MORINS	LE BARGY.
L'ABBÉ BLOQUIN	DE FÉRAUDY.
CAMILLE LAMBERT	PIERRE LAUGIER.
SAINT-PHOIN	COQUELIN CADET.
HUBERT DE COURREZAC	GEORGES BERR.
LE DOCTEUR AUBIERGE	LOUIS DELAUNAY.
ROUSSEAU	LATY.
UN PAYSAN	FALCONNIER.
VALENTINE LAMBERT.	Mmes BARTET.
CHARLOTTE VERSANNES	MULLER.
LA MÈRE MOUSSERON.	AMEL.
AMÉLIE	FAYLIS.
MARIE LAMBERT	La petite YVONNE.
PIERRE LAMBERT	La petite JULIETTE.

LE TORRENT

ACTE PREMIER

La scène se passe au château des Versannes, dans le Périgord, au mois de septembre, à l'époque des chasses et des vendanges. Après le dîner, dans un salon aux meubles anciens, aux murs garnis de vieux portraits, un groupe formé par Lambert, Morins, Versannes, Saint-Phoin; autour d'une table, Valentine assise et très pâle, Charlotte et l'abbé Bloquin sont debout auprès d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, CHARLOTTE, L'ABBÉ BLOQUIN.

CHARLOTTE, à Valentine.

Ça ne va pas? (Elle lui fait respirer son flacon.). Tenez! respirez mon flacon. Qu'est-ce qui a pu vous faire ça? C'est une fausse digestion... C'est peut-être le spoom au champagne... C'est très froid sur l'estomac.

VALENTINE.

Je n'en ai pas mangé.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous devriez prendre une tasse de camomille avec de la fleur d'oranger; quelquefois, après le repas, j'ai des

malaises semblables... Eh bien, je me fais faire une infusion bien chaude de camomille et j'y verse quelques gouttes de fleur d'oranger, c'est très efficace... ne voulez-vous pas essayer?

VALENTINE.

Non, je vous remercie, ce ne sera rien, ça va déjà mieux... et puis, je vous en prie, qu'on ne s'occupe pas de moi... je me trouve ridicule au possible.

CHARLOTTE.

Il n'y a là rien de ridicule et ça peut arriver à tout le monde. Voulez-vous que je prévienne votre mari?

VALENTINE, *vivement.*

Oh! non, oh! non, ne dérangez personne, d'autant plus que ça se passe.

CHARLOTTE.

Vraiment?

VALENTINE.

Vraiment.

L'ABBÉ BLOQUIN.

C'est égal... une petite tasse de camomille, avec un peu de fleur d'oranger, ça ne pouvait pas vous faire de mal...

Cependant un domestique a apporté du café.

SCÈNE II

LES MÊMES, SAINT-PHOIN, VERSANNES, MORINS.

CHARLOTTE, *appelant.*

Saint-Phoin!

SAINT-PHOIN, *criant du fond de la salle.*

Présent!

CHARLOTTE.

Eh bien!... venez ici, j'ai besoin de vous.

SAINT-PHOIN.

Vous avez besoin de moi, madame, quel bonheur!

CHARLOTTE.

Rendez-vous utile, vous allez faire la jeune fille.

SAINT-PHOIN.

Je veux bien, mais j'ai déjà beaucoup de mal à faire le jeune homme. C'est à peine si je joins les deux bouts. Qu'exigez-vous de moi?

CHARLOTTE.

Vous n'avez qu'à me suivre et vous offrirez du sucre aux personnes à qui je verserai du café; ça n'est pas bien compliqué, comme vous voyez.

SAINT-PHOIN.

Hé, hé! pas compliqué, cela vous plaît à dire.

CHARLOTTE.

Hé bien! prenez le sucrier. Dieu que vous avez l'air empoté!

SAINT-PHOIN.

Empoté! Voilà un mot qui sent sa province!

CHARLOTTE.

Prenez-vous du café, monsieur le curé?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Volontiers.

Saint-Phoin lui présente le sucrier, il essaye de prendre du sucre avec la pince.

CHARLOTTE.

Prenez donc avec vos doigts, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous croyez?

CHARLOTTE.

J'en suis sûre.

L'ABBÉ BLOQUIN.

C'est la pince du père Adam.

Il rit, peut-être avec un peu de lourdeur, de cette plaisanterie facile, mais tout cela constitue un petit manège plein de bonhomie.

CHARLOTTE, se dirigeant vers Morins.

Monsieur Morins, prenez-vous du café?

MORINS.

S'il vous plaît, madame. (A Saint-Phoin.) Non, pas de sucre, quoique vous soyez très bien pour faire le service; c'est pour cela que vous avez mis votre smoking?

VERSANNES.

C'est même assez ridicule de s'habiller pour dîner ici, nous sommes à la campagne et sans cérémonie... je te l'ai dit cent fois.

MORINS.

Depuis que je connais Saint-Phoin, je ne l'ai jamais vu dîner qu'en habit ou en smoking, en quelque endroit qu'il se trouve.

CHARLOTTE.

C'est très anglais... il a raison.

MORINS.

Je l'ai vu garder la chambre, pendant une semaine, avec une fièvre maligne et, tous les soirs, il passait son habit pour prendre un cachet de sulfate de quinine.

SAINT PHOIN.

Parfaitement, je m'en flatte.

VERSANNES.

Charlotte, si vous offriez de notre vieille eau-de-vie.

CHARLOTTE.

Mais certainement; Saint-Phoin, voulez-vous un petit verre de cognac... Je vous le recommande... Il est de 1857.

SAINT-PHOIN.

Ça ne nous rajeunit pas.

CHARLOTTE.

Je n'ai pu en avoir que cinquante bouteilles... C'est un cadeau que j'ai fait à mon mari pour sa fête.

VERSANNES.

Oui, à propos, j'ai oublié de vous dire que j'ai reçu la facture ces jours-ci.

CHARLOTTE.

Vous l'avez payée.

VERSANNES.

Naturellement.

CHARLOTTE.

All right!

VERSANNES.

Lorsque ma femme me fait un cadeau, j'ai toujours deux surprises, d'abord le cadeau et ensuite de le payer.

Cependant, Charlotte et Saint-Phoin ont offert du café et du sucre à Versannes et à Lambert.

CHARLOTTE.

Ça ne m'étonnerait pas que M. de Courrezac vienne nous faire ce soir une petite visite; il sait que nous avons des invités qui sont arrivés tantôt et il est curieux comme une chouette.

SAINT-PHOIN.

Je serai pour ma part enchanté de le voir, c'est un fort aimable gentilhomme.

CHARLOTTE, à Morins.

Vous allez voir mon flirt, monsieur Morins; c'est un homme qui est amoureux de moi, il me fait la cour depuis cinq ans et il n'est jamais parvenu à me déclarer sa flamme... Je ne lui en laisse jamais le temps. Ah!

vraiment, c'est fort original... Monsieur le curé, ne voulez-vous pas faire votre partie de dames avec Mme Lambert?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Très volontiers, si Mme Lambert n'est pas trop fatiguée.

VALENTINE.

Mais pas du tout... pas du tout... Je suis tout à fait remise.

CHARLOTTE.

Je vais vous installer.

SCÈNE III

VERSANNES, MORINS.

VERSANNES.

Il y a tout de même cinq ans qu'on ne s'était vu, mon vieux camarade. Cinq ans! Dites donc, Morins, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

MORINS.

Mais si, puisque j'ai quitté la France presque tout de suite après votre mariage et je ne m'attendais pas à vous retrouver cultivateur... gentleman-farmer... si vous aimez mieux.

VERSANNES.

Non, vous dites bien, cultivateur; c'est un très beau titre.

MORINS.

Vous que j'avais quitté clubman, sportman et spleenman!

VERSANNES.

Surtout!

MORINS.

Vous avez une exploitation qui marche très bien. Tout à l'heure, en arrivant ici avec Saint-Phoin, nous avons vu des cultures superbes et des vignes magnifiques.

VERSANNES.

Et puis, je fais aussi de l'élevage.

MORINS.

Vous avez beaucoup d'animaux?

VERSANNES.

J'ai en ce moment une centaine de bœufs; je vous montrerai ça demain, si ça peut vous intéresser... vous verrez de grandes bêtes blondes avec des yeux très doux.

MORINS.

Et ça vous amuse ce que vous faites?

VERSANNES.

Ça me passionne.

MORINS.

C'est extraordinaire!

VERSANNES.

N'est-ce pas? Vous vous rappelez, dans votre petit appartement, au cinquième, derrière les Invalides, quand nous essayions de distinguer à travers nos goûts et les probabilités ce que nous deviendrions, jamais vous ne m'auriez prédit, malgré votre clairvoyance et votre sens critique, que je serais un jour le nourricier des bestiaux.

MORINS.

Et pourtant, nous préférions déjà un laboureur à un référendaire au sceau de France. Mais comment l'idée vous est-elle venue de votre nouvelle profession?

VERSANNES.

Ce sont les circonstances... Six mois après notre mariage, nous avons été appelés ici par une lettre pressante et comme oppressée de mon oncle qui se sentait très fatigué et désirait me voir. Nous sommes arrivés pour lui fermer les yeux; mais avant de mourir il m'avait dit : « Je te laisse la maison, les terres et les métairies; garde ça le plus longtemps possible, tâche de ne pas vendre... promets-moi de venir ici tous les ans passer deux ou trois mois, à la belle saison. Jure-le-moi. » Et il y avait dans ses yeux une telle angoisse que sa vieille maison fût abandonnée, ou louée, ou vendue, que, pour qu'il mourût tranquille, j'ai juré.

MORINS.

C'est très bien ce que vous avez fait là.

VERSANNES.

Que voulez-vous? C'était à peu près à cette époque, par une fin d'été très douce, par un mois de septembre mélancolique et doré... la mort de cet excellent homme qu'était mon oncle, ce pays sévère et tendre à la fois, tout plein des souvenirs de mon enfance et que je n'avais pas revu depuis un si long temps, tout cela m'a ému et doucement bouleversé... il s'est fait un changement en moi; la vie que je menais à Paris me semblait étroite, vide, un peu ridicule; j'ai eu peur et honte de la reprendre, et je me suis définitivement installé ici... J'ai cultivé mes terres... J'accomplissais ainsi le vœu le plus cher de mon oncle. Il avait coutume de dire que c'est une désertion que d'abandonner la terre, et qu'elle est non seulement la nourrice, mais l'éducatrice... et j'ai compris depuis qu'il avait raison.

Un domestique annonce.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Courrezac.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HUBERT DE COURREZAC.

CHARLOTTE, *à Valentine.*

Qu'est-ce que je vous disais. (*A M. de Courrezac.*) Figurez-vous que nous parlions de vous il n'y a qu'un instant, j'avais comme un pressentiment que vous viendriez ce soir.

HUBERT, *lui baisant la main.*

Vos pressentiments ne vous ont pas trompée, madame.

VERSANNES, *à Morins.*

Mon cher Morins, je vous présente mon vieil ami Hubert de Courrezac.

Poignées de main. « Enchanté, cher monsieur », etc.

HUBERT, *à Morins.*

Alors, monsieur, vous voilà pour quelques jours dans ce pays unique où la châtaigne donne la main à la truffe, si j'ose m'exprimer ainsi, et la truffe aux cèpes, car nous avons aussi les cèpes, les fameux cèpes du Limousin qui poussent ici...

SAINT-PHOIN.

Comme des champignons!

HUBERT.

J'allais vous le dire.

SAINT-PHOIN.

Mais voyons : les truffes, c'est le Périgord, les cèpes, c'est le Limousin; où sommes-nous ici au juste?

LAMBERT.

Nous sommes dans la Dordogne.

SAINT-PHOIN.

Oh! je vous en prie, ne me citez jamais un nom de département, ça ne me dit rien du tout.

HUBERT.

Ici, nous sommes dans le Périgord.

SAINT-PHOIN.

A la bonne heure! Voilà qui me représente quelque chose. Je ne sais rien de plus sec, de plus administratif, que la division de la France en quatre-vingt-six départements.

LAMBERT.

C'est commode.

SAINT-PHOIN.

C'est odieux!

MORINS.

C'est une division dont seules peuvent se réjouir des âmes de sous-préfets.

SAINT-PHOIN.

Nous sommes en train d'oublier jusqu'aux noms de nos anciennes provinces qui avaient pourtant une rude allure : le Valentinois, le pays Chartrain, le Quercy, le Hurepoix! Est-ce beau! Je vais même plus loin : la grande idée de patrie est incompatible avec la division départementale, et peut-on dire d'un chef d'armée qu'il est mort en défendant l'Ille-et-Vilaine ou qu'il a arrosé de son sang le Loir-et-Cher ou qu'il dort là-bas, dans les Deux-Sèvres? c'est grotesque!

VERSANNES.

Tu es content maintenant? Tous les ans, chaque fois qu'il vient ici, il demande où nous sommes pour pouvoir placer sa tirade sur les anciennes provinces.

SAINT-PHOIN.

C'est faux!

CHARLOTTE.

Si, si, c'est vrai! vous avez déjà dit tout ça l'année dernière et il y deux ans... Voyons! Valentine, est-ce vrai?

VALENTINE.

Oui, c'est vrai.

CHARLOTTE.

Et vous avez employé identiquement les mêmes termes.

SAINT-PHOIN.

Dites tout de suite que je prépare mes effets, que je les apprends par cœur, que je suis un cabot!

CHARLOTTE.

Au fait, monsieur de Courrezac, n'avez-vous pas dîné chez les Echargue, ces jours-ci?

HUBERT.

En effet, j'y dînai avant-hier.

CHARLOTTE.

Racontez-moi ça.

HUBERT.

Nous étions une vingtaine de convives au moins, et je ne connaissais personne, si ce n'est leurs cousins d'Auribeau, il est vrai qu'ils sont quatorze, et l'ancien conseiller de préfecture, Rouret.

CHARLOTTE.

Alors, c'était un grand dîner. Est-ce que la mère Echargue se levait de table à chaque instant pour aller stimuler sa cuisinière?

HUBERT.

Oh! pas du tout, c'était tout à fait à grand tralala... on fit six services et la vieille Céleste s'était surpassée.

CHARLOTTE.

Oh! l'on mange très bien chez eux.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ils tiennent avant tout à la parfaite honorabilité de leur cuisine.

CHARLOTTE.

A côté de qui étiez-vous, monsieur Hubert?

HUBERT.

J'étais à côté de Mlle Dorothée.

CHARLOTTE.

Je crois que l'on espère beaucoup dans la famille que vous épouserez Dorothée.

HUBERT.

Ah! madame, que vous ai-je fait?

CHARLOTTE.

Ne vous montrez pas si dégoûté... Dorothée n'est déjà pas si mal... d'abord elle a de très beaux cheveux...

HUBERT.

Et elle sait bien dresser un dessert.

CHARLOTTE.

Elle n'est pas jolie de figure, je vous l'accorde, mais elle est belle personne et elle a des extrémités charmantes.

HUBERT.

Qu'entendez-vous par des extrémités?

CHARLOTTE.

Dame! les pieds et les mains.

HUBERT.

Ce ne sont pas les extrémités auxquelles on se porte.

L'ABBÉ BLOQUIN, se levant.

Madame, je crois que l'heure est venue de me retirer,

ne vous dérangez pas... je m'en vais à l'anglaise...(Il dit cela très haut, Charlotte accompagne l'abbé Bloquin, auquel tout le monde dit bonsoir.) J'aurais tant voulu ne déranger personne.

Il sort.

MORINS.

Il a l'air d'un très brave homme.

VERSANNES.

C'est un très digne et excellent homme. Il fait énormément de bien et, sous des dehors un peu campagnards, il a un esprit très fin. D'ailleurs, il était à Paris dans une paroisse élégante, premier vicaire à Sainte-Clotilde, mais on l'a envoyé ici en disgrâce.

MORINS.

Pourquoi?

VERSANNES.

On a prétendu que dans un sermon qu'il prononça la semaine de Pâques, il avait trop appuyé sur le rôle fâcheux de Judas, dans la Passion... On l'a accusé auprès du ministre d'être antisémite...

SAINT-PHOIN.

Déjà?

VERSANNES.

Et on l'a déplacé... il y a dix ans de cela.

LAMBERT.

Oh! oui, il y a bien dix ans. C'est lui qui nous a mariés, il a baptisé nos enfants... il s'occupe de leur instruction. Je n'aime pas beaucoup les prêtres, moi, en général, mais je reconnais que celui-là est un très brave homme.

Cependant Charlotte étant revenue de reconduire l'abbé Bloquin, Hubert vient auprès d'elle.

SCÈNE V

CHARLOTTE, HUBERT.

HUBERT.

Vous avez été très méchante, tout à l'heure... vous m'avez fait beaucoup de peine.

CHARLOTTE.

Moi, à quel propos?

HUBERT.

En me parlant d'un mariage possible avec Mlle Dorothée... vous savez bien que je ne puis songer à me marier puisque mon cœur est pris... par vous, cruelle.

CHARLOTTE.

Eh bien, je vous le rends, votre cœur.

HUBERT.

Je n'en veux pas... gardez-le... qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

CHARLOTTE.

Alors de quoi vous plaignez-vous?

HUBERT.

Voilà cinq années que je vous aime.

CHARLOTTE.

Il ne fallait pas m'aimer.

HUBERT.

Mettez-vous à ma place : c'était fatal. Vous nous avez apporté dans ce qu'elles ont de plus subtil et de raffiné, la grâce et l'élégance de Paris. Là-bas vous brilliez déjà entre toutes, vous étiez une petite reine...

mais ici vous êtes une jeune déesse! Est-il surprenant qu'un pauvre gentilhomme de province ait été ébloui par votre éclat? Mais vous vous plaisez à me faire souffrir, vous jouez avec moi comme le chat avec la souris. Prenez garde... On désespère alors qu'on espère toujours.

CHARLOTTE.

Épousez Dorothée. Le bonheur est là.

HUBERT.

Pourquoi me dites-vous ça?

CHARLOTTE.

Pour vous désespérer.

HUBERT.

Ne parlez pas si haut. Il me semble que Julien nous observe et qu'il se doute de quelque chose.

CHARLOTTE.

Mon mari? Non, il ne se doute pas, il sait; je l'ai prévenu.

HUBERT.

Vous l'avez prévenu? Quelle femme êtes-vous donc?

CHARLOTTE.

La sienne. Mais il faut que je revienne auprès de Valentine qui est toute seule.

HUBERT, la suivant.

Je ne vous ai pas dit la millième partie de ce que j'avais à vous dire... C'est tout le temps comme ça. Voilà cinq années que ça dure.

CHARLOTTE.

Ça a duré cinq ans, ça durera dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans. (Elle chante :) Ça peut durer jusqu'à cent ans, ça peut durer tout le temps.

HUBERT.

Je crois que vous n'avez pas de cœur.

SCÈNE VI

LAMBERT, MORINS.

LAMBERT.

Je vous demande pardon, monsieur, mais sans doute avez-vous remarqué comme je vous regardais pendant le dîner?

MORINS.

Ma foi, monsieur, je n'y ai pas fait attention.

LAMBERT.

Tant mieux! Je craignais de vous avoir regardé d'une façon gênante.

MORINS.

Rassurez-vous, vous ne m'avez pas gêné le moins du monde.

LAMBERT.

C'est que je voudrais bien... si je ne me trompe pas... étiez-vous à Paris en 1885?

MORINS.

J'y étais.

LAMBERT.

Vous rappelez-vous un dîner au Pavillon Chinois, un dîner que Stanislas Palimpsesth avait offert à ses amis pour l'apparition de son premier volume ésotérique.

MORINS.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

LAMBERT.

Palimpsesth est mon ami d'enfance; nous étions ensemble au lycée de Limoges, car il n'est pas Assyrien

comme il veut le faire croire, il est Limousin. C'est ainsi que je me trouvais à ce dîner où il y avait toutes nos jeunes gloires littéraires. Mais vous vous demandez sans doute où je veux en venir?

MORINS.

J'avoue que...

LAMBERT.

Vous rappelez-vous votre voisine?

MORINS.

Parfaitement. Une jeune femme blonde, mince, qu'on avait surnommée Botticella, à cause qu'elle ressemblait à certaines madones du vieux maître florentin. Et comme elle s'est grisée ce soir-là!

LAMBERT.

N'est-ce pas?... J'ai été très jaloux de vous parce que vous sembliez beaucoup lui plaire.

MORINS.

C'était réciproque.

LAMBERT.

Et qu'elle était ma maîtresse.

MORINS.

Je vous fais mes compliments et toutes mes excuses.

LAMBERT.

Et c'est bien vous que j'ai rencontré quelques jours après dans son escalier... je ne vous ai pas reconnu ce jour-là, mais ce soir je vous reconnais très bien.

MORINS.

Moi aussi, je vous reconnais maintenant. Comment allez-vous? Ah! Botticella était votre amie. Comme on se retrouve! Comme le monde est petit!

LAMBERT.

Oui, elle a été mon amie, comme vous dites, pendant

le temps que j'ai demeuré à Paris pour terminer mes études et me mettre au courant de l'industrie et des affaires... Puis, mon père m'a rappelé ici... Alors, j'ai dû la quitter. Vous l'avez revue depuis. Savez-vous ce qu'elle est devenue?

MORINS.

Elle est morte...

LAMBERT.

Tiens! tiens!

MORINS.

Ne vous attristez pas. Oui, elle est morte d'une façon misérable.

LAMBERT.

Il y a longtemps?

MORINS.

Il y a quatre ans. J'allais voir à Lariboisière une pauvre fille que j'avais fait entrer dans le service d'un de mes amis, et c'est là, dans la même salle, que j'ai retrouvé votre ancienne maîtresse. Elle venait de subir une opération terrible... Oh! terrible... Elle est morte dans d'atroces souffrances et il n'y avait personne que moi autour de son agonie et derrière son cercueil.

LAMBERT.

Ce que vous me dites là me fait de la peine, beaucoup de peine, je l'avoue.

MORINS.

Ne vous défendez pas de trop de sensibilité... et même si vous pouviez pleurer, laissez couler vos larmes, ça soulage.

LAMBERT.

Je ne pleure jamais... Je n'ai rien su de tout ça...

MORINS.

Vous semblez en effet vous en être absolument désintéressé. Et cependant, n'avait-elle pas un enfant de vous?

LAMBERT.

Non. C'est-à-dire si... Enfin, on ne sait jamais.

MORINS.

Évidemment... Pourtant, quand je l'ai revue si malade, elle en parlait sans cesse de cet enfant qu'elle paraissait beaucoup aimer... elle disait que vous en étiez le père... et elle n'avait pas d'intérêt à me tromper, moi... je ne lui demandais rien et elle était bien près de la mort pour mentir. Vous n'avez pas du tout de nouvelles de cet enfant?

LAMBERT.

Ce sont les grands-parents, je crois, qui s'en occupent.

MORINS.

Parfait! Parfait!

LAMBERT, sentant qu'il se fait sévèrement juger par Morins.

Écoutez! j'ai à ce sujet des idées très nettes, des principes très arrêtés. J'estime que ces liaisons de jeunesse n'engagent à rien, quoi qu'il arrive. Et plus tard, lorsqu'on se marie, on doit oublier le passé... et les maîtresses, et les enfants qu'on a pu semer par-ci par-là, n'ont aucun droit sur le repos et sur le bien-être de la femme et des enfants légitimes. Quand mon père m'a fait revenir ici pour prendre la suite de ses affaires, je me suis marié, j'ai eu deux enfants... une fille et un fils... j'amasse une dot pour ma fille, et à mon fils je laisserai les papeteries que mon père m'a laissées.... je les lui laisserai agrandies, améliorées, car je m'en occupe très sérieusement... et j'ai la certitude d'accomplir mon devoir. Quoi?

MORINS.

Rien... D'ailleurs vous parlez d'un ton qui n'admet pas de réplique.

LAMBERT.

Il faudra que vous visitiez mes papeteries; elles sont situées dans un endroit merveilleux, au-dessous d'une

cascade formée par une petite rivière torrentueuse qui me donne la force motrice... vous verrez, c'est très pittoresque, c'est même un but de promenade très connu. Quel jour voulez-vous venir?

MORINS.

Mais le jour qui conviendra à ces dames, c'est à elles qu'il faut le demander.

LAMBERT, allant près de Charlotte.

Vous avez raison. Madame Versannes, je désirerais faire visiter les papeteries à M. Morins, alors je pense que vous pourriez venir déjeuner demain.

CHARLOTTE.

Mais certainement.

LAMBERT.

Monsieur de Courrezac voudra bien être des nôtres?

HUBERT.

Mais avec grand plaisir.

CHARLOTTE.

C'est entendu; demain, c'est une très bonne idée.

SAINT-PHOIN.

On ne joue pas ce soir? Nous ne faisons pas un poker?

HUBERT.

Je m'en vais.

CHARLOTTE.

Déjà!... il n'est pas tard...

HUBERT.

Il faut que je me lève de très bonne heure demain matin.

Il fait ses adieux et sort.

CHARLOTTE.

La perspective d'un poker l'a fait partir. Il n'aime pas à risquer son argent. Mais vous n'avez pas besoin de lui.

SAINT-PHOIN.

Nous ne sommes plus assez nombreux pour jouer au poker.

MORINS.

Et moi, je ne joue jamais.

Il va s'asseoir.

VERSANNES.

Alors, nous ne sommes plus que trois, Lambert, Saint-Phoin et moi; jouons à l'écarté. Celui qui aura perdu sera remplacé... Nous commençons, Lambert et moi.

Cependant Charlotte, ayant disposé une petite table avec tout ce qu'il faut pour jouer, revient auprès de Morins qui regarde un album.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN, puis LAMBERT.

CHARLOTTE.

Vous regardez les photographies?

MORINS.

Oui, je feuillette volontiers les albums de photographies dans les familles.

CHARLOTTE.

Je comprends ça, c'est toujours cocasse.

MORINS.

Je ne trouve pas, il s'en dégage au contraire une mélancolie dont je m'enivre.

CHARLOTTE.

C'est plus amusant quand on connaît les gens.

MORINS.

Je ne connais personne de ces personnes.

CHARLOTTE.

Qu'à cela ne tienne, je vais vous les présenter. (Avec emphase.) Celui-là, c'est mon père. (Plus simple.) Ça c'est maman quand elle s'est mariée : on portait des crinolines! Là, c'est papa pendant le siège... il était garde national à l'état-major; mon oncle, quand il était lieutenant de vaisseau; il vient d'être nommé vice-amiral. Là, c'est ma sœur qui est morte... elle est morte d'une péritonite, à la suite d'un bébé.

MORINS.

Elle était jolie.

CHARLOTTE.

Oh! oui, elle était très jolie... en face, c'est mon beau-frère.

SAINT-PHOIN.

Tiens! un toréador.

CHARLOTTE.

Oui.. c'est le fameux Lagartijo...

SAINT-PHOIN.

C'est votre parent?

CHARLOTTE.

Non, je ne sais même pas pourquoi il est là.

MORINS, gravement.

Parce qu'il doit y être; il y a toujours dans les albums de famille le portrait d'un homme célèbre et qui n'est pas parent; mais c'est rarement un toréador, c'est plutôt un artiste lyrique ou un prétendant au trône de France.

SAINT-PHOIN.

Ç'a été longtemps le prince impérial, vous êtes trop jeune pour avoir vu ça.

MORINS.

Tiens! voilà de jolies personnes.

CHARLOTTE.

C'est toutes mes amies du cours. Celle-là, c'est Amélie Savourde : elle était jolie, mais bête! Quand elle récitait l'*Art poétique*, on n'a jamais pu lui faire dire le Tasse... elle disait toujours la Tasse. Seulement, comme elle était très belle fille, elle a passé tout de même ses examens. C'est dégoûtant!

MORINS.

Comment s'appelait votre cours? Je parie que c'est en deux noms.

CHARLOTTE.

Justement! C'était le cours Langlois-Boutinot.

MORINS.

Tous les cours chics de jeunes demoiselles sont en deux noms.

SAINT-PHOIN.

Très juste!

CHARLOTTE.

Me voici à tous les âges, depuis le maillot jusqu'à nos jours. Là, c'est quand je me suis mariée. Dire que j'ai été coiffée comme ça!... regardez donc, Saint-Phoin, c'est déjà grotesque. Étiez-vous à mon mariage, à Saint-Augustin?

MORINS.

Mais oui, il y avait un monde fou! Et, pendant le défilé à la sacristie, un suisse monumental avertissait : « Prenez garde à vos poches! »

SAINT-PHOIN.

Oui, oui, je me rappelle, à cause des pickpockets... C'était un beau mariage.

CHARLOTTE.

Il y a déjà quatre ans!

MORINS.

Vous n'avez pas d'enfants?

CHARLOTTE.

Non.

MORINS.

Vous ne voulez peut-être pas en avoir?

CHARLOTTE.

Ah! grand Dieu, non.

MORINS.

Vous avez tort.

CHARLOTTE.

Je crois bien, pour ce que ça vous coûte, cher monsieur.

MORINS.

Je ne comprends pas.

CHARLOTTE.

Écoutez, j'ai une de mes amies qui a eu un bébé juste au bout de neuf mois de mariage et qui, depuis ce temps-là, passe sa vie sur une chaise longue. Et puis, ma sœur est morte d'une péritonite dans les mêmes circonstances, comme je vous l'ai dit tout à l'heure; vous comprenez que lorsqu'on a de pareils exemples près de soi, dans sa famille, ce n'est pas excitant...

LAMBERT, qui est survenu à ces derniers mots.

Monsieur Saint-Phoin, j'ai perdu; si vous voulez aller me remplacer.

SAINT-PHOIN.

J'y vais.

MORINS.

Vous ne remplissez pas votre mission ou, si vous aimez mieux, votre fonction.

SAINT-PHOIN, à Charlotte.

Vous êtes brehaigne!

CHARLOTTE.

Et vous?

SAINT-PHOIN.

Moi, je suis célibataire.

Il va rejoindre Versannes à la table de jeu.

LAMBERT.

Ah! monsieur, vous lui dites sans doute ce que je ne cesse de lui répéter : il lui faudrait des enfants à cette jeune femme-là.

CHARLOTTE.

Oh! je vous en prie, vous n'allez pas commencer.

LAMBERT.

Rien que deux, tenez, ce n'est pourtant pas la mer à boire.

CHARLOTTE.

Oui, mais lorsqu'on en a deux, il n'y a aucune raison pour ne pas en avoir cinquante... on est la mère Gigogne et l'on devient un objet d'horreur pour son mari.

MORINS.

Entendons-nous; entre le malthusianisme et le gigognisme, admettez qu'il y a place pour une famille moyenne.

CHARLOTTE.

Et alors le mari aime et respecte dans sa femme la mère de ses enfants.

MORINS.

C'est vous qui l'avez dit.

CHARLOTTE.

Nous avons sous les yeux un merveilleux exemple d'un semblable respect : c'est notre nouvelle voisine, Mme Schlam... elle a eu quatre enfants... quatre filles,

en deux fois, c'est une calamité! Aussi, M. Schlam respecte dans sa femme la mère de ses jumelles, je vous prie de le croire. Il n'est même jamais auprès d'elle, sans doute pour être plus sûr de ne pas lui manquer de respect, et il va porter ses outrages à la ville voisine. Il est vrai de dire que la pauvre mère Schlam n'a plus forme humaine... elle a l'air d'un sac de charbon. N'est-ce pas, Valentine?

VALENTINE.

Pauvre femme!... Vous êtes un peu méchante, Charlotte.

CHARLOTTE.

Je ne suis pas méchante; mais aussi pourquoi m'écrase-t-elle avec sa maternité? C'est une mère admirable, c'est entendu... vous aussi, Valentine, vous adorez vos enfants, vous les élevez d'une façon parfaite, mais vous n'en éclaboussez pas les autres, les femmes stériles.

LAMBERT.

Il n'y a pas de quoi rire.

CHARLOTTE.

Je rirai si je veux... d'abord je ne suis pas la seule.

LAMBERT.

C'est là précisément le malheur, trop de jeunes femmes raisonnent comme vous et nous touchons là à la plus grave question.

CHARLOTTE.

Quoi donc?

LAMBERT.

La dépopulation de la France.

CHARLOTTE.

Ah! vous m'avez fait peur!

LAMBERT.

Vous trouvez que ça n'est pas assez?

MORINS.

Oui, au fait, savez-vous que la France se dépeuple de jour en jour?

CHARLOTTE.

Ma foi, non, je n'en savais rien, c'est la première nouvelle.

MORINS.

Qu'est-ce qu'on vous apprenait donc au cours Langlois-Boutinot?

CHARLOTTE.

Je n'ai appris que jusqu'à la Révolution et je me suis mariée.

MORINS.

Mais il s'est passé des choses depuis.

CHARLOTTE.

Je ne vous dis pas le contraire; que voulez-vous que j'y fasse?

LAMBERT.

Des enfants.

CHARLOTTE.

Vous me proposez une jolie existence... il faudrait ne plus monter à cheval ni à bicyclette, et je n'aime que ça : d'ailleurs ici ce sont les seules distractions... je suis très sport...

LAMBERT.

Le cheval, la bicyclette, autant d'obstacles à la natalité.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous, je tiens à ma taille.

MORINS.

C'est une chose si mince chez vous, chère madame.

CHARLOTTE,

C'est justement pour ça, cher monsieur.

MORINS.

Et puis, on peut être mère et rester une femme charmante : regardez votre amie.

CHARLOTTE.

On peut devenir aussi un monstre : regardez Mme Schlam.

LAMBERT.

Il ne s'agit pas d'avoir trop d'enfants... Ayez-en seulement deux, comme nous... vous aurez fait votre devoir.

MORINS.

Mais ne vous croyez pas quitte envers la patrie, cher monsieur... le calcul démontre qu'au-dessous de trois enfants par mariage, une population cesse de s'accroître.

LAMBERT.

Comment cela?

MORINS.

Mais oui, il faut deux enfants pour remplacer le père et la mère et un troisième enfant pour faire face aux morts qui surviennent avant l'âge de la procréation.

CHARLOTTE.

Vous entendez, monsieur Lambert. Ah! Ah! c'est bien fait! Dieu que je suis contente! Ça n'est pas la peine de tant faire le malin avec vos deux gosses! Mais pourquoi faut-il repeupler la France?... voilà ce que je ne comprends pas.

LAMBERT.

Comment, pourquoi? Mais à cause de la concurrence étrangère : la politique des races est impitoyable. Les Français perdent tous les jours une bataille. Comprenez-vous?

CHARLOTTE.

Non. Quoi? quelle bataille? j'aime mieux vous le dire tout de suite, je n'y comprends rien du tout et ces questions-là m'assomment.

MORINS.

Ah! comme je la comprends de ne pas comprendre! Vous ne lui donnez que des raisons d'économiste. Mais ce qu'il faut dire, c'est que si d'avoir des enfants est la seule façon d'échapper à la mort, c'est aussi la seule façon d'échapper à l'ennui.

CHARLOTTE.

Je ne m'ennuie pas.

MORINS.

Ça peut venir, et croyez-vous que votre mari n'aimerait pas voir sa maison peuplée et bruyante et son existence rajeunie par des êtres dans lesquels il se sentirait revivre?

CHARLOTTE.

Il vous l'a dit?

MORINS.

Il ne me l'a pas dit, mais j'en suis sûr. Et si votre mari vient à s'ennuyer? Avez-vous jamais songé à cela? Vous vous préparez peut-être des désastres. Comprenez-vous maintenant?

CHARLOTTE.

Pas du tout.

MORINS.

Ah! c'est regrettable. Alors, parlons d'autre chose. Qu'est-ce qu'on portera cet hiver?

CHARLOTTE.

C'est très drôle ce que vous venez de dire là. J'entends bien que vous avez le mépris des femmes.

MORINS.

Oh! vous ne me connaissez pas; elles ne m'inspirent en général ni admiration aveugle, ni crainte muette; mais j'ai toujours pour elles le plus profond respect.

LAMBERT.

La seule raison d'être de la femme, voyez-vous, c'est d'être mère... C'est son but, c'est sa fonction, il n'y a pas à sortir de là. Demandez à ma femme.

VALENTINE.

Oh! certainement; mais quand je t'entends parler ainsi, je me demande alors pourquoi tu as renvoyé Céline, ma femme de chambre, qui va précisément être mère.

LAMBERT.

Ça n'est pas la même chose... Céline est une fille, elle n'est pas mariée.

VALENTINE.

Qu'importe.

LAMBERT.

Comment, qu'importe?

VALENTINE.

Oui. Si la fonction dont tu parles ne peut s'exercer en dehors du mariage, tu la limites bien arbitrairement... et la nature s'occupe peu de ces détails.

LAMBERT.

La nature, la nature... Alors, il faudrait vivre comme des animaux.

VALENTINE.

Il faut vivre comme on peut... et puis, nous devons être indulgents... les hommes en général sont plus près de la bête que de l'ange.

LAMBERT.

Tu te payes de mots.

Un silence.

CHARLOTTE.

Alors, qu'est-elle devenue, cette Céline?

VALENTINE.

Je l'ai installée chez la mère Mousseron, une brave femme, qui est de plus très bonne garde-malade.

LAMBERT.

Ah! tu l'as installée chez la mère Mousseron? Il me semble que tu aurais pu m'en parler. Tu ne sais pas ce que tu fais : tu favorises l'inconduite, tu encourages le vice.

VALENTINE.

Je viens au secours d'une malheureuse.

LAMBERT.

D'une coureuse qui ne connaît même pas le père de son enfant.

MORINS.

C'est invraisemblable!

VALENTINE.

Elle le connaît très bien... C'est un de tes ouvriers; il fallait user de ton autorité pour qu'il l'épouse, au lieu de la jeter sur le pavé!

LAMBERT.

Mais je n'ai pas qualité pour forcer ce garçon à épouser Céline : ça ne me regarde pas... je ne peux pas me mêler de ces affaires-là.

VALENTINE.

Et moi je ne peux pas laisser cette fille dans la rue... Elle n'a pas commis un crime après tout.

LAMBERT.

Oh! je sais que tu as des idées très larges... Pourquoi ne fondes-tu pas un hôpital pour les filles séduites pendant que tu y es?

VALENTINE.

Mais il ne s'agit pas de ça... cette fille m'était très

dévouée : encore une fois elle n'a pas commis un crime... Tu la renvoies dans un tel état sans t'inquiéter de ce qu'elle deviendra, eh bien ! moi, je m'en inquiète, parce que j'en souffre dans mon cœur et dans ma chair de femme et de mère... voilà tout...

LAMBERT.

Tu as le plus grand tort de t'occuper de ces gens-là... Tu n'en auras que des désagréments ; tu as semé la pitié, tu récolteras l'ingratitude : tu verras ce que je te dis. Est-ce vrai, monsieur Morins ?

MORINS.

Ah ! comme madame Lambert a raison, et tout ce que vous venez de dire à propos de cette Céline vous met en flagrante contradiction avec vous-même !

LAMBERT.

Pas du tout... Il est cependant nécessaire que le mariage...

MORINS, *l'interrompant.*

Fadaises !

LAMBERT.

...ait une sanction... Ne faites-vous donc aucune différence entre les enfants légitimes...

MORINS.

Billevesées !

LAMBERT.

...et les enfants naturels ?

MORINS.

Fariboles !

LAMBERT.

Alors il n'y aurait plus de société possible, plus de famille...

MORINS.

Tarare !

LAMBERT.

C'est la porte ouverte aux pires désordres... c'est l'anarchie domestique...

MORINS.

Point d'affaires!

VERSANNES, survenant.

Lambert, j'ai perdu... allez me remplacer...

Lambert va reprendre la partie d'écarté avec Saint-Phoin. Morins va auprès des joueurs.

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, VALENTINE, VERSANNES.

CHARLOTTE, à Versannes.

Je n'aime pas beaucoup votre ami.

VERSANNES.

Pourquoi?

CHARLOTTE.

Je le trouve déplaisant et poseur.

VERSANNES.

Je vous assure que vous vous trompez.

CHARLOTTE.

Je suis certaine que Valentine est de mon avis... N'est-ce pas, Valentine?

VALENTINE.

Je ne le connais pas assez pour le juger.

VERSANNES.

Voilà une réponse sensée. De quoi parliez-vous donc?

CHARLOTTE.

Il m'a dit des sottises, presque, parce que nous n'avons pas d'enfants, et il m'a menacée de catastrophes dans mon ménage! N'est-ce pas, Valentine? Qu'avez-vous?... Ça ne va pas?

VALENTINE.

Non, ça ne va pas très bien.

VERSANNES.

Qu'y a-t-il?

CHARLOTTE.

Elle s'est déjà presque trouvée mal tout à l'heure... c'est une fausse digestion... c'est peut-être ce spoom au champagne... c'est très froid sur l'estomac.

VALENTINE, *d'une voix faible.*

Mais je n'en ai pas mangé.

CHARLOTTE.

Attendez, je vais aller vous chercher de l'éther. C'est encore ce qu'il y a de mieux... Julien va rester auprès de vous.

Elle sort pour aller chercher de l'éther. Dans le fond, Lambert et Saint-Phoin jouent aux cartes et Morins les regarde, de sorte que Valentine et Versannes restent isolés.

SCÈNE IX

VERSANNES, VALENTINE, *puis* CHARLOTTE, *puis* LAMBERT, MORINS.

VERSANNES.

Vous êtes toute pâle et vos mains sont glacées.

VALENTINE.

Prenez garde, mon ami, vous êtes plus pâle que moi.

VERSANNES.

C'est vrai, ça me bouleverse de vous voir ainsi... de voir vos chers yeux qui se creusent; je souffre quand vous souffrez et le nuage de douleur et d'agonie qui a passé tout à l'heure sur votre visage adoré, passait en même temps dans mon cœur.

VALENTINE.

Oui, oui, je sais, vous êtes bon, et vous m'aimez, mais ça n'est rien, ça n'est rien. Allez dire à mon mari qu'il se dépêche de finir sa partie... qu'il se dépêche... je désirerais m'en aller.

Tandis que Versannes est allé prévenir Lambert, Charlotte revient auprès de Valentine.

CHARLOTTE.

Tenez, buvez ça.

LAMBERT, venant auprès de sa femme.

Tu es malade?

VALENTINE.

Non, non, c'est fini, ça ne sera rien... nous allons rentrer, le grand air me fera du bien; au revoir et merci et pardon de cette petite scène... j'ai ça en horreur...

CHARLOTTE.

Surtout, prenez garde d'avoir froid en voiture. D'ailleurs, je vais vous prêter ma limousine.

Charlotte sort avec Valentine.

LAMBERT.

Je ne sais ce qu'a ma femme, tous ces temps-ci, elle ne fait que pleurer.

MORINS.

Vous devriez faire analyser ses larmes.

LAMBERT.

Oh! ce sont les nerfs!... des idées de femme, vous savez ce que c'est. (A Julien.) Au revoir, cher ami. Bon-

soir, monsieur Saint-Phoin, je vous ai bien battu, hein ?... Sans rancune. (A Morins.) Monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Il sort. Versannes l'accompagne.

SCÈNE X

MORINS, SAINT-PHOIN.

SAINT-PHOIN, prenant un paquet de cartes sur la table de jeu.

Aimez-vous les tours de cartes, Morins ?

MORINS.

Oui, quand ils sont très mal faits... C'est bien plus amusant.

SAINT-PHOIN.

Eh bien... pensez une carte.

MORINS.

C'est fait... Elle avait bien mauvaise mine, cette dame ?

SAINT-PHOIN.

Oui, ça ne sera rien.

MORINS.

Parbleu, ça vous est égal, elle peut crever... vous ne pensez qu'à votre tour de cartes.

SAINT-PHOIN.

Vous vous trompez. J'ai au contraire la plus grande sympathie pour Mme Lambert; mais ce n'est qu'un malaise passager, espérons-le... Où voulez-vous qu'elle soit ?

MORINS.

Mme Lambert ?

SAINT-PHOIN.

Non, la carte que vous avez pensée.

MORINS.

Ça m'est égal.

SAINT-PHOIN.

Il ne faut pas que ça vous soit égal... Voulez-vous qu'elle soit sur le jeu, ou en dessous, ou la cinquième, la deuxième, la sixième?

MORINS.

Je veux qu'elle soit la septième.

SAINT-PHOIN.

Vous voulez qu'elle soit la septième. (Il bat les cartes.) Si vous voulez, regardez?

MORINS.

Ça n'est pas la peine... je suis sûr qu'elle y est.

SAINT-PHOIN.

Pas d'enfantillage... Tenez, voilà votre carte.

MORINS.

En effet, c'est bien elle.

SAINT-PHOIN.

Vous n'êtes pas étonné?

MORINS.

Non. Puisque c'était convenu qu'elle serait la septième... si elle avait été la huitième ou la neuvième, j'aurais lieu d'être étonné.

SAINT-PHOIN.

Avouez tout de même que c'est un joli tour?

MORINS.

Ravissant!

SAINT-PHOIN.

Vous le connaissiez?

MORINS.

Non.

SAINT-PHOIN.

Vous êtes la première personne qui ne me demande pas comment je le fais.

MORINS.

Si je vous le demandais, me le diriez-vous?

SAINT-PHOIN.

Non.

MORINS.

Alors, j'ai raison de ne pas vous le demander.

SAINT-PHOIN.

C'est parce que vous êtes vexé.

Cependant, Charlotte et Versannes reviennent de reconduire les Lambert.

SCÈNE XI

CHARLOTTE, VERSANNES, MORINS, SAINT-PHOIN.

CHARLOTTE.

Cete pauvre Valentine... est-ce ennuyeux! Pourvu que ça ne nous empêche pas de nous amuser demain. Quelle heure est-il?

VERSANNES.

Onze heures.

CHARLOTTE.

Moi, je vais me coucher, parce qu'il faut que je sois

prête de bonne heure, demain matin. A propos, monsieur Morins, que prenez-vous le matin? Du thé, du café, du chocolat?

MORINS.

Du thé, madame, s'il vous plaît.

CHARLOTTE.

Et vous, Saint-Phoin? Toujours le régime, deux œufs à la coque?

SAINT-PHOIN.

A l'état laiteux.

CHARLOTTE.

Soixante grammes de jambon?

SAINT-PHOIN.

Sans gras.

CHARLOTTE.

Et soixante-quinze grammes de pain rôti?

SAINT-PHOIN.

Sans beurre.

CHARLOTTE.

Allons, bonsoir, je vous laisse... ne vous couchez pas trop tard.

SAINT-PHOIN.

Nous avons l'intention de boire et fumer jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Elle sort.

SCÈNE XII

VERSANNES, SAINT-PHOIN, MORINS.

SAINT-PHOIN.

Elle est exquise, ta femme... n'est-ce pas, Morins?

MORINS.

Charmante.

VERSANNES.

Oui.

SAINT-PHOIN.

Ah! tu as pris le bon côté de la vie.

VERSANNES.

Tu crois?

SAINT-PHOIN.

N'en doute pas : il faut que je me marie, je finirai par là.

VERSANNES.

Toi, mon cher, jamais!

SAINT-PHOIN.

Voyons, mon vieux, c'est forcé; je ne peux pas vivre seul et, d'un autre côté, je ne veux pas garder une maîtresse plus de deux mois. Il faut donc que je me marie, c'est mathématique. Et puis, j'ai assez des aventures. Tiens! en ce moment, je suis en plein drame, avec mon air de rien.

MORINS.

Vraiment?

SAINT-PHOIN.

Oui, je suis en train de lâcher une petite femme mariée... Ça n'est pas commode, elle se cramponne, elle m'adore. Je n'y comprends rien... elle a un mari très bien; il est beaucoup plus âgé qu'elle, c'est vrai, mais il est tout de même plus jeune que moi.

VERSANNES.

Toutes les femmes courent donc toujours après toi?

SAINT-PHOIN.

Oui, je ne sais pas à quoi ça tient... toi non plus, n'est-ce pas?

VERSANNES.

Non.

SAINT-PHOIN.

Hé bien, je vais te le dire...

VERSANNES.

Tu le sais donc?

SAINT-PHOIN.

Oui. Ça tient à ce que, dans le temps, j'ai connu une petite actrice qui s'est empoisonnée ou plutôt qui a voulu s'empoisonner...

VERSANNES.

Pour toi, misérable. Oui, je me rappelle cette histoire-là.

SAINT-PHOIN.

Ce n'était pas pour moi... j'ai découvert, depuis, des lettres qui m'ont éclairé. Figure-toi qu'elle aimait un jeune homme qui était commis dans un grand magasin de rubans de la rue de Cléry... Ce jeune homme, qui était très beau, était devenu l'amant de la patronne; c'est alors que notre petite amie a avalé de l'arsenic... ou de la magnésie, on n'a jamais su au juste... la femme de chambre a dit que c'était une poudre blanche. Moi, je crois que c'était de la magnésie, parce qu'après, elle allait beaucoup mieux. Enfin, disons qu'elle a fait une tentative d'empoisonnement; mais ce n'était pas pour moi... seulement, on l'a toujours cru et je l'ai laissé croire... ce qui m'a valu un tas de bonnes fortunes.

VERSANNES.

Usurpées.

SAINT-PHOIN.

Oui... mais quand je viens ici, quand je vois la vie paisible que l'on peut mener à la campagne, loin des villes, j'ai bien envie de devenir ton voisin, d'acheter une vieille habitation dans ce pays-ci, avec une belle ferme que j'exploiterais... ça m'amuserait...

VERSANNES.

Tu t'en lasserais bien vite; moi aussi, dans les commencements, ça m'a amusé, c'est vrai, intéressé, passionné même; c'était une vie nouvelle pour moi. Et puis, il fallait tout apprendre, je ne savais rien et le temps passait vite dans le travail; mais à présent que tout est organisé et suit son courant, c'est une vie assez monotone, en somme. Et puis, les relations avec les paysans... c'est terrible; il faut se défendre constamment; tu ne t'imagines pas à quelles gens on a affaire! On voudrait leur bien, mais ils découragent les meilleures volontés. Parfois, je me dis : à quoi bon? Et je m'ennuie!

MORINS.

Vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure. Vous sembliez au contraire plein d'ardeur et de confiance. Regrettez-vous donc tout à coup ce que vous avez fait?

VERSANNES.

Non, non, je ne le regrette pas; je suis tellement persuadé que ce serait la même chose, quelque voie que j'eusse choisie. La ville ou la campagne, la fête ou le travail, il faut toujours vivre, c'est-à-dire beaucoup s'agiter pour un pauvre résultat.

MORINS.

Ne dites pas ça, je vous assure que vous avez une existence utile.

SAINT-PHOIN.

Et qui te conserve la santé... Crois-moi, c'est le premier des biens. Que dirais-tu, si tu étais comme moi? Je suis arthritique et je ne devrais pas boire une goutte d'alcool. (Il se verse un petit verre d'eau-de-vie.) Je suis cardiaque et je ne devrais pas fumer. (Il tire de grosses bouffées de son cigare.) Je suis neurasthénique et je devrais être au lit tous les soirs à dix heures.

MORINS.

Et vous ne faites rien de tout cela?

SAINT-PHOIN.

Vous voyez... rien..

Un silence. Les douze coups de minuit sonnent à la vieille pendule du salon.

SAINT-PHOIN.

Il y a des anges qui passent!

MORINS.

Les douze coups de minuit... douze anges noirs.

VERSANNES.

Écoutons ce que dit le Minuit profond.

SAINT-PHOIN.

Je l'ai trouvée très changée, ce soir, Mme Lambert.

VERSANNES.

C'est vrai?

SAINT-PHOIN.

Je l'ai trouvée changée et pourtant plus jolie.

MORINS.

Elle a surtout une expression de visage résignée et mélancolique et dans laquelle il y a un peu de veuvage.

VERSANNES.

Il y a tant de femmes qui, le lendemain même du mariage, sont veuves du mari qu'elles s'étaient imaginé.

SAINT-PHOIN.

Est-ce que Lambert ne la rend pas heureuse?

VERSANNES.

Je n'en sais rien... Ça n'est pas un homme qui puisse la comprendre.

SAINT-PHOIN.

C'est vrai, il est insignifiant.

MORINS.

Ah! non, il n'est pas insignifiant, par exemple. Vous ne l'avez donc pas écouté? Il est très beau et comment ne pas le détester? C'est un type, c'est une résultante, c'est l'arrière-petit-fruit de la grande Révolution, avec toute la faiblesse de l'esprit fort et toute l'intransigeance du libre-penseur; c'est le parvenu diplômé et le lampion de la liberté autoritaire, de l'égalité ambitieuse et de la fraternité égoïste... c'est le bourgeois!

SAINT-PHOIN.

Comme vous l'arrangez! il ne va plus en rester?

MORINS.

Il en restera toujours assez.

VERSANNES.

Un trait qui le dépeint admirablement, c'est qu'il ne s'est marié que pour avoir un fils, tant il craignait que son nom, le nom de Lambert, ne s'éteignît, et que la papeterie ne tombât en quenouille. Il a eu d'abord une fille, ce dont il témoigna un vif mécontentement et il n'eut de cesse que sa femme ne lui donnât un fils. Depuis, il ne désire plus rien, il est heureux.

MORINS.

Évidemment, ce n'était pas du tout le mari qu'il fallait à cette femme qui m'a paru très fine, sensible à l'excès, et sans doute un peu romanesque... Alors, elle s'ennuie...

VERSANNES.

Décidément, la vie est mal faite.

MORINS.

Oui, c'est à cette conclusion qu'on arrive fatalement, lorsqu'on regarde en soi, autour de soi... surtout vers ces heures-ci. Cela tient à ce qu'il fait noir dehors et silencieux... Alors on a des pensers graves... et l'on est

pessimiste, parce qu'on est fatigué... Schopenhauer l'a dit : « Le soir est la vieillesse du jour. Chaque journée est une petite vie et chaque coucher avec sa nuit de sommeil est une petite mort. » Demain, le soleil luira, les oiseaux chanteront et nous trouverons la vie presque bonne. Les matins ont parfois des réveils supportables.

VERSANNES.

Vous avez raison. Nous avons peut-être besoin de nous reposer. Quelle heure est-il?

MORINS.

Il est minuit et quart.

VERSANNES.

Allons, viens-tu, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN.

Oh! je ne peux me coucher si tôt. Je monterai beaucoup plus tard.

VERSANNES.

Comme tu voudras. Qu'est-ce que tu vas faire?

SAINT-PHOIN.

Je ne sais pas... Je vais essayer de dormir...

Morins et Versannes s'en vont, laissant Saint-Phoin seul.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Chez les Lambert. Un grand salon aux tentures claires et dont les larges baies s'ouvrent sur un parc, à la française.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, CHARLOTTE, VERSANNES, LAMBERT, MORINS, SAINT-PHOIN, HUBERT, MARIE, PIERRE.

Charlotte se balance dans un rocking-chair tandis que Hubert s'empresse autour d'elle. Saint-Phoin est assis dans une bergère et joue avec les enfants.

LAMBERT.

J'ai des lettres à écrire; quand vous voudrez visiter la papeterie, vous me trouverez à mon bureau.

CHARLOTTE.

C'est ça.

LAMBERT.

Quand viendrez-vous?

CHARLOTTE.

Dans une heure, quand il y aura un peu d'ombre, dans le parc... on ne peut pas sortir maintenant.

LAMBERT.

Quand vous voudrez... eh bien, au revoir, à tout à l'heure.

Il sort.

MARIE.

Monsieur Saint-Phoin, voulez-vous jouer à courir avec nous dans le jardin?

SAINT-PHOIN.

Non, ma chérie, pas comme ça tout de suite après le déjeuner... c'est très mauvais pour les vieux jeunes gens.

PIERRE.

Pourquoi?

SAINT-PHOIN.

Parce qu'il faut laisser la digestion se faire tranquillement... et puis il fait trop chaud... tout à l'heure... quand le soleil sera moins terrible.

MARIE.

Alors, chantez-nous Bobine.

SAINT-PHOIN.

Vous voulez que je vous chante Bobine? Ça, je veux bien.

Il prend les enfants sur ses genoux et il chante :

En avant! la robe de Payaca
Saute Bobine,
Saute Coquine,
En avant! la robe de Payaca,
Saute Bobine,
Et montre tes bas.
Elle a des bas percés,
Cette Bobine,
Cette Coquine,
Elle a des bas percés,
Cette coquine de Négrier!

Les enfants rient aux éclats.

PIERRE, d'un ton impératif.

Maintenant, *faites-nous :* à cheval, gendarme!

VALENTINE.

Voyons, mes enfants chéris, il faut laisser M. Saint-Phoin tranquille maintenant... vous l'ennuyez, vous le fatiguez... il ne faut pas abuser de sa complaisance.

MARIE.

Si, si, il faut abuser!

VALENTINE.

Allons, soyez gentils, allez jouer dans le jardin. (Les enfants sortent.) Ils vous ont donné chaud?

SAINT-PHOIN.

Oui, j'ai très chaud, mais ça ne fait rien, ils sont charmants; d'abord, j'adore les enfants et, en général, les enfants m'aiment beaucoup... je leur plais... et j'en suis très fier, car ils se trompent rarement et leur sympathie va toujours aux bonnes personnes.

MORINS.

Oh! pas toujours : car moi qui ne suis pas méchant et qui adore les enfants, quand je veux les embrasser, ils se débattent en poussant des hurlements... comment expliquez-vous ça?

SAINT-PHOIN.

C'est qu'il ne suffit pas d'être bon... il faut aussi le porter sur sa figure.

MORINS.

Alors, j'ai l'air cruel?

SAINT-PHOIN.

Non, mais vous avez l'air froid, réservé... enfin, pas commode quand on ne vous connaît pas... tandis que moi, l'ensemble de mes traits exprime une grande bonté... j'en suis sûr... tenez, une preuve, c'est que,

dans la rue, les vieilles dames et les gamins qui font des courses me demandent toujours leur chemin... Pourquoi me choisissent-ils, moi, parmi des centaines de passants? Parce que j'ai une figure qui leur revient : les vieilles dames ont l'expérience et les enfants ont l'instinct. Et puis, la bonté, c'est encore assez commun, ça court les rues; mais ce qui est plus rare, c'est la délicatesse dans la bonté. Voilà ce que je possède au plus haut point! Ainsi, lorsque je vois, toujours dans la rue, une ancienne beauté, vous savez, de ces femmes qu'on devine avoir été jolies et qui se défendent de vieillir, eh bien, je la salue... je la salue sans la connaître... Elle me regarde avec stupeur, mais elle se dit : « Il faut donc que je ne sois pas si changée que ça, puisqu'il me reconnaît, lui, et que je ne le reconnais pas, moi! » Voilà de la délicatesse.

CHARLOTTE.

Vous êtes exquis, Saint-Phoin, et vous avez un joli costume de bicyclette.

SAINT-PHOIN.

Il faut bien, sans ça la vie serait insupportable!

CHARLOTTE.

Mais vous avez failli prendre une rude tape tout à à l'heure. Dieu! que j'ai ri!

SAINT-PHOIN.

Charmante nature! Eh bien! savez-vous pourquoi j'ai failli prendre une tape? C'est parce que j'ai détourné trop brusquement ma roue de devant pour ne pas écraser sous mon pneu un pauvre escarbot qui traversait la route, car même avec les plus humbles insectes, j'observe les principes de la charité chrétienne.

MORINS.

Si une guêpe vous pique la joue droite, vous tendez la joue gauche?

SAINT-PHOIN.

Non, ça ne va pas jusque-là, mais j'ai le respect de toutes les existences.

CHARLOTTE.

Et pourtant, vous êtes chasseur...

SAINT-PHOIN.

Excepté à la chasse, bien entendu... Quand j'ai un fusil entre les mains, je ne connais plus rien... je suis terrible.

HUBERT.

A propos, Julien, est-ce que tu es invité à chasser demain chez les Schlam?

SAINT-PHOIN.

Est-ce le Schlam des mines d'or?

VERSANNES.

C'est lui-même.

SAINT-PHOIN.

Il est donc votre voisin... depuis quand?

VERSANNES.

Mais oui, il a loué le château du vieux marquis de Gourguette; il a un bail de quinze ans avec facilité d'acheter à fin de bail.

SAINT-PHOIN.

Comment le marquis a-t-il loué son château à cette canaille de Schlam?

HUBERT.

Il a bien été forcé... il n'avait plus le sou, il était complètement ruiné... dans les derniers temps, ils cuisaient leur pain eux-mêmes au château, pour quinze jours, comme nos paysans. Un matin, c'était l'hiver dernier, le marquis alla à la ville avec un panier plein de lapins qu'il avait tués la veille dans son parc; il les proposa à la fruitière, sur la place du Marché, la mère

Boisseau, qui les marchanda naturellement... ils s'en tinrent à cinquante centimes... Alors le marquis fit le tour de la ville, proposant ses lapins à d'autres marchands, et finalement revint à la mère Boisseau qui lui dit : « Ah! non! monsieur le marquis, maintenant que vous avez offert vos lapins à tout le monde, ça n'est plus le même prix... » et elle lui rabattit deux francs.

CHARLOTTE.

J'aurais bien voulu voir le marquis avec son panier... ça devait être très drôle.

VERSANNES.

Vous trouvez ça drôle, vous? Vous n'êtes pas difficile. Moi, je trouve ça navrant.

SAINT-PHOIN.

C'est tout un petit drame.

CHARLOTTE.

Je m'imagine le marchandage entre la mère Boisseau et le marquis de Gourguette, ça devait être tordant.

Elle rit.

VERSANNES.

Je vous en prie, Charlotte, ne riez pas comme ça : je vous assure que ça n'est pas drôle.

CHARLOTTE.

Je peux bien rire, si j'en ai envie.

VERSANNES.

Alors, vous trouvez drôle que le vieux marquis de Gourguette ait été réduit par la misère à de tels expédients et que, ruiné par son fils, il ait été obligé de louer son antique demeure et son parc séculaire à un Schlam, à un parvenu qui a fait sa fortune on ne sait comment?

SAINT-PHOIN.

C'est-à-dire qu'on le sait très bien.

VERSANNES.

Oui... il a loué le château avec les trois cents hectares de bois, et la première chose qu'il a faite, ç'a été d'entourer les bois avec des murs de deux mètres de hauteur et garnis de tessons de bouteilles!

MORINS.

Pour certaines gens, la propriété, c'est le verre cassé.

CHARLOTTE.

Il a bien fait de s'entourer; les vagabonds venaient coucher dans ses bois et les braconniers tendaient des collets.

SAINT-PHOIN.

Est-ce qu'il n'avait pas été question d'aller visiter les papeteries?

MORINS.

Mais oui, nous ne sommes même venus que pour ça.

CHARLOTTE.

Je vais mettre mon chapeau. Venez-vous, Valentine?

VALENTINE.

Oh! moi, je suis un peu fatiguée.

CHARLOTTE.

Est-ce que ça ne va pas mieux?

VALENTINE.

Si! Si! Mais je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner, d'autant plus que je la connais, la papeterie!

CHARLOTTE.

Je pense bien... moi aussi, je la connais; mais ça m'amuse toujours de voir les machines et les grands baquets où l'on met la pâte.

Cependant elle a mis un chapeau très excentrique.

HUBERT.

Vous avez un chapeau très original

CHARLOTTE.

Vous trouvez?

HUBERT.

Ravissant...

VERSANNES, ironique

Et tout à fait de circonstance, surtout.

CHARLOTTE.

N'est-ce pas? (Elle cherche quelque chose sur la table.) Où diable l'ai-je mise?

VALENTINE.

Qu'est-ce que vous cherchez?

CHARLOTTE.

Je cherche ma trousse que j'ai dû poser là, sur la table.

Hubert l'aide à chercher sa trousse.

SAINT-PHOIN.

Elle est peut-être tombée.

Il se met à quatre pattes.

CHARLOTTE.

Ah! la voilà, je l'ai.

Elle se met de la poudre de riz et du rouge sur les lèvres.

VERSANNES, visiblement agacé.

Vous n'avez pas besoin de toute cette quincaillerie pour aller visiter la papeterie.

CHARLOTTE.

Si, si, j'en ai absolument besoin... vous savez bien qu'elle m'est très utile et qu'elle ne me quitte jamais.

VERSANNES.

Soit!... Alors, ne la tenez pas comme ça, à la main... mettez-la dans votre poche.

CHARLOTTE.

Mais je n'ai pas de poche.

VERSANNES.

Alors laissez-la.

HUBERT.

Si vous voulez, madame, je puis la porter.

VERSANNES.

Non, non, c'est inutile; Charlotte peut bien laisser tous ces bibelots ici.

CHARLOTTE.

Mais pourquoi donc? Pas du tout... je les emporterai.

VERSANNES.

Allons, n'insistez pas.

CHARLOTTE.

Mais enfin, vous êtes étrange, mon cher ami... Qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui?

VERSANNES.

Je vous en prie, Charlotte, ne me forcez pas à vous dire...

CHARLOTTE.

A me dire quoi?

VERSANNES.

Par exemple que c'est absolument manquer de tact que d'aller vous promener au milieu de tous ces ouvriers, en faisant sonnailler à votre poignet des bibelots dont ces gens-là apprécient parfaitement la valeur et l'inutilité.

CHARLOTTE.

L'inutilité? qu'en savez-vous d'abord? Cette quincaillerie n'est composée que d'objets indispensables. J'ai ma boîte à poudre de riz, mon bâton de rouge, ma petite glace.

VERSANNES, la coupant

Allons! ne faites pas l'enfant.

CHARLOTTE.

Et vous, ne faites pas le pion.

VERSANNES, très monté.

Ce n'est pas seulement un manque de tact... on n'a pas le droit, vous entendez, on n'a pas le droit d'aller au milieu d'ouvriers dans un accoutrement pareil, avec un chapeau de carnaval, et de montrer, en retroussant sa robe, des dessous qui représentent à eux seuls, le salaire d'un de ces gens-là pour une année passée dans la sueur, dans la poussière et dans l'huile! Vous n'avez donc pas peur qu'ils fassent des réflexions?

CHARLOTTE.

Ils ne les feront pas devant moi, j'imagine?

VERSANNES.

Non, vous ne les entendrez pas, mais elles sont faciles à deviner : ce ne sont pas les réflexions qu'ils font tout haut qui sont les plus dangereuses.

CHARLOTTE, hautaine.

Je vous assure que je me soucie fort peu de l'opinion de ces gens-là!

VERSANNES.

D'ailleurs, c'est bien inutile de discuter avec vous... il y a des choses que vous ne comprendrez jamais.

SAINT-PHOIN, à Versannes entre haut et bas.

Calme-toi... tout ça n'a aucune importance.

VERSANNES.

Si, ça a de l'importance : ce sont de petites choses, mais qui me font souffrir autant que de très grandes.

CHARLOTTE.

Vous n'êtes pas forcé de nous accompagner. Et puis en voilà assez, n'est-ce pas? Nous nous disputerons quand nous serons seuls... ça n'est pas amusant pour ceux qui sont là. Depuis quelque temps, j'ai l'habitude de vos méchantes humeurs, mais aujourd'hui ça dépasse les bornes. C'est vrai, je ne peux pas prononcer une parole, faire un geste, sans que vous y trouviez à redire... J'aime mieux m'en aller. Et M. Lambert qui nous attend depuis une heure : il doit se demander ce que ça veut dire. (Elle tend sa trousse à Hubert.) Tenez, monsieur Hubert, ayez donc l'obligeance de me tenir ça une minute, voulez-vous? Au revoir, Valentine, à tout à l'heure.

MORINS, à Versannes.

Vous ne venez pas, Julien, décidément.

VERSANNES.

Non, non, je reste ici : je tiendrai compagnie à Mme Lambert.

SAINT-PHOIN, à Morins.

C'est très ennuyeux, ces scènes-là... On ne sait quelle contenance faire... J'ai bien essayé d'intervenir.

MORINS.

Oui, ça ne vous a pas réussi.

CHARLOTTE, sur le seuil de la porte.

Eh bien! venez-vous, Saint-Phoin? Q'est-ce que vous attendez? Croyez-vous que j'écope, hein, aujourd'hui? Je ne sais pas ce qui lui a pris... j'ai pourtant une petite robe, tout ce qu'il y a de plus simple... voyons, vous ne trouvez pas?

SAINT-PHOIN, essayant de concilier.

C'est la façon qui est un peu... Enfin, ça n'est peut-être pas très *papeterie*.

CHARLOTTE, brusque.

Eh bien! et vous? Si vous croyez que vous êtes *papeterie*, avec votre complet à carreaux, vos bas écossais et vos souliers blancs...

SAINT-PHOIN.

Ah! moi, c'est différent... c'est anglais!

Ils sortent.

SCÈNE II

VERSANNES, VALENTINE

Charlotte, Hubert de Courrezac, Morins et Saint-Phoin sont sortis. Versannes et Valentine restent seuls. Il y a un assez long silence; Valentine est assise, songeuse. Versannes regarde sa femme et ses amis s'éloigner, puis disparaître. Enfin il se retourne vers Valentine.

VERSANNES, un peu honteux.

J'ai eu tort, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Oui, vous avez eu tort.

VERSANNES.

Reconnaissez qu'elle a été exaspérante.

VALENTINE.

Mais non, mon pauvre ami, c'est vous qui êtes exaspérable... et puis n'a-t-elle pas droit à vos égards?

VERSANNES.

Évidemment, puisque je vous aime, n'est-ce pas? Puisque je la trompe. Oh! Je sais bien, c'est le système des compensations généralement adopté en matière d'adultère... les femmes excellent à ces jeux-là; mais moi, c'est une comédie dont je me sens incapable... il ne faut pas me demander ça.

VALENTINE.

Je peux vous demander d'avoir un peu de pitié pour moi, si vous ne pouvez pas avoir plus de patience ni d'indulgence pour elle... des scènes pareilles me révolutionnent et je n'ai pas besoin de ce surcroît d'émotions, je vous assure.

VERSANNES.

C'est vrai, je vous demande pardon... j'aurais dû vous épargner au moins cela; mais cette femme m'agace... surtout depuis que je vous ai vue hier soir... souffrante et si pâle, depuis que votre mari m'a dit que, tous ces jours-ci, il vous trouvait en larmes.

VALENTINE.

Il a dit cela?

VERSANNES.

Oui, et pour qu'il s'en soit aperçu, lui! il faut que ce soit bien vrai. Enfin, depuis hier soir, depuis que j'ai tenu dans ma main votre main glacée, je ne vis plus, je suis inquiet, et alors j'ai été injuste tout à l'heure. Il faut me pardonner. Voyons, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi qui vous aime infiniment? Je suis donc si loin de votre cœur?

VALENTINE, dans un élan.

Ah! vous n'en avez jamais été plus près au contraire, et toute ma pensée est à vous.

VERSANNES.

Hélas! La pensée n'est pas tout en amour, il faut aussi la présence réelle... mais oui, puisque c'est par un autre que j'apprends que vous pleurez! Et, hier encore, croyez-vous que ça n'était pas le plus horrible supplice de vous voir vous en aller malade et de ne pouvoir vous suivre? Oui, c'est pour tout ça, voyez-vous, que l'existence que nous menons est insupportable et lourde et, tous les jours, s'alourdit de la séparation et de l'absence.

VALENTINE.

J'avais prévu tout cela... Combien de fois vous l'ai-je dit? Pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée? Hélas! Je me l'étais dit aussi à moi-même. Pourquoi ne me suis-je pas écoutée?

VERSANNES, *la regardant.*

Voyons, qu'y a-t-il? Parlez, je vous en supplie... Ne me laissez pas dans cette angoisse.

VALENTINE.

J'ai à vous confier une chose très grave, mon ami... je ne sais pas comment vous dire... Ah! je voudrais que ce fût la nuit, la nuit... et la tête sur ton épaule, il me semble que je te parlerais mieux dans l'ombre.

VERSANNES, *la berçant comme une enfant.*

Parle, voyons, parle : toute la tendresse et tout le respect que j'ai pour toi t'enveloppent mieux que la plus sombre nuit... C'est donc un aveu bien difficile à faire?

VALENTINE.

C'est le plus doux aveu qu'une femme puisse faire à celui qu'elle aime; mais, dans les circonstances où nous nous sommes aimés, c'est l'aveu le plus terrible. Ah! si j'étais ta femme, je serais venue te trouver fière et joyeuse; mais je suis la femme d'un autre, et je te parle dans la crainte, dans la tristesse et dans les larmes.

VERSANNES.

Ah! Valentine, voilà donc pourquoi tu pleures... Je comprends, maintenant, ma pauvre adorée.

Il la tient embrassée.

VALENTINE.

Vous vous taisez... parlez-moi, parlez-moi, que j'entende votre voix, que je sache si vous êtes fâché ou si vous me pardonnez, si vous m'aimez encore.

VERSANNES.

Te pardonner, ô mon seul amour! mais je suis à tes genoux et je suis plein de reconnaissance, de fierté et de joie, au contraire. Je t'aime davantage, car désormais il y a un lien de chair et de sang entre nous et tu me deviens mystérieuse et sacrée. Je t'aime davantage parce que tu vas souffrir à cause de moi.

VALENTINE.

Alors, c'est vrai, tu ne m'en veux pas? Ah! je suis heureuse... j'avais si peur tout à l'heure... je tremblais... j'avais honte... et puis je ne savais pas comment tu allais prendre ça : les hommes n'aiment pas qu'on dérange leur existence de la sorte.

VERSANNES.

Oui, mais moi, tu le sais bien, je ne suis pas comme les autres hommes; je ne voudrais rien dire, comprends-tu, qui fût au-dessous de mon amour et des responsabilités qui viennent de surgir tout à coup; mais ces responsabilités, je les assume toutes : je t'aime, je t'adore, je suis à toi, je t'appartiens... appuie-toi sur moi... dispose de moi... Que comptes-tu faire?

VALENTINE.

Je ne sais pas... je ne sais pas... c'est très grave... Écoute : lorsque je me suis donnée à toi, je ne t'ai pas dit que mon mari n'était plus mon mari depuis deux ans... je sais que toutes les femmes mariées ont coutume de dire ces choses-là, et ce qui m'a arrêté de te dire la vérité, c'est qu'elle ressemblait trop au mensonge des autres... d'ailleurs, tu ne m'avais rien demandé.

VERSANNES.

Tais-toi! Tais-toi! Je ne t'ai rien demandé, parce que je t'avais jugée incapable d'un semblable partage.

VALENTINE.

Qu'allons-nous faire?

VERSANNES.

Il n'y a pas à choisir. Il faut partir ensemble... Oui, partons ensemble, si tu le veux, je suis tout prêt.

VALENTINE.

Ah! ce serait le rêve. Oui, partir ensemble, j'étais certaine que ce serait ta première pensée, comme ce fut ma première pensée à moi. Mais, en m'offrant de partir avec toi, en me consacrant toute ta vie, tu es peut-être dupe de ta générosité, et le grand désir que tu as de ne pas démériter à mes yeux peut t'ordonner des résolutions au-dessus de tes responsabilités, et de ton droit... car tu n'es pas seul et, moi, j'ai mes enfants. Il faut éviter de prendre des décisions trop promptes. Peut-être les regretterions-nous plus tard l'un et l'autre... peut-être me les reprocherais-tu un jour...

VERSANNES.

Ne dis pas ça!

VALENTINE.

Ah! qui sait? C'est pour ça, vois-tu, qu'avant de décider quoi que ce soit, il faut réfléchir, nous interroger, descendre en nous-mêmes...

VERSANNES.

Réfléchir! sans doute... mais le temps presse... il faudrait...

Il est interrompu par l'arrivée des enfants qui font une entré brusque.

SCÈNE III

VERSANNES, VALENTINE, MARIE et PIERRE

MARIE.

Maman, maman, voilà M. le curé qui vient sur sa pétrolette... Nous l'avons aperçu sur la route, mais il est encore loin.

PIERRE, *qui court autour du salon en imitant le bruit de la pétrolette.*

Teuf! Teuf! Teuf! Teuf! Teuf!

VALENTINE.

Voyons, Pierre, tais-toi... On ne s'entend pas! Quelle heure est-il donc?

MARIE.

Petite mère chérie, il est quatre heures.

VALENTINE.

Vous allez goûter bien gentiment, et puis vous remonterez à quatre heures et demie dans la salle d'études pour prendre votre leçon de catéchisme.

MARIE et PIERRE.

Oui, oui, oui, oui.

Ils sortent en courant, Pierre faisant toujours « teuf! teuf! teuf! » Versannes et Valentine restent seuls.

VALENTINE.

En effet, voici l'abbé Bloquin au bout de la route.

VERSANNES.

C'est ennuyeux... nous avons à peine eu le temps de parler... quand vous reverrai-je seule?

VALENTINE.

Demain à quatre heures... je monterai chez la mère Mousseron voir Céline, cette pauvre fille que mon mari a renvoyée... Vous pourrez vous trouver là aussi.

VERSANNES.

C'est entendu, à demain.

VALENTINE.

Vous aurez réfléchi, n'est-ce pas?

VERSANNES.

Je ferai ce que vous aurez décidé... Mais encore une fois, je suis tout entier à toi, tu le sais, et je t'aime trop pour ne pas te suivre, si tu pars.

VALENTINE.

Aime-moi assez pour m'aimer tout de même, si je reste...

SCÈNE IV

VALENTINE, VERSANNES, L'ABBÉ BLOQUIN, MARIE, PIERRE.

L'abbé, suivi des enfants, apparaît couvert de poussière.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Bonjour, ma chère enfant. Bonjour, monsieur Versannes.

VALENTINE.

Bonjour, monsieur le curé. Oh! comme vous avez chaud!

L'ABBÉ BLOQUIN.

Je dois être tout blanc... je parle de ma soutane, car mon visage doit être fort rouge et ruisselant de sueur... j'ai la gorge séchée à force d'avoir avalé de la poussière et, pour comble de disgrâce, je crois que je n'aurai pas assez de pétrole pour rentrer à la ville.

VALENTINE.

Je vous en donnerai.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous en avez?

VALENTINE.

Mais certainement. Voulez-vous vous rafraîchir?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Très volontiers.

VALENTINE.

Qu'est-ce que vous voulez boire?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Si vous voulez bien, vous me ferez donner de l'eau bien fraîche dans laquelle on aura versé une petite cuillerée de pétrole... d'eau-de-vie... (Aux enfants qui rient.) Ça vous amuse, hein? Je pense toujours à ma machine, que voulez-vous?

VALENTINE.

Marie, va dire à Amélie de préparer un verre d'eau avec du cognac, du sucre, un plateau.

PIERRE.

Et nous l'apporterons nous-mêmes.

VALENTINE.

Oui, prenez garde de ne rien renverser.

MARIE.

Oh! non, mère chérie, sois tranquille.

Les enfants sortent.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ah! j'en ai des misères avec cette malheureuse machine.

VERSANNES.

C'est difficile à régler.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ce n'est pas ça; mais on trouve très mauvais en haut lieu, — c'est à l'évêché que veux-je dire, — qu'un curé aille à pétrolette. Il paraît que Monseigneur qui ne s'était alarmé jusqu'à présent que des ecclésiastiques cyclistes, fait depuis quelque temps des allusions aux prêtres chauffeurs; mais, comme je le faisais ob-

server à l'abbé Champagnac qui me rapportait la chose, si j'ai acheté une pétrolette, ce n'est pas pour établir des records, mais pour pouvoir visiter plus de pauvres dans la même journée. Enfin, que voulez-vous?

VERSANNES.

C'est une invention encore un peu neuve. Dans cinq ans, Monseigneur lui-même viendra peut-être en automobile donner la confirmation dans les églises des plus humbles villages de son diocèse.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Pourquoi pas? Nous sommes destinés à voir des changements extraordinaires.

Cependant les enfants, avec les plus grandes précautions, ont apporté sur un plateau, de l'eau, du cognac, un verre, etc.

VALENTINE.

Posez ça là... c'est très bien... Maintenant, allez repasser votre leçon. M. le curé vous interrogera tout à l'heure.

Les enfants sortent.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Et vous, madame, vous étiez souffrante, hier soir. Comment êtes-vous aujourd'hui?

VALENTINE.

Mieux, beaucoup mieux.

L'ABBÉ BLOQUIN.

En somme, ce n'était rien. A la bonne heure. (A Versannes :) Et votre chère femme n'est pas souffrante?... Je ne la vois pas.

VERSANNES.

Mais non, elle va très bien, je vous remercie. Elle est allée visiter la papeterie avec nos amis.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Très bien! Très bien! Et vous êtes resté pour tenir compagnie à Mme Lambert?

VERSANNES.

Mon Dieu, oui.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Parfait! Parfait!

Morins apparaît pendant ces derniers mots

SCÈNE V

VALENTINE, VERSANNES, MORINS, L'ABBÉ BLOQUIN.

VERSANNES.

Vous êtes seul, Morins. Où donc sont les autres?

MORINS.

M. Lambert est resté à l'usine pour faire sa correspondance et Mme Versannes est allée avec Saint-Phoin et M. de Courrezac pêcher des truites dans le torrent.

VERSANNES.

Tiens! Quelle drôle d'idée!

MORINS.

Oui, ça lui a pris tout à coup... en passant devant la maison du concierge, elle a vu des lignes dressées contre le mur et toutes préparées. Elle a désiré pêcher; ces messieurs ont trouvé que c'était une idée géniale : ils se sont emparés chacun d'une ligne et tous trois ont disparu dans les hautes herbes.

L'ABBÉ BLOQUIN, *à Morins.*

Et vous, monsieur, ça ne vous a pas tenté?

MORINS.

Ma foi, non, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous n'aimez pas la pêche?

MORINS.

Je n'aime pas les jeux de hasard.

L'ABBÉ BLOQUIN.

La pêche à la truite n'est pas un jeu de hasard : elle est très intéressante... Vous savez comment on la pratique?

MORINS.

Pas du tout.

L'ABBÉ BLOQUIN.

On accroche à l'hameçon une mouche dont les truites sont très friandes, et on l'agite au-dessus de l'eau, en imitant autant que possible le vol de l'insecte. Il faut un tour de main spécial... Il faut remuer tout le temps pour donner l'illusion d'une mouche qui va et vient, se pose et se repose... et même, quand c'est très bien fait, on se demande qui est le plus habile de la truite qui prend la mouche ou du pêcheur qui prend la truite. (Tirant sa montre.) Je crois qu'il est l'heure de monter auprès de ces chers enfants.

VALENTINE,

Si vous permettez, monsieur le curé, j'assisterai aujourd'hui à la leçon.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Mais... avec plaisir... Les enfants sont là-haut?

VALENTINE.

Oui, oui, je monte avec vous.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Messieurs, à tout à l'heure.

Il sort, suivi de Valentine.

SCÈNE VI

VERSANNES, MORINS.

MORINS.

Eh bien! Julien, êtes-vous un peu calmé?

VERSANNES.

Calmé? Comment?

MORINS.

Oui, tout à l'heure, quand nous vous avons quitté, vous m'avez paru nerveux, facilement irritable... ça m'a même étonné de votre part : il faut être plus philosophe.

VERSANNES.

Ça n'est pas toujours facile.

MORINS.

D'ailleurs, c'est singulier le changement qui est survenu en vous depuis hier. Quand nous sommes arrivés avec Saint-Phoin, vous nous avez reçus très joyeusement; pendant le dîner, vous étiez très gai, vous aviez l'air heureux de vivre, et puis tout à coup vous êtes devenu triste, préoccupé... Vous n'étiez plus du tout le même...

VERSANNES.

Ah! Morins, vous serez donc toujours celui qui scrute les reins et les cœurs. Dès que vous entrez dans une maison, il faut que vous définissiez l'état psychologique des habitants; il faut que vous découvriez ce que nous ignorons peut-être nous-mêmes. Vous avez constaté en moi un changement que je ne conteste pas..., et alors ça vous intéresse, ça vous passionne, vous devenez volontiers indiscret. Vous êtes mon ami,

Morins, je sais que vous m'aimez, et pourtant je vous assure que c'est une inquiétante sensation de se sentir constamment observé.

MORINS.

Vous avez tant d'amis qui vous ignorent : croyez-vous par exemple que Saint-Phoin ou M. de Courrezac se doute un seul instant de ce qui se passe ici?

VERSANNES.

Mais il ne se passe rien... d'abord où voulez-vous en venir?

MORINS.

Vous m'avez attristé, Julien... Vous vous trompez, je vous assure, en attribuant à la psychologie, à la curiosité même ce qui est surtout un affectueux intérêt. Nous avons vécu jadis bien près l'un de l'autre, nous confiant nos rêves, nos désillusions, nos espérances, nos doutes... et j'étais pour vous comme un frère aîné. Nous ne nous sommes pas vus depuis cinq ans, c'est vrai; mais si l'absence peut atténuer jusqu'à l'effacement des amitiés vulgaires, elle ne peut modifier en rien une amitié comme la nôtre et nous devons nous retrouver en confiance. Où je veux en venir?... à vous écouter, tout simplement, à vous écouter, car vous avez besoin de vous confier à quelqu'un, vous avez besoin de parler, d'en parler. Me voilà, ne vous gênez pas, je suis ici pour ça. Voyons, que se passe-t-il? Vous aimez Mme Lambert?

VERSANNES, serrant la main à Morins.

Oui, j'aime Mme Lambert. Vous l'avez deviné?

MORINS.

Je vous ai regardés.

VERSANNES.

Il faut d'abord que vous sachiez comment je l'aime. Ainsi que je vous l'ai raconté, après la mort de mon

oncle, nous sommes venus nous installer ici... ma femme n'était pas du tout la compagne qu'il fallait pour cette nouvelle existence... c'est toujours un peu ridicule et odieux de la part d'un homme de se plaindre de la femme qu'il a épousée... tout de même, on peut s'être mal marié. Considérez d'ailleurs que je vous parle sans amertume, je ne récrimine pas, je vous explique, voilà tout.

MORINS.

Je comprends très bien et vous n'avez pas besoin de me dire tout ça.

VERSANNÊS.

Bref, ce qui devait arriver est arrivé : nous étions voisins des Lambert; nous avons fait connaissance, nous nous sommes vus, rarement d'abord, puis fréquemment, puis nous nous sommes liés tout à fait... J'ai aimé Valentine et elle m'a aimé.

MORINS.

C'était fatal.

VERSANNES.

Elle a résisté à cet amour de toutes ses forces; elle s'est défendue longtemps contre moi et contre elle-même et, moi aussi, je me suis défendu, tant j'avais horreur du banal adultère! Mais, dans cette solitude, au milieu de cette contrée sauvage et douce, les sentiments ne sauraient être superficiels : ils prennent en nous des racines profondes comme les arbres qui naissent et grandissent sur nos montagnes. Ah! voyez-vous, Morins, dans un amour né au sein de la nature même, il y a quelque chose d'éternel et d'infini, de la force et du mystère, comme dans le ciel, les horizons, les torrents et les bois, et cet amour dont nous nous défendions vainement tous les deux envahissait rapidement notre vie au point que chacun de nous sentait bien que la vie de l'autre en dépendait... C'est alors qu'elle s'est donnée.

MORINS.

Et votre femme ne s'est aperçue de rien?

VERSANNES.

Non.

MORINS.

Oui.

VERSANNES.

Mais vous comprenez que ce n'est pas un caprice qui nous a unis, et que cet amour est une chose grave. Seulement, cet amour se complique singulièrement... Mme Lambert m'a annoncé tout à l'heure qu'elle était enceinte. Or, depuis deux ans, il y a entre elle et son mari une séparation complète. Que faut-il faire? Je demande conseil à l'ami.

MORINS.

Il n'y a en effet qu'un ami qu'on puisse mettre dans une situation aussi embarrassante. Et puis, si je vous donne le conseil que vous avez déjà l'intention de ne pas suivre, vous m'en voudrez tout de suite, et si je vous donne le conseil que vous suivrez certainement, vous m'en voudrez plus tard.

VERSANNES.

Oh! surtout, je vous en prie, Morins, ne faites pas de dilettantisme... Je ne sais pas ce que je dois faire : j'ai besoin d'être renseigné, éclairé, et je m'adresse à vous très simplement, à vous qui avez écrit des livres où vous exposiez des méthodes de penser et d'agir, où vous donniez d'ingénieuses solutions des plus subtils cas de conscience. Eh bien! en voilà un, j'imagine. Parlez.

MORINS.

Ah! Si j'écrivais un livre où je me proposerais de traiter un cas analogue, prendre un parti pour moi ne serait qu'un jeu; mais il s'agit ici de la vie... de la vie réelle et complexe... et la responsabilité est tout autre,

parce que c'est arrivé. Je ne m'engage donc pas à vous parler comme un livre, j'essaierai de vous parler comme un ami clairvoyant. Pour vous, il n'y a qu'une éventualité à examiner : celle où Mme Lambert quitterait son mari. Devez-vous la suivre?

VERSANNES.

Absolument... le devoir est là... pour moi, ça ne fait aucun doute.

MORINS.

Le devoir? Attendez... d'abord Mme Lambert abandonnera-t-elle ses enfants? Ils sont délicieux, ces petits, et elle les adore... ça se voit tout de suite.

VERSANNES.

Nous les emmènerons.

MORINS.

Ne dites donc pas d'enfantillages... le mari vous les reprendra. Vous comprenez qu'il doit se livrer en ce moment dans l'âme de cette malheureuse femme un combat effroyable... il faut qu'elle choisisse entre vous et ses enfants, et, d'un autre côté, si elle reste...

VERSANNES.

Si elle reste... c'est impossible... Il arrivera toujours un moment où tout se découvrira.

MORINS.

C'est évident... à moins que...

VERSANNES.

A moins que?...

MORINS.

Elle a un mari, c'est-à-dire un pavillon qui peut couvrir l'irrégularité...

VERSANNES.

Oh! Taisez-vous, Morins, c'est odieux ce que vous dites là.

MORINS.

Ça n'est pas odieux, c'est une chose admise couramment et passée dans nos mœurs.

VERSANNES.

Non, non, c'est impossible... vous ne la connaissez pas... d'abord l'enfant qu'elle porte en elle est à moi... je suis son père avant tout... et je ne veux pas qu'un autre se croit l'être... non, elle n'en a pas le droit.

MORINS.

Je vous demande pardon, elle a tous les droits et vous n'avez absolument rien à dire... c'est elle qui risque tout dans une telle aventure, son honneur, sa santé et sa vie même. Reconnaissez qu'à ce prix-là elle a bien le droit de choisir et, pour ce que ça vous a coûté, vous avez tout juste le droit de vous taire...

VERSANNES.

C'est vrai!... et, pourtant, à cette pensée tout en moi se révolte!

MORINS.

Et, d'un autre côté, si elle part, si elle est plus amante que mère, abandonnerez-vous votre femme? Qu'avez-vous à lui reprocher? Elle ne vous trompe pas?

VERSANNES.

Hélas! non, ça pourrait la décoiffer.

MORINS.

Les maris ne sont jamais contents. J'ai causé quelques instants avec elle, hier soir... je vous accorde qu'elle manque d'idées générales, mais ce n'est pas tout à fait sa faute et il faut plutôt en accuser son éducation, ses amies du cours Langlois-Boutinot, un père trop occupé, une mère trop faible. Et la première fois que vous lui avez parlé, je doute qu'elle vous ai séduit

par la profondeur de ses propos. Et pourtant, vous l'avez trouvée charmante, puisque vous l'avez épousée. Est-ce vrai?

VERSANNES.

Oui, c'est vrai.

MORINS.

Vous étiez vous-même très mondain, vous aviez eu une jeunesse des plus élégantes, vous ne pensiez jamais quitter Paris, si ce n'est pour aller vers des Monte-Carlo ou vers des Deauville, et vous voyiez dans votre femme une petite personne qu'il serait assez flatteur d'accompagner dans les endroits chic. Et puis, tout à coup, vous l'emmenez dans le Périgord, au milieu des bois de châtaigniers et des champs de maïs, vous devenez gentleman-farmer... c'est très bien ce que vous avez fait là; mais ça ne la regarde pas : il n'était pas convenu que vous vous transformeriez à ce point. En somme, vous étiez deux aveugles, et l'un des deux, seul, a recouvré la vue.

VERSANNES.

Mais fallait-il donc que je reste aveugle, moi, parce qu'elle n'y verra jamais clair? Et puis, voilà cinq ans que nous sommes mariés... elle est restée la même, elle n'a cherché à comprendre quoi que ce soit, malgré mes efforts, elle ne s'intéresse à rien de ce que je fais... j'ai essayé... c'est impossible; nous n'avons les mêmes idées sur rien. Encore tout à l'heure, vous avez bien vu la scène ridicule qui a éclaté à propos de cette trousse. Et c'est tout le temps la même chose. Certainement, elle ne me trompe pas, mais il y a des indifférences, des inerties, des incompatibilités qui sont pires, oui pires que les plus cyniques trahisons, et qui font de l'existence journalière un enfer lamentable et morne... et je m'ennuie, je m'ennuie... je m'ennuie!

MORINS.

Comme je vous plains!

VERSANNES.

Et puis, c'est cette résolution déterminée de se dérober aux devoirs essentiels d'une femme... Enfin, croyez-vous que si j'avais eu des enfants, tout cela serait arrivé? Je les aurais aimés, ces enfants; c'eût été, pour moi, une occupation, un intérêt, un but... ils auraient apporté la gaieté dans la maison et la raison de vivre! Je les aurais adorés, j'en suis sûr, et je sens bien ce qui se passe en moi depuis que Valentine m'a annoncé... c'est un sentiment que je ne connaissais pas et qui soudain m'envahit tout entier et me remplit de trouble, de joie et d'orgueil! Certes, j'aimais déjà Valentine, mais je l'aime encore davantage et plus que tout, et le sentiment nouveau dont je vous parle m'empêche d'avoir trop de pitié pour une poupée ingénieusement stérile!

MORINS.

Là, nous sommes d'accord et je ne peux plus la défendre. D'ailleurs, tout ce que je vous ai dit, c'était par acquit de conscience et parce que je devais vous le dire d'abord. Mais que, de propos délibéré, elle n'ait pas rempli sa fonction de femme, voilà de quoi elle peut être justement punie, car au-dessus de son exception il y a une règle, au-dessus de son caprice il y a une loi, et au-dessus de son individualité il y a l'espèce. Sa seule excuse, c'est qu'elle ne s'en doute pas; mais que voulez-vous, tant pis! Elle n'avait qu'à s'en douter.

VERSANNES.

Et, malgré ça, les lois, les mœurs, les préjugés, les habitudes, tout m'enferme dans un absurde mariage!

MORINS.

Il ne faut jamais se laisser enfermer dans l'absurde. Examinons votre mariage : comme sacrement, il n'existe pas, puisque votre femme n'a pas de religion et que la cérémonie à Saint-Augustin fut surtout mondaine avec le caractère d'une brillante représentation,

et, comme acte civil, il n'existe pas davantage, car le seul fait d'avoir engagé sa foi pour la vie entière dans une mairie, devant un individu ceint d'une soie tricolore, est une formalité qui ne résiste pas à l'analyse. On peut admettre, à la rigueur, à la rigueur, que cela soit nécessaire pour constituer légalement la famille; mais, dans le cas qui nous occupe, et puisque votre femme ne veut pas avoir d'enfants, elle n'a pas droit à plus d'égards que la plus frivole et la plus inféconde des maîtresses, et c'est votre maîtresse, au contraire, qui devient une véritable femme : c'est à elle que vous devez protection, c'est elle que vous devez suivre, puisque c'est elle qui vous permet de fonder la famille, pour laquelle le mariage en somme fut institué. Ça peut sembler paradoxal au premier abord et c'est pourtant très logique.

VERSANNES.

Alors, si je vous comprends bien, vous me conseillez maintenant de la quitter?

MORINS.

Écoutez, Julien, répondez-moi gravement : vous aimez Mme Lambert?

VERSANNES.

Oui, je l'aime et je ne puis concevoir la vie sans elle.

MORINS.

Alors, partez avec elle. Oui, si vous aimez cette femme, si sa présence vous réchauffe et si votre âme est transie quand elle s'éloigne, si rien que de toucher sa main, tout votre être frémit de volupté et si, lorsqu'elle dit simplement : « Il fait beau aujourd'hui », vos yeux se remplissent de larmes; en un mot, si vous l'aimez, alors, mon ami, il faut la suivre, car on ne rencontre qu'une fois la femme qui vous aime et qu'on aime. Et songez à ce bonheur que les destins l'aient mise sur votre route. Ah! Il y a si peu d'hommes qui trouvent leur véritable compagne, et ceux qui, l'ayant

trouvée, ont pu l'abandonner, ceux-là, voyez-vous, ne s'en consolent jamais et toute leur vie s'assombrit de vains regrets. On aime plusieurs fois, c'est vrai, et chaque fois d'une manière différente; mais on n'aime qu'une seule fois d'une façon immortelle, divine presque... une seule fois, on peut être un dieu!

VERSANNES.

Oui, oui, c'est ainsi que je l'aime!

MORINS.

Alors, partez avec elle, parce que la première liberté que nous devons conquérir, c'est celle de notre cœur. Il faut avant tout que chacun vive sa vie. Vivre sa vie! voilà la chose essentielle. Soyez un homme libre, libre par-dessus les préjugés et le devoir même et aussi par-dessus la pitié, car la pitié est parfois mauvaise conseillère et la plus dangereuse des faiblesses. Soyez un homme libre, puisque vous pouvez affirmer votre personnalité dans le sens du plus noble amour, et surtout, surtout, vous n'avez pas le droit de vous sacrifier à de la médiocrité. Or, si vous restez, n'êtes-vous pas condamné à la ruse mesquine, au mensonge continuel, à la révolte latente et sourde?... Vous cultiverez en vous des sentiments et des ressentiments d'esclave. Ah! quelle existence médiocre et comme il serait tout de même plus noble de vous dévouer à la femme que vous aimez ainsi et à l'enfant né d'un tel amour. Vous êtes peut-être tous les trois les éléments d'une humanité supérieure!

VERSANNES, *exalté.*

Oui, vous avez raison... il faut vivre sa vie. Qu'est-ce que je fais ici?... Qu'est-ce que je fais? D'ailleurs, ma femme n'a pas davantage l'existence qui lui convient. Elle aussi s'ennuie... Elle retournera chez ses parents... elle reverra du monde, le monde, son monde... elle ne souffrira pas... oui, oui, je partirai, je partirai... j'emmènerai Valentine... mais elle, abandonnera-t-elle ses en-

fants? Ah! voyez-vous, Morins, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de solution.

MORINS.

Il devrait y en avoir une, ce serait de dire la vérité, la vérité! Mais c'est la seule chose qui ne soit pas possible, parce que vous êtes tous les quatre en état de mariage et que, si l'un y étouffe et demande sa liberté, l'autre pleure ou menace, gémit ou tue, ou bien alors s'arme de ses droits, brandit des codes, accapare les enfants, tenez... comme le ferait certainement l'homme qui ouvre la porte en ce moment.

Lambert apparaît.

SCÈNE VII

VERSANNES, MORINS, puis LAMBERT, puis CHARLOTTE, SAINT-PHOIN, HUBERT, puis VALENTINE, L'ABBÉ BLOQUIN, PIERRE et MARIE.

LAMBERT, entrant en se frottant les mains.

J'ai terminé ma correspondance. Où donc est ma femme?

VERSANNES.

Elle est en haut, avec M. le curé et les enfants.

LAMBERT.

Mais vous étiez en train de parler... Je vous regardais en venant... vous aviez l'air d'avoir une conversation fort animée et je me disais : « Voilà encore ces messieurs qui discutent un point délicat de morale ou de sociologie. » Que je ne vous empêche pas de continuer.

MORINS.

Mais non, du tout, nous avions fini.

LAMBERT.

Voilà Mme Versannes et ces messieurs qui reviennent de la pêche.

En effet, Charlotte apparaît suivie de Saint-Phoin et Hubert. Ce dernier avec des vêtements déchirés.

CHARLOTTE.

Nous voilà!

LAMBERT.

Mais d'où venez-vous? Que vous est-il arrivé? Vous êtes en loques.

HUBERT.

Le fait est que je ne suis guère présentable.

CHARLOTTE.

La conduite de M. Hubert est digne d'éloges. J'ai désiré avoir quelques branches d'un chèvrefeuille que je trouvais admirable...

SAINT-PHOIN.

Alors, n'écoutant que son courage, et bien que le chèvrefeuille fût en haut d'un talus escarpé, M. Hubert s'est précipité et, s'aidant des pieds et des mains, s'ensanglantant après les ronces et les pierres, il a été assez heureux pour rapporter à Mme Versannes quelques branches de cet admirable chèvrefeuille... que vous avez oubliées, d'ailleurs.

CHARLOTTE.

Tiens! c'est vrai, j'ai dû les laisser où nous étions.

SAINT-PHOIN.

Charmant! Dévouez-vous donc pour les femmes, mon vieux Cyrano.

LAMBERT.

C'est égal! Vous êtes bien arrangé.

SAINT-PHOIN.

Dites-moi donc, à voir l'état où vous mettez vos flirts, savez-vous que je ne voudrais pas être votre amant.

CHARLOTTE.

Oh! heureusement qu'il n'est pas question de ça.

SAINT-PHOIN.

Je sais bien... Je sais bien... C'était pour dire quelque chose.

Cependant, Valentine est descendue avec l'abbé Bloquin et les enfants.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Eh bien! madame, avez-vous fait une bonne pêche? Avez-vous pris beaucoup de truites?

CHARLOTTE.

Non, monsieur le curé, pas la queue d'une.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous pêchâtes à la mouche?

CHARLOTTE.

Nous pêchâmes à la mouche... seulement, pour mieux tromper la truite, Saint-Phoin s'était imaginé d'imiter le bruit d'une mouche qui vole... Il faisait un bruit infernal et les truites n'approchaient pas.

SAINT-PHOIN.

Dites plutôt que c'est vous qui ne savez pas pêcher. D'abord, vous tenez votre ligne comme une fourchette, et quand le poisson mord, vous lâchez tout en poussant des cris de paon.

CHARLOTTE.

Enfin, nous nous sommes bien amusés, c'est le principal. Et vous, Valentine, qu'avez-vous fait?

VALENTINE.

Je suis restée avec M. le curé et les enfants.

SAINT-PHOIN.

Ont-ils bien travaillé, monsieur le curé?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Comme des anges.

SAINT-PHOIN.

C'était une leçon de quoi?

MARIE.

De catéchisme.

SAINT-PHOIN.

Ah! Ah! Nous allons voir ça. Combien y a-t-il de vertus théologales?

MARIE.

Trois.

SAINT-PHOIN.

Et de péchés capitaux, Pierre?

PIERRE.

Sept.

SAINT-PHOIN.

Trois fois sept, Marie?

MARIE.

Vingt et un.

SAINT-PHOIN.

Et vingt et un en anglais, Pierre?

PIERRE.

Twenty-one.

SAINT-PHOIN.

Voilà un système d'éducation que je vous recommande. Je viens de l'inventer et il donne déjà d'excellents résultats; c'est l'enseignement primaire sautillant : il consiste à passer sans transition du catéchisme à l'arithmétique, et de l'arithmétique aux langues vivantes; de cette façon, l'enfant s'instruit en s'amusant... son esprit devient agile, souple, toujours en éveil, prêt à tout saisir, à tout comprendre. Qu'en pensez-vous, Morins?

MORINS.

Je n'ai pas écouté.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Sous des apparences plaisantes, il y a dans ce que vous dites là des choses excellentes... profondes.

SAINT-PHOIN.

Je le sais bien.

L'ABBÉ BLOQUIN, à Valentine.

Il faut que je m'en aille. Vous n'oubliez pas que vous m'avez promis de me faire donner du pétrole pour ma machine, sans quoi je risquerais de rester en route.

VALENTINE.

Je ne l'oublie pas... Voulez-vous venir avec moi?

Sortent l'abbé, Valentine et les enfants.

CHARLOTTE.

La voiture doit être attelée, Julien, il faut nous en aller aussi.

JULIEN.

Je suis à votre disposition.

HUBERT.

Alors, on se quitte!

CHARLOTTE.

Oui, on se quitte.

HUBERT.

Vous savez que vous vendangez après-demain chez nous.

CHARLOTTE.

Oui, oui, c'est inscrit.

HUBERT.

Voulez-vous faire une belle chasse demain, où vous tuerez énormément de gibier?

CHARLOTTE.

Je veux bien, où ça?

HUBERT.

Vous savez que les Schlam chassent au rabat demain.

SAINT-PHOIN.

Quinze jours après l'ouverture... au rabat! C'est du massacre, c'est de la tuerie!

HUBERT.

C'est absolument mon avis; mais nous pouvons en profiter. Nous n'avons qu'à nous tenir sur la hauteur, en face de leur chasse, de l'autre côté de la rivière : les faisans qu'ils manqueront, traversent, en se sauvant, la petite vallée et viennent de notre côté, et comme Schlam et ses invités ne peuvent pas sauter d'un coteau à l'autre pour les poursuivre, c'est nous qui les tirerons... Nous en verrons passer des centaines.

CHARLOTTE.

C'est ça, c'est ça...

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Une petite maison de paysans au milieu d'un bois de châtaigniers. La maison est vieille et toute couverte de lierres, de chèvre-feuilles; le toit de chaume est couvert de mousses vertes et brunes. C'est une claire après-midi de septembre; le ciel est d'un bleu léger et il y a du mauve dans les lointains. Parfois, une châtaigne mûre se détache de la branche et fait, en tombant à travers les feuilles, un bruit de soie froissée, puis un bruit mat en arrivant sur le sol couvert de fougères, de bruyères et d'ajoncs en fleurs, et qui semble un grand tapis, avec, sur un fond vert et roux, des taches lumineuses de violet et or.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE MOUSSERON, L'ABBÉ BLOQUIN.

Au lever du rideau, une vieille femme, la mère Mousseron, est occupée devant la maison à ranger dans une corbeille des lingeries de petit enfant. L'abbé Bloquin apparaît et se dirige vers la maison.

LA MÈRE MOUSSERON.

Ah! vous voilà! monsieur le curé? comment allez-vous?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ça va bien, mère Mousseron. Et vous?

LA MÈRE MOUSSERON.

Oh! moi! ça va toujours bien doucement, bien doucement; je deviens vieille. Mais comme vous avez

chaud, monsieur le curé! C'est que ça monte fort pour venir par chez nous.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Oui, il fait chaud, mère Mousseron; le soleil tape dur. Le père Mousseron va bien?

LA MÈRE MOUSSERON.

Oui, Dieu merci! quoiqu'il devienne vieux, lui aussi... Il a été engagé comme rabatteur chez M. Schlam aujourd'hui... il y a une grande chasse au château.

L'ABBÉ BLOQUIN.

C'est donc ça que j'entendais, tout à l'heure, une véritable fusillade... (Montrant la maison.) Et là dedans, où en sommes-nous? Comment va cette pauvre Céline?

LA MÈRE MOUSSERON.

Il y a du nouveau, monsieur le curé... un gros garçon et qui se porte bien! M. Aubierge, le docteur, qui sort d'ici, dit qu'il n'en a jamais vu d'aussi puissant... Il pèse douze livres!

L'ABBÉ BLOQUIN.

En effet.

LA MÈRE MOUSSERON.

Et ce qu'il peut être gentil! Ah! bonnes gens! un vrai Jésus! Non! il est trop mignon... et c'est tout le portrait de son père, bien qu'on prétende qu'il n'en a point, de père.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Et la maman se porte bien?

LA MÈRE MOUSSERON.

Aussi bien que possible, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Allons, tant mieux. Je peux la voir?

LA MÈRE MOUSSERON.

Mais certainement; ça lui fera grand bien de vous voir, cette pauvre fille... elle est si touchée que l'on s'occupe d'elle, que vous ne l'abandonniez pas... D'ailleurs, Mme Lambert est déjà auprès d'elle.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ah! Mme Lambert est là? A tout à l'heure...

Il entre dans la maison.

SCÈNE II

LA MÈRE MOUSSERON, puis L'ABBÉ BLOQUIN et VALENTINE.

La mère Mousseron, restée seule, continue à ranger la layette. Un paysan passe avec lequel elle échange quelques mots en patois. Puis l'abbé Bloquin sort de la maison, suivi de Valentine.

VALENTINE.

Allez donc auprès de Céline, mère Mousseron... Elle s'endort; emportez votre corbeille; vous finirez de ranger tout ça, auprès d'elle. Trouvez-vous votre affaire dans ce que je vous ai apporté?

LA MÈRE MOUSSERON.

Ah! bonnes gens! je crois bien... il va être comme un enfant de riche avec tout ça!

Elle entre dans la maison.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Eh bien! ça m'a tout l'air d'aller très bien là dedans... cet enfant est superbe.

VALENTINE.

Oui.... faut-il se réjouir qu'il y ait un infortuné de plus sur la terre?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous le condamnez bien vite au malheur... dans trois semaines, la mère sera debout et elle pourra travailler.

VALENTINE.

Si elle trouve de l'ouvrage.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Nous nous en occuperons.

VALENTINE.

Ça ne sera pas facile... D'abord, je ne pourrai pas la reprendre chez moi, puisque mon mari l'a déjà chassée. Pauvre fille! elle se meurtrira à toutes les mauvaises volontés et, partout où elle se présentera, elle sera repoussée; quand ça ne sera pas par l'étroitesse hautaine de la bourgeoisie, ce sera par la malveillance stupide des gens de sa condition. Ah! je la plains de tout mon cœur. Il y a trois ans, lorsque je l'ai prise comme femme de chambre, elle était servante dans une ferme... Oui, comme nous revenions un soir d'une promenade avec des amis, nous l'avons vue... elle poussait des vaches devant elle; le soleil couchant la faisait toute rose avec des cheveux d'or et elle était si fraîche et si jolie, qu'un des jeunes gens qui était avec nous s'écria : « La belle fille! Elle devrait venir à Paris! Elle aurait du succès? »

L'ABBÉ BLOQUIN.

Oh! c'était une pensée abominable!

VALENTINE.

Je me suis récriée comme vous, monsieur le curé; alors ce jeune homme m'expliqua qu'il ne parlait pas avec une arrière-pensée libertine, mais qu'il prenait avant tout souci de la beauté : or, il prévoyait que cette jolie fille désirable serait désirée par des rustres, destinée à de rudes travaux domestiques, battue peut-être et, en tout cas, vieille avant l'âge d'être vieille; c'est

pourquoi il souhaitait qu'elle vînt à Paris et que, grâce à une vie plus facile, elle se conservât belle plus longtemps. Je pense qu'il avait raison.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ne parlez pas ainsi, ma chère enfant, c'est offenser Dieu.

VALENTINE.

Je ne vous dis pas; mais il y a bien du mal sur la terre.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Oui, oui, je sais tout ce qu'on peut dire là-dessus et, moi-même, je pense bien souvent à ces choses... Tenez! encore ce matin, avant que vous veniez me trouver, j'étais à ma fenêtre et je regardais mon petit jardin plein de fleurs; il y avait en face de moi un vieil arbre où chantaient des oiseaux; le ciel était bleu, l'air léger et je me disais : « Ces quelques mètres carrés recouverts d'herbes entre de vieux murs vêtus de lierre, n'est-ce pas un coin de terre béni et tout n'est-il pas pour le mieux dans le plus pauvre et le plus riche des presbytères? » Et je louais le Seigneur! Mais je suis descendu au jardin, et je me suis amusé à analyser cette tranquillité, à décomposer cette harmonie. Or, partout, c'était la lutte âpre pour la vie; c'était l'activité formidable des fourmilières; c'était, dans des toiles frêles tendues entre les branches de mes rosiers, des araignées guettant leur proie et, dans mon herbe innocente, c'était le poison des boutons d'or et la malveillance des orties. Mais, de ma fenêtre, élevée seulement de quelques pieds au-dessus du sol, je n'avais pas vu tous ces détails et je pensais : « C'est ainsi que Dieu doit contempler la création; nos souffrances et nos crimes ne peuvent rompre à ses yeux l'harmonie des mers, des forêts, des montagnes et des plaines; et il a le droit de trouver que son œuvre est bon. »

VALENTINE.

Vous l'excusez... vous ne le prouvez pas.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Il n'a pas besoin de preuves. Il n'a pas besoin d'excuses; mais je vous donne à vous des raisons de croire. Il fait aujourd'hui un temps merveilleux, une après-midi chaude et douce; le soleil mûrit les vendanges et prépare l'abondance et l'aisance pour nos pauvres paysans; des milliers de créatures éprouvent la joie de vivre. Est-ce parce qu'une femme a souffert tout à l'heure et qu'un enfant crie maintenant que l'ordre de tout cela est dérangé? Non! non! Soyez sûre que l'homme qui passe seulement à deux cents mètres d'ici ne s'en doute même pas. Méfiez-vous, vous êtes en train de rapporter tout l'univers à cette pauvre fille... et à vous-même.

VALENTINE.

Vous avez raison, je suis peut-être exclusive...

Un silence.

L'ABBÉ BLOQUIN.

J'ai beaucoup pensé, ma chère enfant, à ce que vous êtes venue me dire ce matin au presbytère.

VALENTINE.

Ah!

Elle tombe très pâle sur un banc.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Oui, j'ai beaucoup pensé à vous, j'ai surtout prié pour vous.

VALENTINE.

En effet, j'en ai grand besoin et je vous remercie... mais, qu'avez-vous décidé?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Si votre mari avait été capable de pardon, je serais allé le trouver, moi... oui, je serais allé le trouver... j'y ai songé. Mais, nous le connaissons : c'est un homme absolu, violent... Il vous maltraitera peut-être, il vous chassera; en tout cas, il aura recours au divorce, ce qu'il

faut éviter à tout prix. Et, d'un autre côté, on ne peut pas lui demander une générosité qui, même chez un homme doux, serait déjà exceptionnelle.

VALENTINE.

Eh bien?

L'ABBÉ BLOQUIN, avec autorité.

Eh bien! D'abord vous ne devez plus revoir M. Versannes; sous aucun prétexte, vous ne devez le revoir... il faut en prendre la ferme résolution... ensuite, il faut que vous redeveniez la femme de votre mari.

VALENTINE.

Jamais, je ne ferai ça, entendez-vous; jamais! Il ne faut pas me le demander. Certes, je n'aime pas mon mari, je ne l'ai jamais aimé, mais du moins, lorsque j'ai été sa femme... sa femme!... je n'en aimais pas un autre. Si j'ai appartenu à cet autre, ça n'a pas été sans combats, je vous le jure, et parce qu'il y avait en moi un besoin d'aimer et d'être aimée, une soif d'idéal plus forte que ma volonté, et le devoir et la religion même. D'ailleurs, je souffre assez de l'existence que cet amour m'a créée : il y a à peine deux mois que je suis coupable et j'ai déjà la lassitude de toute une vie de mensonges... Oui, il me semble que je mens depuis toujours! Mais, s'il faut à ces mensonges ajouter une infamie et machiner cette ignoble substitution... Ah! plutôt que de descendre à des précautions aussi basses, plutôt que de m'avilir dans une telle comédie, j'aimerais mieux, je ne sais pas, moi... j'aimerais mieux mettre mon enfant au monde dans une maison de paysans, chassée, abandonnée, comme cette fille que j'envie... oui, que j'envie!

L'ABBÉ BLOQUIN.

L'esprit de révolte est en vous; pourtant, vous avez commis une faute grave, ma fille, vous l'oubliez trop et, si vous vous révoltez, que ce soit contre vous-même et non contre moi qui accomplis en ce moment un devoir qui m'est particulièrement pénible, croyez-le bien. Ai-je

besoin de vous dire combien votre aveu m'a impressionné douloureusement, moi qui vous connais depuis si longtemps? Je vous ai mariée, j'ai baptisé vos enfants et je vous croyais une épouse fidèle, une tendre mère; je me plaisais à vous parer de toutes les vertus chrétiennes. Comprenez donc bien comment je vous parle, ma pauvre et chère enfant... je suis votre vieil ami.

VALENTINE.

Oui, je sais, mais c'est égal...

L'ABBÉ BLOQUIN.

Et croyez-vous que je vous conseillerais une infamie? Non, il faut considérer ce rapprochement comme une expiation... oui, comme une expiation de la faute très grave que vous avez commise. Si vous aimez mieux, c'est un sacrifice que je vous demande, c'est le sacrifice de votre bonheur et de votre fierté, puisque vous renoncerez à votre passion coupable et que vous vous humilierez à vos propres yeux.

VALENTINE.

Je ne pourrai pas... non, je ne pourrai pas. Oh! je sais bien que la plupart des femmes, en pareil cas, acceptent cyniquement le sacrifice dont vous me parlez et, pour ça, elles ne prennent conseil que d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de consulter un prêtre. Aussi, n'est-ce pas ça que j'étais venue vous demander; ce n'est pas un pareil conseil que j'attendais de vous... et, vous devez vous tromper, la religion n'exige pas ça.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Alors, qu'attendiez-vous de moi? Vous êtes venue trouver un prêtre, c'est vrai, mais est-ce un prêtre qui peut vous délier du serment que vous avez fait devant lui, c'est-à-dire devant Dieu? Croyez-vous donc que j'allais vous conseiller le divorce? Vous savez bien que l'Église n'admet pas que le sacrement de mariage soit détruit, et il est écrit que l'homme ne séparera jamais ce que Dieu a joint.

VALENTINE.

Oui, l'Église préfère que la femme se prostitue dans le mariage même... car, en somme, c'est ça que vous me proposez sous couleur de sacrifice. Pieux mensonge! Mais, quand vous m'avez mariée, quand j'ai prononcé devant vous un serment éternel et sacré, vous qui me connaissiez, saviez-vous quel mariage je faisais? Je me rappelle : comme ami, vous avez approuvé ce mariage qui satisfaisait les conditions mondaines et, comme prêtre, vous l'avez béni, sans vous inquiéter si les conditions humaines étaient remplies. A présent, vous faites bon marché de mon amour, de mon bonheur, de mes pudeurs, de mes répugnances, et peu vous importe que je sois mal mariée et jusqu'à la mort même malheureuse, pourvu que je ne m'échappe pas du sacrement et de l'Église! Pour vous, tout est là.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ne me parlez pas ainsi. Vous savez bien que je ne suis pas un mauvais homme, que je déteste l'hypocrisie et que je suis accessible à toutes les pitiés. Hélas! nous voyons tous les jours le mariage se dissoudre dans le divorce; nous voyons les ménages désemparés, la famille dispersée, les enfants partagés entre le père et la mère, désapprenant d'aimer et de respecter l'un ou l'autre, et trop souvent les deux : nous voyons les conséquences funestes des lois des hommes et vous voudriez que nous, les hommes de Dieu, nous les approuvions, nous les sanctionnions? Non, non, nous ne le pouvons pas. Or, si vous partez avec votre complice, c'est le divorce non seulement dans votre maison, mais encore dans la sienne; c'est un scandale épouvantable; c'est vous, ma fille, une chrétienne repoussée du sein de l'Église, ce sont vos enfants, vos enfants que vous ne reverrez plus et qui ont encore besoin de vous et qui maudiront plus tard leur mère qui les aura abandonnés.

VALENTINE.

Ah! ne dites pas ça! ne dites pas ça, c'est affreux!

L'ABBÉ BLOQUIN.

Il faut que je vous dise tout ça, au contraire; vous n'avez pas le droit de punir deux innocents; c'est pourquoi il faut avoir de la résignation et demander à Dieu la force de faire ce sacrifice.

A ce moment, on entend très près un coup de fusil.

SCÈNE III

Les Mêmes, CHARLOTTE, HUBERT, SAINT-PHOIN.

CHARLOTTE, *toujours très gaie.*

Ne vous dérangez pas, c'est nous! Bonjour, monsieur le curé, bonjour Valentine. Vous n'avez pas eu peur? Nous ne savions pas que vous étiez là... Il y a une chasse au rabat chez les Schlam, c'est ce qui vous explique notre présence dans ces parages.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous avez fait une bonne chasse, madame.

CHARLOTTE.

J'ai tué vingt-trois faisans.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous dites?

CHARLOTTE.

Vingt-trois. Il faut dire que je n'ai qu'à tirer : M. de Courrezac se tient derrière moi et me passe les fusils tout chargés. C'est très amusant. Tout le gibier qu'ils manquent en face, chez les Schlam, vient de notre côté; nos porte-carnier plient sous le poids de la plume... C'est très joli ici, très joli. Regardez donc ces bruyères et ces ajoncs, si on ne dirait pas une tenture pour chambre d'amis!

SAINT-PHOIN.

Pourquoi d'amis?

CHARLOTTE.

Tiens! Une châtaigne qui vient de tomber... Un peu plus je la recevais sur la tête!... Charmant! (A Saint-Phoin qui l'a ramassée.) Vous allez la conserver, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN.

Oui, je vous la renverrai glacée, au premier jour de l'an.

CHARLOTTE.

Alors, vous en ajouterez quelques-unes pour que ça fasse au moins une livre... (Elle va au fond de la scène.) C'est décidément très joli ici... je ne connaissais pas du tout cet endroit-là. Dites-donc, Saint-Phoin, venez donc voir, c'est encore assez haut, on ferait une belle culbute... je ne reste pas là, j'aurais le vertige... Au fait, Valentine, comment se fait-il qu'on vous trouve ici, en tête-à-tête avec monsieur le curé? Vous vous confessiez?

VALENTINE.

Nous sommes venus voir cette pauvre Céline.

CHARLOTTE.

Ah! Elle est là? Comment va-t-elle?

VALENTINE.

Elle va bien.

CHARLOTTE.

Et pour quand est-ce?

VALENTINE.

C'est fait. L'enfant est arrivé ce matin, un superbe petit garçon.

CHARLOTTE.

Comment, ça y est? Ah! quelle chance! moi qui n'ai jamais vu de nouveau-né! On peut le voir?

VALENTINE.

Mais certainement.

CHARLOTTE.

Venez-vous, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN.

Non! je n'aime pas voir ça.

CHARLOTTE.

Ça n'est pas sale!

SAINT-PHOIN.

Je ne vous dis pas; mais ça me fait faire un retour sur moi-même qui m'est très pénible.

Charlotte et Valentine rentrent dans la maison, suivies de M. de Courrezac. L'abbé Bloquin et Saint-Phoin restent seuls.

SCÈNE IV

SAINT-PHOIN, L'ABBÉ BLOQUIN.

SAINT-PHOIN.

Eh bien, monsieur le curé, qu'est-ce que vous avez fait de votre pétrolette?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Je l'ai laissée à la maison... Ça monte trop pour venir ici.

SAINT-PHOIN.

Ah! à propos, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il tire de son carnet une épreuve photographique qu'il remet à l'abbé Bloquin.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Mais c'est moi... c'est moi, sur ma machine... quand donc m'avez-vous pris?

SAINT-PHOIN.

Hier, chez les Lambert, dans la cour, au moment où vous partiez ; je vous ai visé, sans que vous vous en aperceviez.

L'ABBÉ BLOQUIN.

C'est une fort jolie épreuve.

Il veut la rendre à Saint-Phoin.

SAINT-PHOIN.

Gardez-la, monsieur le curé... si ça peut vous faire plaisir.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Je vous remercie... vous êtes trop aimable... (Il regarde l'épreuve.) C'est drôle, n'est-ce pas ? un curé sur une pétrolette ?

SAINT-PHOIN.

Pas du tout... je trouve que ça a beaucoup d'allure. Tenez, monsieur le curé, c'est l'année dernière que j'ai compris la poésie, oui, la poésie de la pétrolette, et cela dans les circonstances suivantes. Un grand journal de Paris avait organisé des courses de dames artistes autour de l'hippodrome de Longchamp. Tout à coup, les cheveux au vent sous une casquette de polo, avec une vareuse de marin, une jeune personne passa le poteau dans une vitesse de cinquante à l'heure... le juge à l'arrivée tira un coup de pistolet...

L'ABBÉ BLOQUIN.

Sur elle ?

SAINT-PHOIN.

Non, en l'air, et la musique militaire joua l'ouverture de *Zampa*... Vous m'avouerez que ça n'est pas banal.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ça devait être un charmant spectacle.

Charlotte et Valentine avec M. de Courrezac sortent de la maison. L'abbé Bloquin s'en va, Valentine l'accompagne.

SCÈNE V

CHARLOTTE, SAINT-PHOIN, HUBERT.

SAINT-PHOIN.

Vous avez vu le moucheron?

CHARLOTTE.

Oui! Dieu que c'est vilain! C'est tout rouge et tout ridé... et il fait chaud là dedans, c'est une horreur! Vous savez quel âge il a?... six heures.

HUBERT.

C'est le plus jeune de nous tous.

CHARLOTTE.

Incontestablement... Quel âge avez-vous, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN.

Vous savez bien que je déteste ces plaisanteries-là. D'abord, j'ai l'âge que je parais.

HUBERT.

En ce cas, M. Saint-Phoin accuse quarante ans.

CHARLOTTE.

Il a tort d'accuser quarante, puisque c'est quarante-cinq qui est coupable.

SAINT-PHOIN.

Pourquoi pas cinquante, pendant que vous y êtes? Non! non! j'ai eu trente-neuf ans...

CHARLOTTE.

Aux truffes! Vous n'avez que trente-neuf ans?

SAINT-PHOIN.

Et six heures, si vous voulez.

CHARLOTTE.

Voilà trois ans que vous dites trente-neuf ans... il faut pourtant vous faire une raison, Saint-Phoin : l'homme a un an de plus chaque année.

SAINT-PHOIN.

Et la femme tous les trois ans seulement... c'est bien connu.

HUBERT.

Est-ce que nous ne continuons pas à chasser. ?

CHARLOTTE.

Reposons-nous un instant... on est si bien ici...

HUBERT.

Comme vous voudrez.

SAINT-PHOIN, voyant Valentine qui revient seule.

Moi, je vais causer un peu avec Mme Lambert... elle est là toute seule, personne ne s'occupe d'elle; nous ne sommes pas très polis.

Il va rejoindre Mme Lambert.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, HUBERT.

CHARLOTTE.

Si qu'on s'asseoirait, par terre, on serait encore plus bien. Là, je suis on ne peut mieux dans le creux de cet arbre... Maintenant, vous allez me faire la cour.

HUBERT.

Je ne vous ferai pas la cour... vous vous moquez de moi.

CHARLOTTE.

Si l'on peut dire...

HUBERT.

Voilà cinq années que vous me menez en bateau et je suis las d'un jeu qui n'en vaut pas la chandelle.

CHARLOTTE.

Vous êtes grossier...

HUBERT.

Je ne suis pas grossier... je vous dis que l'heure a sonné des décisions viriles : m'aimez-vous?

CHARLOTTE.

Non.

HUBERT.

Alors, vous ne fûtes pas loyale.

CHARLOTTE.

En quoi, s'il vous plaît?

HUBERT.

Il ne fallait pas m'encourager, me laisser espérer.

CHARLOTTE.

Mais vous n'êtes qu'un ingrat! Vous me reprochez de vous avoir laissé espérer, c'est-à-dire d'avoir illuminé votre existence de vieux garçon au fond de votre triste province! Car vous vous ennuyiez à crever, avant que je n'arrive ici... pour vous, j'ai été la fantaisie, le roman, la femme mariée, l'adultère possible... et vous me demandez aujourd'hui de me décider?...

HUBERT.

Vous ne pensiez pas que ça pouvait durer éternellement.

CHARLOTTE.

Mais si... je le pensais... ma parole d'honneur, je le pensais... c'était si gentil.

HUBERT.

Il y aurait quelque chose de bien plus gentil.

CHARLOTTE.

Quoi donc?

HUBERT.

Vous le savez bien.

CHARLOTTE.

Non, je ne le sais pas.

HUBERT.

Oh! avec ça... vous n'allez pas me faire croire...

CHARLOTTE.

Ah! j'y suis maintenant... Oh! je vous en prie, ne prenez pas cet air fin... vous êtes effrayant! Eh bien! non, il ne faut pas y compter, j'aime mieux vous le dire tout de suite... mais je n'ai rien d'une amoureuse... mon imagination est froide comme celle d'un serpent... vous ne vous amuseriez pas du tout. Et puis, vous y tenez donc tant que ça à cette chose-là?

HUBERT.

Moi! je n'y tiens pas du tout. Pour qui me prenez-vous?

CHARLOTTE.

Alors?

HUBERT.

Je vais vous dire... je crains d'être ridicule, qu'on ne se moque de moi... à la ville, mes amis m'accablent de quolibets et de brocards... alors, j'aurais voulu au moins qu'on puisse le croire...

CHARLOTTE.

Dites donc!

HUBERT.

Et, pourtant, je ne peux pas vous forcer à faire ce qui ne vous convient pas.

CHARLOTTE.

Je pense bien! Mais non, restons donc comme nous étions : soyez mon flirt, rien de plus, c'est encore ce qu'il y a de plus avantageux.

HUBERT.

Pour vous?

CHARLOTTE.

Parbleu! Vous m'avez demandé d'être franche, voilà! vous ne m'en voulez pas?

HUBERT.

Pas le moins du monde, au contraire... Seulement, il est inutile que je vous compromette davantage, je ne vous ferai plus la cour.

CHARLOTTE.

Mais nous restons bons amis?

HUBERT.

Certes.

CHARLOTTE.

Alors, donnez-moi la main... pour me relever. D'ailleurs, nous allons nous remettre en route. Dites donc, vous chargerez encore les fusils, comme tout à l'heure, moi je tirerai.

HUBERT.

Non.

CHARLOTTE.

Comment, non?

HUBERT.

Puisque je ne vous fais plus la cour... je vais chasser pour mon compte... je vais chasser pour m'étourdir, c'est bien le moins.

Il part.

CHARLOTTE.

Eh bien! je vous retiens, vous.

HUBERT.

Vous avez beau me retenir, je m'en vais.

Elle le regarde s'éloigner en riant.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, SAINT-PHOIN.

SAINT-PHOIN, venant la rejoindre.

Pourquoi riez-vous?

CHARLOTTE.

Pour rien... j'ai envie de rire, je suis gaie... je suis très gaie aujourd'hui...

SAINT-PHOIN.

Tant mieux pour vous.

Elle se met de la poudre de riz et se regarde dans une petite glace.

CHARLOTTE.

Vous ne me dites pas seulement que j'ai mon chapeau tout de travers.

SAINT-PHOIN.

Vous avez un costume de chasse tout à fait exquis.

CHARLOTTE.

Le vôtre aussi est très bien.

SAINT-PHOIN.

N'est-ce pas? M. de Courrezac a beau se moquer de moi.

CHARLOTTE.

C'est de la jalousie.

SAINT-PHOIN.

Parbleu! Il se rend parfaitement compte qu'il a l'air de mon porte-carnier.

CHARLOTTE.

Voulez-vous me tenir un peu ma glace pour que je me *rarrange* un peu. Plus haut... je ne vois rien... comme ça, ne bougez pas.

SAINT-PHOIN.

Vous ne trouvez pas que Mme Lambert n'a pas très bonne mine?

CHARLOTTE.

Valentine? Non, je ne trouve pas.

SAINT-PHOIN.

Vous n'êtes pas du tout à ce que je vous dis.

CHARLOTTE.

Je vous demande pardon.

SAINT-PHOIN.

Mais non, vous avez le regard incompréhensif de la femme qui enfonce une épingle dans son chapeau.

CHARLOTTE.

Vous m'avez demandé si je ne trouvais pas que Valentine eût mauvaise mine. Je vous ai répondu que non.

SAINT-PHOIN.

Alors vous ne l'avez pas regardée.

CHARLOTTE.

C'est parce que nous sommes sous les arbres, rien n'est plus mauvais pour le teint... si vous vous voyiez, vous êtes vert... et, moi aussi, je dois être verte.

SAINT-PHOIN.

Et puis, je la trouve triste, absorbée; vous ne trouvez pas?

CHARLOTTE.

Non, elle est comme d'habitude... vous savez, c'est sa nature, à Valentine, elle n'est pas très ohé! ohé! Dites donc, mon petit Saint-Phoin, vous ne savez pas ce que vous allez faire?... (Saint-Phoin fait signe que non.) Vous ne me quitterez pas, et puis quand il y aura un passage de faisans comme tout à l'heure, vous chargerez les fusils et moi je tirerai.

SAINT-PHOIN.

Oh! non, oh! non, chacun son fusil... j'ai horreur de chasser comme ça... ça ne m'amuse pas du tout.

CHARLOTTE.

Vous n'êtes pas galant.

SAINT-PHOIN.

Pourquoi ne demandez-vous pas au gentilhomme périgourdin?... puisque c'est votre flirt?

CHARLOTTE.

Il n'est plus mon flirt... il m'a mis le marché à la main... alors je l'ai saqué.

SAINT-PHOIN.

Vous avez saqué le Cadet de Gascogne, très drôle! Seulement, vous auriez dû attendre que la chasse fût finie. C'est une faute.

CHARLOTTE,

Je n'y ai point pensé... Eh bien! partons... (Elle va dire au revoir à Valentine.) Au revoir, Valentine, n'oubliez pas que nous vendangeons demain chez M. de Courrezac... Si vous voulez, nous viendrons vous prendre en voiture à onze heures, puisque c'est sur la route...

VALENTINE.

Je vous remercie... C'est entendu, à onze heures.

CHARLOTTE.

Allons, au revoir, Valentine...

SAINT-PHOIN.

Au revoir, madame, à demain.

Charlotte et Saint-Phoin disparaissent

SCÈNE VIII

VALENTINE, puis VERSANNES.

Valentine restée seule, d'abord immobile et en proie aux réflexions qu'on devine, fait quelques pas et vient à l'endroit même où, quelques minutes auparavant, Charlotte a dit : « C'est encore assez haut ici, on ferait une belle culbute. » Elle reste là immobile, regardant l'eau qui coule en bas et n'entend même pas Versannes qui est venu derrière elle.

VERSANNES.

Valentine!

VALENTINE.

Ah! c'est toi, Julien, c'est toi?

Elle se réfugie dans ses bras.

VERSANNES.

Tu m'attendais?

VALENTINE.

Ah! oui, je t'attendais... avec quelle anxiété!

VERSANNES.

En venant, j'ai rencontré l'abbé Bloquin qui redescendait... Il s'est à peine arrêté pour me parler, il avait un air à la fois gêné et réprobateur... à ce point que je me suis demandé s'il savait quelque chose.

VALENTINE.

Il sait.

VERSANNES.

Il sait?

VALENTINE.

Oui... je le lui ai dit... Ah! que veux-tu? Il faut se mettre un peu à ma place : voilà cinq nuits que je ne dors pas... nuit et jour je retourne dans ma tête brûlante la même obsédante pensée, et seule, toujours seule, n'ayant personne à qui me confier, car je ne peux te voir

comme je voudrais, n'est-ce pas? Alors ce matin, à bout d'angoisses et de forces, je suis allée trouver ce prêtre... je n'ai pas réfléchi, tu comprends, je suis allée le trouver, comme j'aurais trempé dans l'eau mes mains de fièvre... C'est la même chose... ce que j'espérais, je ne saurais le dire... Je venais entendre des paroles apaisantes, consolatrices...

VERSANNES.

Ah! ne t'excuse pas... Je comprends si bien, ma pauvre adorée. Enfin, que t'a-t-il dit?

VALENTINE.

Il m'a dit qu'il ne fallait plus te revoir.

VERSANNES.

Naturellement... Mais alors, qu'est-ce que tu feras? Tu redeviendras la femme de ton mari? Ah! ces gens-là ont vraiment une singulière morale!

VALENTINE.

Moi aussi, j'ai été indignée, je lui ai crié : « Vous me conseillez une infamie! » Mais il disait ce qu'il devait dire, après tout... et il a peut-être raison.

VERSANNES.

Alors, tu vas lui obéir?

VALENTINE.

Je ne dis pas ça.

VERSANNES.

Oui, il a prononcé les mots d'expiation, de sacrifice. Ah! je le referais son sermon, va, ça n'est pas difficile... Il t'a parlé du scandale et de l'opinion du monde. Mais s'est-il inquiété de notre souffrance, le monde? Tiens, tout à l'heure, quand je suis arrivé, la bande joyeuse était là. Alors je me suis arrêté, attendant pour te rejoindre qu'ils s'en aillent! J'ai entendu Charlotte qui n'a pas cessé de rire... et son rire m'exaspérait. Si un tel aveuglement est autour de nous, quelle ne doit

pas être l'indifférence du monde! Pourtant, tu es troublée, malgré toi, par tout ce que t'a dit ce prêtre... je le vois bien... je l'ai senti tout à l'heure dans ton accueil. Hélas! tu n'es déjà plus la même!

VALENTINE.

Mais si, je suis la même! Ah! va! je suis bien la même... ou plutôt, tu as raison, je n'en sais rien... je ne sais plus rien... il ne faut pas m'en vouloir.

VERSANNES.

Je ne t'en veux pas, mais je ne peux pas supporter la pensée que tu sois à un autre. Tu es à moi, entends-tu, à moi... tu t'es donnée tout entière comme moi je t'ai aimée sans partage, et c'est ainsi que ça doit être. Écoute, j'ai bien réfléchi et je te répète ce que je t'ai dit hier : partons ensemble. Demain, nous sommes invités à vendanger chez de Courrezac et nous devons venir vous chercher à onze heures. Je m'en irai dès le matin et je me rendrai directement à la gare où je t'attendrai... Le matin, ton mari est toujours à l'usine... tu pourras facilement me rejoindre... nous prendrons le rapide de dix heures et, lorsqu'on s'apercevra de notre absence, nous serons déjà loin... Tu ne me réponds pas?

VALENTINE.

Tu sais bien pourquoi je ne te réponds pas, et ce qui me fait hésiter affreusement. Ah! ce n'est pas la considération du monde ni les exhortations de l'abbé Bloquin qui me retiennent; d'ailleurs, l'amour est aussi une religion...

VERSANNES.

La seule!

VALENTINE.

Et même condamnée par le monde et par l'Église, déshonorée et réprouvée, je ne serais pas moins heureuse d'être à toi... Tu n'en doutes pas?

VERSANNES.

Alors?

VALENTINE.

Mais si je pars avec toi, il faudra que j'abandonne mes enfants et, à cette pensée, vois-tu, mon cœur se déchire... Je sens bien que je n'en aurai jamais le courage. Et puis, ils sont tendres, caressants, tu les connais... et puis ce sont mes enfants... et tu le comprends si bien que tu as évité de m'en parler.

VERSANNES.

Tu ne peux pourtant pas leur sacrifier toute ta vie.

VALENTINE.

Je le dois.

VERSANNES.

Mais non, la nature elle-même n'exige pas ça. Ils ne sont pas tout petits.

VALENTINE.

Justement, ils sont déjà assez grands pour souffrir de mon absence.

VERSANNES.

Tu ne les abandonnes pas, tu ne les laisses pas seuls, manquant de tout...

VALENTINE.

Ma tendresse leur manquera.

VERSANNES.

Leur père s'occupera d'eux.

VALENTINE.

Sans doute, pour les élever dans la haine et le mépris de leur mère.

VERSANNES.

Mais tu ne penses qu'à ses enfants à lui !... Et le mien, le nôtre, il ne compte donc pas ?... N'est-il pas entre nous un lien définitif ?... C'est l'enfant de notre amour, avant tout, et tu devrais le préférer.

VALENTINE.

Et pourtant, je ne le sens pas, je ne le sens pas plus mon enfant que les deux autres...

VERSANNES.

Alors, l'enfant que tu as eu avec l'homme que tu aimes, l'enfant que tu as conçu dans l'abandon voluptueux de tout ton être, dans l'ivresse de ta chair et de ton âme, ne t'est pas plus précieux que ceux que tu as conçus dans le plus triste devoir, dans la plus servile résignation? La maternité n'est-elle donc chez les meilleures qu'une fonction inconsciente et vulgaire!

VALENTINE.

Que veux-tu? ça ne se raisonne pas... Et puis, ce n'est pas leur faute aux deux autres... Ils ne sont pas responsables de ce qui arrive. Ah! ce que tu viens de me dire, je me le suis répété cent fois pour me convaincre moi-même, sans parvenir à étouffer le cri de ma conscience maternelle... et mes pressentiments, car j'ai peur, j'ai peur d'être punie précisément dans ceux que j'abandonnerais ainsi... S'ils tombent malades, je ne serai pas auprès d'eux...

VERSANNES.

On te permettra alors de les voir autant que tu voudras.

VALENTINE.

Tant que je voudrai? Mais non, tu le sais bien. On me mesurera le temps, on me fera l'aumône de quelques heures... La loi faite par les hommes est dure pour les mères. Et s'il leur arrivait un malheur, je penserais que si j'avais été toujours là, je l'aurais conjuré et ce serait le remords affreux de toute ma vie. D'ailleurs, j'en mourrais.

VERSANNES.

Que veux-tu que je te dise... Tu me donnes des raisons profondes. Évidemment, toi seule as le droit de choisir, d'imposer ta volonté.

VALENTINE.

Ah! mon Dieu! mais comprends donc que je n'impose rien du tout! Entre toi et mes enfants, quelle volonté veux-tu que j'aie? J'arrive à un carrefour de ma vie où se croisent cinq ou six routes, toutes semées de désastres. Laquelle prendrai-je? A peine me suis-je engagée dans l'une, par la pensée, que j'en aperçois les dangers et je regrette de ne pas avoir pris l'autre, et de tous les côtés, mon cœur se heurte à de l'impossible et à de la souffrance. Voilà comment j'ai le droit de choisir!

VERSANNES.

Et pourtant, il le faut... Il y a des cas où choisir, c'est aimer... et si tu m'aimais...

VALENTINE.

Si je t'aimais! ...Voilà que tu en doutes à présent?

VERSANNES.

Mais non, je n'en doute pas... Comprends-moi donc bien, tu m'aimes autant que tu peux m'aimer, mais pas plus que tout. Et comment en serait-il autrement? Nous n'avons eu jusqu'ici que des heures d'amour péniblement volées; ça m'a suffi, à moi, pour t'aimer à jamais. Mais toi, après quelques étreintes hâtives et furtives, tu ne connais de l'amour qu'une maternité que tu détestes peut-être!

VALENTINE.

Ah! ne dis pas ça! Je t'aime comme tu m'aimes, Julien, et tu peux me croire... Mais aie pitié de moi : je suis un être de faiblesse et de contradiction. Dans le même instant, j'ai le projet de partir avec toi, ou de rester et de tout avouer... ou de me tuer...

VERSANNES.

Valentine!

VALENTINE.

Oui, de me tuer. Tiens, tout à l'heure, en t'atten-

dant, je regardais cette eau rapide qui coule en bas... Elle m'attirait... Ah! ce serait si vite fait, et ça simplifierait tant de choses...

VERSANNES.

Tais-toi, tais-toi! Mais tu n'as pas le droit de mourir, entends-tu, puisque tu aimes et que tu es aimée... et songe aussi que mon existence dépend de la tienne. Oui, j'ai pu te paraître égoïste tout à l'heure et peu généreux de te presser ainsi de partir, alors que je ne laisse derrière moi qu'une femme indifférente. Mais crois-tu que je ne pense pas aussi à toi, à l'existence lamentable que tu as menée jusqu'à présent et qui t'est réservée plus lamentable encore, si tu restes?... Certainement, tu peux sacrifier ton amour à tes enfants, mais eux ne resteront pas toujours auprès de toi... et alors songe à l'avenir qui t'est réservé, à ta vieillesse solitaire et glacée auprès d'un homme que tu n'as jamais aimé... avec toute la tristesse du devoir accompli!

VALENTINE.

Avec toute la consolation!

VERSANNES.

Ne crois donc pas ça, ça n'est pas vrai! Car nous avons aussi des devoirs envers nous-mêmes, et surtout le devoir d'être heureux. Ah! celui-là ne laisse derrière lui ni tristesse ni remords, mais, au sein de la vieillesse même, de jeunes et vibrants souvenirs. Quoi qu'il arrive, on a vécu, et si l'on a souffert, c'est encore une réconfortante souffrance. Mais toi, tu as déjà perdu une partie de ta jeunesse dans un mariage déplorable... tu es faite pour l'amour, et tu ignores l'amour, ma pauvre adorée... Ah! Valentine, comme je sens ton cœur battre!... tes yeux se cernent et tu pâlis... Ah! viens, partons ensemble... tu ne sais rien, tu ne connais rien de la vie : mais tu connaîtras des nuits de caresses et des jours de tendresses; dans des pays qui t'enchanteront, nous ferons les pèlerinages passionnés des

amants et, comme la mer se teinte des ciels qu'elle reflète, notre amour se teintera des spectacles que nous contemplerons ensemble... Ah! va, je te promets qu'il y a des bonheurs et des ivresses qui font tout oublier!

VALENTINE.

Ah! lorsque tu me parles ainsi, je ne vois plus que ces ivresses et j'y aspire de tout mon être. Oui!... quand je suis près de toi... je sens bien que je suis à toi... que je t'appartiens tout entière, et je ne peux concevoir la vie sans toi.

VERSANNES.

Et puis, songes-y, nous élèverons notre enfant, tendrement, gravement. N'est-ce donc pas une raison suffisante de la vie nouvelle que je te propose et le plus noble but? Nous nous sentirons rajeunis et continués en lui. Ne crains rien, je réponds de l'avenir... Je t'aime... je te promets toute une vie de dévouement et de tendresse.

VALENTINE.

Ah! Julien! mon Julien! Je t'aime!

Cependant le crépuscule est venu. Ils restent quelques instants silencieux, embrassés.

VERSANNES.

Tes lèvres sont brûlantes et tes mains sont glacées.

VALENTINE.

Je t'aime!

VERSANNES.

Alors, tu viendras?

VALENTINE.

Je ferai ce que tu voudras, ce que tu voudras!

VERSANNES.

Eh bien! partons demain!

VALENTINE.

Si tôt! Pourquoi demain?

VERSANNES.

Pourquoi plus tard? Écoute! demain à la gare, à neuf heures, je t'attendrai, mais tu viendras?

VALENTINE.

Oui, je viendrai.

VERSANNES.

Ah! si je pouvais t'emmener tout de suite, à l'instant même! J'ai tellement peur que tu ne te reprennes quand je ne serai plus près de toi! Enfin! songe que je t'attendrai; tu ne pourras pas me laisser dans une telle angoisse... d'ailleurs, si tu ne viens pas...

VALENTINE.

Je viendrai.

VERSANNES.

Tu le jures!

VALENTINE, gravement.

Sur ma vie... Mais il est tard... (Un silence.) La nuit tombe, il faut rentrer... J'ai peur qu'on ne s'inquiète à la maison...

VERSANNES.

Je vais t'accompagner.. Je te quitterai un peu avant d'arriver chez toi.

VALENTINE.

Eh bien! partons.

Et dans la presque nuit, ils s'éloignent.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Chez les Lambert, même décor qu'au deuxième acte. Au lever du rideau, Lambert est assis et lit les journaux.

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, LAMBERT.

AMÉLIE, annonçant.

Monsieur, c'est M. Aubierge.

LAMBERT.

Faites-le entrer, et allez dire à madame que le docteur Aubierge est là et qu'il va monter la voir dans un instant.

AMÉLIE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

LAMBERT, AUBIERGE

LAMBERT, se levant et allant vers Aubierge qui est entré.

Bonjour, docteur; c'est aimable à vous d'être venu de si bonne heure.

AUBIERGE.

On m'a apporté votre mot juste au moment où j'allais me mettre en route pour ma tournée; alors j'ai commencé par vous. Ce n'est pas vous qui êtes malade?

LAMBERT.

Non, non, c'est pour ma femme que je vous ai prié de venir.

AUBIERGE.

Tiens, tiens, qu'y a-t-il donc?

LAMBERT.

A vrai dire, je ne sais pas... je voudrais que vous la voyiez, que vous l'interrogiez... depuis quelque temps, je la trouve changée : elle n'a pas bonne mine, elle pleure fréquemment, puis elle est sujette à des malaises.

AUBIERGE.

J'ai vu Mme Lambert là-haut chez la mère Mousseron, auprès de cette fille qui était chez vous... je lui ai trouvé en effet l'air fatigué... nous allons voir ça... Mais quelle sorte de malaises éprouve-t-elle?

LAMBERT.

Des malaises subits qui vont presque jusqu'à l'évanouissement et qui disparaissent, d'ailleurs, aussi vite qu'ils sont venus; mais enfin, ça m'inquiète un peu... je ne trouve pas ça naturel.

AUBIERGE.

Oui... à moins que ça ne soit on ne peut plus naturel, et loin de vous inquiéter, il y aurait peut-être lieu de vous réjouir.

LAMBERT.

Comment ça?

AUBIERGE.

Voyons, voyons, tristesse vague, extrême nervosité, malaises subits et passagers, ça ne vous dit rien? C'est là pourtant des phénomènes bien connus et on sait ce qu'ils annoncent habituellement.

LAMBERT.

Je n'y suis pas du tout... je vous avoue que je n'y suis pas du tout...

AUBIERGE.

Vous avez déjà eu deux enfants... Ah! vous n'êtes pas observateur.

LAMBERT.

Ah! j'y suis maintenant. Alors, vous croyez? Ah! oui, oui... mais non, ça ne peut pas être ça!...

AUBIERGE.

On ne sait jamais.

LAMBERT.

J'en suis moralement sûr.

AUBIERGE.

Oh! moralement, ça ne suffit pas; la nature se charge de donner des démentis formels aux présomptions morales.

LAMBERT.

Écoutez, docteur, j'ai, comme on dit en mathématiques, des raisons nécessaires et suffisantes pour ne craindre aucun démenti de la part de la nature.

AUBIERGE.

Alors, c'est différent.

LAMBERT.

Mais je continue : hier soir, après être allée voir Céline, elle est rentrée encore plus triste, plus étrange qu'à l'ordinaire. Pendant tout le dîner, elle n'a pas dit un mot... elle n'entendait même pas quand on lui parlait et, cette nuit, elle n'a pas dû dormir, car je l'ai entendue aller et venir dans sa chambre. Quand je lui demande ce qu'elle a, si elle souffre, elle ne veut rien me dire. Alors, je vous ai prié de venir; j'ai pensé que vous auriez plus d'autorité, qu'elle se confierait plus volontiers à vous... vous savez, les femmes ont des idées singulières.

AUBIERGE.

D'après ce que vous me dites, je pense que nous avons affaire à une maladie nerveuse assez aiguë... Ah! c'est si fréquent maintenant... à moins qu'il n'y ait autre chose... enfin, nous allons voir.

A ce moment, Valentine entre.

SCÈNE III

VALENTINE, LAMBERT, AUBIERGE

VALENTINE, au docteur.

Bonjour, docteur, vous allez bien?

AUBIERGE.

Mais il paraît que c'est à vous, madame, qu'il faut demander ça.

LAMBERT.

Pourquoi es-tu descendue, puisque je t'avais fait dire par Amélie que le docteur allait monter te voir?

VALENTINE, nettement.

Je suis descendue pour éviter au docteur la peine de monter et pour te dire aussi qu'il était inutile de déranger M. Aubierge. D'ailleurs, je l'ai vu hier auprès de Céline... si j'avais eu quelque chose à lui dire, je le lui aurais dit, et je n'ai rien à lui dire aujourd'hui de plus qu'hier.

LAMBERT.

J'aurais désiré pourtant avoir son avis...

VALENTINE, soudain très fébrile.

Mais je ne suis pas malade. Ah! je t'en prie, qu'on me laisse... qu'on me laisse!

LAMBERT, au docteur.

Vous voyez.

AUBIERGE.

Écoutez! n'insistez pas, il est inutile de la contrarier. Eh bien! madame, en ce cas, je ne vais pas m'attarder ici, d'autant plus que j'ai encore toutes mes visites à faire. Allons, au revoir, madame.

LAMBERT, le reconduisant.

Vraiment, docteur, je regrette de vous avoir dérangé.

AUBIERGE, déjà sur la porte.

Mais pas du tout; d'ailleurs, quand vous aurez besoin de moi, je suis toujours à votre disposition.

Ces derniers mots se disent au dehors.

SCÈNE IV

VALENTINE, LAMBERT.

LAMBERT, venant de reconduire Aubierge.

Eh bien! Tu restes là... tu ne vas pas t'habiller? Tu sais que nous déjeunons chez de Courrezac et que les Versannes viennent nous prendre à onze heures.

VALENTINE.

Oui, oui, je sais... je suis prête.

LAMBERT, la regardant.

Tiens, au fait, c'est vrai... tu n'es pas en retard. (Un silence.) Pourquoi n'as-tu pas voulu consulter Aubierge? C'est très ennuyeux de l'avoir fait venir pour rien. De quoi avons-nous l'air? Une autre fois, dans un cas pressé, il ne se dérangera pas.

VALENTINE.

Pourquoi l'as-tu fait venir? Je ne te l'avais pas demandé.

LAMBERT.

Je l'ai fait venir, je l'ai fait venir, parce que tu es malade, quoi que tu en dises... Il n'y a qu'à te regarder : tu as une mine de papier mâché; tu es malade... tu ne veux pas en convenir, c'est absurde, il n'y a pas de honte à ça. Si, comme le croit le docteur, c'est une maladie nerveuse, il faut te soigner, suivre un traitement, prendre du bromure, des douches, enfin te soigner. Moi, quand j'ai eu ma maladie d'estomac, je me suis soigné. Mais à quoi bon lutter contre l'évidence et s'entêter à dire : « Je n'ai rien, je n'ai rien », lorsque ce sont perpétuellement des larmes et des figures d'enterrement... sans compter que ça n'est pas amusant non plus pour moi. Je commence à en avoir assez. C'est très joli d'avoir des nerfs, mais il ne faut pas que les autres en souffrent. Enfin, ce qui s'est passé encore cette nuit, ça n'est pas naturel... ça ne peut pas durer.

VALENTINE.

Oui, je comprends que tu sois las de mes tristesses. Tu as raison, ça ne peut pas durer et c'est pour ça qu'il faut que je te parle.

LAMBERT.

Ah! enfin, ça n'est pas dommage... je ne serai pas fâché de savoir ce que tu penses.

VALENTINE.

C'est vrai, voilà neuf ans que nous vivons ensemble et tu ne me connais pas... tu n'as jamais cherché à me connaître : nous vivons à côté l'un de l'autre, sous le même toit, comme deux étrangers.

LAMBERT.

Je ne te connais pas... je ne te connais pas... c'est ta faute : tu ne parles jamais.

VALENTINE.

Tu n'entends pas mon silence! En ce moment même, il se passe autour de toi, chez toi, des choses tragiques et tu n'en es même pas effleuré.

LAMBERT.

Quelles choses tragiques? Voilà encore que tu fais du roman.

VALENTINE.

Ça n'est pas du roman, c'est la vie.

LAMBERT.

Tais-toi donc : je la connais mieux que toi, la vie.

VALENTINE.

Tu crois la connaître, mais tu en ignores tout un côté qui, pour certains, est l'essentiel.

LAMBERT.

Quoi... quel côté? Pourquoi prends-tu des airs de victime? De quoi te plains-tu? Tu n'es pas heureuse? Que veux-tu dire?

VALENTINE.

Je veux dire qu'une femme a des sentiments, des aspirations, un besoin d'idéal!

LAMBERT.

J'avoue ne pas comprendre. Explique-toi, dis-moi des choses claires, positives, si tu veux que je te réponde, et non des mots dénués de tout sens; mais je te préviens que je n'aurai pas la patience d'écouter des divagations.

VALENTINE.

J'ai bien eu la patience, moi, de taire pendant neuf ans mes désillusions de corps et d'âme : oui, le lendemain même du mariage, j'aurais voulu crier mon désespoir et ma révolte et mon dégoût de ses brutalités.

LAMBERT.

Alors, tu as attendu neuf ans pour me dire ça! Et c'est aujourd'hui que tu viens te plaindre d'avoir été méconnue, incomprise? Tu me parles de tes aspirations, des brutalités du mariage. Pourquoi m'as-tu épousé?

VALENTINE.

Est-ce que je savais?

LAMBERT.

Tu savais très bien, et le temps est passé où les jeunes filles arrivaient au mariage naïves et ignorant tout. Que viens-tu me parler de ton besoin d'idéal! Je ne suis pas un héros de roman, c'est entendu, mais tu savais qui j'étais quand j'ai demandé ta main... Je ne me suis pas fait passer pour un poète ou pour un officier de cavalerie; et, pendant que je te faisais la cour, je te défie de me citer une seule conversation où je t'aie parlé de littérature ou de voyage en Italie! Le mariage n'est pas une aventure passionnelle, ma chère amie... Je me suis marié pour fonder une famille, pour avoir des enfants. Si tu y cherchais autre chose, j'en suis bien fâché; mais, encore une fois, il ne fallait pas m'épouser.

VALENTINE.

Sans doute, mais j'habitais une ville de province où les partis étaient rares; tu étais un parti convenable; nos fortunes s'équilibraient; ma dot te permettait d'acheter la maison de ton père et ce fut le point de départ de notre union!

LAMBERT.

Oui... Le mariage est aussi une association... Il n'y a pas à s'en cacher, lorsque les choses se passent loyalement de part et d'autre. Tes parents savaient que ta dot me servait à payer la papeterie et j'ai tenu à ce que toi-même fusses mise au courant.

VALENTINE.

Ah! c'était le mariage de raison dans toute sa folie, le mariage de convenance dans tout son cynisme!

LAMBERT.

C'était un mariage comme il s'en fait cent mille et dont les femmes se contentent.

VALENTINE.

Parce qu'on ne le sait pas... toutes les femmes n'ont pas ma franchise. Enfin, tout le monde a exercé une pression sur moi : père, mère, parents, amis, et l'abbé Bloquin lui-même; on m'a démontré les avantages de cette union. Et puis, les parents vous disent qu'ils sont vieux, qu'ils peuvent mourir et qu'ils partiraient tranquilles, s'ils savaient leur fille établie... *établie*, voilà leur mot et voilà leur rêve pour nous!

LAMBERT.

Mais oui, établie... C'est étrange comme les mots les plus simples te bouleversent! Mais si ce mariage te déplaisait à ce point, il fallait le déclarer à tes parents.

VALENTINE.

J'ai dit à mon père que je ne t'aimais pas : il ne m'a même pas écoutée... je l'ai dit à ma mère : elle m'a affirmé que *ça viendrait*, qu'à défaut d'amour, il y avait l'affection, l'estime, l'habitude, que sais-je?... qu'elle-même n'aimait pas mon père lorsqu'elle s'était mariée et qu'elle avait été pourtant très heureuse. D'ailleurs, elle mentait... Je l'ai su depuis. Mais c'est avec de tels mensonges que l'on nous sacrifie, et nous avons dans le sang, par nos grand'mères et par nos mères, la résignation héréditaire au mariage d'intérêts et d'hypocrisie. Voilà comment je t'ai épousé. Oh! ce n'est pas de ta faute, je le reconnais, c'est la faute du mariage tel qu'on le comprend dans notre monde. Toi, tu t'es marié pour avoir des enfants; c'est, en effet, une raison très respectable; tu t'occupais beaucoup de tes affaires, ce qui t'empêchait sans doute de t'occuper de moi, et j'ai cru longtemps que ça devait être ainsi... c'est pourquoi je me suis tue, pendant neuf ans, résignée.

LAMBERT.

Tu aurais bien fait de continuer et de m'épargner tes doléances rétrospectives.

VALENTINE.

Je ne peux plus me taire maintenant.

LAMBERT.

Ah!... pourquoi donc?

VALENTINE.

Parce que, tandis que nous vivions ainsi près et, pourtant, si loin l'un de l'autre, j'ai rencontré un homme qui m'a entourée de dévouement et de tendresse, un homme qui m'a aimée, comprends-tu? qui m'a aimée! Alors, moi aussi, je l'ai aimé.

LAMBERT.

Mais comment l'as-tu aimé? Tu as été sa maîtresse?

VALENTINE.

Oui.

LAMBERT.

Toi, toi, tu as eu un amant! Voyons, ça n'est pas possible.

VALENTINE.

Je porte en moi la preuve de cet amour.

LAMBERT.

Ah! Voilà donc la cause de tes larmes et de tes malaises. Je comprends pourquoi tu as refusé de voir le docteur... et moi qui étais encore assez bête pour m'inquiéter de ta santé! Quel est cet homme d'abord?

VALENTINE.

Peu importe.

LAMBERT.

Comment, peu importe? Je ne suis qu'un homme sans idéal, très terre à terre, un industriel, un papetier, tout ce que tu voudras; mais je n'entends pas qu'on me trompe, qu'on me rende ridicule! Je veux savoir le nom de ton amant... et d'ailleurs, je le connais... c'est Versannes, ça ne peut être que lui... je vais aller le trouver.

VALENTINE.

C'est inutile... tu ne le rencontreras pas... il est parti.

LAMBERT.

Ah! il est parti? C'est bien commode en effet et surtout très courageux!

VALENTINE.

Oui, il est parti et je devais le rejoindre; mais au moment de me séparer de mes enfants, je n'en ai pas eu la force. Je n'ai pas voulu non plus tenter de redevenir ta femme, comme tant d'autres à ma place n'auraient pas hésité à le faire; je n'ai pas voulu jouer une comédie aussi odieuse et te duper aussi bassement. Si audacieuse que puisse te paraître ma démarche, j'ai mieux aimé te dire la vérité, espérant que tu m'en saurais gré.

LAMBERT.

Comment donc! mais je t'en sais un gré infini. Où veux-tu en venir?

VALENTINE.

Je viens te demander de rester auprès de mes enfants.

LAMBERT.

Et Versannes?

VALENTINE.

J'ai décidé de ne plus le revoir... jamais, je le jure : la loyauté de ma démarche est une garantie de ce serment. Nous vivrons comme par le passé, étrangers l'un à l'autre, mais aux yeux du monde, nous resterons unis.

LAMBERT.

Ah! tu arranges ça comme ça, toi? Alors, c'est une affaire que nous traitons! Et quel est mon avantage à moi, dans tout ça, si c'est une affaire? Et tu crois que je vais accepter bonnement dans ma maison l'enfant d'un autre et que je travaillerai pour le nourrir et pour l'élever? Et que mes enfants traiteront cet étranger comme leur propre frère? Non, non, chacun les siens... ce serait trop commode. Tu n'as pas réfléchi une seconde, ça n'est pas possible.

VALENTINE.

Oui, je suis coupable, je t'ai gravement offensé et je te demande pardon...

LAMBERT.

En vérité, il est bien temps.

VALENTINE.

Mais je te supplie de me laisser auprès de mes enfants, car les torts que j'ai envers toi ne m'empêchent pas d'avoir été pour eux la mère la plus tendre et la plus dévouée. Tu ne peux pas dire le contraire; tout le monde le reconnaît. Je ne m'en vante pas, c'est tout naturel; mais je suis bien obligée de me défendre, n'est-ce pas? Et ce que je fais, ce que je fais en ce moment, n'est-ce pas une preuve de l'affection passionnée que je leur ai vouée? Je ne peux pas me séparer d'eux, non, ça, je ne le peux pas. D'ailleurs, dans leur intérêt même, ils ont encore besoin de moi : il faut que je reste auprès d'eux.

LAMBERT.

J'y serai, moi, et ça suffit.

VALENTINE.

Hélas! tes soins et ceux que pourront leur donner des domestiques même dévoués ne remplaceront jamais mes soins, tu le sais bien. Voyons, je t'en supplie à genoux, je suis à tes pieds, je te demande pardon, je m'humilie.

LAMBERT.

Mais non, c'est inutile, la solution que tu me proposes est inacceptable, c'est absurde.

VALENTINE.

Voyons, écoute-moi, écoute-moi : tu ne souffres pas dans ton amour, c'est ton orgueil seul qui est atteint.

LAMBERT.

Et mon honneur?

VALENTINE.

Ton honneur! Mais, si tu uses de tes droits, songe au scandale qui en résultera... et pour toi-même et pour nos enfants, ne vaut-il pas mieux le silence... le silence! D'ailleurs, je tiendrai si peu de place dans ta maison..., tu t'apercevras encore moins que jadis de ma présence. Je te demande de me consacrer désormais tout entière à mes enfants... tu ne peux pas me refuser ça.

LAMBERT.

Mais tu es indigne, entends-tu, indigne de t'occuper d'eux.

VALENTINE.

Ah! ne dis pas ça. Tu ne devines donc pas le combat effroyable qui s'est livré en moi. Pourtant tu m'as entendue pleurer toute la nuit... j'ai cru que j'allais devenir folle. Tiens! il y a en ce moment un homme qui m'attend et son existence dépend de la décision que j'aurai prise... je pouvais partir avec lui... avec lui je pouvais être si heureuse que j'aurais oublié peut-être un jour, qui sait? ces mêmes enfants qui m'attachent ici, et je ne peux pas partir... et tu dis que je suis une mère indigne, alors que je leur sacrifie mon amour, mon bonheur et toute ma vie.

LAMBERT, au comble de la fureur conjugale.

Tu oses me parler de ton amour et de cet homme. Tiens, tu mériterais...

Il la prend par le bras et la secoue rudement.

VALENTINE.

Oh! je vous en prie, lâchez-moi et ne criez pas ainsi... expliquons-nous...

LAMBERT.

Comment!... expliquons-nous?

VALENTINE.

Oui, lorsqu'on a fait le mariage que nous avons fait, mariage sans amour de part et d'autre, admettons logi-

quement que s'il survient dans une semblable union des complications, on doit les discuter sans passion et sans fièvre... comme deux associés... comme le mari et la femme que nous avons été.

LAMBERT.

Ça dépend de quelles complications! En effet, je ne vous connaissais pas et vous ne manquez pas d'audace!

VALENTINE.

Je n'ai eu que de l'humilité tout à l'heure.

LAMBERT.

Je vous chasse, entendez-vous, je vous chasse... allez rejoindre votre amant, je ne vous retiens pas.

VALENTINE.

Je ne veux pas quitter mes enfants.

LAMBERT.

Vous ne voulez pas! mais de quel droit imposeriez-vous ici une volonté?

VALENTINE.

Je ne m'en irai pas... ou alors j'emmènerai mes enfants... ils m'appartiennent autant qu'à vous.

LAMBERT.

Vos prétentions sont vraiment grotesques; vous savez bien que je demanderai le divorce et que la loi me les donnera.

VALENTINE.

Je ne reconnais pas de loi au monde qui fasse qu'on ait le droit de retirer à une mère ses enfants.

LAMBERT.

Pourtant, cette loi existe, je vous assure, surtout lorsque la mère est une...

VALENTINE.

Taisez-vous! Ils vous ont coûté pour naître quelques

minutes de plaisir, mais c'est moi qui ai souffert pour les mettre au monde et qui ai failli en mourir, c'est moi qui les ai nourris, qui ai passé des nuits auprès d'eux quand ils étaient malades, qui ai tremblé pour eux à chaque instant... c'est moi qui la première ai vu dans leurs yeux leur âme s'éveiller, et c'est moi qu'ils ont connue et appelée la première. Vous voyez bien que c'est à moi qu'ils appartiennent.

LAMBERT.

Ne vous épuisez pas en paroles inutiles... le père a des droits imprescriptibles : mes enfants sont à moi, je les garde.

VALENTINE.

Mais si le père a de tels droits, il a des devoirs équivalents, je suppose. Vous êtes-vous inquiété de l'enfant que vous avez eu, dans le temps, avec une pauvre fille morte depuis à l'hôpital?

LAMBERT.

Qu'est-ce que vous aller chercher là? Ça ne vous regarde pas... d'abord comment savez-vous?

VALENTINE.

Je le sais. Et quand les grands-parents vous ont écrit pour vous demander quelque secours, vous ne leur avez même pas répondu... il a fallu qu'ils s'adressent à moi et que ce soit moi qui leur fasse parvenir, à votre insu, de quoi l'élever. Je ne me suis pas révoltée, moi, à l'idée de m'occuper de l'enfant d'une autre!

LAMBERT.

Ça n'a pas le moindre rapport.

VALENTINE.

Ah! les enfants appartiennent au père, et c'est pour ça que vous avez chassé d'ici une pauvre fille séduite par un de vos ouvriers, sans même user de votre autorité pour engager cet homme à reconnaître cet enfant.

LAMBERT.

Vous ne me parlez que de bâtards!... et le mariage, qu'en faites-vous?

VALENTINE.

J'en fais l'institution la plus féroce, quand elle n'est pas la plus douce! Et pourtant, quoique nous ayons fait le mariage que nous avons fait, je vous aurais été fidèle, je le jure, si vous aviez été un brave et digne homme; mais ce sont vos idées bourgeoises et mesquines, vos actes en contradiction constante avec vos théories, et votre âme vulgaire et pleutre, oui, c'est tout cela qui a créé un abîme entre nous. Insensée que j'étais de croire qu'en venant vous dire la vérité, vous m'en sauriez gré et que vous auriez peut-être une lueur d'humanité! Mais vous êtes sans justice et sans pitié! Ah! j'aurais dû prévoir qu'après avoir eu, pendant plus de deux ans, toute l'indifférence d'un mari, vous auriez tout à coup toute la fureur d'un amant! Oui, j'aurais dû le prévoir et suivre le conseil que m'a donné un prêtre, c'est-à-dire redevenir votre femme...

LAMBERT.

Misérable!

VALENTINE,

Mais pour une telle ruse il fallait encore trop de courage... ou plutôt, j'aurais dû partir et emmener mes enfants; je les aurais cachés et, si vous aviez découvert notre retraite, vous m'auriez tuée plutôt que de me les arracher.

LAMBERT.

Vous m'insultez maintenant; vous me menacez... Une dernière fois, allez-vous en, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter à la porte.

VALENTINE.

Non, non, c'est inutile... n'appelez personne... je m'en vais.

LAMBERT.

C'est ça... allez le rejoindre... Où allez-vous par là?

VALENTINE, *avec une grande autorité.*

Je vais dire adieu à mes enfants.

LAMBERT.

Attendez : vous leur direz adieu ici devant moi. (*Il sonne : la femme de chambre apparaît.*) Où sont les enfants?

AMÉLIE.

Mais, monsieur, ils sont par là... ils jouent.

LAMBERT.

Dites-leur de venir ici, tout de suite.

AMÉLIE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

VALENTINE.

Vous avez peur que je les vole?

LAMBERT.

Je ne sais pas de quoi j'ai peur... dans l'état d'exaltation où vous êtes, vous êtes capable de tout.

SCÈNE V

VALENTINE, LAMBERT, MARIE et PIERRE.

LAMBERT, *aux enfants.*

Dites adieu à votre mère.

VALENTINE, *les embrassant en sanglotant.*

Adieu, mes pauvres petits, adieu, adieu!

MARIE.

Comme tu nous embrasses fort, mère chérie... Tu vas donc bien loin?

VALENTINE.

Oui, mes chéris, je vais très loin... très loin.

PIERRE.

Alors, emmène-nous.

VALENTINE.

Je ne le peux pas.

MARIE.

Quand reviendras-tu?

VALENTINE.

Je ne sais pas... je ne sais pas.

LAMBERT.

Allons, en voilà assez... ces scènes-là émotionnent les enfants plus qu'il n'est nécessaire... c'est très mauvais pour eux... il faut vous en aller...

VALENTINE, maintenant accablée et sans force.

Je m'en vais, je m'en vais...

Elle se dirige vers la porte, les enfants la suivent en criant, mais Lambert se met entre eux et leur mère. Tous trois la regardent disparaître.

SCÈNE VI

LAMBERT, PIERRE, MARIE.

LAMBERT, aux enfants.

Vous allez me faire le plaisir de rester ici et surtout de ne pas pleurnicher comme ça... Jouez là sans faire de bruit.

MARIE.

Nous n'avons pas envie de jouer.

LAMBERT.

Eh bien! lisez, regardez les images, faites ce que vous voudrez... mais surtout restez tranquilles, vous m'avez compris?

Les enfants vont sans bruit chercher un grand livre que Marie ouvre sur ses genoux. Pierre s'assied à côté d'elle et tous deux semblent s'occuper à regarder les images; Lambert se promène à grands pas dans le salon, puis s'installe à l'autre bout de la pièce, à une table. Il commence une première lettre qu'il déchire, puis il en écrit une autre, et quand il paraît bien absorbé dans cette besogne, les enfants s'enhardissent à parler tout bas.

PIERRE.

Où qu'elle est, maman?

MARIE.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Quand est-ce qu'elle reviendra?

MARIE.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Si nous allions la retrouver?

MARIE.

Nous ne savons pas où elle est.

PIERRE.

C'est vrai.

LAMBERT, levant la tête.

Chut! Parlez plus bas!

MARIE.

Papa est méchant... c'est lui qui fait pleurer maman, c'est lui qui l'a *renvoyée*. Je le déteste, je ne veux plus qu'il m'embrasse.

PIERRE.

Moi non plus.

MARIE.

Tu dis ça et puis tu te laisseras faire, tu es moins entêté que moi d'abord, parce que je suis une fille. Moi, je ne me laisserai pas embrasser.

PIERRE.

Oui, mais moi, quand je serai grand, j'aurai un fusil et je défendrai maman.

MARIE.

En attendant, tu ne sais pas ce qu'on va faire?

PIERRE.

Non.

MARIE.

On n'apprendra plus ses leçons; on ne fera plus ses devoirs, on désobéira tout le temps... on sera insupportable.

PIERRE.

Oui, oui, c'est ça.

MARIE.

Il ne faut pas dire oui, oui, et ne pas le faire... Jure-le-moi.

PIERRE, très grave.

Je te le jure! (Il fait le signe de la croix et crache en étendant la main; mais pris d'un scrupule.) Est-ce qu'on sera aussi méchant avec l'abbé Bloquin?

MARIE.

Oh! non, excepté avec l'abbé Bloquin!

A ce moment on entend la cloche sonner.

LAMBERT, regardant à sa montre.

Tiens, pourquoi sonne-t-on? Il n'est pourtant pas midi. Il est à peine onze heures. (Il sonne, la femme de chambre entre.) Amélie, dites donc à François d'aller au plus vite à l'usine et de demander au contremaître pourquoi il fait sonner la cloche?

AMÉLIE.

Monsieur, voilà justement le contremaître qui vient en courant.

En effet, au même instant, Rousseau le contremaître entre par la porte vitrée qui ouvre sur le parc... il est extrêmement pâle.

LAMBERT.

Hé bien! Rousseau, qu'y a-t-il donc?

ROUSSEAU, *l'entraînant.*

Venez, monsieur... Je ne peux pas vous dire ça devant...

Il désigne les enfants.

LAMBERT.

Mais quoi?

ROUSSEAU.

Ah! monsieur... un accident épouvantable! Votre femme... venez, monsieur, venez...

LAMBERT.

Ah! il ne manquait plus que ça... Amélie, emmenez les enfants tout de suite, comme ils sont, chez leur grand'mère... vous resterez avec eux jusqu'à ce que je vienne...

Il sort avec le contremaître.

AMÉLIE.

Allons, Pierre, Marie, venez mettre vos chapeaux, nous allons chez grand'mère...

PIERRE.

Est-ce que nous y retrouverons maman, dis?

AMÉLIE.

Mais oui, mon pauvre mignon!

Les enfants sortent avec Amélie... Quelques secondes pendant lesquelles on entend aller et venir, courir, parler dans la maison et dans le jardin.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN.

CHARLOTTE, *toujours très gaie.*

Tiens! il n'y a personne... on entre ici comme dans un moulin... nous n'avons pas rencontré un seul domestique.

MORINS.

M. Lambert doit être à son usine.

CHARLOTTE.

Sans doute, mais ce qui m'étonne, c'est que Valentine ne soit pas encore descendue, elle qui est toujours prête trois heures d'avance. Je vais monter chez elle.

Elle sort.

MORINS.

Si vous sonniez, Saint-Phoin? Quelquefois, en appuyant sur un bouton, il vient un domestique : c'est une des applications de l'électricité.

SAINT-PHOIN, qui a sonné.

Ou il ne vient personne. Cette habitation offre tous les symptômes d'une maison d'où les maîtres sont absents... j'en conclus que les Lambert sont partis.

CHARLOTTE, rentrant dans le salon.

Elle n'y est pas... je n'ai pas vu non plus les enfants, je n'ai vu personne...

SAINT-PHOIN.

C'est qu'ils sont partis. Mais qu'y avait-il de convenu?

CHARLOTTE.

Il y avait de convenu que nous devions venir prendre les Lambert à onze heures. Je l'ai dit encore hier à Valentine en la quittant, il est à peine onze heures et quart et l'on a toujours le quart d'heure de grâce... Saint-Phoin, si vous alliez voir à l'usine si M. Lambert y est, au lieu de rester là, planté comme un terme.

SAINT-PHOIN.

J'y vais.

Il sort.

CHARLOTTE, criant.

Dépêchez-vous!

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, MORINS.

CHARLOTTE.

Ce serait ennuyeux tout de même, s'ils ne nous avaient pas attendus! (Elle va près du piano, elle regarde la musique qui est sur le pupitre.) Robert Schumann : *Les amours du poète... L'amour d'une femme... Mon cœur, tu frémis, tu doutes...* C'est bien pour Valentine, cette musique-là... Vous ne trouvez pas?

MORINS.

Oui, Mme Lambert est très Schumann... Ah! c'est le musicien de la souffrance, de la douleur dans l'amour.

CHARLOTTE.

Vous aimez la musique?

MORINS.

Je l'adore.

CHARLOTTE.

Mais vous devez aimer la musique embêtante, vous.

MORINS.

Ce qui est embêtant pour vous peut ne pas l'être pour moi.

CHARLOTTE.

Enfin, la musique savante, très compliquée.

MORINS.

J'aime celle-là et aussi la musique très naïve, très simple et surtout très chantante... Vous êtes musicienne?

CHARLOTTE.

J'ai appris le piano comme tout le monde, mais je tapote.

MORINS.

Tapoter n'est pas jouer.

CHARLOTTE.

Moi, j'aime la musique capiteuse, vous savez, la musique qui vous donne la sensation d'un champagne très sec ou d'un vin d'Italie très doré. J'adore les tziganes.

MORINS.

Méfiez-vous.

CHARLOTTE.

Oh! Il n'y a pas de danger! J'aime surtout leurs valses, et puis ça me rappelle le temps où j'étais jeune fille, quand j'allais presque tous les soirs au bal et que je dansais jusqu'au matin. C'était le bon temps.

MORINS.

En somme, vous regrettez ce temps-là?

CHARLOTTE.

Oh! oui.

MORINS.

Vous vous ennuyez à la campagne?

CHARLOTTE.

Moi, je n'aime ni la campagne, ni la montagne, ni la mer... c'est bien simple.

MORINS.

Aimez-vous le ciel?

CHARLOTTE.

Bien sûr... cette question... tout le monde aime le ciel.

MORINS.

Quand on n'aime pas la mer, on peut très bien ne pas aimer le ciel! Et alors, songez à l'existence des femmes qui n'aiment pas le ciel. Elles ne savent vraiment pas où aller?

CHARLOTTE.

Vous vous moquez de moi.

MORINS.

Non, je ne me moque pas de vous... Ce serait très mal.

CHARLOTTE, *riant.*

Ah! comme vous avez dit ça... Dieu! que vous êtes drôle! Mais, voilà Saint-Phoin qui revient.

En effet, Saint-Phoin entre... il a l'air bouleversé.

SCÈNE IX

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN, puis L'ABBÉ BLOQUIN.

CHARLOTTE.

Eh bien! ils sont partis? Mais qu'est-ce que vous avez?

MORINS.

Vous êtes tout tremblant.

SAINT-PHOIN.

Ah! il y a de quoi... figurez-vous... il est arrivé un malheur épouvantable. Ah! cette pauvre Mme Lambert!

CHARLOTTE.

Valentine?

SAINT-PHOIN.

Oui, figurez-vous, elle est tombée là, au bout du parc, dans le torrent, à cinquante mètres, au-dessus de l'usine... alors le courant... Ah! c'est horrible!... l'a entraînée au-dessous de la roue...

CHARLOTTE.

Sous la roue de l'usine.

SAINT-PHOIN.

Oui, oui, elle a été accrochée par ses vêtements.

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! c'est affreux; mais vous l'avez vue? Elle est morte?

SAINT-PHOIN.

Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue, mais si elle a été accrochée par la roue, vous comprenez, elle a dû être broyée...

CHARLOTTE.

Quelle mort terrible! Mais, voyons, comment a-t-elle pu tomber dans l'eau?

SAINT-PHOIN.

Son pied aura glissé, sans doute.

CHARLOTTE.

Mais comment a-t-elle pu glisser? Vous savez bien qu'on a mis un grillage à cet endroit-là, justement, à cause des enfants.

SAINT-PHOIN.

Écoutez... moi, je n'en sais pas plus long. C'est un ouvrier qui m'a raconté ça... alors, je suis accouru vous le dire.

A ce moment, l'abbé Bloquin apparaît.

MORINS, **se précipitant vers lui.**

Vous venez de là-bas, monsieur le curé?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Oui, c'est fini, hélas! c'est bien fini... on va la ramener ici.

CHARLOTTE.

On va la ramener ici? Partons! moi, je ne veux pas voir ça... non, non, je ne veux pas la voir. Je n'ai pas le courage de rester, de me trouver en face de son mari, partons, partons!

SAINT-PHOIN.

Pourtant, il faudrait que quelqu'un restât auprès de M. Lambert, dans un pareil moment?

L'ABBÉ BLOQUIN.

Je resterai, moi, monsieur. Mais vous, madame, allez-vous-en, allez-vous-en; il vaut mieux, en effet, que vous ne soyez pas là. (A Saint-Phoin.) Emmenez-la, monsieur, faites-la passer de ce côté.

Il désigne le côté opposé au parc.

SAINT-PHOIN, emmenant Charlotte.

Oui, venez, venez... Ça vaut mieux pour vous...

Cependant l'abbé Bloquin et Morins sont restés seuls et quand Charlotte et Saint-Phoin ont disparu.

MORINS.

Pauvre femme! Elle s'est tuée!

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ne dites pas ça, monsieur... surtout, il ne faut pas dire ça.

MORINS.

A moi, vous pouvez le dire : je savais tout...

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ah! Mais comment?...

MORINS.

Julien m'avait confié son amour pour Mme Lambert et ses projets... Ah! si j'avais su, comme je l'aurais dissuadé de partir!

L'ABBÉ BLOQUIN.

Quoi? Vous lui avez conseillé de partir, d'emmener cette malheureuse femme?

MORINS.

Oui.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ah! monsieur, que ce soit le remords de toute votre vie! Elle a préféré cette mort horrible à la désertion de son foyer, à la défection à ses devoirs!

MORINS.

Je sais, monsieur le curé, ce que vous lui aviez conseillé, ce que vous lui aviez ordonné même, au nom de

votre religion. Je pourrais vous répondre qu'elle a mieux aimé mourir, qu'elle a préféré son corps broyé à son âme souillée.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Que voulez-vous dire? J'ai parlé selon ma conscience.

MORINS.

J'ai parlé aussi selon la mienne, je le jure! Mais à quoi bon récriminer? Ah! monsieur, nous avons été dans tout ceci deux pauvres augures et, maintenant, nous ne pouvons pas nous regarder sans pleurer. Je reconnais pourtant que les événements vous donnent tragiquement raison : il n'y a pas de société possible, si elle n'est fondée sur l'hypocrisie.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Vous vous trompez, monsieur, dites sur le devoir... sur la résignation...

MORINS.

Ne jouons pas avec les mots... les circonstances sont trop graves pour faire ces subtiles distinctions. Voyons, si cette malheureuse était redevenue la femme de son mari, n'était-ce pas la plus répugnante hypocrisie. Et puisque vous parlez de devoir, son premier devoir était de vivre? Vous le savez si bien que, lorsque je vous ai dit tout à l'heure : « Elle s'est tuée ! » vous m'avez fait taire.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Parce que l'Église réprouve ceux qui se sont donné volontairement la mort.

MORINS.

Vous condamnez le suicide physique, mais vous prêchez la résignation, le sacrifice, c'est-à-dire le suicide moral.

L'ABBÉ BLOQUIN.

En face d'un tel malheur, comment pouvez-vous encore raisonner?

MORINS.

Vous, vous l'acceptez.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Je prie.

MORINS.

Eh bien! moi, je me révolte et je m'indigne : je maintiens que cette femme avait le droit et le devoir de vivre sa vie avec l'homme qu'elle avait choisi. Je n'admets pas la résignation, le renoncement, l'humilité, toutes ces vertus négatives; je n'admets pas une morale d'esclaves et une religion de malades qui font de l'humanité un lamentable troupeau.

L'ABBÉ BLOQUIN.

Ah! monsieur, vous savez bien qu'en dehors des lois, il y a une inégalité originelle, une injustice immanente, et si notre religion est celle des faibles et des malades, c'est parce que ceux-là sont de beaucoup les plus nombreux. Vous êtes sans doute un grand philosophe et je ne suis qu'un humble prêtre; mais toute votre philosophie s'écroule devant ce fait d'une femme qui n'a pas pu vivre séparée de ses enfants.

MORINS.

Tout comme votre morale s'écroule devant ce fait d'une femme qui n'a pas pu vivre dans le mépris d'elle-même, et qui avait un besoin ardent de la Vérité!

L'ABBÉ BLOQUIN.

Mais silence, monsieur!

Et d'un geste vers le parc, il lui désigne qu'on rapporte le corps de Valentine, morte.

RIDEAU.

LA BASCULE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du *Gymnase Dramatique*, le 31 octobre 1901.

A ALPHONSE FRANCK

SON AMI

M. D.

PERSONNAGES

HUBERT DE PLOUHA.	MM.	FÉLIX HUGUENET.
AMÉDÉE DE JUGAN		NOIZEUX.
PAUL LORSAY		LE GALLO.
CHAVRESAC.		RICHE.
BRUCAROL		PAUL PLAN.
MASSUT		GOUJET.
ADRIEN		JEAN DAX.
VICTOR		VIGNAUX.
ROSINE BERNIER.	Mmes	JEANNE ROLLY.
MARGUERITE DE PLOUHA.		MARTHE RYTER.
MARTHE DE JUGAN		GABRIELLE DORZIAT.
LOUISE GUERNY		MAGGIE GAUTHIER.
AUGUSTINE		ANDRAL.
MARIE.		LANTELME.
UNE NOURRICE		BERTET.
MARIE-LOUISE DE JUGAN, huit ans.	La petite	FÉLICIE QUET.
YVONNE DE JUGAN, six ans.	La petite	RENÉE.
JANE DE JUGAN, quatre ans	La petite	ROSA.

ACTE PREMIER

Au Théâtre Moderne. — La loge de Rosine Bernier ; c'est, plutôt qu'une loge, un petit salon arrangé dans le goût du XVIII[e] siècle. — Porte au fond donnant sur le couloir des loges. — Porte à droite garnie d'une portière et communiquant avec le cabinet de toilette. — A gauche, une coiffeuse ; à droite, une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTINE, puis MASSUT.

Au lever du rideau, Augustine, grosse femme en tablier blanc, range la loge, dispose sur une chaise la robe que Rosine mettra à l'acte suivant, etc.; on frappe à la porte.

AUGUSTINE.

Entrez. (C'est le coiffeur, très correct : redingote, chapeau de haute forme. Il porte à la main un petit carton mordoré.) Ah ! c'est vous, monsieur Massut ; vous apportez la perruque ?

MASSUT.

Oui, madame Augustine, j'apporte le nouvel arrangement pour la perruque que Mme Bernier m'a commandé pour le troisième acte... J'avais peur d'être en retard...

Il dépose son carton sur une chaise.

AUGUSTINE.

Oh ! le deux n'est pas encore terminé. Pourtant, ça ne va pas tarder. (On entend des éclats de rire.) Voilà Mme Jamine qui rentre dans sa loge, à côté.

MASSUT.

Ça marche toujours ici... vous êtes contents?

AUGUSTINE.

Si ça marche! Vous savez que le Président est dans la salle, ce soir. Il est dans l'avant-scène de droite avec sa dame, et il paraît qu'il s'amuse beaucoup.

MASSUT.

Vraiment?

AUGUSTINE.

Si ça marche! c'est-à-dire que c'est un succès sans précédent. Vous connaissez la pièce?

MASSUT.

Non, je ne l'ai pas encore vue.

AUGUSTINE.

Madame vous donnera des places... pas tout de suite, naturellement.

MASSUT, digne.

Si j'ai envie de la voir, je paierai.

AUGUSTINE.

Le secrétaire nous disait tout à l'heure qu'il y avait de la location jusqu'à la fin du mois. Si vous voyiez la salle ce soir, c'est bondé... on ne trouverait pas un strapontin... et des toilettes!

MASSUT.

Oui, oui, je sais, toutes mes clientes m'en parlent beaucoup.

AUGUSTINE.

Entre nous, le théâtre avait besoin de ça. Je ne sais pas ce que le directeur serait devenu. Il ne faudrait pas qu'il joue beaucoup de pièces comme *Fritjof Strôm;* mais aussi, c'est bien fait... pourquoi a-t-il la manie de jouer toutes ces sacrées pièces traduites de l'allemand?

MASSUT, rectifiant.

Du norvégien.

AUGUSTINE.

C'est toujours de l'étranger... une pièce où il n'y avait pas d'amour... pas de costumes, rien de rien. Ces pièces-là, voyez-vous, ça ne plaît pas.

MASSUT.

Parce que le public parisien est incapable d'attention. C'était intéressant pourtant... il y avait des choses bien.

AUGUSTINE.

Oui, je sais, vous aimez ce théâtre-là, vous, ou, du moins, vous faites celui qui l'aime... c'est de la pose!

MASSUT.

Vous vous trompez, madame Augustine, je ne suis pas un snob.

AUGUSTINE.

Je n'ai pas dit ça... Vous saurez que je n'emploie jamais de ces mots-là envers quiconque. Mais vous ne me ferez jamais accroire qu'on puisse aimer de voir ces pièces où on ne rit pas, où on ne pleure pas. Alors, quoi? Qu'est-ce qui vous amuse là dedans?

MASSUT.

Ça ne m'amuse pas, madame Augustine, ça m'intéresse. Je ne viens pas au théâtre pour m'amuser, mais pour m'instruire... ça m'intéresse à cause des idées.

AUGUSTINE.

Lâchez-moi donc le coude avec vos idées! Est-ce qu'il y a des idées dans la pièce que nous jouons en ce moment? Je n'en ai pas connaissance... Seulement, il y a des costumes, de l'amour, des mots d'esprit, et tout le monde vient... même le Président... Quoi?

MASSUT.

Rien, je ne dis rien... je ne l'ai pas vue... Quand je l'aurai vue, je vous donnerai mon avis.

AUGUSTINE, haussant les épaules.

Votre avis!

MASSUT.

Je ne demande pas mieux que de la trouver bien, cette pièce, quoique d'un auteur français : je n'ai pas de parti pris. On m'a même dit qu'il y avait de très grandes qualités, que c'était une très jolie reconstitution de l'époque de Louis XV... Nous verrons, nous verrons...

AUGUSTINE.

Et puis, il y a surtout Madame...

MASSUT.

Oui, il paraît qu'elle est tout à fait bien.

AUGUSTINE.

Voilà dix ans que je suis l'habilleuse de Madame, que je l'ai suivie en tournée, en province, à l'étranger, partout... et elle en a eu, des succès ! Mais jamais un pareil à celui-là. Tous les soirs, elle reçoit des lettres de félicitations haut comme ça... et des déclarations... et des fleurs !

MASSUT.

Oh ! les fleurs, ça ne prouve rien. Si vous voyiez la loge de Blanche de Mortagne, à Lutècia.

AUGUSTINE.

Oui, mais ce qui prouve quelque chose, c'est que tous les anciens amis de Madame rappliquent. Ils voudraient bien recommencer, vous comprenez, on parle tellement de Madame... alors le succès, les articles de journaux, ça leur monte la tête... ils en veulent, quoi, ils en demandent... Et puis, ce qui prouve quelque chose, c'est que la personne qui joue dans le théâtre à côté et qui est pourtant la meilleure amie de Madame... vous savez qui je veux dire...

MASSUT.

Oui... Eh bien ?

AUGUSTINE.

Eh bien ! imaginez-vous que, depuis le soir de la première, elle n'a pas donné signe de vie, pas un mot... rien...

MASSUT.

Ça, c'est une preuve... Ça ne m'étonne pas... tenez, à propos, ce matin, j'étais chez Blanche de Mortagne...

AUGUSTINE.

Qu'est-ce que vous me chantez avec votre Blanche de Mortagne ? C'est une grue.

MASSUT.

C'est une artiste : elle joue la pantomime.

AUGUSTINE.

Avec ses cuisses.

MASSUT.

Attendez, laissez-moi finir. J'étais donc chez elle, en train de l'onduler... elle se fait onduler à table, pendant qu'elle déjeune ; il y avait là Suzanne Grégeois et deux messieurs que je ne connais pas.

AUGUSTINE, chineuse.

Elle ne vous a pas présenté ?

MASSUT, bref.

Non, elle n'y aura pas pensé.

AUGUSTINE.

Alors ?

MASSUT.

Alors, on est venu à parler de la pièce et de Mme Bernier, naturellement, et Suzanne Grégeois a eu l'imprudence de dire que, pour elle, Mme Bernier était la première actrice de Paris ; qu'elle avait un talent incomparable. Là-dessus, imaginez-vous, voilà Mme de Mortagne qui crie : « Suzanne, je vous défends de dire devant moi qu'une autre femme a du talent ! » L'autre insiste, si bien que Mme de Mortagne commande au maître d'hôtel : « Enlevez le couvert de madame ! »

AUGUSTINE.

Pas possible !

MASSUT.

Nous croyions tous à une plaisanterie, mais pas du tout, c'était sérieux. Alors, quand Mme Grégeois a vu le larbin s'approcher pour enlever son couvert, elle n'a fait ni une ni deux; elle a dit : « Si je ne déjeune pas, personne ne déjeunera. » Et elle a tiré la nappe à elle, comme ça (Geste.), et tout a fichu le camp par terre, les assiettes, les carafes, l'argenterie, les seaux à champagne. Si vous aviez vu le coup de Trafalgar, il y avait de quoi payer sa place.

AUGUSTINE.

Vous devez en voir de drôles dans votre métier.

MASSUT.

Ah! oui, j'en vois de drôles. Vous comprenez, on ne se gêne pas devant moi... Ainsi, tenez, il y a des clientes que j'ondule dans leur lit... Alors, je sais comment elles sont faites.

AUGUSTINE.

Dites donc, vous qui aimez les idées, ça doit vous en donner...

MASSUT.

Oh! ma foi non... pas plus que de voir votre figure.

AUGUSTINE.

Hé bien! je vous remercie. Et puis, ça vous ferait quelque chose, ce serait le même prix.

MASSUT.

Mais ne croyez donc pas ça... Plus d'une fois, si j'avais voulu...

AUGUSTINE.

Vous... (Elle se tord.) Ah! laissez-moi rire.

MASSUT, piqué.

Certainement, moi. Oh! je ne me fais pas d'illusion, je sais bien que ce n'est pas pour moi. Seulement, quand je présente ma note, vous comprenez, ces femmes-là

ça n'a pas d'ordre, ça laisse accumuler... Alors, on me fait comprendre... parfaitement... mais je ne marche pas... ça n'est pas avec cette monnaie-là que je nourrirais ma femme et mes enfants... n'empêche que pas plus tard qu'avant-hier...

AUGUSTINE.

Taisez-vous! Voilà Madame qu'elle remonte... Vous me raconterez vos saletés un autre jour.

Elle passe dans le cabinet de toilette. Rosine Bernier entre avec Louise Guerny. Toutes deux sont en costumes Louis XV.

SCÈNE II

ROSINE BERNIER, LOUISE GUERNY, MASSUT.

ROSINE.

Ah! vous êtes là, Massut... Vous m'avez apporté le nouvel arrangement pour la perruque.

MASSUT.

Oui, madame, si vous voulez l'essayer?

ROSINE.

Tout à l'heure... attendez-moi là, à côté... Je vous appellerai..

MASSUT.

Bien, madame.

Il passe dans le cabinet de toilette.

ROSINE, *s'asseyant devant sa coiffeuse.*

Qu'est-ce que tu avais à me dire?

LOUISE.

Je voulais te demander un petit service.

ROSINE.

Mais certainement... de quoi s'agit-il?

LOUISE.

Voilà : Jean m'a donné une bague pour notre anniversaire, parce qu'il y a aujourd'hui un an que nous nous sommes connus.

ROSINE.

Ah! ça fait un an déjà!

LOUISE.

Oui. Alors, il m'a donné cette bague.

ROSINE.

Elle est très jolie... la pierre est magnifique et très bien montée.

LOUISE.

Seulement, je ne peux pas la porter.

ROSINE.

Pourquoi?

LOUISE.

A cause d'Alfred.

ROSINE.

Ah! oui.

LOUISE.

Il me demandera qui me l'a donnée, et je ne peux pas lui dire que c'est Jean. Alors, j'ai pensé... si je disais que c'est toi... Tu veux bien?

ROSINE.

Mais oui... mais oui...

LOUISE.

Merci... tu es bien gentille

ROSINE.

C'est bien la moindre des choses. (On frappe.) Entrez!

Entre Victor, le garçon de bureau du Directeur.

VICTOR.

Bonjour, madame Bernier.

ROSINE.

Bonjour, Victor. (Il remet une enveloppe à Rosine et s'en va.) C'est le Directeur qui m'envoie la recette.

LOUISE.

Il me semble que Brucarol est rempli d'attentions pour toi. Combien fait-on ce soir? (Rosine lui montre le papier.) C'est bien.

ROSINE.

C'est très bien.

LOUISE.

Dis donc, je voulais te demander encore un petit service.

ROSINE.

Va donc... va donc...

LOUISE.

Je déjeune demain avec Jean; alors, je dirai à Alfred que je déjeune chez toi, n'est-ce pas?

ROSINE.

C'est entendu. Mais comme ça doit t'ennuyer d'être obligée de trouver toujours des prétextes... tu as l'air d'une femme mariée.

LOUISE.

Oh! ne dis pas ça, ma chère, c'est dégoûtant! J'en souffre assez, mais que veux-tu?

ROSINE.

Évidemment... Moi, je ne pourrais pas avoir deux hommes comme ça en même temps. Tu connais ma devise : *Pas tous à la fois!*

LOUISE.

Toi, tu es indépendante... Tu gagnes cent mille francs par an.

ROSINE.

Mais, même lorsque je ne gagnais que deux cents francs par mois, je n'ai jamais pu. Oh! ce n'est pas que

je sois plus vertueuse qu'une autre : j'ai eu des amants, mais successivement.

LOUISE.

Au fait, si tu venais déjeuner avec nous demain?

ROSINE.

Merci, ma chérie; mais ça vous gênerait beaucoup et ça ne m'amuserait guère. Il n'y a rien de triste comme le spectacle des gens qui s'aiment, lorsqu'on n'est pas amoureux soi-même.

LOUISE.

C'est bien vrai? Tu n'aimes personne en ce moment?

ROSINE

Personne.

LOUISE.

Comme je te plains! Mais aussi, c'est bien parce que tu ne veux pas.

ROSINE.

Il ne s'agit pas que de vouloir.

LOUISE.

On te fait beaucoup la cour, pourtant. Je crois que notre auteur est très amoureux de toi.

ROSINE.

Lorsay?

LOUISE.

Oui, Lorsay... tu t'en es aperçue d'ailleurs.

ROSINE.

Il ne m'a jamais rien dit.

LOUISE.

Pendant les répétitions, il ne te quittait pas des yeux : il te regardait comme un petit garçon à qui on a promis des pommes de terre frites. Il est gentil, Lorsay.

ROSINE.

Oui, mais il ne parle pas... Il est timide. Et, en ce

moment, au contraire, j'aurais besoin d'être brusquée. Certainement, on me fait la cour; mais ils sont trop et ils se ressemblent tous... je ne peux pas me décider à en choisir un. Et, pourtant, je m'ennuie. Je joue tous les soirs, ici, ce rôle de Sophie Arnould qui est amoureuse précisément comme je désirerais l'être. Alors, je suis parfois énervée et, quand je rentre chez moi, j'ai envie de pleurer.

LOUISE.

Pauvre Rosette!

On frappe.

ROSINE.

Qui est là?

LORSAY, *au dehors.*

C'est Lorsay.

LOUISE.

Quand on parle du loup... Je me sauve... Jean m'attend dans ma loge. A tout à l'heure.

Elle sort, cependant Lorsay est entré.

SCÈNE III

ROSINE, LORSAY, puis BRUCAROL.

ROSINE.

Bonjour, mon cher auteur.

LORSAY, *lui baisant la main.*

Bonjour, madame.

ROSINE.

Asseyez-vous donc.

LORSAY.

Vous permettez que j'ôte mon paletot. Il fait une chaleur ici!

ROSINE.

Mais je vous en prie. (Il ôte son paletot, le pose sur une chaise et vient s'asseoir près de Rosine.) Et que dites-vous de neuf?

LORSAY.

Oh! pas grand'chose. Comment allez-vous, vous?

ROSINE.

Ça va bien moi, moi... j'ai reçu des belles fleurs... je vous remercie... Voulez-vous un bonbon?

Elle lui tend une bonbonnière.

LORSAY.

Merci.

Il prend un bonbon.

ROSINE.

Vous savez combien nous faisons ce soir?... (Elle lui montre le chiffre de la recette.) Ils sont très gentils dans la salle. La pièce fait beaucoup d'effet; ils ont, ma foi, l'air de comprendre. (On frappe.) Qui est là?

LA VOIX DE BRUCAROL, dehors.

C'est moi.

ROSINE.

Entrez. (Entre Brucarol.) Bonjour, mon cher Directeur.

BRUCAROL.

Bonjour, ma bonne amie. (A Lorsay.) Bonjour, triomphateur.

ROSINE.

Comme vous êtes beau ce soir! C'est pour recevoir le Président que vous avez passé votre habit?

BRUCAROL.

Oui. Je venais précisément vous dire que le Président a manifesté le désir de vous féliciter ainsi que ce gentil Lorsay, auquel il trouve beaucoup de talent. Alors, après le troisième acte, vous ne remonterez pas... je serai sur le plateau et je vous conduirai dans l'avant-scène.

ROSINE.

Il n'y a pas moyen d'y couper aux félicitations présidentielles... J'ai horreur de ces petites cérémonies-là.

BRUCAROL.

Mais c'est un grand honneur!

ROSINE.

Ah!

BRUCAROL.

Je voulais vous dire aussi que j'ai rigoureusement interdit, ce soir, l'entrée des coulisses à toute personne étrangère au théâtre. J'ai donné des ordres très sévères. Les messieurs entrent dans les loges, bavardent avec les artistes et, par conséquent, les empêchent de s'habiller... et ça fait des entr'actes interminables.

ROSINE.

On les porte très longs maintenant.

BRUCAROL.

Et, ce soir, je veux que le spectacle ne finisse pas trop tard.

ROSINE.

Pour que le Président puisse prendre son omnibus.

BRUCAROL.

Allons, allons, madame, ne soyez pas frondeuse!

ROSINE.

Oh! moi, ça m'est égal; d'habitude, je dis à mes amis de venir me voir à cet entr'acte-ci, parce que je n'entre en scène qu'à la fin du trois et que j'ai dix fois le temps de faire mon changement.

BRUCAROL.

Comprenez, ma bonne amie, que cette mesure n'est pas dirigée contre vous. Je viens même de renvoyer un jeune homme qui était dans la loge de cette gentille Guerny.

ROSINE.

Vous avez renvoyé son Jean! Vous avez fait là un joli coup.

BRUCAROL.

Ah! il s'appelle Sonjean. Eh! bien, j'ai dit à M. Sonjean : « Ça vous amuse donc, monsieur, de vous enfermer ici dans cette atmosphère surchauffée et de respirer un air malsain auprès de cette charmante enfant, quand il fait si beau dehors? Allez donc faire un tour sur les grands boulevards... » Il voulait m'envoyer ses témoins.

ROSINE.

Th... th... th... je l'aurais cru plus Parisien.

BRUCAROL.

Aussi, c'est la faute de ce jeune auteur... il a fourré dans sa pièce un tas de jolies filles. Je vous jure que, tout le temps que j'ai joué *Fritjof Strôm*, je n'ai pas aperçu la queue d'un habit noir dans les couloirs des loges.

ROSINE.

Je crois bien... il n'y avait qu'un rôle de femme, et c'était une grand'mère paralytique.

BRUCAROL, à Lorsay.

Hé bien! mon petit, travaillez-vous?

LORSAY.

Non, monsieur Brucarol, je ne fais rien.

BRUCAROL.

Travaillez, travaillez, mâtin! Faites encore un rôle pour cette gentille femme, puisque ça vous réussit.

LORSAY.

Évidemment... si je trouvais un sujet.

BRUCAROL.

Mais il ne manque pas de sujets. Croyez-vous donc que tout ait été dit?... On n'a pas encore fait la vraie

pièce sur la magistrature, sur la presse, sur l'armée... On représente toujours l'officier sous son côté ramollot, mirliflore, hurluberlu; mais ce sont des hommes comme nous : ils ont un cœur qui bat sous la tunique. Tenez, je vais vous donner un sujet. Imaginez un officier pauvre et, par conséquent, sans fortune; il aime passionnément une jeune fille pauvre également et qu'il ne peut pas épouser, parce qu'elle n'a pas la dot réglementaire. Alors, qu'est-ce qu'il fait? Il va trouver son général, et il lui prouve que cette jeune fille est justement une fille naturelle que ce général a eue dans le temps, alors qu'il était capitaine, avec une servante d'auberge, en faisant les grandes manœuvres de l'Est. Eh bien! avec votre jeunesse, votre esprit primesautier et ce que vous avez observé à Montmartre, vous pouvez faire de ça une chose très dramatique. Allons, je m'en vais. C'est entendu, ma chère amie, vous m'attendez. Au revoir, mon petit, réfléchissez-y.

Il sort.

SCÈNE IV

ROSINE, LORSAY.

ROSINE.

Lorsay, vous allez me promettre une chose.

LORSAY.

Tout ce que vous voudrez.

ROSINE.

C'est que vous ne ferez jamais cette pièce-là.

LORSAY.

Je vous le jure.

ROSINE.

D'abord, vous en seriez incapable. Par exemple, il a raison, lorsqu'il vous conseille de travailler.

LORSAY.

Je n'ai pas envie de travailler.

ROSINE.

Vous devriez être plein de courage, au contraire... il ne faut pas vous reposer sur vos lauriers.

LORSAY.

Oh! mes lauriers... c'est-à-dire un bruissement qui se fait à Paris autour d'un nom, des articles de journaux élogieux, un bureau de location assiégé et un caissier qui se frotte les mains.

ROSINE.

Mais, c'est quelque chose, cela.

LORSAY.

Oui, c'est tout ce que j'ambitionnais il y a encore un mois et, maintenant, je m'aperçois bien que ça n'est rien du tout... en tout cas que ce n'est pas l'essentiel... enfin, il y a autre chose. Il faut pouvoir se réjouir avec quelqu'un et pour quelqu'un. Moi, je suis seul.

ROSINE.

Seul, à votre âge?

LORSAY.

Mais oui.

ROSINE.

Il ne faut pas avoir d'idées noires. Vous allez vous remettre à travailler et vous écrirez un beau rôle pour moi... moderne cette fois-ci.

LORSAY.

Mais je ne connais pas la vie moderne.

ROSINE.

La vie moderne, c'est ce que vous voyez, ce que vous sentez... c'est vous-même.

LORSAY.

Quoi qu'en dise notre Directeur, tout a été fait...

ROSINE.

Évidemment, le monde est vieux comme le monde; l'important, c'est de le voir avec des yeux jeunes... ça le rajeunit.

LORSAY.

J'ai bien l'idée d'une pièce : c'est un jeune homme qui aime une femme... il la croit très loin de lui, très loin sentimentalement.

ROSINE.

Oui, oui, je comprends bien.

LORSAY.

Alors, il n'ose pas lui parler... et c'est un autre homme qui a plus de hardiesse, qui a plus d'aplomb, si vous aimez mieux, qui devient son amant. Voilà... mais je m'aperçois que c'est au moins aussi stupide que ce que Brucarol me proposait tout à l'heure.

ROSINE.

Mais non, je ne trouve pas. C'est en effet ce qui arrive souvent, hélas!

LORSAY.

Pourquoi dites-vous hélas?

ROSINE.

Parce que j'imagine que l'amoureux doit souffrir et que la femme serait mieux aimée par lui que par l'autre.

Un silence.

LORSAY, résolu.

Écoutez, madame : j'ai quelque chose à vous dire.

ROSINE, souriante.

Dites.!

LORSAY, troublé.

Je vais partir pour la campagne.

ROSINE.

Ah!

LORSAY, avec force.

Oui, je vais partir pour la campagne.

ROSINE.

J'avais bien entendu.

LORSAY, avec embarras.

Parce que, voyez-vous, pour être heureux, il faut vivre dans la nature. Il n'y a que la nature qui vous donne des leçons d'indifférence supérieure. Seulement, avant de partir, je voulais vous dire... que je vais chez mes parents, dans la Creuse.

ROSINE.

Il paraît que c'est un très beau pays.

LORSAY.

C'est un pays merveilleux.

Un silence.

ROSINE.

Il faut que j'essaye un nouvel arrangement pour ma perruque. Vous permettez?

LORSAY.

Faites donc.

Rosine passe dans le cabinet de toilette, laissant Lorsay rêveur, en proie à ses réflexions. Massut rentre et sort de son carton une couronne de roses.

SCÈNE V

LORSAY, MASSUT.

MASSUT.

Monsieur Lorsay!

LORSAY.

Quoi donc?

MASSUT.

Je voudrais vous soumettre la petite couronne que j'ai apportée pour Mme Bernier.

Il montre la couronne.

LORSAY.

Ça me paraît très bien.

MASSUT.

Alors, ça vous plaît?

LORSAY.

Beaucoup!

MASSUT.

Je vais vous confier une chose : j'ai un peu triché.

LORSAY.

Triché?

MASSUT.

Oui... ça n'est pas la coiffure que Sophie avait dans la Psyché des *Fêtes de Paphos*...

LORSAY.

Non?

MASSUT.

Non, c'est la petite couronne de Zirphé dans l'opéra de *Zelindor*... Mais je pense que le public ne s'apercevra pas de cette supercherie.

LORSAY.

Je ne le pense pas non plus.

MASSUT.

Ne croyez-vous pas, mon cher maître, qu'il faudrait alors qu'elle dise, en entrant...

LORSAY, le coupant.

Pardon, j'ai deux mots à dire à Jamine...

Dans ce même moment, Hubert ouvre la porte.

SCÈNE VI

LORSAY, HUBERT, MASSUT, puis ROSINE.

HUBERT.

C'est bien ici la loge de Mme Bernier?

LORSAY.

Oui, monsieur.

Il profite de la porte ouverte pour sortir.

ROSINE, *dans le cabinet de toilette.*

Qui est là?

HUBERT.

C'est moi.

ROSINE.

Qui ça, vous?

HUBERT.

Hubert... Hubert de Plouha...

Augustine pousse un cri.

ROSINE.

Hubert!... ça n'est pas possible... Oh! par exemple! ça, c'est trop fort... attendez-moi une seconde... je suis à vous..

HUBERT.

C'est vous qui avez poussé ce cri, à l'instant?

ROSINE.

Non, c'est Augustine.

HUBERT.

Elle est là?

AUGUSTINE, *dans le cabinet.*

Oui, monsieur Hubert, je suis là.

HUBERT.

Bravo, excellente femme!

ROSINE, *toujours dans le cabinet.*

Mais, au fait, il faut que je vous présente : Monsieur Paul Lorsay, l'auteur de la jolie pièce que nous jouons... Monsieur Hubert de Plouha.

HUBERT, *faisant une profonde révérence à Massut, et lui tendant la main, malgré ses protestations.*

Je suis enchanté, monsieur, de faire votre connaissance... J'ai déjà entendu cinq fois votre pièce, je ne m'en lasse pas et, chaque fois, j'y découvre de nouveaux agréments. Et comme vous connaissez le XVIIIe : vous le faites revivre avec une grâce, une impertinence,

une poésie... Vous devez aimer cette époque-là pour la si bien peindre! Ah! la jolie époque d'esprit, de bravoure, d'élégance... il faut l'aimer et surtout la regretter...

Sur ces derniers mots, Rosine est entrée; elle a enlevé sa robe et revêtu un peignoir très élégant.

HUBERT, apercevant Rosine.

Ah! chère amie.

ROSINE, se jetant dans ses bras.

Ah! ce bon Hubert... C'est bien vous... on s'embrasse?

HUBERT.

Si on s'embrasse!

Ils s'embrassent.

ROSINE.

C'est pourtant vrai que c'est vous... Je ne peux pas le croire. Vous permettez?... il faut que j'essaye un nouvel arrangement pour ma perruque.

HUBERT.

Mais je crois bien... C'est très important.

Rosine s'installe devant sa coiffeuse et remet sa tête entre les mains de Massut, qu'Hubert regarde avec stupeur.

HUBERT.

Ça n'est pas facile d'arriver jusqu'à vous.

ROSINE.

Oui... ce soir, il y a une consigne très sévère; comment avez-vous fait pour passer?

HUBERT.

Je me suis presque battu avec le concierge... Je lui ai dit que j'étais le sous-directeur des Beaux-Arts.

ROSINE.

Vous devez en avoir des choses à me dire depuis le temps.

HUBERT.

Je crois bien.

A ce moment Lorsay entre.

ROSINE, à Lorsay.

Où donc étiez-vous passé?

LORSAY.

J'étais allé à côté : j'avais deux mots à dire à Jamine; je reviens chercher mon pardessus.

ROSINE, lui tendant la main.

Au revoir, on vous verra bientôt.

LORSAY.

Je ne pense pas, je vous ai dit que je partais pour la campagne.

ROSINE.

Ah! oui, c'est vrai... Alors, pensez à moi, travaillez bien.

Lorsay met son paletot. En le mettant, il laisse tomber sa canne, puis son chapeau en voulant ramasser sa canne; il se cogne contre la porte en l'ouvrant et manque de tomber en la refermant.

SCÈNE VII

ROSINE, HUBERT, MASSUT, puis AUGUSTINE.

HUBERT.

Qui est ce jeune homme?

ROSINE.

Mais je vous l'ai présenté tout à l'heure... c'est l'auteur, Paul Lorsay.

HUBERT.

Ah! c'est l'auteur.

Massut ne peut se retenir de rire.

ROSINE.

Eh bien! Massut, qu'est-ce que vous avez?

MASSUT, subitement glacé.

Moi, madame, je n'ai absolument rien.

HUBERT.

Ah! elle est bien bonne!

ROSINE.

Mais qu'est-ce qu'ils ont?

HUBERT.

Il y a que j'ai pris monsieur qui vous coiffe pour l'auteur, et je lui ai fait des compliments. Ah! c'est l'auteur... il est amoureux de vous, l'auteur.

ROSINE.

A quoi voyez-vous ça?

HUBERT.

Il a laissé tomber sa canne et, en la ramassant, il a laissé tomber son chapeau... puis il s'est cogné contre la porte en l'ouvrant et, enfin, il a manqué de se ficher par terre en la refermant... il était très troublé : il a fait une sortie ridicule qui prouvait une émotion sincère. (Augustine entre.) Ah! voilà Augustine. Bonjour, excellente femme.

AUGUSTINE.

Bonjour, monsieur Hubert, comment ça va?

HUBERT.

Très bien. Et vous? Vous n'avez pas changé...

AUGUSTINE.

Vous non plus... je vous trouve pourtant un peu enforci.

HUBERT.

Brave et digne femme!... elle ne pouvait rien me dire qui me fût plus désagréable, et elle l'a trouvé du premier coup... elle n'a pas cherché, c'est vraiment de l'instinct!

AUGUSTINE.

Si madame veut que je lui mette ses bas.

Elle s'agenouille aux pieds de Rosine et lui met ses bas, discrètement, sous le peignoir, à la manière des actrices.

HUBERT.

Ça vous fait plaisir, Augustine, de me revoir?

AUGUSTINE.

Comme de juste, monsieur Hubert, ça fait toujours plaisir de revoir un rigolo comme vous.

HUBERT.

Un rigolo! Quel instinct! c'est admirable!! Ah! sapristi, vous avez toujours une bien jolie jambe, Rosine.

ROSINE.

Vous n'avez pas pu la voir.

HUBERT.

Avec ça! Je l'ai parfaitement vue, et je vous prie de croire qu'elle n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd... C'est gentil ici, c'est bien arrangé...

ROSINE.

Oh! c'est bien simple.

MASSUT.

Comment madame se trouve-t-elle comme ça?

ROSINE.

C'est mieux, à la bonne heure.

MASSUT.

Et puis, madame doit sentir que c'est beaucoup plus léger.

ROSINE.

Je crois bien... ça fait une différence.

MASSUT.

Alors, madame adopte la petite couronne?

ROSINE.

Oui, oui, Massut, je l'adopte, je l'adopte... C'est bien, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous.

Il sort par la porte du cabinet de toilette.

LA VOIX DE L'AVERTISSEUR, au dehors.

Mme Bernier est-elle prête?

ROSINE, *se levant.*

Oui, on peut commencer.

Coups de cloche et voix de l'avertisseur.

LA VOIX.

En scène pour le troîiiis... en scène pour le troîiiis!...

Augustine est rentrée dans le cabinet de toilette.

SCÈNE VIII

ROSINE, HUBERT.

HUBERT.

Enfin, nous sommes seuls. Ah! ma petite Rosine, que je suis heureux de vous revoir... je suis tout à fait heureux. Et vous?

ROSINE.

Moi aussi; mais, sans reproches, c'est un bonheur que vous auriez pu vous procurer plus tôt. Vous disparaissez tout à coup, vous restez cinq ans sans donner de vos nouvelles; c'est un rude plongeon, vous m'avouerez, cinq ans! Qu'êtes-vous donc devenu pendant ce temps-là?

Elle va s'asseoir près de la petite table.

HUBERT, *s'asseyant auprès d'elle.*

J'étais absent de Paris... je n'ai pas fait des choses bien intéressantes... J'ai perdu mon temps, somme toute. Mais vous, vous n'avez pas perdu le vôtre. Diable!... vous avez fait du chemin. Vous aviez déjà beaucoup de talent; mais vous êtes maintenant une grande artiste.

ROSINE.

C'est vrai? Ça me fait plaisir, ce que vous me dites là.

HUBERT.

C'est très sincère... vous le savez bien.

ROSINE.

Je n'en doute pas; mais enfin dites-moi : comment êtes-vous là ce soir?

HUBERT.

Mais je suis tous les soirs au théâtre... j'ai assisté à la première, et vous m'avez tellement enchanté que, depuis, je suis revenu tous les soirs... Vous ne m'avez pas vu?... Je suis toujours dans les premiers rangs de l'orchestre.

ROSINE.

Je ne regarde jamais dans la salle.

HUBERT.

Je le regrette.

ROSINE.

Et vous n'avez pas eu plus tôt l'idée de venir frapper à la porte de ma loge?

HUBERT.

Si, j'en ai bien eu l'idée, mais je n'osais pas.

ROSINE.

Pourquoi?

HUBERT.

Je ne savais pas comment vous me recevriez.

ROSINE.

Vous saviez bien que je recevrais avec la plus grande joie un vieil ami comme vous.

HUBERT.

Sans doute; mais... comment vous dire ça?... Ce n'est pas un vieil ami qui revient ce soir, et c'est précisément ce qui me faisait hésiter; ce n'est pas un ami, c'est un amoureux... et je ne savais pas comment vous recevriez un amoureux, un amoureux fou!

ROSINE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! que vous êtes drôle...

HUBERT.

Je ne le savais pas, mais maintenant je le sais. Vous me recevez avec gaieté. J'aurais préféré autre chose, par exemple une émotion très profonde. Enfin! c'est de la gaieté, il faut m'en contenter, d'autant plus que les femmes sont souvent à ceux qui les font rire.

ROSINE.

Oui, il paraît.

HUBERT.

Enfin, ce soir, j'ai pris mon courage à deux mains; je brûle mes vaisseaux; depuis huit jours, je ne fais que penser à vous, c'est une obsession, je vous aime.

ROSINE.

Et allez donc!

HUBERT.

Et allez donc! Oui, je me suis dit qu'une femme comme vous ne pouvait être insensible au langage de la passion véritable.

ROSINE.

Écoutez, je suis tout de même un peu surprise de cette déclaration.

HUBERT.

Allons donc! ça ne doit pas vous surprendre : tout Paris en ce moment est amoureux de vous.

ROSINE.

Tout Paris! c'est beaucoup de monde, ça.

HUBERT.

Votre auteur d'abord est amoureux de vous; le Président lui-même... vous savez qu'il est dans la salle?

ROSINE.

Oui, oui, je sais.

HUBERT.

Il a l'air de beaucoup s'amuser; je suis sûr qu'il est amoureux de vous... Je l'observais tout à l'heure, sans qu'il s'en doutât... Eh bien! il était transfiguré. Ah!

c'est qu'il a beau être le chef de l'État, il est Français avant tout, il est Parisien, il est séduit par votre charme, votre grâce, votre sourire et, quand la salle tout entière vous a rappelée, je l'ai parfaitement vu, il s'est tourné vers le chef du Protocole, et il a fait le geste d'allégresse. C'est que vous êtes adorable, extraordinaire, étourdissante. Ah! quelle femme vous êtes! Vous êtes une femme, la femme et les femmes...

ROSINE.

Tout ça en même temps.

HUBERT.

Je vous dis... c'est prodigieux! Et puis, ce rôle de Sophie Arnould, pour moi, pour moi qui vous connais, c'est tellement vous avec vos coups de cœur, votre esprit, votre fantaisie surtout! Et vous savez combien j'aime la fantaisie. Dites-moi, il vous connaissait bien, l'auteur, pour vous avoir écrit ce rôle-là?

ROSINE.

Non, il ne me connaissait pas du tout.

HUBERT.

Alors, c'est un homme de génie... je le lui ai dit.

ROSINE.

Non, c'est à mon coiffeur que vous l'avez dit.

HUBERT.

Peu importe... d'ailleurs, votre coiffeur aussi est un homme de génie. Dieu! que vous êtes jolie avec cette coiffure. Enfin, je suis possédé par vous, il n'y a pas d'autre mot.

ROSINE.

Mais ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Sophie Arnould, je connais ça.

HUBERT.

En ce cas, j'aime Sophie Arnould d'un amour que je suis tout prêt à prouver, tant que vous voudrez, à Rosine Bernier.

ROSINE.

Vous vous montez la tête parce que j'ai du succès, des costumes qui me vont bien et que je parais plus jolie que je ne le suis réellement, à cause que je suis poudrée... vous avez le coup de poudre.

HUBERT.

Le coup de poudre...Oh! très joli. C'est un à peu près, je m'en rends très bien compte. Enlevez-la donc un peu, cette perruque... enlevez-la, et vous verrez.

ROSINE, *se levant.*

Non, je n'ai pas le temps, il faut même que je m'habille, j'entre en scène tout à l'heure. Je suis obligée de vous renvoyer.

HUBERT, *tirant sa montre.*

Vous entrez en scène à onze heures moins un quart... Vous avez plus de temps qu'il ne vous en faut... Je ne m'en irai pas sans un mot d'espoir.

ROSINE.

Allons... cessez cette plaisanterie.

HUBERT.

Mais vous vous trompez... Ça n'est pas une plaisanterie... je vous assure... c'est très sérieux; encore une fois, je ne m'en irai pas sans un mot d'espoir.

ROSINE.

Mais vous êtes étonnant, mon cher, quel espoir voulez-vous que je vous donne?

HUBERT.

Le plus grand... je veux tout ou rien.

ROSINE.

Il n'y a pas de milieu.

HUBERT.

Tout ou rien, et j'appelle rien ce qui n'est pas tout. Vous comprenez, je ne suis plus un petit jeune homme et je ne peux pas me contenter d'un simple flirt.

ROSINE.

Vous me parlez sans détours.

HUBERT.

Il n'y a qu'une façon d'entrer dans le cœur d'une femme... comme un dompteur entre dans une cage, botté et le fouet à la main.

ROSINE.

Ou comme Louis XIV au Parlement.

HUBERT.

Si vous voulez... l'Amant, c'est moi.

ROSINE.

Vous voyez décidément le rôle en bottes; il n'y a qu'un malheur, c'est que mon cœur n'est ni une cage de fauves ni un Parlement. Il vous prend tout à coup la fantaisie de m'aimer; mais, moi, je manque un peu de préparation et, si fantaisiste que je sois, je n'ai pas pour habitude de me jeter dans les bras du premier venu.

HUBERT.

Oh! le premier venu. Écoutez, Rosine, ne dites pas des choses pareilles... mais nous sommes de vieilles connaissances. Rappelez-vous... je vous ai vue débuter à l'Odéon.

ROSINE, rêveuse.

A l'Odéon!

HUBERT.

N'est-ce pas un lien, ça? Et, quand vous étiez découragée, c'est moi qui vous réconfortais... je vous prédisais que vous auriez un jour la gloire... j'ai toujours été un peu votre confident, le confident de vos peines et de vos joies... et, de toutes les femmes que j'ai connues, c'est vous qui ne fûtes jamais que mon amie, c'est vous qui m'avez laissé le souvenir le plus tendre, le plus amoureux.

ROSINE.

A la bonne heure, c'est très gentil, ce que vous me dites là.

HUBERT.

Gentil? Mon grand-père avait l'habitude de dire : gentil n'a qu'un œil.

ROSINE.

Vous l'avez encore votre grand-père?

HUBERT.

Non... Pourquoi?

ROSINE.

J'aurais tant voulu le connaître.

HUBERT.

Eh bien!... voilà... ça ne signifie rien, ce que vous venez de dire... ça ne résiste pas à l'analyse... et pourtant, c'est exquis.

ROSINE.

Vous exagérez...

HUBERT.

Pas du tout... tenez, c'est pour ces choses-là que je vous aime... et puis, c'est le ton dont vous les dites... c'est votre voix, c'est...

ROSINE.

Et avez-vous toujours votre vieille cousine? Vous savez, cette pauvre dame qui était folle, et dont la folie consistait à croire qu'elle avait un grand canapé sur la tête... Alors, quand elle arrivait devant une porte, elle disait : « Je ne pourrai jamais passer. » Mon Dieu, avons-nous ri des fois!

HUBERT, *grave*.

Rire des mêmes choses, c'est les neuf dixièmes de la sympathie, parce que tout le monde ou à peu près pleure pour les mêmes choses, et ça ne prouve rien. Pour tant, je ne vous ai pas seulement fait rire. Rappelez-vous qu'à deux reprises, la vie nous a rapprochés dans des circonstances telles que je vous ai exprimé des sentiments passionnés, et vous n'avez pas ri. Et, si je me souviens bien, vous m'avez laissé comprendre que vous-même...

ROSINE.

Oui, si vous aviez été libre, mais vous ne l'étiez jamais.

HUBERT, avec force.

Jamais!

ROSINE.

Vous étiez toujours collé avec des femmes d'une jalousie! Je comprends ça d'ailleurs. Et puis, et puis, c'est le passé. Ça ne s'est pas fait, c'est que ça ne devait pas se faire. Voilà... maintenant, il est trop tard.

HUBERT.

Quelle erreur! Parce que nous n'avons pas encore vécu l'aventure d'amour que nous sommes créés, je le jure, pour vivre ensemble, est-ce une raison pour y renoncer et pour nous désintéresser de nous-mêmes? Non, non, ce soir je suis amené à vous exprimer, pour la troisième fois, des sentiments passionnés, comprenez-vous, pour la troisième fois? Et d'abord, êtes-vous superstitieuse?

ROSINE.

Non, pas du tout.

HUBERT.

Moi non plus; mais nous devons agir absolument comme si nous l'étions. Hé bien!... si nous laissons échapper cette occasion, j'ai la sensation très nette que ce sera fini... fini... pesez bien ce mot, ou alors, dites-moi tout de suite que vous en aimez un autre.

ROSINE.

Oh! non, je n'aime personne.

HUBERT.

Et vous vous ennuyez?

ROSINE.

Oui, je m'ennuie.

HUBERT.

J'arrive à temps... il n'y a pas une minute à perdre... vous n'aimez personne, vous vous ennuyez, vous êtes entourée d'un tas de gens qui vous font la cour...

ROSINE.

Oh! pour ça, je n'ai que l'embarras du choix.

HUBERT.

Et j'ai tellement le souci de votre bonheur que je veux vous éviter cet embarras-là qui est bien le plus cruel que je connaisse... car on a coutume de dire : « Je n'ai que l'embarras du choix », c'est admirable! étant donné combien il est difficile de choisir. Vous avez besoin d'être brusquée.

ROSINE.

Comment avez-vous deviné ça? Oui, vous arrivez dans un moment favorable. D'abord, je suis très heureuse de vous revoir et, bien que vous n'ayez jamais été que mon ami, moi aussi, j'ai conservé pour vous des sentiments plus qu'affectueux.

HUBERT, lui embrassant la main.

Ah! Rosine.

ROSINE.

Sans doute, ils sommeillaient en moi, car votre présence les réveille... C'est vrai, je suis très troublée, ou plutôt délicieusement secouée... c'est ça, secouée; vous m'avez toujours beaucoup plu.... beaucoup, et bien souvent j'ai regretté... mais je ne regrette plus, parce que ce serait certainement déjà fini, tandis que peut-être...

HUBERT, lui prenant la tête entre ses mains et l'embrassant sur les yeux.

Ah! Rosine!

ROSINE.

J'ai dit peut-être... soyez sage...

HUBERT.

Ah! Rosine, je vous adore... croyez bien que je... je...

Il tousse, étranglé par l'émotion.

ROSINE.

Qu'est-ce que vous avez?

HUBERT.

J'étrangle... l'émotion...

ROSINE.

Oh! voulez-vous un bonbon?

Hubert fait signe que oui. Elle lui présente sa bonbonnière.

HUBERT.

Non, non, pas comme ça...

ROSINE.

Comment?

Il prend le bonbon qu'il lui met dans la bouche.

HUBERT.

Comme ça.

ROSINE, se défendant.

Oh! Oh!

HUBERT, avec autorité.

Je veux... je veux (et il cueille le bonbon dans la bouche de Rosine.) Voilà ce que je prends pour mon rhume!

Un silence.

ROSINE, se levant, pas fâchée du tout.

Alors, cette fois-ci, c'est la troisième?

HUBERT.

La troisième.

ROSINE.

Alors, cette fois-ci, c'est sérieux?

HUBERT.

Tragique... presque.

ROSINE.

Et... vous n'êtes pas collé?

HUBERT.

Par exemple... vous plaisantez... Sans ça, aurais-je osé vous parler comme je l'ai fait? Non, non, je ne suis pas collé... je suis marié.

ROSINE, suffoquée.

Vous dites?

HUBERT, très calme.

Je dis que je suis marié... comme tout le monde.

ROSINE.

Oh! c'est trop fort.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous avez?

ROSINE.

J'ai que vous êtes un malfaiteur et que j'ai envie de crier : « A l'homme marié! » comme on crie au voleur et à l'assassin!

AUGUSTINE, sortant du cabinet de toilette.

Hélas! mon Dieu, qu'est-ce qui se passe?

HUBERT.

Il ne se passe rien, excellente femme... Rentrez là dedans : on vous appellera quand on aura besoin de vous.

Elle rentre dans le cabinet de toilette.

ROSINE.

Vous êtes marié?

HUBERT.

Oui.

ROSINE.

Je ne veux pas en entendre davantage.

HUBERT.

Vous riez?

ROSINE.

Je n'en ai pas l'air.

HUBERT.

Voyons, Rosine...

ROSINE.

C'est inutile d'insister.

HUBERT.

Pourquoi?

ROSINE.

Parce que j'ai les hommes mariés en horreur...

HUBERT, à mi-voix.

C'est curieux, ça...

ROSINE.

Mon dernier amant m'a quittée pour se marier... Alors, vous comprenez.

HUBERT.

Je ne savais pas, moi.

ROSINE.

Je vous le dis. Et puis est-ce qu'un homme marié peut être un amant? Et les beaux parents, et la marmaille, et les responsabilités, et les complications. Vous avez des tas d'enfants, naturellement.

HUBERT.

Pourquoi des tas? Je n'en ai pas un seul, justement.

ROSINE.

Depuis combien de temps êtes-vous donc marié?

HUBERT.

Depuis quatre ans.

ROSINE.

Et vous n'avez pas été capable, en quatre ans, de faire un enfant à votre femme?

HUBERT.

C'est son désespoir.

ROSINE.

Voyez-vous, pour ça, il n'y a encore que les amis.

HUBERT.

Nous ne voyons personne.

ROSINE, riant.

Ah! vous êtes un fier original.

HUBERT.

Oh! non... je ne suis pas fier... je vous assure.

ROSINE.

En effet, il n'y a pas de quoi... Vous vivez dans un désert, alors?

HUBERT.

Nous habitions la province, mais depuis un mois, nous sommes installés à Paris.

ROSINE.

Vous faites toujours de la peinture?

HUBERT.

Oui... un peu, en amateur.

ROSINE.

Vous n'avez jamais trompé votre femme?

HUBERT.

Jamais... vous seriez la première... je vous le jure...

ROSINE.

Elle vous aime, votre femme?

HUBERT.

Exclusivement.

ROSINE.

Et, vous, vous l'aimez.

HUBERT.

Tendrement.

ROSINE.

Alors, vous ne pouvez pas m'aimer.

HUBERT.

Follement!

ROSINE, indignée.

Oh!

Elle va s'asseoir près de la table.

HUBERT, venant auprès d'elle.

Mais vous savez bien que ça n'a pas le moindre rapport... Dans la vie, il y a l'affection et l'amour, le devoir et le plaisir. Or, je me suis fait une théorie très sévère du plaisir... comme les gens du XVIIIe. Ah! quelle époque adorable. Regardez donc Sophie Arnould et le comte de Lauraguais... il était marié, Lauraguais.... il avait

une femme charmante et des enfants ravissants... est-ce que ça l'a empêché d'être un amant? Et quel amant! Et n'êtes-vous pas capable d'inspirer les passions qu'inspirait Sophie Arnould, à qui vous ressemblez ?

ROSINE.

Mais vous ne ressemblez pas à Lauraguais... vous n'êtes pas un roué. Vous avez une femme que vous ne voudrez probablement pas faire souffrir... parce que je vous connais, vous n'êtes pas méchant et vous aurez peur de lui faire de la peine. Les gens sur lesquels vous prétendez vous modeler n'avaient pas de ces considérations-là et ne s'embarrassaient pas de scrupules. Et, d'ailleurs, la plupart du temps, leurs femmes étaient mariées avec eux comme moi avec mon mari.

HUBERT.

Avec votre... comment, vous êtes mariée?

ROSINE.

Vous ne le saviez pas?

HUBERT.

C'est la première nouvelle.

ROSINE.

Mais oui... j'ai épousé le comte de Blancas.

HUBERT.

Ah! oui... oui... j'ai entendu parler...

ROSINE.

J'ai épousé le comte de Blancas, pour qui j'avais un vif sentiment. J'ai cru que je pourrais renoncer au théâtre, comme il me le demandait... Au bout d'un an, l'ennui m'a prise. Lui n'aimait que la campagne, la chasse, les chevaux... Il a un château dans le Poitou. J'étais trop jeune pour m'enterrer là. Alors, j'ai repris ma liberté.

HUBERT.

Vous avez divorcé?

ROSINE.

Oh! non, c'est devenu trop bourgeois... et puis, c'était tout à fait contre ses principes. Non, nous vivons chacun de notre côté. Je suis restée en excellents termes avec le comte qui est un très galant homme. Nous nous écrivons et même l'été, quand je prends mes vacances, il vient passer quelques jours auprès de moi, dans une villa que j'ai au bord de la mer, en Bretagne, près de Saint-Lunaire, et où il y a pour lui une chambre d'ami..

HUBERT.

D'ami?

ROSINE.

Oh! pas plus... et il ne vient que lorsque je l'invite. Eh bien, votre femme n'est pas dans ces termes-là avec vous?

HUBERT.

Non, évidemment; mais votre cas est exceptionnel. Je peux vous aimer sans torturer ma femme. Il n'est pas besoin de s'afficher et on doit toujours éviter le scandale et l'éclat. Ça n'est pas bien difficile.

ROSINE, se levant.

Plus difficile que vous ne le croyez.

HUBERT, se levant.

Il suffit de prendre des précautions...

ROSINE.

C'est gênant... Moi, j'aime à avoir mon amant comme je veux et quand je veux.

HUBERT.

C'est les obstacles, au contraire, qui alimentent l'amour... tandis que la présence constante, l'éternel tête-à-tête, le perpétuel côte à côte, voilà ce qui tue l'amour... dans le mariage notamment. Où il n'y a pas de gêne, il n'y a pas de plaisir.

ROSINE.

Il ne s'agit pas d'avoir son amant tout le temps auprès de soi, mais il faut l'avoir dans les moments qu'on le désire, et, s'il est marié, c'est justement dans ces moments-là qu'on ne peut pas l'avoir.

HUBERT.

Pas toujours.

ROSINE.

Souvent... Votre femme est jalouse?

HUBERT.

Je ne sais pas... je ne lui ai jamais donné l'occasion de l'être...

ROSINE.

On ne lit pas vos lettres, on ne fouille pas vos poches... on n'ouvre pas vos tiroirs?

HUBERT.

Il ne manquerait plus que ça... Non, je sors même sans ma bonne... je suis venu ce soir au théâtre, tout seul, comme un grand jeune homme. (Rosine sur sa coiffeuse est allée prendre son vaporisateur et vaporise Hubert.) Holà! qu'est-ce que vous faites?

ROSINE.

Je vous parfume avec mon odeur.

HUBERT.

C'est une odeur d'une force!...

Il prend une brosse et brosse les revers de son habit.

ROSINE.

Pas du tout... C'est une odeur très fine... Mais vous n'avez pas l'air content. Alors, dites-moi, on vous sent?

HUBERT.

On me sent, on me sent... mais non, on ne me sent pas... Seulement, n'est-ce pas, c'est une odeur qui saute au nez et qui remplit toute une chambre... Alors ça peut donner l'alarme... et puis, c'est inutile... Tenez,

voilà des choses qui sont inutiles et qui n'ont rien à faire, vous le reconnaîtrez, avec la grande passion.

ROSINE.

Je ne peux pourtant pas me priver d'odeur.

HUBERT.

Je ne vous demande pas de vous en priver, mais de m'en priver.

ROSINE, allant reporter son vaporisateur sur sa coiffeuse.

Bien... bien... je suis fixée...

HUBERT.

Voyons, Rosine, c'est un enfantillage.

ROSINE.

Non, non... décidément il faut y renoncer... c'est dommage. Tout à l'heure, quand vous êtes entré, je ne pouvais pas deviner que vous alliez me faire une déclaration et, pourtant, j'avais tout de suite pensé à vous demander de m'emmener souper.

HUBERT.

Mais c'est une excellente idée... nous souperons.

ROSINE.

Oh! non, ça vous ferait rentrer trop tard.

HUBERT.

Écoutez, Rosine, ne me taquinez pas, vous viendrez souper avec moi... ou bien alors, il ne fallait pas m'en parler... ce n'est pas généreux... Si vous ne venez pas, ce sera très mal. D'abord vous me le devez.

ROSINE.

Comment! je vous le dois?

HUBERT.

Certainement... vous avez inondé les revers de mon habit d'un parfum assez violent, quoi que vous en disiez... il faut bien le temps que cette odeur s'évapore... c'est juste le temps de souper.

ROSINE.

Non, non, je plaisantais... ça ne serait pas raisonnable.

LA VOIX DE L'AVERTISSEUR.

Madame Bernier, Mlle Guerny entre en scène.

ROSINE.

Vous entendez? Guerny entre en scène... C'est mon tour dans dix minutes... il faut vous en aller... j'ai tout juste le temps de passer ma robe. Je me demande comment je vais jouer dans ces conditions-là.

HUBERT.

Vous êtes dans des conditions excellentes, vous allez jouer comme un ange... vous aurez un triomphe, et le Président vous décorera. Je m'en vais... je m'en vais... mais vous viendrez, c'est entendu... vous n'avez rien à craindre... je ne suis pas une brute... nous causerons... j'ai encore mille choses à vous dire... je veux vous convaincre... et je vous convaincrai... Et considérez que, ce soir, c'est la troisième fois... et le Président est dans la salle. Le doigt de Dieu est dans tout ceci... jusqu'au coude! Il ne peut sortir de tout ceci rien que de très heureux. Je viendrai vous chercher après le spectacle.

En disant ces derniers mots, il a baisé la main de Rosine, pris sa canne qu'il laisse tomber et son chapeau qu'il laisse tomber en ramassant sa canne.

ROSINE.

Allons, je vous attendrai.

HUBERT.

Je vous adore.

Très ému, il se cogne contre la porte en l'ouvrant et manque de se jeter par terre en la refermant.

ROSINE, pendant que le rideau tombe.

Il m'aime... Vite... vite... Augustine, nous ne sommes pas en avance, ma fille.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Chez les de Jugan. Un vieux château, en Bretagne, aux environs de Dinan, à une centaine de kilomètres de la mer. Salon assez vaste, s'ouvrant par deux hautes portes-fenêtres sur un parc; portes à droite et à gauche. Au lever du rideau, Amédée de Jugan, assis dans un fauteuil, feuillette une livraison dont il montre les images à sa plus jeune fille, Jane. Marthe de Jugan est en train de faire le café dans une cafetière russe; sa sœur, Marguerite de Plouha, la regarde; Hubert est silencieux et contemple la campagne; Marie-Louise et Yvonne jouent à la balle.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MARTHE, AMÉDÉE. HUBERT, JANE, MARIE-LOUISE, YVONNE.

MARGUERITE.

Tu t'es décidée à faire le café toi-même?

MARTHE.

Oui... je me suis rendu compte qu'aucune cuisinière ne savait faire le café.

AMÉDÉE.

Seulement, c'est très long. Cet instrument est plein de caprices; tantôt le café ne veut pas monter, tantôt il ne veut pas descendre; et puis, c'est dangereux : une chanteuse suédoise a été tuée par cette machine.

MARGUERITE.

On ne connait pas d'autres victimes?

AMÉDÉE.

Espérons que votre sœur n'aura pas cette fin tragique. C'est égal, c'est un peu long.

MARTHE.

Ne vous impatientez pas, mon ami, ça ne sert à rien. A propos de chanteuse suédoise, et ça n'a pas le moindre rapport, c'est étonnant que Chavresac soit parti comme ça, ce matin, sans prévenir qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Personne ne l'a vu avant son départ?

AMÉDÉE.

Moi, je ne l'ai pas vu.

MARTHE.

Et vous, Hubert?

HUBERT.

Non... c'est-à-dire si... je l'ai aperçu un instant.

MARTHE.

Il ne vous a pas dit où il allait?

HUBERT.

Non.

MARTHE.

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

AMÉDÉE.

Ne vous inquiétez pas, chère amie, c'est un excellent chauffeur. Vous savez bien comment il est, il compte sur sa vitesse et il part toujours trop tard. Il est bien capable d'être parti à dix heures, ce matin, prendre un bain de mer, en croyant qu'il serait rentré ici à midi et demie pour déjeuner.

MARGUERITE.

Elle est loin, la mer?

AMÉDÉE.

Nous ne sommes qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de Saint-Lunaire; pour une automobile, ce n'est rien.

Maintenant, il est peut-être en panne; d'ailleurs, les routes doivent être mauvaises, ce matin... après l'orage qu'il a fait hier soir.

MARGUERITE.

Il a plu toute la nuit.

MARTHE.

Ce n'est pas de chance d'avoir eu ce temps épouvantable, le soir de votre arrivée. Vous avez pu dormir tout de même?

MARGUERITE.

Hubert n'a pas très bien dormi. D'abord, il est resté plus de deux heures à la fenêtre, à regarder les éclairs... N'est-ce pas, chéri?

HUBERT.

Comment... quoi donc?

MARGUERITE.

Je dis que tu es resté plus de deux heures à regarder les éclairs.

HUBERT.

Quels éclairs? Ah! oui... c'était un spectacle magnifique et dont je ne pouvais me lasser.

MARGUERITE.

Il a fini par s'endormir, mais il a eu un sommeil très agité.

MARTHE.

C'était l'orage... Cette fois, ça y est, le café est fait.

AMÉDÉE.

Dieu soit loué! (A Jeanne qui veut grimper sur ses genoux.) Tu voudrais venir sur les genoux de papa, toi... tu voudrais voir les images. (Il l'installe.) Tiens, regarde la belle dame.

JANE.

La bedame, qui est-ce?

AMÉDÉE.

C'est Mme Rosine Bernier... ça ne te dit rien?

JANE.

Zolie!

AMÉDÉE.

Oui, elle est très jolie.

MARGUERITE.

Comment se fait-il que vous ayez le portrait de Rosine Bernier ici?

MARTHE.

Nous recevons *Le Théâtre.* Nous ne voyons rien, au fond de notre province; il faut bien se tenir au courant, savoir un peu ce qui se passe à Paris.

AMÉDÉE.

Il paraît qu'elle vient d'avoir un très grand succès, cette Rosine Bernier.

MARGUERITE.

Oui, nous l'avons vue jouer, il y a six semaines... Elle a beaucoup de talent... nous avons passé une excellente soirée, n'est-ce pas, Hubert?

HUBERT.

Oui.

MARGUERITE.

D'ailleurs, vous la verrez sans doute au mois d'octobre, puisque vous viendrez à Paris pour le mariage de notre cousin Albert Droizar.

MARTHE.

Nous n'y manquerons pas.

AMÉDÉE.

C'est étonnant comme on s'occupe de ces femmes-là à présent et quelle importance on attache à leurs moindres faits et gestes! Ainsi, voilà tout un numéro qui lui est consacré. Nous la voyons d'abord dans les bras de sa nourrice... là, en première communiante... plus loin, dans la cour du Conservatoire... ici, elle reçoit des présents des mains du roi Gunther. On nous la repré-

sente dans tous ses rôles; il y a même les portraits de son père et de sa mère. C'est comme pour les chevaux de courses : le pedegree a de l'importance.

MARTHE.

On aurait pu donner le portrait de ses amis, pendant qu'on y était.

AMÉDÉE.

Il aurait fallu un supplément.

MARGUERITE.

Oh! pour ça, il paraît qu'elle se tient très bien elle est très comme il faut, elle ne fait pas parler d'elle.. On dit qu'elle n'a jamais qu'une personne à la fois N'est-ce pas, Hubert?

HUBERT.

Mais je ne sais pas, moi.

MARGUERITE.

Elle est jolie... elle a beaucoup de charme. (Elle vient auprès d'Hubert.) Qu'est-ce que tu as, chéri, tu n'es pas malade?

HUBERT.

Mais non, du tout.

MARGUERITE.

Tu ne dis rien. Quand tu ne dis rien, comme ça, c'est que tu as quelque chose.

HUBERT.

Mais non, je t'assure.

MARGUERITE.

Tu n'as presque pas mangé, pendant le déjeuner.

HUBERT.

Je n'avais pas faim.

MARTHE.

Mais, laisse-le donc tranquille, ton mari... tu t'occupes trop de lui... c'est ridicule... (A Marie-Louise.) Tiens! Marie-Louise, va porter cette tasse à ton oncle Hubert.

Marie-Louise apporte la tasse.

HUBERT.

Merci.

Elle revient auprès de sa mère.

MARGUERITE.

Est-ce gentil, ces petites filles! Est-on heureux, mon Dieu, d'avoir des enfants!

MARTHE.

Oh! ça donne bien des tourments... Et puis, ça fait tout de même un peu trop de filles. (A Marie-Louise.) Porte ça à ton papa, maintenant.

AMÉDÉE.

Nous aurions tant désiré avoir un garçon!

MARGUERITE.

Ça viendra.

Cependant Marie-Louise a porté la tasse à son père.

AMÉDÉE.

Merci, ma mignonne. (A Jane.) Ah! tu voudrais un canard, toi!

Il lui donne un canard.

MARGUERITE, à Hubert.

Regarde donc, chéri, l'autre qui prend son canard... elle ouvre son petit bec tant qu'elle peut... elle est trop gentille!

Elle va embrasser Jane.

HUBERT, à mi-voix.

C'est effrayant!... c'est effrayant!

Cependant Marie-Louise vient près de sa sœur Yvonne qui joue avec sa balle.

MARIE-LOUISE.

Rends-moi ma balle... c'est à moi... rends-la moi.

YVONNE.

Non, elle n'est plus à toi, tu me l'as donnée.

MARIE-LOUISE.

Je te la reprends.

Marie-Louise veut reprendre sa balle qu'Yvonne serre contre elle en criant.

YVONNE.

Maman! maman!

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

YVONNE.

Maman, c'est Marie-Louise qui fait le crapaud pilé.

MARTHE.

Qu'est-ce que ça veut dire d'abord : faire le crapaud pilé?

YVONNE.

C'est quand on a donné quelque chose et puis qu'on veut le reprendre. Tu sais bien qu'on dit : crapaud pilé qui l'a donné, qui l'a ôté, ira dans les enfers avec les crapauds verts.

MARTHE.

Voyons, Marie-Louise, laisse-lui cette balle, puisque tu la lui as donnée... je t'en achèterai une autre. Et puis, vous faites trop de bruit... allez jouer dehors... mettez vos chapeaux et vous jouerez au croquet, là, devant le perron, pour que je vous voie... allez... Emmène tes sœurs.

MARIE-LOUISE.

Oui, maman!

Les petites filles sortent.

SCÈNE II

MARGUERITE, MARTHE, AMÉDÉE, HUBERT, puis LA NOURRICE.

MARTHE.

Je suis tout de même surprise que Chavresac ne soit pas encore revenu... Où peut-il être allé? Je commence à craindre qu'il ne lui soit arrivé un accident.

AMÉDÉE.

Oui... c'est extraordinaire.

A ce moment, la nourrice entre avec un bébé sur les bras

MARGUERITE.

Ah! voilà le restant de nos écus.

Les deux femmes entourent l'enfant.

MARTHE.

Elle a dormi, nounou?

LA NOURRICE.

Oui, madame, elle vient de se réveiller.

MARGUERITE, *au bébé.*

Bonzou... bonzou... Où donc qu'elle est, la petite Madeleine? Polisson, polisson, polisson! (*Elle la chatouille.*) Qui est-ce ça? C'est marraine, c'est la marraine à la petite Madeleine. Attendez, nounou, je vais la prendre une minute.

MARTHE.

Prends garde... Ne la fais pas crier.

MARGUERITE, *prenant l'enfant.*

N'aie pas peur... elle m'aime beaucoup... N'est-ce pas que tu veux bien venir avec marraine? Elle est adorable, cette petite. (*A Amédée.*) Vous voyez, elle me reconnaît, elle me sourit.

AMÉDÉE.

Oh! il n'en faut pas en tirer vanité, Marguerite, elle sourit à tout le monde. Elle fait absolument le même sourire au facteur.

MARGUERITE.

C'est parce que vous êtes jaloux. N'écoute pas papa, il dit des bêtises. Viens voir tonton Hubert... il est gentil, lui. (*A Hubert.*) Tiens, regarde, elle te sourit... Oh! trésor, va!

Elle embrasse le bébé.

HUBERT, *à mi-voix.*

C'est effrayant! C'est effrayant!

MARGUERITE, *tristement.*

Tenez, nounou, reprenez-la.

MARTHE.

Tu en as assez.

MARGUERITE.

Non, ça me fait trop de peine.

MARTHE.

Nounou, promenez-la un peu dans le parc. Faites bien attention de ne pas aller au soleil.

LA NOURRICE.

Oui, madame.

Elle sort.

MARGUERITE.

J'aurais tant désiré un petit être comme ça... rien qu'un... Je ne suis pourtant pas exigeante. C'était mon seul rêve, je donnerais je ne sais quoi; mais, maintenant, il n'y a plus d'espoir.

AMÉDÉE.

Pourquoi?

MARGUERITE, *découragée.*

Oh! au bout de quatre ans de mariage.

MARTHE.

Dans notre famille, pourtant, on a eu toujours beaucoup d'enfants... Regarde notre grand'mère, notre mère et moi-même.

MARGUERITE.

C'est vrai. Comment faire?

AMÉDÉE.

Il n'y a qu'une chose à faire.

MARGUERITE, *ingénument.*

Nous la faisons.

MARTHE.

Il ne faut jamais désespérer.

MARGUERITE.

Mais persévérer.

MARTHE.

Nous connaissons une dame qui était restée treize ans sans avoir d'enfants... Elle avait tout essayé, elle avait eu recours à la religion et à la science. Elle avait fait le pèlerinage de Roquamadour, elle était même allée en Belgique pour mettre le pied dans l'empreinte du pied d'un saint, saint je ne sais quoi, près de Spa... enfin, c'est très recommandé. Ensuite, elle avait consulté des médecins, elle avait bu toutes les eaux imaginables, toujours rien. Enfin, au bout de treize années, elle a eu trois enfants, sans avoir le temps de respirer.

MARGUERITE.

Avec son mari ?

MARTHE.

Oh! certainement... avec son mari... Si tu voyais la bonne femme...

MARGUERITE.

Raconte-moi encore des choses consolantes.

AMÉDÉE.

Il y a l'histoire de la fruitière de Lannion.

MARGUERITE.

Racontez.

MARTHE.

Voyons, Amédée, vous n'allez pas raconter cette histoire-là.

AMÉDÉE.

Pourquoi?

MARTHE.

Ça n'est pas convenable.

MARGUERITE.

Oh! moi, ça ne me choque pas du tout; j'en ai entendu bien d'autres, dernièrement, pendant que j'étais à Luxeuil. Je vous assure que les femmes qui étaient là, dans le même but que moi, ne se gênaient pas pour parler entre elles de ces affaires-là, et avec des détails!

MARTHE.

On prétend que ces eaux de Luxeuil sont très efficaces.

MARGUERITE.

On le prétend, nous allons bien voir... mon médecin me les a fortement conseillées. Et puis, il a son gendre qui est médecin là-bas. Enfin, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

AMÉDÉE.

Vous avez compté là-dessus?

MARGUERITE.

Et j'ai bu de l'eau. J'ai suivi le traitement consciencieusement; j'ai pris des douches, des bains. Il faut du courage, ça n'est pas drôle de rester vingt-cinq jours là-bas sans son mari. Ça ne m'amusait pas d'abandonner mon grand Hubert; c'était la première fois depuis que nous sommes mariés que nous nous séparions.

MARTHE.

C'est vrai... c'était la première fois.

AMÉDÉE.

C'est cette séparation précisément qui est excellente... à condition, toutefois, que le mari n'en profite pas pour se distraire.

MARGUERITE, sursautant.

Il ne manquerait plus que ça! (Songeuse.) Amédée, vous venez de m'ouvrir des horizons.

AMÉDÉE.

Fermez-les.

MARGUERITE.

Le fait est que ça n'est pas très prudent de laisser un homme tout seul à Paris, exposé à toutes les tentations.

AMÉDÉE.

Taisez-vous donc! Vous étiez bien tranquille... quand on a le bonheur d'avoir une femme comme vous, jolie, intelligente, aimante, dévouée...

MARGUERITE.

C'est bien ce que je me dis.

MARTHE.

Et modeste, avec ça!

MARGUERITE.

Et encore, ça n'est pas une raison. Avec les hommes, on n'est jamais sûr... n'est-ce pas, chéri?

HUBERT.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Tu ne protestes pas.

HUBERT.

Je n'ai pas entendu.

MARGUERITE.

Décidément, aujourd'hui, tu es dans les nuages. Regardez-le installé dans son fauteuil, il ne se doute pas que c'est de lui... de lui que je parle. Oh! gredin, va! (Elle va l'embrasser.) Voilà ce que j'aime... l'embrasser là, dans le cou... il le sait : quand je m'approche, il baisse la tête.

AMÉDÉE.

Résigné.

MARGUERITE.

Oh! il n'est pas bien à plaindre. Enfin, n'est-ce pas chéri, que tu n'aurais pas eu le triste courage de tromper une pauvre petite femme qui était à trois cents lieues de toi, qui buvait de la vilaine eau, qui parcourait vaillamment son allée?...

MARTHE.

Quelle allée?

MARGUERITE.

Il faut vous dire qu'il y a là-bas, en face de l'établissement, une grande allée de platanes, et le docteur m'avait ordonné de la parcourir douze fois chaque matin et chaque soir, après la douche. Alors, pendant que je me livrais à ce footing solitaire, quand je pense que tu aurais pu... Oh! non, c'est impossible, un homme qui serait capable d'une telle trahison, ce serait affreux; car enfin, on est dans une situation d'infériorité... on ne peut pas se défendre... Ce serait lâche, il n'y a pas d'autre mot, lâche, et il faudrait le tuer.

MARTHE.

Oh! absolument... un homme qui vous trompe, quand il est certain qu'on ne peut pas le lui rendre, c'est monstrueux. Moi, je n'aurais pas la moindre pitié.

AMÉDÉE.

Encore un crime passionnel! Alors, Marguerite, vous tueriez ce pauvre Hubert?

MARGUERITE.

Oh! je dis ça, mais je ne le ferais pas... je l'aime bien trop... non, je préférerais le faire souffrir.

AMÉDÉE.

A la bonne heure, vous voilà revenue à des sentiments plus humains.

MARGUERITE.

Ah! par exemple, je n'hésiterais pas... je me vengerais, je le tromperais à mon tour... il ne l'aurait pas volé. Je le tromperais tout de suite, avec le premier venu; au besoin, je ferais monter le concierge.

AMÉDÉE.

En supposant qu'il puisse quitter sa loge; il est vrai qu'il n'aurait qu'un écriteau à mettre : « Le concierge est dans le septième ciel ».

MARGUERITE.

Oh! je dis ça, et je ne le ferais pas non plus; pourquoi se venger? La vengeance suppose de la colère, et je n'aurais que du dégoût... ou, plutôt, un immense chagrin, et alors, si je souffrais trop, je me tuerais, c'est bien simple. Oui, c'est ça, je me tuerais... (A Hubert.) Tu serais bien plus puni parce que, tel que je te connais, tu serais accablé de remords; ta vie serait empoisonnée, tu entends, empoisonnée... tra la la, tra la la, c'est bien fait. (Elle danse en battant des mains comme une enfant et tout d'un coup s'arrête, sérieuse.) C'est égal, je ne danserais pas, ce jour-là! Oh! non je ne danserais pas.

Elle fond en larmes.

MARTHE.

Voyons, tu pleures à présent.

HUBERT, venant auprès d'elle.

Qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE.

Mais non, je ne pleure pas, je ne pleure pas... tu es bien trop bon, d'abord, pour me faire jamais de la peine.

HUBERT.

Mais, bien sûr, il n'est pas question de ça.

MARGUERITE.

Je sais bien... seulement, rien que l'idée, n'est-ce pas? c'est stupide... Je sais bien que cela n'arrivera jamais.

MARTHE.

Alors, c'est inutile d'y penser pour se mettre dans un état pareil.

AMÉDÉE.

C'est curieux, le besoin qu'on éprouve de se tourmenter, quand on est en plein bonheur!

MARGUERITE, à Amédée.

C'est votre faute, aussi, vous n'aviez pas besoin de parler de ça.

AMÉDÉE.

Allons, bon! voilà que c'est ma faute, à présent.

MARTHE, à Amédée, pendant qu'Hubert console Marguerite.

Mais certainement, mon ami, vous savez combien elle est susceptible pour ces choses-là.

AMÉDÉE.

Si j'avais su, je n'aurais rien dit.

MARTHE.

Vous auriez aussi bien fait.

MARGUERITE.

C'est fini, maintenant, c'est fini... Je vous demande pardon... C'est ridicule, mais c'est plus fort que moi.

MARTHE.

Amédée.

AMÉDÉE.

Mon amie?

MARTHE.

Nous devons faire aujourd'hui une visite aux Mériel... j'ai commandé la voiture pour trois heures.

AMÉDÉE.

Pourquoi aujourd'hui?... Ils sont bien ennuyeux.

MARTHE.

Il y a plus de quinze jours que nous devons leur faire cette visite.

AMÉDÉE.

C'est que je n'aime pas beaucoup Mériel : il est devenu d'une nuance politique qui m'offusque. Quand je dis d'une nuance, il est plutôt d'une couleur criarde... Si vous y alliez sans moi... vous m'excuserez.

MARTHE.

J'irai sans vous... j'emmènerai Marguerite, ça la distraira. (A Marguerite.) Justement, Mme Mériel est cette dame dont je te parlais tout à l'heure.

MARGUERITE.

Qui a eu treize enfants au bout de trois ans de mariage?

MARTHE.

Oh! la pauvre... non, c'est le contraire... elle a eu trois enfants au bout de treize ans de mariage... Tu pourras lui demander des conseils.

MARGUERITE, à Hubert.

Tu ne viens pas avec nous, chéri?

HUBERT.

Non, je ne connais pas du tout ces gens-là, je vais rester avec Amédée... j'essaierai de faire un peu de peinture.

MARTHE.

Eh bien, nous allons mettre nos chapeaux... nous serons rentrées vers cinq heures.

Elles sortent.

SCÈNE III

HUBERT, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

C'est vrai... je me soucie fort peu d'aller voir ce Mériel... il s'est présenté au Conseil général, aux dernières élections. C'est lui qui avait écrit dans sa profession de foi cette phrase remarquable : « Ainsi que « je l'ai toujours fait, du reste, je continuerai à com- « battre pour la prospérité de notre noble France; « mais, avec l'autorité et la force de vos suffrages, je « travaillerai tout particulièrement à améliorer nos « moyens de communication. »

HUBERT.

C'est effrayant, c'est effrayant!

AMÉDÉE.

Non, ce n'est pas effrayant, c'est seulement un peu ridicule. Inutile d'ajouter que c'était le candidat officiel et qu'il a été nommé... ça vous étonne?

HUBERT.

Non... De qui parlez-vous?

AMÉDÉE.

Ah! Si vous ne m'écoutez pas. Vous me paraissez distrait, préoccupé.

HUBERT.

On le serait à moins... Amédée, savez-vous pourquoi je n'ai pas accompagné ces dames?

AMÉDÉE.

Parce que ça vous ennuyait?

HUBERT.

Non... c'est pour attendre Chavresac... c'est pour... Enfin, mon cher ami, il se passe à cet instant dans ma vie une chose terrible.

AMÉDÉE.

Vous m'effrayez. Voyons, voyons, de quoi s'agit-il?

HUBERT.

Vous vous rappelez qu'hier soir, avant de dîner... nous étions seuls, tous les deux, heureusement!... vous vous rappelez que j'ai reçu une dépêche?

AMÉDÉE.

Oui.

HUBERT, *lui tendant une dépêche.*

Tenez, lisez... Mais avant, il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne parlerez à personne...

AMÉDÉE.

Voyons, cela va sans le dire.

HUBERT.

A personne... pas même à votre femme, à qui vous dites tout.

AMÉDÉE, *avec force.*

Pas même à ma femme à qui je dis tout.

HUBERT.

C'est bien. Mon cher Amédée, vous croyez, sans doute, que je suis un brave homme, un loyal garçon.

AMÉDÉE.

Je le crois... j'en suis même persuadé... mais, où voulez-vous en venir?

HUBERT.

Hé bien! j'ai une maîtresse.

AMÉDÉE.

Pas possible!

HUBERT, *froissé.*

Et pourquoi donc? J'ai une maîtresse... c'est Rosine Bernier.

AMÉDÉE.

Ah! c'est Rosine Bernier!

HUBERT.

Maintenant, vous pouvez lire.

AMÉDÉE, *lisant la dépêche.*

« Pointe du Décollé, Saint-Lunaire. Ai absolument « besoin de vous parler, affaire urgente et grave, venez. « Blancas. »

HUBERT.

Qu'est-ce que vous en dites?

AMÉDÉE.

Je ne comprends pas du tout. Qui est-ce d'abord, ce Blancas?

HUBERT.

Ah! c'est vrai... j'ai oublié de vous dire... c'est son mari.

AMÉDÉE.

Elle est donc mariée?

HUBERT.

Oui... elle a épousé un gentilhomme poitevin, le comte de Blancas; mais ils vivent chacun de son côté.

AMÉDÉE.

Ils ont des enfants?

HUBERT.

Non.

AMÉDÉE.

Alors, pourquoi n'ont-ils pas divorcé?

HUBERT.

Parce que c'est devenu trop bourgeois... vous comprenez, une artiste... et puis c'était contre ses principes, à lui... vous comprenez, un comte.

AMÉDÉE.

Oui... oui... Vous le connaissez, ce Blancas?

HUBERT.

Pas du tout... Je sais seulement que c'est un très galant homme, c'est pourquoi je suis étonné d'avoir reçu cette dépêche : « Ai absolument besoin de vous « parler, affaire urgente et grave, venez. Blancas. » C'est un ordre.

AMÉDÉE.

Ça en a l'air.

HUBERT.

Que peut-il avoir à me dire? Qu'en pensez-vous?

AMÉDÉE.

Dame! je ne sais pas... et vous?

HUBERT.

Moi, voilà ce que je suppose : Rosine est en ce moment à Saint-Lunaire... elle a un chalet au bord de la mer.

AMÉDÉE.

Oui, oui, je sais.

HUBERT

Comment savez-vous?

AMÉDÉE.

J'ai vu la photographie du chalet dans *Le Théâtre.*

HUBERT.

C'est juste... Alors, son mari sera venu la rejoindre.

AMÉDÉE.

Ils se voient donc toujours?

HUBERT.

Ils ne sont pas fâchés, ils sont restés en excellents termes... il y a une chambre d'ami pour lui dans le chalet; mais il ne vient jamais, si ce n'est quand Rosine l'invite, et je sais pertinemment qu'il ne devait venir que dans un mois. Pour qu'il ait débarqué comme ça chez elle, à l'improviste, c'est qu'il aura connu mes relations avec sa femme, car c'est sa femme, après tout; alors, il est accouru, il lui a demandé des explications... il a peut-être ouvert une lettre...

AMÉDÉE.

Vous écrivez donc?

HUBERT.

Oui.

AMÉDÉE.

C'est un tort. Rappelez-vous qu'en amour, neuf fois sur dix, le malheur arrive par les lettres, comme la fièvre typhoïde vient par l'eau.

HUBERT.

Oui... alors, il m'a envoyé cette dépêche.

AMÉDÉE.

Mais, puisque ce Blancas a rendu sa liberté à Rosine Bernier, qu'est-ce que ça peut lui faire qu'elle soit votre maîtresse?

HUBERT.

Ah! mon cher, le cœur humain!... ces choses-là, c'est tellement mystérieux. Rosine vient d'avoir un grand succès, et Blancas est capable d'en être redevenu amou-

reux; il n'y aurait rien d'impossible à cela. Pour l'avoir épousée, ça doit être un de ces hommes... un peu naïfs sur lesquels les femmes de théâtre exercent un empire singulier. Alors, vous comprenez dans quelles transes je vis depuis hier soir... Ce n'est pas pour moi, vous pensez bien, que j'ai peur.

AMÉDÉE.

Évidemment... c'est à cause de votre femme.

HUBERT.

Mais oui... de ma femme, de ma pauvre petite femme. Parbleu! Si j'étais seul, j'irais trouver le Blancas, je verrais bien ce qu'il a dans le ventre, s'il voulait se battre...

AMÉDÉE.

Espérons qu'on n'en arrivera pas là.

HUBERT.

Ce n'est pas la perspective d'un duel qui m'effraye; ce ne serait pas ma première affaire; mais c'est le motif de ce duel qui pourrait arriver aux oreilles de ma pauvre petite femme. Quand je pense que j'aurais pu recevoir cette dépêche devant elle!...

AMÉDÉE.

Vous auriez trouvé une explication.

HUBERT.

Pas la moindre... Pour ces choses-là, je manque de présence d'esprit à un point que vous ne sauriez imaginer... Ah! c'est épouvantable! Et Chavresac qui ne revient pas.

AMÉDÉE.

Chavresac?

HUBERT.

Oui, je l'ai envoyé à Saint-Lunaire, avec la mission de voir à tout prix Rosine Bernier et de savoir ce qui se passe.

AMÉDÉE.

Il la connaît donc?

HUBERT.

Oui, il la connaît.

AMÉDÉE.

Alors, vous l'avez mis au courant?

HUBERT.

Forcément.

AMÉDÉE.

C'est que tout à l'heure vous m'avez dit que j'étais le seul à qui vous confiiez cette histoire.

HUBERT, impatienté.

Oh! je vous en prie, mon cher ami, n'ayez pas de ces susceptibilités-là.

AMÉDÉE.

Ce que j'en dis, c'est pour vous : rappelez-vous que, neuf fois sur dix, en pareille matière, le malheur arrive par les confidents comme la fièvre typhoïde...

HUBERT, le coupant.

...vient par l'eau, vous avez mille fois raison .. Mais il le fallait : Chavresac, avec son automobile, pouvait aller à Saint-Lunaire et en revenir dans un bref délai. Ce matin, j'avais besoin d'un chauffeur rapide, j'ai pris Chavresac; à présent, j'ai besoin d'un conseil éclairé, d'un dévouement intelligent, je m'adresse à vous.

AMÉDÉE.

Attendons Chavresac.

HUBERT, s'asseyant.

Il n'y a que ça à faire... (Un silence.) Ah! j'ai passé une nuit affreuse. Je me vois encore accoudé à la fenêtre de notre chambre pendant cet orage... et les onze mots de cette dépêche me martelaient le crâne. Onze mots, il n'y en a pas plus, je les ai comptés... C'est effrayant, quand on pense que pour onze sous on peut bouleverser un homme de cette façon!... Ah! oui, je m'en souviendrai, de cette dépêche, envoyée de la pointe du Décollé... la pointe du Décollé! tout y est.

AMÉDÉE.

Le fait est que c'est un nom sinistre.

HUBERT.

Alors, ma pensée se reportait là-bas, et je voyais une mer démontée, des vagues bondissant par-dessus le phare, et dans un chalet, une chambre faiblement éclairée et, dans cette chambre, peut-être, une femme échevelée que cette brute était en train de piétiner.

AMÉDÉE.

Oh! oh! oh!

HUBERT.

Ah! ah! ah! Il n'y a pas de oh! oh! oh! tout est possible.

AMÉDÉE.

Ce Blancas est donc un homme violent?

HUBERT.

Très doux... très doux... du moins, il paraît, je ne le connais pas... mais justement, il y a tout à craindre des gens calmes quand ils se mettent en colère : ils ne connaissent plus rien.

AMÉDÉE, souriant.

Vous avez trop d'imagination.

HUBERT.

Une imagination terrible. Combien de temps suis-je resté ainsi à cette fenêtre? Deux heures, peut-être plus... je ne saurais le dire. La pluie me fouettait le visage, je ne m'en apercevais même pas; les éclairs entr'ouvraient le ciel, le tonnerre grondait. Je m'enivrais d'horreur!... J'ai senti que je m'enrhumais; alors, je suis revenu me coucher auprès de ma femme. Elle dormait tranquillement, sa respiration était régulière comme celle d'un enfant; en la voyant si calme, j'ai eu envie de la réveiller.

AMÉDÉE.

Pourquoi faire?

HUBERT.

Pour lui dire tout.

AMÉDÉE.

Vous êtes fou!

HUBERT.

Mais non... J'ai pensé qu'un homme qui s'accuserait loyalement, dans la nuit, qu'un mari coupable qui dirait la vérité, cela ne manquerait pas d'une certaine grandeur à laquelle une femme comme Marguerite ne pourrait pas être insensible.

AMÉDÉE.

C'est une chose qu'il ne faut faire qu'à la dernière extrémité. Vous avez bien fait de ne pas la réveiller, d'autant plus que tout n'est pas perdu. Voyons, raisonnons un peu : en supposant que ce Blancas veuille vous demander une explication, il ne vous télégraphierait pas de venir... dans ce cas, c'est à lui à se déranger.

HUBERT.

Il me semble.

AMÉDÉE.

Et puis, quelle explication peut-il vous demander? Vous ne le connaissez pas, vous n'êtes pas son ami, vous n'avez pas trahi sa confiance.

HUBERT.

Certainement.

AMÉDÉE.

D'un autre côté, puisqu'il n'est pas le mari de sa femme et qu'ils sont séparés amiablement, vous ne lui causez aucun préjudice.

HUBERT.

Aucun.

AMÉDÉE.

Enfin, pardonnez-moi le mot, Mme Bernier est rentrée dans la circulation... elle circule avec vous, voilà tout; c'est ce que je dirai au mari, si vous me chargez de vos intérêts.

HUBERT.

Cela va sans le dire... vous et Chavresac... vous voyez que j'ai bien fait de le mettre au courant.

AMÉDÉE.

N'allez pas si vite... j'espère que nous n'en arriverons pas là... Pour moi, cette dépêche signifie autre chose... Quoi? je n'en sais rien... attendons Chavresac..

HUBERT.

Ah! si jamais ma femme... ma pauvre petite femme!...

AMÉDÉE.

Elle vous pardonnerait.

HUBERT.

Non... vous l'avez entendue tout à l'heure; elle est pleine de confiance, elle est à cent lieues de se douter... et, quand elle saura que je l'ai trompée pendant qu'elle était à Luxeuil et qu'elle parcourait douze fois, matin et soir, son allée de platanes, elle se tuera comme elle l'a dit.

AMÉDÉE.

Mais non.

HUBERT.

Mais si. Ah! vous ne la connaissez pas... elle se tuera. Alors, qu'est-ce que je deviendrai, moi? Je ne pourrai pas lui survivre; je vous assure qu'il faut me plaindre.

AMÉDÉE.

Oh! je vous plains. Mais, enfin, expliquez-moi quelque chose que je ne comprends pas très bien : quand on a peur, à ce point, de faire de la peine aux gens, c'est qu'on les aime... vous aimez votre femme?

HUBERT, *très sincère.*

Tendrement.

AMÉDÉE.

Alors, pourquoi vous êtes-vous embarrassé de cette Rosine Bernier?

HUBERT.

Pourquoi... pourquoi? Est-ce que je sais? J'avais connu Rosine autrefois, quand j'étais garçon; je l'avais aimée même, à cette époque, en tout bien, tout honneur... je l'ai revue dans cette pièce où elle est admirable!

AMÉDÉE.

Vraiment?

HUBERT.

Oh! mon cher, vous ne pouvez pas vous en faire une idée, c'est une grande artiste. Elle a surtout un charme auquel il est impossible de résister. Bref, je suis allé la voir, un soir, dans sa loge; nous avons soupé... voilà comment ça s'est fait. J'avais aussi la griserie de Paris où nous venions de nous installer, après trois ans d'un clair de lune de miel solitaire.

AMÉDÉE.

Vous avez voulu y ajouter une étoile.

HUBERT.

Je n'ai rien voulu du tout... Seulement ma femme est partie faire cette saison à Luxeuil et, alors, j'ai eu vingt-cinq jours de liberté... comprenez-vous, de liberté! J'ai pu oublier que j'étais marié et, pendant vingt-cinq jours, j'ai connu la maîtresse la plus exquise, la plus amoureuse, la plus passionnée. Et puis, cette femme-là correspond tellement au besoin que j'ai de rêve, de roman... parce que, moi, n'est-ce pas? je suis un cérébral.

AMÉDÉE.

Ah!

HUBERT.

Mais oui, mon cher, n'en doutez pas. Alors, Rosine Bernier, c'est la maîtresse idéale; elle a tout : l'esprit, l'élégance, la fantaisie... c'est la Fantaisie en personne, Je vous citerais d'elle mille traits charmants, et elle fait penser à ces délicieuses créatures du XVIIIe qui nous apparaissent un peu comme des déesses!

AMÉDÉE.

Dites-moi... depuis tout à l'heure, vous aimez toujours votre femme?

HUBERT, très sincère.

Tendrement. Pourquoi?

AMÉDÉE.

Pour rien... pour savoir.

HUBERT.

Mais ça n'a pas le moindre rapport. Dans la vie, il y a la sécurité, le foyer, le bonheur, c'est entendu, et puis il y a aussi la curiosité, l'aventure, le plaisir; mais ma pauvre petite femme ne comprendra jamais ça, et pourtant, c'est ce que je me tue... à ne pas lui dire!

AMÉDÉE.

Vous faites bien, parce que tout cela ne se concilie guère; la preuve, c'est que vous payez votre plaisir par trop de tourments.

HUBERT.

Les tourments sont peut-être nécessaires à certaines natures.

AMÉDÉE.

Le calme est une chose inappréciable.

HUBERT.

On dit un calme plat.

AMÉDÉE.

Sans doute et, pourtant, il faut choisir. Votre femme vous aime, elle ne vit que par vous et pour vous... cela éclate dans tous ses gestes et dans ses moindres paroles... elle en est touchante...

HUBERT.

Je sais bien. Ah! depuis hier soir, j'envie ceux qui sont aimés moins exclusivement... ceux-là peuvent tromper leur femme sans qu'elle en meure, et même, si j'osais dire toute ma pensée...

AMÉDÉE.

Dites-la toujours.

HUBERT, lui frappant sur l'épaule.

Hé bien! croyez-moi, mon cher, il vaut cent fois mieux être cocu.

AMÉDÉE.

Pourquoi me dites-vous ça, à moi?

HUBERT.

Je vous dis ça, à vous, parce que vous êtes là... c'est une idée générale que je formule.

AMÉDÉE.

Ah! bien... bien.

HUBERT.

Et puis, vous, ce n'est pas la même chose... vous ne serez jamais dans ce cas-là, vous n'avez pas le besoin de l'aventure, vous n'avez pas la moindre imagination.

AMÉDÉE.

Décidément, vous me comblez!

HUBERT.

Mais vous possédez d'autres qualités précieuses. Vous êtes un homme sérieux, pondéré; vous avez l'occupation la plus noble : vous cultivez la terre, cinq cents hectares de vieille terre armoricaine auxquels vous appliquez les méthodes nouvelles. (Très ému.) Depuis que je suis arrivé ici, dans ce vieux château rempli de traditions et de souvenirs de famille, je me sens enveloppé d'une atmosphère honnête... vous donnez l'impression du bonheur véritable. Croyez-moi, vous avez une vie excellente!

Il lui tend la main.

AMÉDÉE.

Mon bon ami...

HUBERT.

Et, quand je compare votre existence à la mienne, qui n'est que complications, mensonges et remords, je suis rempli de respect et d'émotion.

Il se jette dans ses bras.

AMÉDÉE.

Voyons, mon brave ami, mon brave ami... si mon exemple pouvait vous inspirer de sages résolutions, je serais tout à fait heureux. Je ne sais pas ce qui va sortir de tout ceci; mais, à votre place, quoi qu'il arrive, je renoncerais d'ores et déjà à revoir cette femme.

HUBERT, très sincère.

Oh! pour ça, soyez tranquille... c'est fini, c'est bien fini... J'ai prié Chavresac de lui remettre une lettre dans laquelle je lui explique que ça n'est pas possible de continuer dans ces conditions. Ah! dame, je ne sais pas comment elle le prendra... ça n'ira pas tout seul de ce côté-là... parce qu'elle m'aime.

AMÉDÉE, souriant.

Elle aussi?

HUBERT.

Ah! mon cher, je n'en tire pas vanité! (Il lui frappe sur l'épaule.) Croyez-moi, il vaut cent fois mieux être...

AMÉDÉE, le coupant.

Oui... oui, vous me l'avez déjà dit.

Dans le même moment, par une des portes-fenêtres, on voit entrer Chavresac. Il est en tenue de chauffeur et couvert de boue.

HUBERT.

Ah! enfin! voici Chavresac!

Il se précipite au-devant de lui.

SCÈNE IV

HUBERT, AMÉDÉE, CHAVRESAC.

HUBERT.

Ah! cher ami, je vous attendais avec une impatience!...

CHAVRESAC.

Je pense bien... J'ai mis beaucoup plus de temps que je ne croyais... il m'est arrivé un tas d'avaros...

HUBERT.

Mais, vous avez vu Rosine?

CHAVRESAC.

Oui, je l'ai vue.

HUBERT.

Vite, racontez-moi.

CHAVRESAC, montrant Amédée.

Mais...

HUBERT.

Vous pouvez parler devant mon beau-frère, il est au courant.

CHAVRESAC.

Ah! très bien.

HUBERT.

Vous avez pu rester seul avec elle?

CHAVRESAC.

Tant que j'ai voulu.

HUBERT.

Et le mari?

CHAVRESAC.

Il n'était pas là; il est chez lui, dans le Poitou.

HUBERT.

Dans le Poitou... comment dans le Poitou? Alors, cette dépêche?

CHAVRESAC.

C'est Rosine Bernier qui vous l'a envoyée.

HUBERT.

Si c'est une plaisanterie qu'elle a voulu me faire, je la trouve d'un goût déplorable.

CHAVRESAC.

Pas du tout, vous n'y êtes pas... c'est tout simplement une femme qui vous aime; elle avait envie de vous voir... vous savez comment elle est... c'est une fantaisiste et, quand elle a envie de quelque chose, rien ne l'arrête. Bref, vous sachant ici, elle n'a trouvé rien de mieux que de vous envoyer cette dépêche.

HUBERT.

C'est insensé! Comment n'a-t-elle pas réfléchi? Voyons, elle sait bien que je suis marié... cette dépêche pouvait tomber entre les mains de ma femme.

CHAVRESAC.

Aussi, elle a signé du nom de son mari.

HUBERT.

En quoi ça arrangeait-il les choses?

CHAVRESAC.

Mais si... elle pensait que vous comprendriez et qu'en signant Blancas pour les autres, cela signifiait Bernier pour vous.

HUBERT.

Et alors?

CHAVRESAC.

Alors, elle espérait que vous viendriez la rejoindre et que cette dépêche, dont vous donneriez une explication suffisante à votre femme, serait précisément le prétexte.

HUBERT.

Quelle explication pouvais-je donner? Elle est folle!

CHAVRESAC.

Dans son esprit, ça ne souffrait aucune difficulté : vous auriez dit à votre femme que Blancas était un de vos amis que vous aviez perdu de vue et que, s'il vous envoyait une dépêche en des termes aussi nets, c'est qu'il avait un service à vous demander et que

vous ne pouviez pas vous dérober..., ou autre chose dans ce goût-là... elle avait compté sur votre présence d'esprit.

AMÉDÉE, à Hubert.

Elle a eu le plus grand tort... elle ne vous connaît pas encore à fond... Je pensais bien que cette dépêche avait une tout autre signification que celle que vous lui attribuiez. C'est moi qui avais raison, et il n'y avait pas lieu de vous affoler.

HUBERT.

Oh! affolé... je n'étais pas affolé. Évidemment j'étais très ennuyé. Comment n'ai-je pas deviné que la dépêche était d'elle... ça lui ressemble tellement! Je vous l'ai dit : c'est une fantaisiste. J'avoue que j'étais parti dans une direction tout opposée.

AMÉDÉE.

Et bien parti.

HUBERT.

Ainsi ce n'était que ça! Mais alors, dites-moi, elle a dû être très étonnée de vous voir?

CHAVRESAC.

Très étonnée... et, quand elle a su dans quel état sa dépêche vous avait mis, elle a ri de bon cœur.

HUBERT.

C'est très drôle, en effet... maintenant, parbleu! je trouve ça très drôle. Et vous, Amédée?

AMÉDÉE, très froid.

Moi, je trouve ça tordant.

HUBERT.

Ah!... alors, elle a ri?

CHAVRESAC.

Oui, mais pas longtemps... et, quand je lui ai remis votre lettre...

HUBERT, avec explosion.

Vous lui avez remis ma lettre?

CHAVRESAC.

Mais oui, puisque vous m'aviez chargé...

HUBERT.

Mais c'est idiot, mon cher, il ne fallait pas.

CHAVRESAC.

Pourquoi idiot? Vous m'aviez dit de lui remettre cette lettre à tout prix.

HUBERT.

Sans doute; mais, du moment qu'il n'y avait rien, que le mari n'était pas là et que c'est elle qui avait envoyé la dépêche, il ne fallait pas remettre la lettre, ça tombe sous le sens... c'est vrai, un enfant de trois ans aurait compris ça... c'était une lettre de rupture!...

CHAVRESAC.

Est-ce que je savais, moi?

HUBERT, à mi-voix.

Est-ce que je savais? Quelle brute!

CHAVRESAC.

Vous dites?

AMÉDÉE, conciliant.

Voyons... voyons...

CHAVRESAC.

Une autre fois, vous ferez vos commissions vous-même, d'autant plus que ça n'est pas agréable de porter vos messages. Dans ces cas-là, c'est toujours le messager qui reçoit le premier choc... ça n'a pas manqué : j'ai essuyé la mauvaise humeur de Mme Bernier; j'arrive ici, j'essuie la vôtre. Et encore, pour arriver plus vite, je dévore les kilomètres...

HUBERT, avec aigreur.

Vous y avez mis le temps, cependant, mon cher.

CHAVRESAC.

Parce que, en traversant un village, j'ai manqué d'écraser une vieille femme, mon cher.

AMÉDÉE.

Vraiment?

CHAVRESAC, à Amédée.

Oui, une vieille femme qui s'est littéralement jetée sous mes roues, une malheureuse mère de famille qui voulait se suicider en assurant l'avenir de ses enfants; elle comptait sur une indemnité; heureusement, j'ai déjoué ses projets, je ne l'ai pas écrasée; mais il a fallu que je m'arrête... les villageois voulaient me lyncher; on a dressé des procès-verbaux à n'en plus finir... C'est tout ça qui m'a mis en retard.

HUBERT.

Enfin, ce qui est fait est fait; qu'est-ce qu'elle a dit?

CHAVRESAC.

La vieille femme?

HUBERT.

Hé non, Rosine!

CHAVRESAC.

C'est vrai... ce que je raconte là ne vous intéresse pas... Quant à Rosine Bernier, elle m'a chargé de vous remettre ceci. (Il lui remet une lettre.) Maintenant, vous permettez que j'aille changer de vêtements... A tout à l'heure... Au revoir et merci.

HUBERT.

Mais c'est moi qui vous remercie.

CHAVRESAC.

C'est bien ce que je voulais dire!

Il sort.

SCÈNE V

AMÉDÉE, HUBERT.

AMÉDÉE.

Vous avez froissé Chavresac?

HUBERT.

Aussi, on n'est pas chauffeur à ce point-là. (Il lit la lettre de Rosine.) Parbleu! c'est une femme outragée; elle m'écrit que c'est fini.

AMÉDÉE.

Tout est pour le mieux... vous devez être content?

HUBERT.

Content?

AMÉDÉE.

Sans doute... n'est-ce pas ce que vous vouliez?

HUBERT.

Pas du tout.

AMÉDÉE.

Comment? Vous ne m'avez pas dit tout à l'heure?...

HUBERT.

Oui, oui, tout à l'heure, mais maintenar

AMÉDÉE.

Regretteriez-vous vos sages résolutions?

HUBERT.

Non, non, mais enfin, il n'en est pas moins vrai que cette femme a raison... ma conduite envers elle est inqualifiable. J'ai agi, disons le mot, comme un calfat; je n'ai rien à lui reprocher... car enfin, cette dépêche... c'est très gentil ce qu'elle a fait là, c'est tout à fait délicat... c'est d'une amoureuse, il n'y a pas à dire... et

c'est au moment où elle me donne cette preuve d'amour que, moi, je lui écris cette lettre brutale... Comment doit-elle me juger?

AMÉDÉE.

Il vaut mieux qu'elle vous juge mal, puisque vous voulez rompre, elle vous regrettera moins.

HUBERT.

C'est égal, on peut rompre avec délicatesse, tout au moins, avec courtoisie. Rosine n'est pas une femme qu'on lâche comme ça... (Un silence.) Vous ne savez pas ce que j'ai envie de faire?

AMÉDÉE.

Non, et pourtant je suis rempli de crainte.

HUBERT.

J'ai envie d'aller là-bas.

AMÉDÉE.

Oh! mais, vous ne pouvez pas faire ça. Quel prétexte d'abord, pour vous absenter, donnerez-vous à votre femme?

HUBERT.

La dépêche... je lui montrerai la dépêche... je dirai que je viens de la recevoir, que Blancas est un vieil ami que j'ai perdu de vue et que, s'il me demande de venir le trouver en des termes aussi pressants, c'est qu'il s'agit de quelque service à lui rendre et que je ne peux pas me dérober.

AMÉDÉE.

Et vous me dites ça, victorieusement... comme si vous veniez de l'inventer vous-même.

HUBERT.

Où donc est-elle, cette dépêche? Vous ne l'avez pas?

AMÉDÉE.

Non! Je vous l'ai rendue.

HUBERT.

Non... vous ne me l'avez pas rendue.

AMÉDÉE.

Je suis certain, pourtant...

HUBERT.

Cherchez bien dans toutes vos poches.

AMÉDÉE.

Je ne l'ai pas.

HUBERT.

Où peut-elle être?... c'est qu'il ne faudrait pas laisser traîner ça... Ah! la voilà!... Elle était sur la table... sur la table... Quelle imprudence!... Je vais la montrer à ma femme.

AMÉDÉE.

Écoutez, Hubert, vous allez déchirer cette dépêche. Donnez-la-moi, d'ailleurs. (Il la déchire.) Je vous avertis que, si vous revoyez jamais Rosine Bernier et qu'il vous en arrive des ennuis, comme c'est inévitable, il est inutile de venir me trouver pour vous tirer d'embarras... Vous me faites l'effet du joueur qui court après son argent... vous courez après votre émotion.

HUBERT.

D'abord, vous vous méprenez... il n'est pas question de recommencer avec Rosine; seulement, je considère que je lui dois des excuses, des explications.

AMÉDÉE.

Il n'est pas nécessaire de la voir pour ça.

HUBERT.

Vous avez raison... je lui écrirai... oui... je sais ce que je lui écrirai. Pourquoi souriez-vous?

AMÉDÉE.

Connaissez-vous ce jeu d'enfants qui consiste à placer une planche en équilibre sur un tronc d'arbre ou une grosse pierre? Deux galopins enfourchent la planche, un à chaque bout, et quand l'un est en haut, l'autre est en bas.

HUBERT.

Oui, ça s'appelle une bascule... Il y a une très jolie gravure du XVIIIe... je l'ai à Paris, dans mon cabinet.

AMÉDÉE.

Vous me paraissez être la planche et la grosse pierre d'une bascule sentimentale où il y aurait, une à chaque bout, votre femme et Rosine Bernier. Où est votre femme en ce moment? En haut ou en bas?

HUBERT.

En haut! en haut!

AMÉDÉE, se retournant et apercevant Marthe et Marguerite qui reviennent.

Évidemment, puisque la voilà!

SCÈNE VI

HUBERT, AMÉDÉE, MARTHE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bonjour, chéri.

Elle embrasse son mari.

HUBERT.

Bonjour, ma petite Marguerite, bonjour, ma chère petite femme.

MARGUERITE.

Oh! mais, quelle tendresse!

HUBERT.

Je suis content de te revoir.

AMÉDÉE.

Eh bien! vous avez vu les Mériel?

MARTHE.

Oui... et vous, qu'avez-vous fait?

AMÉDÉE.

Nous avons causé avec Hubert.

MARTHE.

Et Chavresac?

AMÉDÉE.

Il est revenu.

MARTHE.

Que lui était-il donc arrivé?

AMÉDÉE.

Rien... il a manqué d'écraser une vieille femme.

MARGUERITE.

Ah! mon chéri, Mme Mériel m'a expliqué comment elle avait eu ses enfants au bout de treize ans de mariage... c'est très simple... c'est étonnant que nous n'y ayons pas pensé... Je te raconterai ça ce soir.

HUBERT.

Oui, ma chère petite femme, tu me raconteras ça.

MARGUERITE.

Tu l'aimes donc, ta chérie?

HUBERT.

Oh! oui, je l'aime.

MARGUERITE.

C'est vrai?

HUBERT.

Sois tranquille... tu es en haut.

MARGUERITE, *étonnée.*

En haut, de quoi?

HUBERT.

En haut, en haut... tout en haut.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Un atelier de style Renaissance dans l'hôtel que Rosine Bernier habite à Passy, sur le Ranelagh. Aux murs des tapisseries, des instruments de musique, les portraits de l'artiste dans ses différents rôles. Comme meubles, piano à queue recouvert d'une vieille étoffe, grande table à pieds tors, bibliothèque et un large divan sous une loggia avec rampe en bois à laquelle on accède par un escalier extérieur à l'atelier. Par une large baie vitrée on aperçoit les arbres du jardin; on est au mois d'octobre, il est cinq heures du soir, la nuit tombe, le thé est servi sur une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE, LORSAY.

Au lever du rideau, Lorsay est seul dans l'atelier. Rosine entre quelques secondes après. Elle est dans un déshabillé très élégant.

ROSINE.

Je ne vous ai pas fait trop attendre.

LORSAY.

J'aime beaucoup votre atelier.

ROSINE.

Moi aussi... croyez bien que je n'y reçois pas tout le monde... je n'y admets que mes amis.

LORSAY.

Je suis sensible à l'honneur que vous me faites... C'est arrangé avec beaucoup de goût, avec votre goût,

c'est tout dire... C'est joli, cette loggia... ça fait très bien... mais comment monte-t-on là-haut?

ROSINE.

Vous n'avez pas vu, en entrant, un petit escalier, près de la porte?

LORSAY.

Ah! oui... c'est sans doute là que vous mettez les musiciens quand vous donnez des fêtes?

ROSINE.

Je n'ai jamais donné des fêtes, mais j'y ai mis des musiciens, en effet. Il y a deux ans, à pareille époque, je m'ennuyais beaucoup, j'étais triste. Alors, tous les soirs, vers ces heures-ci, je montais à l'atelier, je m'étendais sur ce divan et je rêvais, pendant qu'on me faisait de la musique.

LORSAY.

Seule?

ROSINE.

Oui, toute seule.

LORSAY.

Et quels musiciens aviez-vous? Des tziganes?

ROSINE.

Oh! non, quelle horreur! C'était un vieux professeur de violoncelle et sa fille qui jouait du violon. Ils n'étaient pas célèbres, mais ils jouaient d'une façon poignante et, dans le crépuscule d'abord, puis dans la nuit, c'était une sensation délicieuse... mais buvez donc votre thé, il va être froid.

LORSAY.

Je regarde le ciel, il y a en ce moment des tons d'une variété et d'une délicatesse infinies; le soleil a l'air de se coucher dans un ciel de cravates.

ROSINE, *regardant aussi.*

C'est très juste. (*Un silence.*) A quoi pensez-vous, mon cher auteur?

LORSAY.

Oh! près de vous, je ne suis pas un auteur, je suis un homme... je pense à toutes sortes de choses.

ROSINE.

Mais encore?

LORSAY.

Je pense à la jolie promenade que nous avons faite tantôt dans ce merveilleux parc de Versailles, à la joie qui était dans mon cœur, à la mélancolie de l'automne qui descendait sur l'étang où de grosses carpes brunes, avec des bruits de baisers gloutons, venaient manger le pain que leur jetaient vos petites mains blanches. J'entends encore le bruit de soie froissée que faisaient vos petits pieds en marchant dans les feuilles mortes... et, ce soir, quand je serai seul, chez moi, je me rappellerai toutes vos paroles et tous vos gestes et tous les moindres faits de cette après-midi inoubliable... et vous n'avez pas le droit de m'en empêcher.

ROSINE.

J'en aurais le droit que je n'en userais pas, vous me dites de trop jolies choses.

LORSAY.

Vous vous souvenez, il y a trois mois, lorsque je suis venu vous dire adieu, un soir, dans votre loge?

ROSINE.

Vous étiez encore très timide. (L'imitant.) Vous me disiez : « Madame, je vais partir pour la campagne, parce qu'il n'y a que la nature qui vous donne des leçons d'indifférence supérieure! »

LORSAY.

J'ai dû vous paraître stupide?

ROSINE.

Mais non.

LORSAY.

Ah! si, stupide... j'étais furieux après moi, je croyais

bien que tout était perdu; et puis, il y a quelques jours, quand je suis revenu, j'avais tellement pensé à vous pendant ces trois mois que, dès que je vous ai revue, je vous ai dit que je vous aimais et ça m'a semblé très facile.

ROSINE.

De m'aimer?

LORSAY.

Non, de vous le dire.

ROSINE.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

LORSAY.

Et, depuis huit jours, je passe toutes mes soirées dans votre loge, nous nous promenons l'après-midi dans les parcs mélancoliques... Aujourd'hui, pour la première fois, vous m'admettez dans votre atelier, dans l'atelier! et je vous vois, je vous entends, je vous respire, je suis très heureux, pour le moment.

ROSINE.

Pour le moment?

LORSAY.

Oui, enfin, espérons que vous ne me ferez pas souffrir et que vous n'êtes pas une femme à vous amuser d'un sentiment très sincère et très profond, je vous assure... Non, vous ne pouvez pas être cette femme-là.

ROSINE.

Vous n'en savez rien.

LORSAY.

Laissez-moi avoir une bonne opinion de vous, qu'est-ce que ça peut vous faire?

ROSINE.

Mais, comment pourrais-je vous faire souffrir?

LORSAY.

Vous le savez bien... pour le moment, il est certain que je marche vivant dans un rêve étoilé; mais ce n'est

pas impunément que l'on reste auprès de vous, dans votre atmosphère, et je désirerai bientôt autre chose qu'un flirt, même passionné.

ROSINE.

Vous demandez déjà.

LORSAY.

Je ne demande pas, je prévois que je désirerai...

ROSINE.

Croyez-moi, vous en êtes à la période la plus charmante... ne craignez pas de la faire durer. En amour, voyez-vous, et pour les hommes surtout, il n'y a d'intéressant que la conquête et la rupture; le reste est du remplissage.

LORSAY.

C'est vous qui le dites, et, si charmante que soit la période où nous en sommes, il faut toujours arriver à un bonheur plus complet, plus parfait.

ROSINE.

Oui, il faut arriver à ce bonheur-là : c'est désolant!

LORSAY, *se rapprochant de Rosine.*

Mais non, ça n'est pas désolant. J'aime beaucoup être bien près de vous, comme ça... je m'imprègne de votre odeur et je l'emporterai avec moi... vous sentez l'œillet.

ROSINE.

Vous connaissez la fable?

La renoncule un jour avec l'œillet

LORSAY.

Dans un bouquet se trouva réunie.

ROSINE.

Elle prit sur-le-champ le parfum de l'œillet.

LORSAY.

On ne peut que gagner en bonne compagnie.

(*La prenant dans ses bras.*). Ah! laissez-moi gagner!

ROSINE, se dégageant.

Parbleu, vous n'avez rien à perdre! Savez-vous que vous devenez très hardi?

LORSAY.

Je reste dans la moralité de cette petite fable.

ROSINE.

Je ne vous reconnais plus.

LORSAY.

Je ne me reconnais plus moi-même. Quand il ne fait pas très clair, je n'ai peur de rien. Et puis, la vérité, c'est qu'il faut avoir le courage de son amour; je vous aime, je ne pense plus qu'à vous, je vous désire ardemment. (Entre Adrien, vieux domestique, cheveux blancs et longs.) Quel dommage! Ça allait si bien!

SCÈNE II

Les Mêmes, ADRIEN.

ROSINE.

Qu'y a-t-il, Adrien?

ADRIEN.

Mlle Guerny est en bas et demande à parler à madame.

ROSINE.

Où est-elle?

ADRIEN.

Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

ROSINE.

Dites-lui de monter. Tenez, allumez donc pendant que vous êtes là, voulez-vous?

Adrien tourne les boutons d'électricité et sort.

LORSAY.

Rien de ce qui vous entoure n'est banal.

ROSINE.

A quel propos dites-vous ça?

LORSAY.

Votre vieux domestique est très bien; il a une tête de savant... on a envie de l'interviewer, de lui demander ce qu'il pense du régime actuel, du péril jaune, du sionisme et de l'existence de Dieu.

ROSINE.

Il ne vous répondrait pas de bêtises; ce n'est pas un savant, mais c'est un brave homme plein de bon sens et qui m'est surtout très dévoué.

LORSAY.

C'est l'essentiel. Voilà une chose que l'on ne voit pas dans la plupart des familles bourgeoises où les domestiques, maintenant, ne font que passer; il faut venir chez vous, chez une actrice, chez Rosine Bernier, pour rencontrer cette chose rare, un vieux serviteur... Il y a longtemps que vous l'avez?

ROSINE.

Très longtemps, c'était le mari de ma nourrice.

LORSAY.

C'est admirable!

Sur ces derniers mots, Adrien a introduit Louise Guerny.

SCÈNE III

ROSINE BERNIER, LORSAY, LOUISE GUERNY.

LOUISE.

Bonjour, ma chérie.

ROSINE.

Bonjour, Louisette.

Elles s'embrassent.

LOUISE, à Lorsay.

Bonjour, monsieur.

LORSAY.

Bonjour, mademoiselle.

Poignées de mains.

ROSINE.

Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite?

LOUISE.

J'ai à te parler.

LORSAY.

Alors, madame, je vais vous laisser causer avec votre amie.

LOUISE.

Ce n'est pas moi, monsieur Lorsay, qui vous fais partir.

ROSINE.

Tu annonces que tu as à me parler; il sait ce que « à me parler » veut dire.

LOUISE.

Au contraire, vous pouvez rester... il faut même que vous restiez... j'aurai peut-être besoin de vous.

LORSAY.

De moi?

ROSINE.

Voyons, que se passe-t-il?

LOUISE.

Ma chère, il faut que tu me rendes un service.

ROSINE.

Je suis toujours à ta disposition.

LOUISE.

Oh! je sais bien, tu es très gentille, et c'est pour ça que je viens toujours te trouver; tu es ma seule amie, je n'ai de confiance qu'en toi. Eh bien, figure-toi que tout à l'heure j'étais en voiture avec Alfred, et voilà que Jean nous a vus, ma chère!

ROSINE.

Tu veux dire que tu étais en voiture avec Jean et qu'Alfred vous a vus.

LOUISE.

Non, non, je dis bien.

ROSINE.

Voyons, c'est pourtant bien Alfred que tu trompes avec Jean.

LOUISE.

Ma chère, je ne sais plus... il est évident que je connaissais Alfred avant de connaître Jean.

ROSINE.

Alors, il n'y a pas de doute.

LOUISE.

Oui, mais Jean est tout de même très jaloux d'Alfred.

ROSINE.

Il n'est pas raisonnable.

LOUISE.

Non... car enfin il sait bien que c'est lui que j'aime. Je ne cesse de le lui dire.

LORSAY.

Mais vous dites la même chose à Alfred.

LOUISE.

Il le faut bien.

LORSAY.

C'est bien difficile, tout ça.

LOUISE.

Mais non, c'est très simple. Je les aime différemment, voilà tout : j'aime Alfred tendrement, et Jean, c'est la fantaisie, c'est le caprice... Enfin, Jean devrait bien se rendre compte de la situation, il devrait comprendre qu'Alfred a aussi des droits, que je dois avoir pour Alfred certains égards; au contraire, il devient

d'une exigence folle; c'est au point que, maintenant, lorsque je dois dîner ou déjeuner avec Alfred, je suis obligée de donner des prétextes à Jean... tu m'avoueras que c'est violent! Enfin, aujourd'hui comme je déjeunais précisément avec Alfred, j'ai dit à Jean que je déjeunais chez toi. Seulement, puisque Jean m'a rencontrée en voiture avec Alfred, je lui dirai qu'après le déjeuner nous sommes sorties toutes les deux, que nous sommes tombées sur Alfred qui a voulu m'emmener et que je n'ai pas pu m'en débarrasser.

ROSINE.

C'est entendu.

LOUISE.

Alors, je suis venue te prévenir tout de suite, car ce soir, au théâtre, Jean aurait pu t'en parler avant que moi, je n'aie pu te voir, et c'est pourquoi il était bon aussi que Lorsay fût averti, si, des fois, on avait parlé de tout ça devant lui...

LORSAY.

Et vous aviez peur que je rectifie. Oh! mademoiselle, soyez sans crainte, je n'aurais pas pris part à la conversation, et même je me serais retiré discrètement. Au revoir, madame.

Il baise la main de Rosine.

ROSINE.

On vous verra ce soir?

LORSAY.

Si vous le désirez.

ROSINE.

Je l'exige. J'aurai des choses importantes à vous dire. Venez après le deux... nous aurons le temps de bavarder.

LOUISE, à Lorsay.

Au revoir, mademoiselle.

Poignées de mains.

Il s'en va, Rosine l'accompagne jusqu'à la porte de l'atelier. On entend, dans l'escalier, le bruit de quelqu'un qui tombe.

ROSINE, *dehors.*

Ah! mon Dieu! vous êtes tombé! Vous ne vous êtes pas fait mal?

LORSAY, *dans l'escalier.*

Non, non, ça n'est rien, ne vous occupez pas de moi.

Rosine rentre.

SCÈNE IV

ROSINE, LOUISE.

LOUISE.

Il est toujours amoureux de toi, Lorsay?

ROSINE.

Tu le vois.

LOUISE.

Mais s'est-il décidé enfin à te le dire?

ROSINE.

Oui.

LOUISE.

Et ça t'a fait plaisir?

ROSINE.

Oui... je le trouve très gentil. Je ne m'ennuie pas quand il est auprès de moi... j'éprouve une grande joie à causer avec lui.

LOUISE.

Et de lui.

ROSINE.

Oui... il me dit des choses très douces, les choses que j'ai besoin d'entendre en ce moment.

LOUISE.

Comme ça se trouve! Alors, tu n'as plus besoin d'être brusquée?

ROSINE.

Non, j'ai besoin d'être bercée au contraire et, lui, me berce.

LOUISE.

Sans t'endormir, c'est le rêve.

ROSINE.

Il est jeune, il est sentimental, il n'a pas encore roulé... et puis, et puis surtout, il n'est pas marié, il est libre, libre!

LOUISE.

Oui, enfin, je vois que ça va très bien. Et puis, il te fera des rôles.

ROSINE.

Oh! nous ne parlons jamais de ça.

LOUISE.

Et... est-ce que?

ROSINE.

Non, pas encore.

LOUISE.

Ah!... Mais?

ROSINE, résolument.

Quand il voudra.

LOUISE.

Bien, je suis contente pour toi.

ROSINE.

Tu es bien gentille.

LOUISE.

Mais tu ne vas plus te moquer de moi maintenant : toi aussi, tu y es venue.

ROSINE.

A quoi?

LOUISE.

Toi aussi, tu es obligée d'en avoir deux.

ROSINE.

Deux quoi?

LOUISE.

Oh! voyons, tu sais bien ce que je veux dire... et M. de Plouha?

ROSINE.

Hubert?

LOUISE.

Oui.

ROSINE.

Mais tu te trompes, ma chérie, il n'est plus question d'Hubert. C'est fini avec Hubert et bien fini, je t'en réponds.

LOUISE.

Pas possible! Qu'est-ce qu'il t'a fait?

ROSINE.

Oh! il s'est conduit avec moi d'une façon... il a été ridicule et odieux... je t'ai raconté l'histoire de la dépêche?

LOUISE.

Oui, oui.

ROSINE.

Il m'avait écrit depuis des lettres si pressantes que, lorsque je suis rentrée à Paris, il y a quinze jours, je suis venue à un rendez-vous qu'il me donnait à Auteuil, rue La Fontaine, dans un petit pavillon entre cour et jardin qu'il a meublé très joliment, ma foi... du Louis XV naturellement... Enfin, tu vois ça d'ici.

LOUISE.

Oui, oui.

ROSINE.

J'arrive donc là dans l'intention d'être plutôt froide; il se jette à mes genoux : « Ma petite Rosine, je vous demande pardon... j'ai eu un moment d'affolement, vous n'avez pas le droit de m'en punir d'une façon aussi cruelle... je vous aime, je vous adore, il faut que vous soyez à moi. » Bref, il était très sincère, et il avait l'air tellement malheureux...

LOUISE.

Tu as bien fait.

ROSINE.

Attends! J'allais en effet lui céder... je l'aimais encore malgré tout. Au fond, c'est un excellent garçon...

LOUISE.

Toi, tu n'es pas méchante.

ROSINE.

Il est amusant, il a de l'esprit, c'est un type.

LOUISE.

Il est bel homme.

ROSINE.

Oui... enfin, tout ça fait que j'allais lui céder... il se dirige vers la fenêtre pour tirer les rideaux...

LOUISE.

Tu es comme moi.

ROSINE.

Oui... vers la fenêtre de la chambre qui donnait sur la cour... lorsqu'il se retourne tout pâle et il me dit : « Ma femme! »

LOUISE.

Oh! c'est épouvantable! Alors?

ROSINE.

Alors, voilà un homme qui ne sait plus où il en est. Il prend son chapeau, il saute par une fenêtre qui donnait de l'autre côté, sur le jardin, et il me laisse là, comme ça, sans plus s'inquiéter de moi que si je n'avais jamais existé. Tu m'avoueras que c'est violent! D'autant plus que ce n'était pas du tout sa femme. J'ai demandé à la concierge : c'était tout simplement une dame qui allait chez une tireuse de cartes qui demeure dans la maison.

LOUISE.

Et lui, tu ne l'as pas revu depuis?

ROSINE.

Tu penses bien que je ne suis pas retournée dans le pavillon d'Auteuil.

LOUISE.

Tu n'as pas eu du tout de ses nouvelles?

ROSINE.

Comment donc! Il m'écrit deux fois par jour, il est au désespoir.

LOUISE.

Tu ne lui réponds pas?

ROSINE.

Non. (Coup de timbre à la porte d'entrée.) Enfin, pourtant aujourd'hui, comme je suis décidée à en finir radicalement, je l'ai prié de venir me voir ici à six heures et demie. Quelle heure est-il?

LOUISE.

Six heures vingt-cinq

ROSINE.

C'est sans doute lui qui vient de sonner.

LOUISE.

Qu'est-ce que tu vas lui dire?

ROSINE.

Je vais lui dire que j'aime Lorsay... j'attendais d'en être bien sûre... ce sera ma vengeance. Tu comprends, ça ne signifie rien de dire à un homme qu'on ne l'aime plus; mais ce qui signifie quelque chose, c'est de lui dire qu'on en aime un autre. Comme ça, j'espère qu'il me laissera tranquille.

LOUISE.

Tu as raison.

Entre Adrien.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADRIEN.

ADRIEN.

Madame, M. de Plouha est en bas.

LOUISE.

Au revoir, ma chérie, je me sauve, il va y avoir une explication, je ne tiens pas à le rencontrer.

Elles s'embrassent.

ROSINE.

Vous l'avez fait entrer dans le petit salon?

ADRIEN.

Oui, madame.

ROSINE.

Dès que Mlle Guerny sera partie, vous ferez monter M. de Plouha.

ADRIEN.

Bien, madame.

LOUISE.

Au revoir, à ce soir.

Elle sort avec Adrien. Rosine, restée seule, arrange ses cheveux, se met du rouge aux lèvres, s'assied et étudie une attitude indifférente pour l'entrée d'Hubert.

SCÈNE VI

ROSINE, HUBERT.

Adrien ouvre la porte, introduit Hubert. Ce dernier est en habit et cravate blanche sous son paletot.

HUBERT, baisant la main de Rosine.

Bonjour, ma chère amie... et d'abord, laissez-moi vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir. Je commençais à désespérer. Enfin, j'ai trouvé votre petit mot, tantôt, rue La Fontaine. Il était sec, votre petit mot.

ROSINE.

Vous ne pensiez pourtant pas que je vous écrirais quatre pages débordantes de tendresse.

HUBERT, ôtant son paletot.

Enfin, je vous vois, c'est l'essentiel. Bonjour, ma chère Rosine.

ROSINE.

Bonjour, vous l'avez déjà dit.

HUBERT.

Excusez-moi... je suis très troublé.

ROSINE.

Remettez-vous... remettez-vous!

HUBERT, s'asseyant.

Voyons, comment allez-vous?

ROSINE.

Moi, je vais très bien.

HUBERT.

Tant mieux. Eh bien, moi, je vais très mal.

ROSINE.

Ah!

HUBERT.

Oui, je vais très mal. Mais ça ne vous intéresse guère, puisque vous avez pu me laisser quinze grands jours sans me donner signe de vie.

ROSINE.

Ah! pardon, ce n'est pas moi qui vous ai quitté... vous vous êtes sauvé.

HUBERT.

Vous êtes encore fâchée?

ROSINE.

Dame!

HUBERT.

Oui... Écoutez, Rosine, je veux vous parler très sérieusement. J'ai des choses définitives à vous dire.

ROSINE.

Moi aussi.

HUBERT.

En ce cas, après vous.

ROSINE.

Non, non, commencez.

HUBERT.

Vous me jugez sévèrement et vous considérez que ma conduite était offensante pour vous; mais mettez-vous à ma place : j'avais cru réellement apercevoir ma femme dans la cour... alors, j'ai perdu la tête. Je suis bien excusable.

ROSINE.

Non, vous n'êtes pas excusable de m'avoir laissée là, sans vous inquiéter le moins du monde de ce que je deviendrais. On n'abandonne pas une femme, une femme comme moi, dans une situation pareille.

HUBERT.

Je comprends que vous m'en ayez voulu sur le moment.

ROSINE.

Sur le moment et maintenant... je vous assure que je vous en veux. Et puis surtout, j'en ai assez.

HUBERT.

Vous avez assez de quoi?

ROSINE.

Mais de toutes ces complications, et de vos remords, et de vos terreurs. Je ne suis pas habituée à ces manières-là.

HUBERT.

C'est tout de même étrange que vous ne vouliez pas vous rendre compte que je suis marié.

ROSINE.

Oh! si, je m'en rends très bien compte, je m'en rends compte plus que vous... C'est égal, si j'avais su...

HUBERT.

Mais vous le saviez, je ne vous l'ai pas caché... c'est la première chose que je vous ai dite.

ROSINE.

Et j'aurais dû ne pas en entendre davantage; c'était ma première idée, c'était la bonne. Non, voyez-vous, un homme marié ne peut pas être un amant.

HUBERT.

Vous n'avez pas de mémoire, vous m'avez dit un soir le contraire.

ROSINE.

Oui, dans les commencements, vous déjeuniez avec moi, vous dîniez avec moi, vous ne me quittiez plus; alors, j'ai pu croire que vous étiez vraiment indépendant.

HUBERT.

Ah! parce que ma femme était à Luxeuil.

ROSINE.

Vous saviez bien qu'elle ne resterait pas toute sa vie à Luxeuil et vous ne deviez pas me dire que, lorsqu'elle reviendrait, il n'y aurait rien de changé, alors que vous étiez persuadé du contraire. Non, vous aimez votre femme, vous ne voulez pas lui faire de la peine; ne vous en défendez pas, c'est un sentiment très louable et que je respecte. Seulement, soyez logique et n'ayez pas de maîtresse... (Elle se lève.) ou alors, vous me faites l'effet de ma petite amie Louise Guerny qui sort d'ici et qui aime Alfred tendrement et Jean pour la fantaisie.

HUBERT.

Dites tout de suite que je suis une grue.

ROSINE.

Oh!

HUBERT, se levant.

Je ne suis pas du tout de votre avis... et si vous vouliez y mettre du vôtre...

ROSINE.

J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu.

HUBERT.

Dieu merci! vous êtes assez intelligente pour comprendre la situation et, si vous consentiez à ne pas vous montrer trop exigeante, trop autoritaire, nous arriverions à un *modus... amandi* très convenable.

ROSINE.

Je n'entends pas le latin.

HUBERT.

Je veux dire qu'on arriverait à s'aimer sans péril.

ROSINE.

Et sans gloire. Vous arrangez ça comme ça... Ce serait en effet bien commode... pour vous. Je recevrais, quand ça ne vous dérangerait pas, un petit mot me mandant à quelle heure précise je devrais me trouver rue La Fontaine, dans le petit pavillon dont nous aurions chacun une clé, et le premier arrivé attendrait l'autre. Il y aurait dans une armoire vos pantoufles, vos chemises de nuit, du porto et des gâteaux secs. Vous viendriez là, tranquillement, comme à votre bureau, et vous seriez le rond de cuir de l'adultère.

HUBERT.

Oh! le rond de cuir... vous avez la peau plus douce.

ROSINE.

Très joli!... mais, si c'est là votre *modus?...*

HUBERT.

Amandi... amandi...

ROSINE.

Eh bien, proposez-le à d'autres; moi, je me ferais l'effet d'une dame de notaire qui trompe son époux avec un coulissier séducteur. Ah! nous sommes loin de Sophie Arnould et du comte de Lauraguais. C'est que, pour être dix-huitième, comme vous dites, mon cher, il

ne suffit pas de semer dans un pavillon quelques meubles Louis XV et d'avoir, sur une console, une pendule avec une Léda entre les ailes d'un cygne. Et puis, un beau jour, vous croiriez apercevoir votre femme dans la cour, ou votre beau-frère ou votre belle-mère, et vous vous sauveriez cette fois par la cheminée, car vous ne brillez pas par le sang-froid : la moindre des choses vous met hors de vous; à la moindre alerte, vous perdez la tête, et vous vous cognez contre toutes les vitres comme un gros bourdon.

HUBERT.

Je vous défie de le répéter.

ROSINE.

Certainement, comme un gros bourdon.

HUBERT.

J'adore la façon dont vous gonflez vos joues quand vous dites : bourdon... et comment ne pas vous aimer?

ROSINE.

Oh! je ne suis pas du tout en humeur de plaisanter et je vous parle très sérieusement; vous n'offrez aucune sécurité. Avec vous, j'ai tout le temps les sensations d'une femme qui serait dans les montagnes russes et qui recevrait des douches écossaises. Non, vous savez, très peu pour moi.

Elle s'assied.

HUBERT.

Vous avez fini?

ROSINE.

Oui.

HUBERT.

Si vous croyez que ma vie à moi est amusante, vous vous trompez; mais je mène une existence abominable et que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi : je vis dans des transes et des angoisses perpétuelles; je ne suis plus moi-même; je ne connais plus la tranquillité... j'ai perdu le sommeil. Quand ma femme me regarde d'une certaine manière, il me semble qu'elle pénètre

dans ma pensée et qu'elle constate que vous y êtes. Je tremble toujours qu'une lettre, une conversation entendue par hasard ne la mette au courant de notre liaison. Je prévois ce qui résulterait d'une pareille révélation, et je vais jusqu'au bout des pires conséquences. Quand je suis auprès de vous, c'est autre chose : en deux mois, je vous ai vue deux fois, et nous passons notre temps en récriminations, en scènes, comme en ce moment. Ah ! ce n'est pas précisément le rond de cuir de l'adultère, comme vous le prétendez, mais un fagot d'épines !

ROSINE.

En effet, c'est une existence abominable, et je ne sais pas comment vous pouvez y résister ; moi, à votre place, je ne pourrais pas. C'est pour cela qu'il vaut mieux ne pas continuer.

HUBERT, *s'asseyant.*

Mais pas du tout... je trouve ça délicieux, j'ai besoin de ça.

ROSINE.

Vous auriez surtout besoin d'une bonne leçon. Non, vous vous trompez, vous ne pouvez pas trouver ça délicieux ; l'amour ne s'accommode pas de tant d'obstacles. La philosophie de la rue vous l'enseigne et même, dans les amours passagères, dans les amours de rencontre, la première chose que la femme dit à l'homme, c'est : « Mets-toi donc à ton aise. » A plus forte raison quand ça doit durer. Alors, croyez-moi, restons-en là... il ne faut pas tenter l'impossible. Nous avons fait un essai loyal, il n'a pas réussi, ne prolongeons pas l'expérience ; ça pourrait tourner mal, et nous en arriverions forcément à nous fâcher. Ce serait grand dommage. C'est la raison qui vous parle par ma bouche.

HUBERT.

La raison, mais pas le cœur.

ROSINE.

Le cœur aussi... j'ai une grande affection pour vous,

vous n'en doutez pas... nous pouvons rester d'excellents amis...

HUBERT.

Je ne me contenterai pas de votre amitié... ou alors, je ne vous reverrai plus.

ROSINE.

Je serais désolée de ne plus vous revoir... Vous reviendrez ici comme un bon camarade... vous n'aurez même pas besoin de vous cacher, puisque nous ne ferons pas de mal, et vous ne risquerez pas ainsi de chagriner Mme de Plouha qui, je le sais, est une femme charmante et pour laquelle je me sens une vive sympathie.

HUBERT.

Oui... vous êtes mille fois bonne, et je vous remercie pour elle.

ROSINE.

Il n'y a pas de quoi.

HUBERT.

Mais, du moment que vous me dites du bien de ma femme, c'est que vous avez envie de vous débarrasser de moi.

ROSINE.

Oh! me débarrasser, c'est un vilain mot.

HUBERT.

C'est le mot exact pourtant. (Un silence. Il se lève et s'approche de la petite table sur laquelle est servi le thé.) Avec qui donc avez-vous pris le thé, tantôt?

ROSINE.

Avec qui j'ai voulu.

HUBERT.

C'est clair. Vous en aimez un autre.

ROSINE.

Parce qu'il y a deux tasses... vous allez un peu vite.

HUBERT.

Je sais ce que je dis, vous en aimez un autre... c'est Lorsay... Voilà longtemps qu'il tourne autour de vous.

ROSINE.

C'est vous qui tournez... restez donc un peu en place, vous me faites mal au cœur.

HUBERT.

Soyez franche, si vous l'osez, et avouez que vous aimez Lorsay.

ROSINE.

Eh bien, oui, là, je l'aime... Êtes-vous content?

HUBERT.

Et vous êtes sa maîtresse?

ROSINE.

Non, je ne suis pas sa maîtresse.

HUBERT.

Mais vous le serez.

ROSINE.

Ça, c'est mon affaire, ça me regarde.

HUBERT.

Comment! Vous me dites ça, à moi?

ROSINE.

Vous m'interrogez, je vous réponds.

HUBERT.

Je ne peux pas me faire à l'idée que vous apparteniez à un autre.

ROSINE.

Il suffit que je m'y fasse, moi.

HUBERT.

Je vous en prie, Rosine, ne me poussez pas à bout.

ROSINE.

Vous me menacez? Oh! vous ne me faites pas peur.

HUBERT.

Mais non, je ne vous menace pas, seulement je suis

très malheureux... vous venez de me donner un coup terrible.

Adrien entre.

ADRIEN.

Madame n'oublie pas l'heure... son dîner est servi.

ROSINE.

Bien, bien, je descends.

Il sort.

HUBERT.

Écoutez, Rosine, je vais vous dire quelque chose de très grave : vous avez raison, il faut prendre une résolution.

ROSINE.

Ah! mon Dieu! Vous voulez divorcer, vous allez me demander ma main? C'est pour ça, sans doute, que vous avez mis votre habit?

HUBERT.

Non, je vous prie de m'excuser de m'être présenté chez vous dans cette tenue un peu ridicule, mais j'ai ce soir un dîner de contrat.

ROSINE.

Tiens! Tiens!

HUBERT.

Oui, je marie un de mes cousins dont je suis témoin. Alors, je suis rentré chez moi m'habiller, avant de venir, pour pouvoir causer plus longtemps avec vous; en sortant d'ici, j'irai directement là-bas, vous comprenez?

ROSINE.

Parfaitement.

HUBERT.

Mais ce que je veux vous dire, c'est que nous n'allons pas nous quitter ainsi... Je ne ne peux pas renoncer à vous.

Il veut l'enlacer.

ROSINE, se levant.

Oh! non! Oh! non! laissez-moi, j'ai horreur de ces scènes-là... c'est inutile d'abord... je vous ai dit tout ce

que j'avais à vous dire... il n'y a pas à y revenir. D'ailleurs, je n'ai pas le temps, il faut que je sois au théâtre à huit heures, et je n'ai pas dîné.

Elle se dirige vers la porte.

HUBERT, la retenant.

Vous ne vous en irez pas sans m'avoir entendu.

ROSINE.

Je vous en prie.

HUBERT.

Ma petite Rosine...

ROSINE.

Oh! c'est insupportable!

HUBERT.

Écoutez-moi.

ROSINE.

Non... non... laissez-moi, vous me faites mal d'abord.

HUBERT, se mettant résolument devant la porte.

Vous ne passerez pas.

ROSINE.

Comme vous voudrez... vous comprenez que je ne vais pas faire le coup de poing avec vous. (A mi-voix.) Ça, par exemple, c'est trop fort, tu vas me le payer.

Elle s'assied.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous dites?

ROSINE.

Rien... rien...

HUBERT, criant.

Je considère que j'ai des droits sur vous et, si vous avez cru me les faire abandonner en m'annonçant impudemment que vous aimez M. Lorsay, vous vous êtes trompée. Ça serait trop commode. Comment, il y a quinze jours encore, vous étiez dans mes bras, et vous me signifiez mon congé! Vous n'espérez pourtant pas que je vais vous laisser filer le parfait amour avec ce

gigolo, ce poète de Montmartre, cet auteur de rien du tout? Il n'a eu qu'à se présenter, celui-là. Alors, quoi? On entre dans votre cœur comme dans un moulin. Mais c'est un auteur! Ah! tenez, vous avez vraiment une âme de cabotine.

ROSINE.

De cabotine!

HUBERT.

Eh bien, je le provoquerai, s'il le faut, votre M. Lorsay, je ne reculerai pas devant un scandale. Ah! vous ne me connaissez pas... je suis un impulsif, moi.

ROSINE, très douce.

Bien, bien. Ça n'est pas la peine de tant crier... du moment que vous le prenez ainsi... je ne savais pas que vous m'aimiez à ce point-là.

HUBERT, s'asseyant auprès d'elle.

Mais si... vous savez bien que vous n'êtes pas une femme qu'on puisse oublier ainsi, du jour au lendemain, et, lorsqu'on a goûté à vos lèvres, à vos caresses, on ne peut plus s'en passer... nous avons déjà vécu des heures enivrantes, dont je garde l'ardent souvenir.

ROSINE.

Ah! vous savez parler aux femmes... je suis sûre que mes bras sont couverts de bleus.

Elle retrousse sa manche.

HUBERT.

Oh! je vous demande pardon... oui, j'ai été violent, brutal, tout à l'heure; mais aussi, vous m'aviez dit des choses cruelles. Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas? Vous n'aimez pas Lorsay? Vous ne pouvez pas l'aimer.

ROSINE.

Mais non... mais non... vous avez raison, je ne peux pas le sentir.

HUBERT.

Ce n'est pas lui qui a pris du thé avec vous?...

ROSINE.

Mais non, c'est Louise Guerny qui sortait d'ici dans le moment que vous entriez.

HUBERT.

Ah! je respire.

ROSINE.

Vous pouvez...

HUBERT.

Alors, pourquoi m'avez-vous dit ça?

ROSINE.

C'était une épreuve.

HUBERT.

Ah! mon Dieu! c'était bien la peine de dire tant de paroles pour en arriver là. Et c'était fatal. Au fond, nous pouvons, nous devons être très heureux. Sans doute, nous aurons encore quelques alertes, mais je finirai bien par m'y habituer. Bientôt, je vous étonnerai par mon sang-froid et ma présence d'esprit dans les circonstances les plus difficiles.

ROSINE.

Nous allons voir.

HUBERT.

D'autant plus que j'ai pour principe que, dans la vie, tout finit par s'arranger.

ROSINE.

Parbleu!

HUBERT.

Ah! ma chère petite Rosine.

Il la serre dans ses bras.

ROSINE.

Ah! mon chéri.

HUBERT.

Tu m'aimes?

ROSINE.

Il le faut bien.

HUBERT, *tirant sa montre.*

Résumons-nous.

ROSINE.

Oh! oui.

HUBERT.

En somme, il n'y a eu que deux incidents fâcheux : la dépêche, ça c'était votre faute... et l'autre jour, rue La Fontaine... c'était la mienne. Nous sommes donc quittes. Recommençons.

ROSINE.

Oui... faisons la belle.

HUBERT.

Ça ne vous sera pas difficile.

ROSINE.

Mais cette fois-ci, vous savez bien ce que vous faites?

HUBERT.

Ne vous occupez pas de ça.

ROSINE.

Quoi qu'il arrive, c'est vous qui l'aurez voulu.

HUBERT.

Comme vous me dites ça... Vous avez un air singulier.

ROSINE.

Pas du tout, je vous mets en garde; vous ne me ferez pas de reproches... vous ne vous en prendrez qu'à vous-même.

HUBERT.

Qu'à moi-même.

ROSINE.

Il est encore temps... si vous voulez, je vous rends votre liberté.

HUBERT.

Jamais de la vie... je n'en ai que faire.

ROSINE.

Vous n'en voulez pas?

HUBERT.

Non.

ROSINE.

Une fois?

HUBERT.

Non.

ROSINE.

Deux fois?

HUBERT.

Non, non.

ROSINE.

Trois fois?

HUBERT.

Non, non, non.

ROSINE, se levant.

Maintenant il faut que je parte, je n'ai même pas le temps de dîner.

HUBERT.

Oh! ma pauvre adorée, mais nous souperons... je viendrai vous chercher au théâtre, après la représentation.

ROSINE.

Et si vous ne pouvez pas?

HUBERT, se levant.

Je pourrai... et nous souperons comme la première fois que je vous ai retrouvée, ça sera très gentil.

ROSINE.

Je vais m'apprêter.

HUBERT.

Je descendrai avec vous, vous me déposerez en route... rue de Rivoli; c'est sur votre chemin.

ROSINE.

Entendu! Attendez-moi un instant, je reviens.

Elle sort.

SCÈNE VII

HUBERT.

Resté seul, il prend son chapeau, puis sa canne qu'il fait tourner d'un air vainqueur. Il se promène en sifflant, fredonnant et chantant :

Je suis lâche avec toi, je m'en veux :
Mon amour est pourtant sans excuse.
Je le sais, de me voir très souffrir, ça t'amuse,
Car tu sens que je t'aime encor mieux !

Puis il s'assied sur le divan, au-dessous de la loggia, le chapeau en arrière, l'air très ohé ! ohé !, très viveur. Rosine apparaît, quelques secondes après, dans la loggia ; elle a son chapeau et un grand manteau du soir.

SCÈNE VIII

ROSINE, dans la loggia, HUBERT, dans l'atelier.

ROSINE.

Comme vous êtes gai !

HUBERT.

Tiens, où donc êtes-vous ?

ROSINE.

Au-dessus de votre tête.

HUBERT, se levant.

Oh ! mais, c'est charmant ! Vous faites très bien là-haut : avec le chapeau, le grand manteau, l'éclairage, ça s'arrange délicieusement... c'est un Boldini... un véritable Boldini... et puis le balcon, Roméo en bas, Juliette en haut... Vous savez quelle heure il est ?... Huit heures cinq.

ROSINE.

Eh bien, venez, je descends.

Hubert, en fredonnant : « Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette ! » va à la porte qu'il veut ouvrir, la secoue ; elle résiste. Rosine éclate de rire.

HUBERT.

Je ne peux pas ouvrir cette sacrée porte.

ROSINE, riant.

Je vous ai enfermé.

HUBERT.

Oui, vous m'aurez enfermé sans y penser.

ROSINE.

Si... si... en y pensant, je l'ai fait exprès.

HUBERT.

Allons donc ! Quelle plaisanterie !

ROSINE.

Ça n'est pas une plaisanterie. Vous êtes bel et bien enfermé.

HUBERT.

C'est très drôle, mais il est huit heures... et mon dîner !... je ne suis déjà pas en avance, descendez m'ouvrir.

ROSINE.

Non, non, je ne vous ouvrirai pas. Vous comprenez, je veux être sûre de vous retrouver en revenant du théâtre. Il peut se passer tant de choses d'ici-là... vous allez rentrer dans votre famille. Avec vous, on ne sait jamais. Je n'ai pas dîné, je veux souper.

HUBERT.

Puisque je vous jure que je viendrai vous chercher au théâtre.

ROSINE.

Non, non, vous m'avez reconquise avec vos protestations d'amour. Je vous tiens, je vous garde.

HUBERT.

Ça m'est égal, Adrien m'ouvrira quand vous serez partie.

ROSINE.

Je ne crois pas. Je vais lui donner des ordres.

HUBERT.

Alors, j'enfoncerai la porte.

ROSINE.

Elle est solide.

HUBERT.

Je sauterai par la fenêtre.

ROSINE.

Ne dites donc pas de bêtises : vous êtes au deuxième étage.

HUBERT.

Je crierai, je hurlerai jusqu'à ce qu'on vienne.

ROSINE.

On ne vous entendra pas; à cette heure-ci, il ne passe pas grand monde sur le Ranelagh, et vous êtes entre deux hôtels dont les maîtres sont encore à la campagne.

HUBERT.

Vous avez pensé à tout. C'est de la séquestration.

ROSINE.

Le séquestré de Passy!

HUBERT.

Ça ne se fait plus de nos jours.

ROSINE.

C'est très dix-huitième, ça doit vous plaire.

HUBERT.

Ça peut vous mener loin.

ROSINE.

Vous vous plaindrez au lieutenant de police, vous obtiendrez une lettre de cachet et vous me ferez enfermer au Fort-l'Évêque?

HUBERT.

Non, sérieusement, Rosine, ça a assez duré; vous savez ce que vous faites? tout ceci peut avoir les conséquences les plus graves... Si c'est une vengeance, elle est indigne de vous?

ROSINE.

Allons, ne commencez pas à faire le gros bourdon. Quatre heures sont bien vite passées; vous regarderez des gravures et ma bibliothèque est à votre disposition. Je serai là à minuit et demi, minuit trente-cinq au plus tard, et nous souperons comme le soir où vous m'avez revue, ce sera très gentil.

HUBERT.

Ah! ne comptez pas sur moi pour souper... Je vous assure qu'en rentrant vous passerez un vilain quart d'heure.

ROSINE.

Aussi, il est probable que je ne rentrerai pas seule.

HUBERT.

Comment, vous ne rentrerez pas seule? Oh! mais vous êtes une femme dangereuse!

ROSINE.

Je suis une fantaisiste, et c'est pour ça que vous m'aimez. D'abord, pour un homme marié dans les conditions où vous l'êtes, mon cher, toutes les femmes sont dangereuses. Je vous ai rendu votre liberté tout à l'heure... il fallait en profiter. Vous aviez besoin d'une leçon... vous vous tirerez de là comme vous pourrez, d'autant plus que j'ai pour principe que, dans la vie, tout finit toujours par s'arranger. Adieu! J'ai juste le temps d'aller au théâtre.

Hubert va à la porte, crie. On entend Rosine descendre, en riant, l'escalier extérieur.

HUBERT, *tournoyant en criant.*

Rosine... Rosine... C'est effrayant! C'est effrayant! Je suis perdu... et mon dîner! qu'est-ce que je vais dire? C'est effrayant! Comment sortir de là? Je suis perdu! Ah! la coquine!

Il jette son chapeau à terre et, de rage, envoie un coup de pied dans la table à thé; les tasses volent en éclats.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Un petit salon chez les de Plouha. Porte à droite,
porte à gauche. Fenêtre au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, AMÉDÉE, MARIE.

Au lever du rideau, la scène est vide; quelques secondes, puis Hubert entre, suivi d'Amédée et de Marie, la femme de chambre.

HUBERT, à la femme de chambre.

Madame n'est pas encore rentrée?

MARIE.

Non, monsieur... Madame a fait téléphoner plusieurs fois dans la soirée pour demander si monsieur était là. Je n'y comprenais rien... je croyais que monsieur dînait avec madame. Monsieur n'a pas été malade; il n'est rien arrivé à monsieur?... Monsieur n'a pas besoin de quelque chose?

HUBERT.

Non, non, je vous remercie, Marie... Laissez-nous.

MARIE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

HUBERT, AMÉDÉE.

HUBERT.

Marguerite n'est pas encore rentrée... tant mieux! Il est vrai que ça ne m'avance pas à grand'chose... c'est reculer pour mieux sauter. L'explication va être dure.

AMÉDÉE.

J'en ai peur.

HUBERT.

Voyons, il ne s'agit pas de perdre la tête; racontez-moi ce qui s'est passé, au juste.

AMÉDÉE.

Mais je vous l'ai raconté en venant en voiture; vous n'avez donc pas écouté?

HUBERT.

Si... seulement je n'ai pas très bien compris... j'étais un peu étourdi, et je le suis encore... on le serait à moins...

AMÉDÉE.

Eh! bien, voilà : votre femme est arrivée à huit heures pour dîner chez nos cousins Droizar, croyant que vous veniez de votre côté, comme c'était convenu; on vous a attendu jusqu'à neuf heures, et on s'est mis à table.

HUBERT.

On a bien fait.

AMÉDÉE.

Ah! oui. Marguerite était très inquiète, et nous la rassurions tous de notre mieux. On téléphonait chez vous toutes les dix minutes. Mais, comme vous ne veniez toujours pas, on craignait qu'il ne vous fût arrivé un accident de voiture, ou que vous ne fussiez tombé dans la rue, congestion, rupture d'anévrisme...

HUBERT.

Oh!

AMÉDÉE.

Dame! Toutes les suppositions étaient permises... Vous comprenez l'état dans lequel cette attente avait mis Marguerite, si bien que, vers dix heures, n'y tenant plus, elle est partie avec ma femme, sous la conduite de Chavresac, dans son coupé électrique, pour faire tous les commissariats de la rive droite, et moi, de mon côté, je devais faire les commissariats de la rive gauche.

HUBERT.

C'est effrayant!

AMÉDÉE.

Mais j'avais mon idée... je pensais bien que, s'il y avait quelque chose, ce devait être du côté de Rosine Bernier...

HUBERT.

Femme dangereuse!

AMÉDÉE.

Et que, malgré vos serments, — vous vous rappelez, le jour de la fameuse dépêche, — vous aviez recommencé avec cette femme.

HUBERT.

Je vous assure...

AMÉDÉE.

J'ai donc couru tout droit au Théâtre Moderne... elle venait d'entrer en scène... je l'ai attendue, je me suis nommé, je lui ai exposé les motifs de ma visite, et alors j'ai tout appris.

HUBERT.

Femme très dangereuse!

AMÉDÉE.

Mais non, elle n'avait pas fait ça méchamment... elle trouvait tout ça très drôle et, lorsque je lui ai représenté le mal qu'elle pouvait causer, elle s'est hâtée de me remettre un mot pour son domestique, lui mandant de vous délivrer.

HUBERT.

C'est encore heureux.

AMÉDÉE.

Du Théâtre Moderne j'ai couru à Passy, à son hôtel, j'ai remis la lettre au domestique qui vous a rendu la liberté, et je vous ai ramené ici.

HUBERT.

Ah! quelle aventure!... Qu'est-ce que je vais dire à ma femme, à ma pauvre petite femme? Comment expliquer cette absence? Voyons, Amédée, vous n'auriez pas une idée, vous?

AMÉDÉE.

Ma foi non, ça n'est pas commode.

HUBERT.

Vous ne savez pas ce que j'ai envie de faire?

AMÉDÉE.

Non.

HUBERT.

J'ai envie de dire tout simplement la vérité.

AMÉDÉE.

Vous plaisantez?

HUBERT.

Mais non... Il me semble qu'un homme comme moi, un mari coupable qui s'accuserait loyalement, cela ne manquerait pas d'une certaine grandeur à laquelle une femme comme la mienne ne saurait rester insensible.

AMÉDÉE.

Les femmes sont rarement sensibles à cette sorte de grandeur.

HUBERT.

Alors que faire?

AMÉDÉE.

Écoutez-moi bien, mon cher ami, vous ne pouvez pas me soupçonner de duplicité ni de rouerie.

HUBERT.

Certes, vous êtes bien l'homme le plus loyal que je connaisse.

AMÉDÉE.

Pourtant, je vous conseille de n'avouer jamais. J'ai pour principe qu'en ces sortes d'affaires, nous devons agir à l'égard des femmes comme elles agissent vis-à-vis de nous dans des circonstances semblables. Or vous avez connu des femmes... vous avez été trompé... qui ne l'a pas été? Mais, alors même que vous en étiez certain, alors même que vous aviez en mains le faisceau de preuves qui devait les confondre, ont-elles avoué? Et ne se sont-elles pas servies, au contraire, de ce faisceau pour fustiger votre défiance jusqu'à ce que vous leur demandiez pardon d'avoir douté d'elles?

HUBERT.

C'est vrai.

AMÉDÉE.

Pouvez-vous m'en citer une seule qui vous ait dit la vérité?

HUBERT.

Si... Il y en a une... Je l'avais surprise en flagrant délit avec un de mes amis; elle m'a dit : « Puisque je ne peux pas te le cacher, je trouve plus loyal de te l'avouer franchement! »

AMÉDÉE.

Vous aviez affaire à une nature essentiellement droite. Croyez bien que vous étiez tombé sur une exception.

HUBERT.

Je ne peux pourtant pas faire croire à ma femme que j'ai assisté à ce dîner.

AMÉDÉE.

Non... aussi donnez-lui une raison de votre absence.

HUBERT.

Quelle raison puis-je lui donner? Encore faut-il qu'elle soit vraisemblable.

AMÉDÉE.

Il vaudrait mieux, en effet, trouver une raison plausible; mais, si vous n'en trouvez pas, dites n'importe quoi. L'essentiel, c'est de ne pas rester court. C'est comme lorsqu'on passe un examen; le seul fait de se présenter devant l'examinateur, il ne peut pas vous donner zéro. Vous êtes là, ça vaut déjà un point et, si vous dites quelque chose, même une stupidité, ça vaut encore un point. Quand j'étais à l'École d'Agriculture, un jour que je passais un examen de zoologie, le professeur me demanda comment on guérissait le tournis... c'est une maladie inflammatoire du mouton caractérisée par le tournoiement de l'animal d'un seul côté... J'ai répondu qu'il fallait le faire tourner en sens contraire. Oh! ça n'était pas très fort; mais, enfin, j'ai eu tout de même la note deux. Eh bien, pour se tirer d'embarras et, surtout, pour ne pas demeurer muettes, les femmes ne balancent pas à faire des réponses de cette force-là!

HUBERT.

Vous croyez!

AMÉDÉE.

Rappelez-vous bien... cherchez dans vos souvenirs... ne vous ont-elles pas dit parfois des choses... fantastiques?

HUBERT.

En effet... je me rappelle avoir donné une fois à une femme, il y a longtemps de ça, à une femme que j'aimais, une croix avec de modestes pierres jaunes, des topazes brûlées. Quelques jours après, ces pierres jaunes étaient devenues de jolies pierres roses qui certainement coûtaient beaucoup plus cher, et, comme je m'en étonnais, elle m'a dit : « Chéri, tu as acheté ce bijou le soir, et tu as cru que les pierres étaient jaunes... moi aussi, je l'ai cru; mais, le lendemain matin, j'ai bien vu qu'elles étaient roses. Tu penses si j'ai été surprise! » J'avais envie de lui dire : pas tant que moi.

AMÉDÉE.

Mais vous n'avez rien dit.

HUBERT.

Non, elle m'a démontré que c'était une question d'éclairage.

AMÉDÉE.

D'éclairage... oui... et ça n'était que ça au fond. Et vous l'avez cru?

HUBERT.

Non, j'étais bien sûr que les pierres étaient jaunes et que la lumière n'y faisait rien, puisque j'avais acheté cette croix le matin.

AMÉDÉE.

Mais votre petite amie vous a chanté à peu près la romance d'Hamlet:

Doute de la lumière,
Doute du soleil et du jour,
Mais ne doute jamais de mon amour.

HUBERT.

Alors, j'ai fait semblant de le croire, et puis, à vrai dire, au bout de quelque temps, ma foi, je l'ai cru pour de bon.

AMÉDÉE.

Eh bien, quoi que vous lui racontiez, votre femme vous croira, parce qu'elle ne demandera qu'à vous croire. Elle vous aime, mon cher, tout est là. Elle ne voudra pas aller jusqu'au bout de ses conjectures; elle vous sera reconnaissante de la moindre offrande, c'est-à-dire de n'importe quelle histoire vous inventerez, pour changer cette aventure un peu jaune pour elle en aventure rose... vous comprenez?

HUBERT.

Oui, mais les femmes ne sont tout de même pas aussi naïves que nous, et on ne leur fait pas avaler facilement de telles couleuvres.

AMÉDÉE.

Parce que nous n'osons pas ; mais soyez bien persuadé qu'en amour la crédulité est des deux sexes.

HUBERT.

Vous êtes cynique, Amédée, vous êtes cynique, et vous vous révélez tout à coup comme un personnage machiavélique.

AMÉDÉE.

Mon cher beau-frère, il s'agit de vous sauver et surtout de ne pas désoler ma belle-sœur. Sans doute, il n'est pas très élégant d'abuser de l'amour d'une charmante femme pour lui faire croire ce qu'on veut. Mais nous n'avons pas le choix des moyens, et c'est ici que l'homme raisonnable réapparaît : j'estime qu'il vaut mieux abuser un peu de l'amour que Marguerite a pour vous, plutôt que de détruire brutalement cet amour ou, tout au moins, de le compromettre gravement.

HUBERT.

Vous avez raison.

AMÉDÉE.

Il est bien entendu que tout ça n'est excusable que si vous êtes bien guéri et que si vous vous jurez à vous-même de ne jamais recommencer... mais j'espère que la leçon que vous a donnée Rosine Bernier ne sera pas perdue et que, cette fois, la Bascule est définitivement renversée.

HUBERT.

Ah ! grands dieux, vous pouvez être tranquille ; mais tout ça ne me donne pas une idée... J'ai bien pensé... mais c'est tellement gros.

AMÉDÉE.

Dites toujours.

HUBERT.

Non, c'est fou.

AMÉDÉE.

Mais dites donc.

HUBERT.

Vous savez que Marguerite désire beaucoup avoir un enfant. (A ce moment précis, on entend sonner.) On sonne, c'est elle... Je n'ai plus le temps de vous dire mon idée... mais vous me soutiendrez, vous direz comme moi?

AMÉDÉE.

Comptez sur moi... d'autant plus qu'elle est excellente, votre idée.

HUBERT.

Vous ne la connaissez pas.

AMÉDÉE.

Non, mais il faut bien vous encourager.

On entend dans l'antichambre un bruit de voix : « Comment, il est là... depuis quand... avec Amédée... Vivant... qu'est-ce qui est arrivé? etc... » puis Marguerite fait irruption dans le petit salon, suivie de sa sœur et de Chavresac.

SCÈNE III

HUBERT, AMÉDÉE, MARGUERITE, MARTHE, CHAVRESAC.

MARGUERITE, très émue, se précipitant vers Hubert.

C'est toi... c'est toi... tu n'as pas de mal... que t'est-il arrivé? Où étais-tu, mais parle, parle donc!

HUBERT.

Ma chérie, il ne m'est rien arrivé du tout. Ah! ah! elle est bien bonne.

MARGUERITE.

Je ne trouve pas... Ah! mon Dieu, j'ai cru que je ne te retrouverais pas vivant.

Elle a une sorte d'évanouissement.

MARTHE.

Elle se trouve mal.

On assied Marguerite sur un fauteuil; on s'empresse autour d'elle; on sonne la femme de chambre, qui entre aussitôt.

MARTHE.

Marie... vite... vite... allez chercher des sels, de l'éther.

MARIE.

Oui, madame.

HUBERT.

Elle se trouve mal, ça va très bien... toutes mes prévisions se réalisent admirablement... C'est une syncope... Dieu soit loué!... je suis bien content.

Cependant Marie rentre avec de l'éther, un verre d'eau, un flacon de sels.

MARTHE.

Tiens, ma chérie, bois ça... ça te fera du bien.

MARGUERITE, buvant.

Ça va mieux... Ah! j'ai eu une telle émotion.

MARTHE.

Je crois bien.

MARGUERITE.

C'est affreux.

Elle pleure.

MARTHE, à Hubert.

C'est la réaction. Il faut la laisser pleurer.

HUBERT.

Mais oui, tout ça est très bien : ce n'est rien, parbleu! ce n'est qu'une crise effroyable... mais il le fallait... c'est la crise salutaire. A la bonne heure, voilà d'excellentes larmes, ça fait plaisir à voir. Va, va, ne te gêne pas, ma pauvre petite femme... verse des pleurs abondants.

Cependant Marthe est venue rejoindre Amédée et Chavresac, qui causent à voix basse dans un coin du salon.

MARTHE, à Amédée.

Hubert est devenu fou?

AMÉDÉE.

Mais non... ça doit être son idée...

MARTHE.

Où était-il... c'est encore quelque histoire avec Rosine Bernier?

AMÉDÉE.

Oui, je vais vous expliquer.

Ils causent à voix basse.

HUBERT, à sa femme.

Allons! c'est fini maintenant... c'est fini.

Il veut l'embrasser.

MARGUERITE.

Non, laisse-moi. Ah! vraiment, tu n'as pas de cœur. Alors, tu es content de me voir pleurer. Comment! Tu me laisses toute une soirée dans la plus cruelle incertitude, dans la plus horrible angoisse. Depuis deux heures, je cours tous les commissariats de la rive droite, redoutant à chaque instant d'apprendre que tu as été écrasé ou assassiné... j'arrive ici, à moitié morte, et tu me reçois en riant. Tu trouves ça risible!

Elle repleure.

HUBERT, très ému.

Oh! non, je ne trouve pas ça risible du tout; mais il fallait que tu fusses inquiète, il n'y a pas à dire, il le fallait. Ton émotion, tes angoisses, tes larmes, tout cela était voulu, prévu, et si je ne suis pas venu ce soir à ce dîner, eh bien! je l'ai fait exprès.

MARGUERITE.

Tu l'as fait exprès!... mais pourquoi, dans quel but, quel homme es-tu donc?

HUBERT.

Je suis un homme qui désire follement, ardemment avoir un enfant. Ah! va, je le désire autant que toi.

MARGUERITE.

Mais quel rapport cela a-t-il?

HUBERT.

Tu vas comprendre... L'autre jour, j'ai rencontré un ancien camarade de collège...

MARGUERITE.

Ah! oui, je les connais, ces camarades-là... il s'appelle Durand, n'est-ce pas?

HUBERT.

Pourquoi Durand?... il s'appelle Lévy, justement... Jacques Lévy. Alors, il m'a raconté une chose étonnante. Figure-toi qu'il était marié depuis quatre ans, comme nous, et il n'avait pas d'enfants. Sa femme en était très malheureuse... elle était allée à Luxeuil trois ans de suite, mais rien. Bref, l'année dernière, il devait dîner en ville, un soir, avec sa femme... ils y allaient chacun de son côté, comme nous; mais voilà qu'en passant sur le boulevard Montmartre, il est appréhendé par deux agents en bourgeois qui l'avaient pris pour un autre... erreur policière comme il s'en commet tant, hélas! Ils l'obligent à les suivre chez le commissaire de police qui n'était pas là, naturellement; il ne peut être interrogé qu'à dix heures et demie et relâché à onze... il court chez lui et trouve sa femme, comme je t'ai retrouvée, en larmes, à demi morte d'inquiétude. — Ah! te voilà! — crise de nerfs d'abord, ensuite épanchements que tu devines et, neuf mois après, ils avaient un superbe petit garçon que Durand... que Lévy attribue à l'émotion que sa femme avait éprouvée.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Tu ne m'as jamais parlé de ça.

HUBERT.

Ah! je ne t'en ai pas parlé, parce que j'avais mon idée; mais Amédée la connaît bien, l'histoire... n'est-ce pas, Amédée?

AMÉDÉE.

Oui, oui, vous me l'avez en effet racontée.

HUBERT.

Et c'est même lui qui m'a conseillé d'employer ce moyen-là et de provoquer en toi une émotion violente.

MARGUERITE.

Comment, vous saviez ça... vous, Amédée, vous avez vu dans quel état j'étais, et vous avez eu le triste courage de me laisser toute une soirée!... mais vous êtes un misérable!

AMÉDÉE.

Permettez, permettez, ma chère amie, je n'ai rien conseillé à Hubert.

HUBERT.

Pardon, ne m'avez-vous pas dit : « Ce serait une expérience à tenter. » Voyons, rappelez-vous. Ce sont là vos propres paroles.

AMÉDÉE.

Oui, oui, j'ai pu vous dire ça sans y attacher d'importance, par manière de plaisanterie... mais je ne pouvais pas penser que vous prendriez cette boutade au sérieux, que vous la mettriez à exécution, surtout ce soir où vous aviez le dîner de contrat de votre cousin dont vous êtes témoin.

MARGUERITE.

Oui... Tu aurais pu choisir un autre jour.

HUBERT

Mais c'est précisément pour t'alarmer davantage que j'ai choisi une solennité à laquelle ma présence était indispensable. Comprends-tu?... tout cela était calculé, calculé!... Quand on entreprend quelque chose, il ne faut rien laisser au hasard.

MARTHE, bas à Amédée.

C'est raide.

MARGUERITE.

Alors, qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là?

HUBERT.

J'ai dîné... dîné... enfin! je me suis plutôt assis devant une table dans une brasserie de la rue Royale... Tu comprends bien que je pensais à toi et quelle devait être ton inquiétude. J'aurais voulu la faire cesser et te rejoindre, mais je ne pouvais pas... j'étais enfermé...

MARGUERITE.

Enfermé?

HUBERT.

Oui, j'étais comme enfermé dans ma résolution, j'étais le prisonnier de l'expérience que je tentais.

MARGUERITE.

Et après dîner?

HUBERT.

Après dîner, je me suis imposé, pour tuer le temps, de remonter et de descendre douze fois l'avenue des Champs-Élysées; tu sais, comme l'allée des platanes que tu parcourais douze fois matin et soir à Luxeuil.

CHAVRESAC, à mi-voix à Amédée.

Ça ferait quarante-huit kilomètres.

AMÉDÉE.

On ne peut pas penser à tout.

MARGUERITE.

Et puis?

HUBERT.

Et puis je suis rentré à la maison.

MARGUERITE.

Mais où Amédée t'a-t-il retrouvé?

HUBERT.

Devant la porte, il descendait de voiture au moment où je rentrais... n'est-ce pas, Amédée?

AMÉDÉE.

Oui, oui, parfaitement.

MARGUERITE.

Enfin, tu es là, tu n'as rien, c'est le principal.

HUBERT.

Ah! ma petite Marguerite... tu es bien la meilleure petite femme que je connaisse.

MARGUERITE.

Tu peux le dire,

MARTHE, à mi-voix à Amédée.

Croyez-vous qu'elle le croie... moi, je sais bien qu'à sa place....

AMÉDÉE.

Parce que vous êtes prévenue... elle a des doutes certainement... mais, avant une demi-heure, elle le croira... Ça, ça regarde Hubert... laissons-les ... laissons-les...

MARTHE, à Marguerite.

Ma chérie, tu dois être brisée... Tu as besoin de repos... nous allons te dire au revoir.

Elle l'embrasse.

MARGUERITE.

Au revoir et merci... vous avez été si gentils, si dévoués... Vous aussi, Chavresac, vous êtes un bon ami.

CHAVRESAC.

C'est la moindre des choses.

On s'embrasse, on se serre les mains.

MARTHE.

Je viendrai te voir demain matin pour savoir comment tu auras passé la nuit.

MARGUERITE.

C'est ça... c'est ça...

HUBERT, reconduisant Amédée.

Vous avez été parfait, vous.

AMÉDÉE.

Parfait... oui... enfin!...

Ils sortent.

SCÈNE IV

HUBERT, MARGUERITE.

HUBERT.

Allons, voyons, c'est fini, maintenant... oublions tout ça.

MARGUERITE.

Oublier, tu en parles à ton aise... Je suis encore toute meurtrie...

HUBERT.

Il faut me pardonner.

MARGUERITE.

Je te pardonnerai... si ça réussit.

HUBERT.

Mais, pour que ça réussisse, il faut d'abord que tu me pardonnes.

MARGUERITE.

C'est vrai.

HUBERT.

Et puis je vais t'emmener souper... tu as besoin de t'étourdir... tu ne peux pas avoir un enfant dans ces conditions-là... il ne ferait que pleurer, le malheureux, ce serait une fontaine... je vais te griser, tu es très gaie quand tu es un peu grise...

MARGUERITE.

Alors, ce sera un pochard.

HUBERT.

Eh bien, ça vaut mieux. C'est entendu, je t'emmène souper, et c'est bien ton tour.

Il va sonner la femme de chambre.

MARGUERITE.

Mon tour?

HUBERT.

Certainement, tu as très mal dîné, toi aussi... alors, c'est ton tour de souper.

MARIE.

Monsieur a sonné.

HUBERT.

Oui, Marie; téléphonez au cercle qu'on envoie une voiture.

MARIE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

MARGUERITE.

Je ne peux pas entrer dans un restaurant avec cette figure-là.

HUBERT.

Nous demanderons un cabinet particulier, comme deux amoureux. D'abord, tu es très jolie, tu n'as qu'à te passer un peu de poudre de riz sur la frimousse... tu vas faire un petit raccord... comme on dit au théâtre.

MARGUERITE.

Écoute, je veux bien, mais à une condition. Vois-tu, moi, je suis une pauvre petite femme qui croit tout ce qu'on lui dit... il ne faut pas en abuser et, surtout, jure-moi de ne plus recommencer.

HUBERT.

Oh! ma chérie, je te le jure. A moins que tu ne désires plus tard en avoir un second.

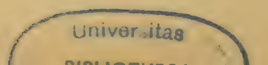
MARGUERITE.

Maintenant que je suis prévenue, une autre fois, je ne me ferais plus de tourments. Et puis, j'ai réfléchi, je me contenterai d'un...

HUBERT.

Allons, va t'apprêter. (Marguerite sort. Hubert resté seul dit :) Non, ça n'est pas possible... il faut y renoncer... on ne peut pas aimer sa femme plus que tout au monde et la tromper tout le temps!

RIDEAU.



TABLE

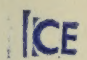
B — 7152 — Impr. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoit, Paris.

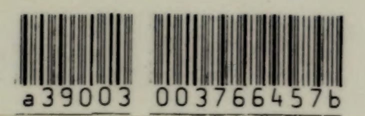
88

CHOIX DE PIÈCES

ANCEY (GEORGES). **Ces Messieurs.** Comédie en 5 actes................ 3 fr. 50
BATAILLE (HENRY). **L'Enchantement; Maman Colibri**.......... 3 fr. 50
— **Le Masque; La Marche nuptiale**.............................. 3 fr. 50
— **Résurrection**. Drame en 5 actes.............................. 3 fr. 50
BERNHARDT (SARAH). **Adrienne Lecouvreur**. Drame en 6 actes.... 3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). **Joujou**. Comédie en 3 actes................... 3 fr. 50
— **Le Bercail**. Comédie en 3 actes................................ 3 fr. 50
— **La Rafale**. Pièce en 3 actes.................................. 3 fr. 50
— **Le Voleur**. Pièce en 3 actes.................................. 3 fr. 50
CAPUS (A.). **Les Maris de Léontine.** Comédie en 3 actes........... 3 fr. 50
— **La Bourse ou la Vie**. Comédie en 5 actes...................... 3 fr. 50
— **La Veine**. Comédie en 4 actes................................. 3 fr. 50
— **Les Deux Ecoles**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **La Châtelaine.** Comédie en 4 actes............................ 3 fr. 50
— **Notre Jeunesse**. Comédie en 4 actes........................... 3 fr. 50
— **Brignol et sa Fille; Petites Folles.** Comédies en 3 actes..... 3 fr. 50
— **Monsieur Piégois**. Comédie en 5 actes......................... 3 fr. 50
— **Les Passagères**. Comédie en 4 actes........................... 3 fr. 50
— **Les Deux Hommes**. Pièce en 4 actes............................ 3 fr. 50
CAPUS (A.) et ARENE (E.). **L'Adversaire**. Comédie en 4 actes....... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat.** Pièce en 3 actes......... 3 fr. 50
COOLUS (ROMAIN). **Les Rendez-vous strasbourgeois... et autres**. 3 fr. 50
CROISSET (F. DE). **Le Bonheur, Mesdames!** Comédie en 4 actes. 3 fr. 50
DONNAY (MAURICE). **L'Autre Danger**. Comédie en 4 actes.......... 3 fr. 50
— **Le Retour de Jérusalem**. Comédie en 4 actes.................. 3 fr. 50
— **Théâtre complet**. Tomes I et II, chacun........................ 3 fr. 50
DONNAY (M.) et DESCAVES (L.). **Oiseaux de passage**. 4 actes.... 3 fr. 50
GEFFROY (GUSTAVE). **L'Apprentie**. Drame en 4 actes et 10 tableaux... 2 fr. 50
GUICHES (GUSTAVE) et GHEUSI (P.-B.). **Chacun sa vie**. 3 actes... 3 fr. 50
HAUPTMANN (GÉRARD). **Les Tisserands**. Drame en 5 actes......... 4 fr. »
HENNEQUIN (M.) et DUQUESNEL (F.). **Patachon**. Comédie en 4 actes. 3 fr. 50
KISTEMAECKERS (H.) et DELARD (E.). **La Rivale.** Pièce en 4 actes. 3 fr. 50
MAETERLINCK. **Monna Vanna.** Pièce en 3 actes...................... 2 fr. »
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes.................................... 3 fr. 50
MARGUERITTE (PAUL et VICTOR). **L'Autre.** Pièce en 3 actes.......... 3 fr. 50
MENDÈS (CATULLE). **Médée**. Tragédie en 3 actes, en vers............. 3 fr. 50
— **Scarron**. Comédie tragique en 5 actes, en vers................. 3 fr. 50
— **Glatigny**, Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux, en vers... 3 fr. 50
— **Sainte Thérèse**. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers.......... 3 fr. 50
— **Théâtre en prose**.. 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes....... 3 fr. 50
— **Les Affaires sont les Affaires**. Comédie en 3 actes........... 3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **Cadet-Roussel.** Comédie en 3 actes, en vers... 3 fr. 50
— **Falstaff.** Comédie en 5 actes, en vers.......................... 3 fr. 50
— **La Marjolaine**. Pièce en 5 actes, en vers...................... 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive**. Edition in-8...................... 4 fr. »
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8............ 4 fr. »
— **Monsieur Scapin.** Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8..... 4 fr. »
— **Vers la Joie**. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8........ 4 fr. »
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8.......... 4 fr. »
— **La Martyre**. Drame en 5 actes, en vers......................... 3 fr. 50
— **Don Quichotte.** Drame héroï-comique, en 3 parties et 8 tableaux, en vers 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN) et CAIN (HENRI). **La Belle au bois dormant.**
Féerie lyrique en 14 tableaux, en vers................................ 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers. 3 fr. 50
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers............ 2 fr. »
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers................ 3 fr. 50
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers............... 3 fr. 50
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers......................... 3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). **Le Ruisseau**. Comédie en 3 actes.................. 3 fr. 50

8607. — Imp. Motteroz et Ma[illegible] rue Saint-Benoît, 7, Paris.


ICE


a39003 003766457b

